HENRI DORÉ

RECHERCHES

SUR LES

SUPERSTITIONS EN CHINE



IIIÈME PARTIE.

VIE ILLUSTRÉE DU BOUDDHA ÇAKYAMOUNI

TOME XV

CHANG-HAI, IMPRIMERIE DE T'OU-SÈ-WÈ, 1929.

VARIÉTÉS SINOLOGIQUES N° 57

RECHERCHES

SUR LES

SUPERSTITIONS EN CHINE

PAR

LE P. HENRI DORÉ, S. J.



IIIÈME PARTIE.

VIE ILLUSTRÉE DU BOUDDHA

ÇAKYAMOUNI

TOME XV



CHANG-HAI

IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE

A L'ORPHELINAT DE T'OU-SÈ-WÈ

ZI-KA-WEI

1929

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XV.

RECHERCHES, IIIe PARTIE:

POPULARISATION DES TROIS RELIGIONS.

IIe SECTION:

Bouddha et le Bouddhisme.

CHAPITRE II.

Fuite du palais et illumination.

CHAPITRE III.

La prédication, première période.

CHAPITRE IV.

La prédication, période médiane.

CHAPITRE V.

Fin de la prédication; mort de Bouddha.

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

PRÉFACE

Notre but est indiqué par le titre même de l'ouvrage; il s'agit ici de recherches spéciales sur Bouddha et le bouddhisme, non pas dans l'Inde, au Tibet ou au Japon, mais en Chine seulement.

Quelle idée les Chinois se font-ils de Bouddha? Comment ont-ils écrit sa vie et raconté ses faits et gestes? Comment le bouddhisme fut-il introduit en Chine? Comment s'y est-il propagé, quel genre de bouddhisme y est maintenant pratiqué? Voilà les questions auxquelles ce modeste travail essaie de répondre le plus exactement possible. J'entreprends donc de montrer le Bouddha chinois d'après les ouvrages chinois qui font autorité en pareille matière, et le bouddhisme chinois tel qu'il fut expliqué, enseigné, popularisé, et tel qu'il existe de nos jours.

H. D., s. j.

(A) VIE ILLUSTRÉE DU BOUDDHA ÇAKYAMOUNI

d'après les documents chinois.

AVERTISSEMENT.

La *Vie* chinoise de Bouddha la moins défectueuse est le *Che-kia-jou-lai-ing-hoa-che-tsi-siang-pou* 釋迦如來應化事蹟像譜, édition de grand luxe, qui parut en 1881, à *Hang-tcheou* 杭州, au Tché-kiang 浙江. L'auteur est le bonze *K'ai-hoei* 開慧, qui passa dix années à compléter et remanier l'ancien ouvrage *Che-kia-jou-lai-ing-hoa-lou* 釋迦如來應化錄, dont on peut voir le texte dans le *Bouddhisme* du P. Wieger, s. j., tome II.

Bien que de beaucoup supérieure à tout ce qui a paru dans ce genre, cette nouvelle édition n'est pourtant point sans défauts. C'est une œuvre de compilation, une sorte de mosaïque littéraire, composée de coupures tirées des principaux ouvrages bouddhiques chinois ; et le coup de ciseau est souvent si malheureux, qu'il sépare ces citations de faits absolument nécessaires pour la complète intelligence du texte. Pour suppléer à ce déficit, il nous a été nécessaire de recourir fréquemment au texte même d'où sont extraites ces coupures, afin d'y trouver les détails indispensables pour reconstituer la trame du récit.

En outre, la première moitié de la vie de Bouddha est beaucoup trop écourtée ; pourtant, quel intéressant récit nous fournit le *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, traduction du Abhinishkramana Sutra, faite vers 587, par le célèbre Jinagupta, moine du Gandhâra, et qui déjà avait été commencée par *Nié Tao-tchen* 聶道眞, 280-313 (1) !

---

(1) Beal et Foucaux pensent que la rédaction des matériaux essentiels remonte jusqu'au 4e « concile » de Cachemire.

Ce traité remarquable ne comprend pas moins de 60 *kiuen* 卷 (livres), et a contribué puissamment à populariser la vie de Bouddha en Chine (1).

Le récit des existences antérieures de Çakyamouni, les traditions de famille, la jeunesse du prince, les jeux, la vie efféminée du harem, les liens puissants de la volupté et des jouissances qui le retinrent si longtemps captif, enfin le dégoût qui vint empoisonner son existence ; sa fuite du palais, sa vie de solitude, ses premières années d'apostolat : tout cet ensemble constitue une étude de mœurs des plus intéressantes, un véritable roman, dont le récit est émaillé de légendes et de "gathas" poétiques, qui ont exercé une influence considérable sur l'esprit des Orientaux.

Nous cueillerons dans ces longues narrations les détails nécessaires pour compléter la période de la jeunesse, de la pénitence, de l'illumination et de la première moitié de la prédication de Bouddha.

Un autre grief qu'on est en droit d'articuler contre l'auteur de la compilation *Che-kia-jou-lai-ing-hoa-che-tsi-siang-pou* 釋迦如來應化事蹟像譜, c'est d'avoir imité ses devanciers, et faussé la vraie physionomie de Bouddha, en placardant sur sa figure les affiches des sectes dissidentes, qui se sont multipliées au cours des siècles.

Il greffe ainsi sur sa vie toutes les hérésies postérieures, avec l'intention perfide de les autoriser de sa parole et de son geste. Afin de ne pas induire en erreur ceux qui liront ces pages, nous n'oublierons point de dévoiler la manœuvre cachée des Mahâyanistes et des dissidents, chaque fois que paraîtra un texte hétérodoxe.

Notre *Vie illustrée* de Çakyamouni a donc pour trame du récit la traduction du *Che-kia-jou-lai-ing-hoa-che-tsi-siang-pou*

(1) Cet ouvrage a été traduit en partie par Beal : *The romantic Legend of Sakya-mouni.*

釋迦如來應化事蹟像譜; mais elle est complétée, coordonnée, à l'aide des documents tirés des plus célèbres ouvrages chinois contenant soit la vie de Bouddha, soit des récits de voyages dans l'Inde. Voici ceux que nous avons plus spécialement consultés :

Che-kia-che-pou 釋迦氏譜.

Che-kia-fang-tche 釋迦方誌.

Che-kia-jou-lai-ing-hoa-che-tsi-siang-pou 釋迦如來應化事蹟像譜.

Che-kia-jou-lai-ing-hoa-lou 釋迦如來應化錄.

Che-kia-jou-lai-tch'eng-tao-ki 釋迦如來成道記.

Che-kia-pou 釋迦譜.

Chen-sien-t'ong-kien 神仙通鑑.

Fou-kouo-ki 佛國記, Relation du voyage du pèlerin bouddhiste *Fa-hien* 法顯, de 399 à 414.

Fou-pen-hing-king 佛本行經.

Fou-pen-hing-tsi-king 佛本行集經.

Fou-tsou-t'ong-ki 佛祖統紀.

Fou-tsou-t'ong-ki 佛祖統載.

P'i-lou-fou 毘盧佛.

P'i p'ouo-cha-luen 毘婆沙論.

Si-yu-ki 西域記, Annales de voyage du bonze *Hiuen-tsang* 玄奘, de 629 à 645.

Soei-chou-king-tsi-tche 隋書經籍志.

Ta-t'ang-si-yu-k'ieou-fa-kao-seng-tchoan 大唐西域求法高僧傳, Notices sur les moines qui visitèrent l'Inde au VIIe s., par *I-tsing* 義淨, pèlerin lui-même de 671 à 695.

Tch'ang-a-han-king 長阿含經.

Tsong-men-nien-kou-hoei-tsi 宗門拈古彙集

On trouvera ainsi, fondus dans un même récit suivi, la plupart des documents épars dans les livres chinois concernant la vie de Çakyamouni.

Les ouvrages modernes et les nouvelles découvertes géographiques nous ont permis de donner des notices historiques et topographiques assez complètes, sur les pays et les villes mentionnés au cours du récit. Nous avons consulté, notamment :

Beal. *The romantic Legend of Sakya-mouni.*

,, *Buddhism in China.*

Bigandet. *Vie ou légende de Gaudama.*

Bochinger. *La vie contemplative chez les peuples bouddhistes.*

Eitel. *Hand-book of Chinese Buddhism.*
Fergusson. *The Buddhism of Tibet.*
A. Foucher. *L'art gréco-bouddhique du Gaudhâra*
Foucaux *Lalita vistara.* (A. d. M. Guimet.)
Geden *Studies...*
Grünwedel. *Buddhist Art in India.*
,, *Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolie.*
J. Hackin. *Les collections bouddhiques.—Peinture chinoise.*
Johnston. *Buddhist China.*
Kern. *Histoire du Bouddhisme dans l'Inde.*
Laouenan. *Du Brahmanisme.*
Legge *Travels of Fa-hien.*
Muller (Max) *Sacred Books of the East.*
Oldenberg. *Le Bouddha.*
Rhys Davids. *Buddhism.*
Rockhill. *The life of the Buddha.*
Rousselet. *L'Inde et les Rajahs.*
de la Vallée-Poussin. *Bouddhisme.—Nirvana.*
Williams. *Buddhism.*
Wong Pou. *Memorials of Sakya Buddha.*
Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient.
Journal Asiatique.
Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society.
T'oung-pao.
etc. etc.

Une circonstance inespérée nous a mis entre les mains une précieuse collection d'aquarelles chinoises, toutes tirées des illustrations de la vie de Bouddha. Nous les avons fait reproduire en chromolithographie. Ces images feront voir comment le Chinois est industrieux pour transformer et s'assimiler les importations du dehors.

N. B. Les faits et anecdotes dont les références ne sont pas indiquées, se trouvent dans l'ouvrage *Che-kia-jou-lai-ing-hoa-che-tsi-siang-pou* 釋迦如來應化事蹟像譜.

CHAPITRE I.

NAISSANCE ET JEUNESSE.

ARTICLE I.

LES ANTÉCÉDENTS DU BOUDDHA.

§ 1. BOUDDHAS DU PASSÉ.

La doctrine de la métempsycose est le premier dogme et aussi l'erreur fondamentale du bouddhisme. D'après cette doctrine, l'homme, avant d'en arriver à son état actuel, a fourni une multitude d'existences les plus diverses et, à moins d'un effort sérieux, il court risque d'en fournir une multitude plus grande encore. Le salut consiste donc à le retirer à tout prix du cercle des renaissances perpétuelles, à le faire sortir de l'engrenage tyrannique de la métempsycose, en un mot à le soustraire à la loi fatale que la naissance lui impose. Puisque la vie n'est qu'une longue chaîne de douleurs et de misères, le salut consiste à n'y plus jamais rentrer: c'est là ce que le bouddhisme appelle la "Délivrance".

Les bouddhas venant prêcher en ce monde, ont pour objectif de rompre cette chaîne de servitude. Par quel moyen procurent-

ils cette délivrance? Un seul: c'est l'entrée au "nirvana" (1), où il n'y a plus à redouter les renaissances avec leur sombre cortège d'infortunes, de maladies, de vieillesse et de mort.

Quelle a été l'origine de cette longue série d'épreuves? Le bouddhisme semble ne s'être même pas posé la question; en tout cas, il ne l'élucide pas. Il suppose que cette suite de transmigrations n'a pas de commencement; puis, sur l'état actuel des choses, il bâtit son système, sans se donner la peine de remonter à l'origine: la vie n'est qu'un amas de maux, il importe de s'en délivrer et d'entrer au nirvana.

Çakyamouni, comme tous les autres bouddhas, saisi par le rouage inexorable de la métempsycose, roula d'existences en existences pendant un nombre incalculable de siècles; suivant ses actes bons ou mauvais, il transmigra dans toutes les formes, passant des plus hautes aux plus infimes; il fut plante ou oiseau, homme ou animal, marchand ou roi, puis grâce à une attention plus constante, il monta à l'apogée de la perfection morale.

Au jour de son "Illumination", il connut par le détail toutes ses existences précédentes et celles de tous les êtres de l'univers. Lui-même daigna en faire un petit résumé pendant une conversation qu'il eut avec Maudgalyayana, dans le monastère de la Bambouseraie au Magadha, puis un peu plus tard, avec Ananda dans le couvent de la Jetavana, à Sravasti. "Sachez, leur dit-il, que dans les temps les plus reculés, j'ai posé les fondements de ma perfection. J'ai vu passer par le monde un nombre illimité de bouddhas; à tous j'offris des présents, des drapeaux, des parasols d'honneur, des fleurs et de l'encens, je leur présentai l'hommage de ma vénération, et aucun d'eux ne me donna l'assurance qu'un jour je deviendrais moi-même bouddha.

---

(1) Voici la définition que les Chinois donnent du "nirvana": *Si-i, k'iu-yu, eul-koei-yu-ou* 息意，去欲．而歸於無: "Réprimer toute pensée, éteindre toute volition, et en arriver au néant". Mais dans la pratique, ce n'est pas l'annihilation complète; maints textes chinois donnent à entendre que le bouddha entré au nirvana, n'est pas totalement annihilé. C'est un coma éternel dans l'oubli total de toutes choses.

“Voici la liste de tous ces bouddhas qui reçurent mes offrandes (1) :

Ti-che-tch'oang jou-lai	帝釋幢如來	*Tse-king-kiai jou-lai*	自境界如來
Chang-tch'oang jou-lai	上幢如來	*Ou-teng jou-lai*	無等如來
Tch'oang-siang jou-lai	幢相如來	*Kiu-lieou-suen jou-lai*	拘留孫如來
Hi-tch'oang-jou-lai	喜幢如來	*Ta-koang-ming jou-lai*	大光明如來
Che-tch'oang jou-lai	十幢如來	*Li-yeou jou-lai*	離憂如來
Nan-fou-tch'oang jou-lai	難伏幢如來	*Ché-hong-choei jou-lai*	捨洪水如來
Ming-teng jou-lai	明燈如來	*Ta-li jou-lai*	大力如來
Chan-ming-teng jou-lai	善明燈如來	*Tche-pei-ngan jou-lai*	至彼岸如來
Kien-li jou-lai	建立如來	*Je jou-lai*	日如來
Chan-kien-li jou-lai	善建立如來	*Tsi-mié jou-lai*	寂滅如來
Long-sien jou-lai	龍仙如來	*Ta-tchen-cheng jou-lai*	大震聲如來
Ou-pi-wei-té jou-lai	無比威德如來	*Tse-wang jou-lai*	自王如來
Cheng-souo-cheng jou-lai	聖所生如來	*Pao-wang jou-lai*	寶王如來
Miao-cheng jou-lai	妙勝如來	*Sou-wang jou-lai*	宿王如來
Sien-cheng jou-lai	仙勝如來	*Wei-miao jou-lai*	微妙如來
P'ou-in jou-lai	普陰如來	*Fan-in-cheng jou-lai*	梵音如來
Yu-siang jou-lai	預相如來	*Kong-té-cheng jou-lai*	功德生如來
Chang-tsou jou-lai	上族如來		

Kong-té-cheng compta 7.000.000 de disciples, qui tous devinrent arhats. Il vécut 100.000 ans sur terre, et sa doctrine demeura florissante pendant 3.000 années après son entrée au nirvana.

Long-koan jou-lai	龍觀如來	*Ou-pi-yué jou-lai*	無比月如來
Ou-wei-chang jou-lai	無畏上如來	*In-chang jou-lai*	因上如來
Long-chang jou-lai	龍上如來	*Tse-chang jou-lai*	紫上如來
T'ien-té jou-lai	天德如來	*Touo-kia-lo-che-yé jou-lai*	多伽羅尸葉如來
Chen-fen-chang jou-lai	身分上如來	*Lien-hoa-chang jou-lai*	蓮華上如來

100 bouddhas portèrent ce nom de *Lien-hoa-chang* ; chacun d'eux eut 50 000 000 de disciples.

Ming-teng jou-lai	明燈如來	*Hou-che-tche-tsou jou-lai*	護世知足如來
Li-i jou-lai	利益如來	*Che-yé jou-lai*	尸葉如來
Chan-té jou-lai	善德如來	*Tch'ou-cheng jou-lai*	出生如來
Ming-sing jou-lai	明星如來		

Tch'ou-cheng prêcha sa doctrine pendant 2 000 kalpas (2).

---

(1) Nous avons cru devoir donner en entier cette liste de bouddhas, parce que ces noms figurent dans les litanies des bonzes.

(2) Le kalpa moyen est de 336.000.000 d'années. Cf. Burnouf, *Le Lotus de la bonne loi*, p. 324; et ci-dessous, p. 7, n. 1.

Chan-mou jou-lai	善目如來	*Chan-cheng jou-lai*	善生如來
Chang-tchou jou-lai	商主如來		

Chan-cheng ne prêcha qu'un seul jour et il convertit 84.000 personnes.

Fan-té jou-lai	梵德如來

Ses disciples furent au nombre de 3 2000.000 et, pendant l'espace de 30.000 ans, sa doctrine ne subit aucune altération.

Ts'ing-lien-hoa jou-lai	青蓮華如來	*Chan-kien jou-lai*	善見如來

3.000 000 des disciples de *Chan-kien* atteignirent la dignité d'arhats.

Kien-tchen-ti jou-lai	見眞諦如來	*Ou-wei jou-lai*	無畏如來
Ken jou-lai	根如來	*Tse-koang-ming jou-lai*	自光明如來
Tse-ché jou-lai	紫色如來	*Ta-li jou-lai*	大力如來
Wei-t'a jou-lai	爲他如來	*Je jou-lai*	日如來
Nan-teou-sou jou-lai	南斗宿如來	*Ts'ieou-koang jou-lai*	秋光如來
Cha-lo jou-lai	娑羅如來	*Jé-koang jou-lai*	熱光如來
Tchou-ling jou-lai	主領如來	*Siang jou-lai*	相如來
Ta-tchou-ling jou-lai	大主領如來	*Ou-pi jou-lai*	無比如來
Tche-cheng jou-lai	智勝如來	*Cheng-chang jou-lai*	勝上如來
P'ou-hien jou-lai	普賢如來	*Cha-lo-wang jou-lai*	娑羅王如來
Yué jou-lai	月如來	*Chen-chang jou-lai*	身上如來
Fen-t'ouo-li jou-lai	分陀利如來	*Ou-tch'ou-wei jou-lai*	無處畏如來
Ou-keou jou-lai	無垢如來	*Hoa jou-lai*	化如來
Tcheng-ngo jou-lai	證我如來	*Tsi-ting jou-lai*	寂定如來
Ta-yu jou-lai	大雨如來	*Cheng-wang jou-lai*	勝王如來

300 bouddhas portèrent ce nom dynastique de *Cheng-wang*.

I-ts'ié-che-kien jou-lai	一切事見如	*Yen-feou jou-lai*	閻浮如來
Ou-yeou jou-lai	無憂如來 [來	*Ni-kiu-t'ouo jou-lai*	尼拘陀如來
Long-chang jou-lai	龍上如來	*Cheng-chang jou-lai*	勝上如來 (1)

“ Ananda, à tous ces bouddhas j'ai présenté mes devoirs, et pas un d'entre eux ne me parla de ma destinée future. ”

Après ce récit il chanta la gatha suivante :

Le grand maître Çakyamouni,
De son regard transcendant,
Suit les anneaux sans fin
De cette chaîne de bouddhas.
Les hommes, ni même les devas
Ne peuvent sonder ces redoutables profondeurs;
L'œil seul d'un bouddha,

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. I, pp. 1-13.

De tant de noms vénérables,
De leurs actions et de leurs nobles vertus,
Peut scruter les mystérieux arcanes.
S'il se trouve un homme de désirs,
Tendant au but de la science suptême,
Qu'il récite les litanies de ces bouddhas,
Sans retard il parviendra au but de ses espérances (1).

---

§ 2. LA PRÉDICTION DE SA DESTINÉE.

Çakyamouni, pendant l'une de ses existences antérieures, se nomma *Chan-hoei* 善慧; il était alors ascète et lettré, donnant son enseignement à plus de 500 disciples.

Depuis quelque temps déjà, *Jan-teng* 燃燈, Dipankara, était descendu du ciel Tuchita et s'était incarné dans le sein de la reine *Yué-chang* 月上, épouse du roi *Je-tchou* 日主; il commençait sa mission et *Chan-hoei* 善慧 quitta ses disciples pour aller se mettre au service du nouveau bouddha de la dynastie des *Jan-teng* 燃燈, qui dura 8 milliards 400 millions d'années.

Un jour donc que Dipankara cheminait avec ses bonzes vers la ville de *Lien-hoa-tch'eng* 蓮華城 (2), ou "la ville des fleurs de lotus", le roi commanda à tous les habitants des environs de lui apporter toutes les fleurs de lotus qu'on pourrait cueillir, afin qu'il pût les offrir au bouddha qui daignait l'honorer de sa visite.

Le roi, accompagné de tous ses officiers, devait se porter au devant de lui pour le recevoir. Une foule énorme se pressait sur le passage de Dipankara ; tous se disputaient l'honneur d'étendre sur le chemin leurs vêtements les plus précieux en guise de tapis.

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. II ; liv. III, pp. 1-3.

(2) Ville capitale de Dîpavatî. La scène est fort bien représentée sur l'une des métopes de la frise de Sikri (bas-relief) au musée de Lahore. Cf. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 275. Un bas-relief du British Museum représente le même sujet.

Chan-hoei 善慧 n'avait que son manteau d'antilope ; il le quitta et voulut l'étendre sous les pieds du bouddha, mais ceux qui déjà avaient placé leurs habits sur la voie se récrièrent, l'accablèrent d'invectives et jetèrent bien loin son manteau. Hélas! pensa l'ascète, le bouddha n'aura-t-il pas pitié de moi! *Jan-teng* 燃燈, éclairé par une lumière supranaturelle, connut tout ce qui se passait au fond du cœur de *Chan-hoei* 善慧; en vertu de son pouvoir merveilleux, il changea un passage de la route en cloaque boueux: pendant que les curieux se regardaient avec stupéfaction, personne ne voulait descendre dans la boue pour aider le bouddha à franchir ce mauvais pas. L'ascète se plaça au milieu du bourbier, étendit son manteau sur la boue, s'y coucha lui-même le dos en l'air pour servir de pont, et déploya sa chevelure pour lui faciliter le passage (1). Au moment où Dipankara lui passait sur le corps, il jura de ne pas se relever du milieu de cette boue, avant d'avoir vu sa prière exaucée.

Après avoir passé sur son corps, *Jan-teng* 燃燈 commanda aux bonzes qui le suivaient de prendre un autre sentier. " Seul, leur dit-il, le pied d'un bouddha peut fouler le noble corps d'un poussah." Puis, s'adressant à *Chan-hoei* 善慧, il lui dit : " Mes félicitations! mes félicitations! vos vœux seront accomplis. Aujourd'hui vous vous dévouez pour Bouddha : la quiétude du nirvana sera votre récompense ; observez bien les préceptes bouddhiques, dévouez-vous toujours sans compter, soyez patient dans les mauvais traitements." Comme il finissait cette exhortation, un sourire effleura ses lèvres ; un des bonzes ses suivants le remarqua et lui en manifesta son étonnement. " Jamais, dit-il, nous ne vous avons vu sourire ; pourquoi venez-vous d'esquisser un sourire?—Vous voyez cet homme, reprit Dipankara : il a mis son corps à mon service pour me tenir lieu de pont ; il a étendu son vêtement et sa chevelure pour me servir de tapis : après le

(1) Le roi Asòka éleva sur cette place un stupa en pierre, haut de 300 pieds, remarquable par son architecture et ses sculptures. Le bonze *Hiuen-tsang* 玄奘 le place à 3 lis est de la capitale du Nagarahâra. (*Mémoires*, chap. II.)

kalpa *O-seng-che* 阿僧祇, c'est-à-dire après dix millions de kalpas (1), il deviendra bouddha et portera le nom de Çakyamouni."

Chemin faisant, *Chan-hoei* 善慧 rencontra des jeunes gens en livrée bleue, qui portaient sept belles fleurs de lotus. Il leur demanda s'ils consentiraient à les lui vendre. Ils répondirent que ces fleurs étaient destinées au roi, qui devait les offrir à Bouddha. Après bien des pourparlers, l'ascète réussit à en acheter cinq pour cinq cents pièces d'argent, dans le but de les présenter lui-même à *Jan-teng* 燃燈; on lui fit même cadeau des deux autres. Lorsque le roi, entouré de toute sa cour, vint présenter des bouquets de fleurs à Dipankara, toutes les fleurs qu'on jeta devant lui tombèrent à terre, les cinq fleurs offertes par *Chan-hoei* 善慧 s'élevèrent en l'air et formèrent une sorte de dais au-dessus de la tête de Bouddha, les deux autres fleurs se tinrent aussi suspendues dans les airs de chaque côté de sa tête. *Jan-teng* 燃燈 félicita l'ascète, lui renouvela la promesse qu'il atteindrait la dignité suprême de bouddha.

Chan-hoei 善慧 pria *Jan-teng* 燃燈 de l'admettre à son service: "Viens, lui dit Bouddha, coupe ta chevelure, rase-toi la tête, revêts la chape monacale et sois bonze." *Chan-hoei* 善慧 joignit les deux mains et prononça la gatha suivante:

"Je contemple aujourd'hui le vénérable des mondes,
Maintenant mes yeux sont ouverts à la lumière.
Pour suivre la pure doctrine,
J'ai tout quitté en ce monde;
Aujourd'hui j'ai rencontré le très honoré des cieux,
J'ai trouvé la porte de sortie de la métempsycose,
Dans mon cœur s'est allumé le vif désir
D'atteindre cette félicité sans égale."

---

(1) Le "kalpa" bouddhique est la durée d'un monde, depuis son organisation jusqu'à sa destruction. La destruction arrive plus tôt ou plus tard suivant l'état de corruption des hommes; quand la mesure est comble, c'est la fin de ce monde. Cf. ci-dessus, p. 3, n. 2.

Après que Çakyamouni eut achevé la narration de tous les faits précédents, il en certifia l'exactitude à Ananda son disciple, et prononça cette imprécation :

Que le ciel tombe sur la terre,
Que cette grande terre soit réduite en poudre,
Périsse la loi de la métempsycose,
Que le mont Suméru s'écroule,
Que le Grand Océan se dessèche,
Mais sache à n'en point douter, ô Ananda,
Que Bouddha n'a qu'une parole (1).

" Depuis cette époque, ajouta Çakyamouni, plusieurs autres bouddhas me renouvelèrent l'assurance de ma future destinée, en particulier le bouddha *Lien-hoa-chang* 蓮花上, Padmottara (ou le bouddha "foulant les lotus", ainsi nommé parce que des fleurs de lotus surgirent sous ses pieds quand, après sa naissance, il fit sept pas vers les quatre points cardinaux).

" A ses pieds je déposai des fleurs d'argent. Il les accueillit gracieusement, me prédit ma destinée, et en récompense de cette offrande, je renaquis peu de temps après roi de Kusinagara ; les portes, les tours et tous les monuments de ma capitale étaient ornés de motifs en argent le plus pur (2).

" Je m'appelais alors *Ta-chan-kien* 大善見, Mahâsadarsana."

---

§ 3. SON SÉJOUR DANS LE CIEL TUCHITA.

Le futur bouddha venait de passer son avant-dernière existence sur terre au service du bouddha *Kia-yé* 迦葉, Kasyapa. Il s'était signalé par sa scrupuleuse observance de toutes les

(1) *Fou pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. III, pp. 3-16 ; liv. IV, pp 1-4.

(2) Kusinagara avait occupé une place de prédilection dans ses souvenirs; pour ce motif il choisit cette ville pour son lieu de sépulture.

prescriptions bouddhiques; aussi, quand eut sonné l'heure de sa mort, il reprit naissance dans le ciel Tuchita, et se nomma Prabhâpâla, *Hou-ming* 護明. Les devas, fortunés habitants de ces célestes séjours pendant la dernière période qui précède leur réincarnation comme bouddhas, ont leur intelligence illuminée des plus vives clartés, tous les désirs de leur cœur sont satisfaits, et leur existence se passe dans la joie et les plaisirs.

À son entrée au ciel Tuchita, les palais célestes resplendissaient de lumière et avaient revêtu leurs plus riches décors; du pied jusqu'au sommet du Suméru retentit un immense cri de joie: "Prabhâpâla vient de renaître au ciel Tuchita!"

Depuis bientôt 4.000 ans il y jouissait d'un bonheur sans nuage, quand apparurent les signes précurseurs de sa future réincarnation en ce monde. Son auréole pâlit, les fleurs de sa couronne se fanèrent, une sueur inaccoutumée apparut sous ses aisselles, la splendeur de ses vêtements diminua progressivement, son corps devint moins brillant; l'heure approchait où son corps céleste allait se dissiper.

"Hélas! s'écriaient les devas, Prabhâpâla va quitter le ciel Tuchita!"

Pendant ses dernières années de séjour dans ces fortunés parages, le futur bouddha prit les plus minutieuses informations sur les familles où il pourrait reprendre naissance. Finalement, il arrêta son choix sur la famille des Çakyas, qui avait les 60 signes requis pour mériter la faveur de fournir des ancêtres au nouveau bouddha. De plus, les 32 privilèges réservés à la mère d'un bouddha se trouvèrent réunis dans la personne de la reine Maya.

---

§ 4. 60 MARQUES D'EXCELLENCE DE LA FAMILLE D'UN BOUDDHA.

1° Parfaitement pure à son origine et de noble caste.
2° Chérie de tous les bouddhas du passé.

3° N'ayant aucune note infamante.

4° Pure de toute mésalliance avec des castes inférieures, à toutes ses générations.

5° Conduite irrépréhensible de tous les membres de la famille, à tous les degrés.

6° Tous les membres de la famille doivent descendre d'épouses légitimes.

7° De lignée royale dès son origine.

8° Tous les rois qu'elle a produits doivent avoir été des princes vertueux.

9° Les ancêtres de la famille loués par tous les saints bouddhiques.

10° Haute dignité personnelle de chacun des membres de la famille pris séparément.

11° Grand nombre de femmes remarquables par leur beauté.

12° Les gentilshommes renommés pour les qualités de leur esprit.

13° L'amabilité et la concorde formant comme les caractéristiques de la famille.

14° Ennemie du jeu et des comédies.

15° D'une bravoure légendaire.

16° Sans timidité ni mollesse.

17° S'abstenant en général des travaux manuels (d'une classe aisée).

18° Tous ses membres renommés pour leur savoir-faire.

19° Ayant horreur du mal.

20° Ne se mêlant pas aux simples artisans dans le but de s'enrichir.

21° Fidélité dans ses relations amicales.

22° Aucun de ses membres n'exerçant un métier qui l'oblige à tuer des êtres vivants.

23° Tous et chacun reconnaissants pour les bienfaits reçus et amis de la justice.

24° Sachant se sacrifier à l'occasion.
25° Ne suivant pas la route battue comme le vulgaire.
26° Pas de haine de famille.
27° Pas de scepticisme religieux.
28° Ne se laissant pas entraîner par le respect humain,
29° Ayant la guerre et le meurtre en horreur.
30° Ne suscitant aucune calamité par sa conduite criminelle.
31° Faisant d'abondantes aumônes.
32° Hospitalière.
33° Invincible.
34° Exemplaire et observatrice fidèle des rites.
35° Prenant plaisir à subvenir aux besoins d'autrui.
36° Adonnée aux bonnes œuvres.
37° Pleine de bravoure et de fermeté.
38° Charitable et respectueuse pour les ascètes et les saints personnages.
39° Déférente à l'endroit des représentants du pouvoir spirituel.
40° Pieuse à l'égard des devas.
41° Protectrice des veuves.
42° Sans inimitié.
43° Jouissant d'une réputation universelle et incontestée.
44° La plus noble des familles de la région.
45° Comptant de génération en génération des saints parmi ses membres.
46° Les saints qu'elle a produits sont même les plus remarquables.
47° Ayant fourni au monde nombre de grands rois.
48° Comptant dans ses rangs les personnages les plus distingués et les plus puissants.
49° Alliée aux plus nobles races.
50° Restant toujours en bons termes avec ses alliés.
51° Ayant par le fait même une supériorité incontestable sur toutes les autres familles.

52° Fils pieux à l'égard de leurs mères.

53° Obéissants aux ordres paternels.

54° Tous bienfaisants pour les bonzes.

55° Riche en céréales de toute espèce.

56° Riche en or, argent, bijoux et pierres précieuses.

57° Bienfaisante pour les brahmes.

58° Abondant en esclaves des deux sexes, en animaux domestiques, éléphants, chevaux, bœufs, brebis etc...

59° N'ayant elle-même aucun de ses membres réduit en esclavage.

60° Bref, ne laissant rien à désirer dans sa puissance et dans sa fortune (1).

---

§ 5. 32 MARQUES DE SUPÉRIORITÉ DE LA MÈRE D'UN BOUDDHA.

1° Née de parents vraiment vertueux.

2° Parfaite au physique.

3° Parfaite au moral.

4° D'une naissance illustre.

5° En voyage au temps de ses couches.

6° D'une race pure de toute mésalliance.

7° D'une beauté sans rivale.

8° Portant un nom de bon augure.

9° Bien proportionnée dans toutes les parties de son corps.

10° N'ayant point encore mis d'enfant au monde (2).

11° D'un mérite et d'une vertu incontestés.

12° D'un caractère joyeux.

13° Portée comme naturellement à la piété.

14° Le cœur pur de tout désir déshonnête.

(1) Je livre ces pages à la méditation de ceux qui ont cru voir dans le Bouddhisme le nivellement des classes érigé en système.

(2) Le texte ne parle pas de virginité.

15° Soumise de bouche, de corps et de cœur.
16° Cœur vaillant.
17° Désireuse de s'instruire.
18° Fort habile pour les travaux d'aiguille.
19° Cœur sans dissimulation.
20° Cœur droit et ennemi des querelles.
21° Cœur fermé à l'envie.
22° Cœur inaccessible à la jalousie.
23° Cœur prémuni contre les assauts de l'avarice.
24° Cœur doux, sans emportement.
25° Cœur ennemi de la versatilité.
26° Corps marqué des signes propices.
27° Patiente et supportant les injures.
28° Grande modestie et retenue.
29° Ennemie du luxe, de la colère et des soupçons.
30° Exempte de toutes les faiblesses féminines.
31° Obéissante à son mari.
32° Ornée dès sa naissance des vertus et des grâces qui la rendent digne d'être la mère d'un bouddha (1).

Prabhâpâla manifeste alors aux autres devas les sentiments de son cœur, et leur annonce qu'il va reprendre naissance, qu'il quittera la cour pour embrasser la vie d'ascète, s'adonner à la perfection et prêcher la doctrine du salut, qui doit sauver le monde. Un grand nombre de devas désirent renaître sur terre, pour écouter ses instructions et parvenir à la quiétude finale (2).

Un fragment de la frise du stupa de Sikri (musée de Lahore) et un bas-relief de la balustrade d'Amaravâti, nous figurent le Bodhisattva dans le ciel Tuchita. Sur le premier tableau, il est en méditation ; sur le second, il se met en route pour descendre sur terre et effectuer sa dernière renaissance (3).

(1) Les ouvrages bouddhiques énumèrent aussi les 32 marques extérieures de supériorité d'un bouddha, et les 80 marques internes. Cf. *T'oung-pao*, t. VIII, pp. 364-372 (versions différentes).

(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. IV, pp. 5-6; liv. VI, pp. 5-14.

(3) Foucher, *L'art gréco-bouddhique*, t. I, pp. 286, 289; fig. 145, 147.

ARTICLE II.

LES ORIGINES DE LA FAMILLE ÇAKYA.

§ 1. GÉNÉALOGIE.

Dès l'origine du monde, au début du présent kalpa *(kié* 劫*)*, les premiers habitants qui peuplèrent la terre élurent pour roi *Tchong-tsi-tche* 衆集置, plus souvent appelé *P'ing-teng-wang* 平等王 (Sammata). Ce fut ce premier souverain qui partagea le territoire, et assigna à chacun la partie du sol constituant sa propriété; les colons lui payèrent une redevance en nature.

Ce premier roi est encore nommé *Che-kia sien-tsou* 釋迦先祖, le premier ancêtre de la famille Çakya; il vécut non loin des pays qui forment l'estuaire de l'Indus. Trente souverains lui succédèrent. Le dernier fut:

Ta Siu-mi 大須彌

Cent un de ses descendants furent rois à Pattana (Poura). Le dernier de ces cent un souverains s'appelait:

Che-tse 師子

Soixante-et-un de ses descendants régnèrent à Bénarès. Le dernier fut:

Niu-cheng 女乘 (Narîyana).

Cinquante-six des descendants de Narîyana régnèrent à Ayôdhyâ. Le dernier de ces souverains se nommait:

Yen Tch'e-cheng 嚴熾生

Mille de ses descendants furent rois de Kapilaya. Le dernier de tous se nommait:

Fan-té 梵德 (Brahmadatta).

Vingt-cinq des descendants de Brahmadatta se succédèrent sur le trône de Hastimapoura. Le dernier régnant se nommait:

Siang-tsiang 象將 (Hastipa).

Vingt-cinq de ses successeurs furent souverains de Takshasila. Le dernier s'appelait:

Hou 護 (Gupta).

Douze cents de ses successeurs régnèrent à Syâna. Le dernier de cette liste fut :

Neng Kiang-fou 能 降 伏 (le Conquérant).

Il eut quatre-vingt dix descendants qui occupèrent le trône de Kanyakubja. Le dernier de ces princes était nommé :

Cheng-tsiang 勝 將

Il fut souverain de Champa, et sa dynastie compta deux mille cinq cents rois, dont le dernier est appelé :

Long-t'ien 龍 天 (Nagadeva).

Nagadeva et ses vingt-deux successeurs furent rois de Rajagriha (capitale du Magadha). Le dernier prince de cette branche était nommé :

Tso-tou 作 闍.

Vingt-cinq princes, ses descendants, formèrent la dynastie des rois de Kusinagara, dont le dernier se nommait :

Ta-tse-tsai-t'ien 大 自 在 天.

Ses vingt-cinq descendants furent souverains de *Ngan-p'ouo-lo-kié-pouo-tch'eng* 菴 婆 羅 劫 波 城. Le dernier de ces rois porta, lui aussi, le nom de :

Ta-tse-tsai-t'ien 大 自 在 天.

Vingt-cinq des princes ses descendants tinrent leur cour à *T'an-touo-fou-lo-tch'eng* 檀 多 富 羅 城. Le dernier d'entre eux se nommait :

Chan-i 善 意

Ce prince eut vingt-cinq descendants qui furent rois de *Touo-mo-cha-p'ouo-li-touo-tch'eng* 多 摩 娑 頗 利 多 城. Le dernier avait pour nom :

Ou-yeou-hoan 無 憂 鬟.

Ses descendants fondèrent la nombreuse dynastie des rois de *Tsi-i-lo-tch'eng* 寐 淺 羅 城, qui eut pour dernier prince régnant :

P'i-nieou-t'ien 毗 紐 天.

Les cent descendants de ce souverain formèrent la branche des rois de *P'i-pao-touo-na-tch'eng* 毗 褒 多 那 城. Le dernier qui occupa le trône s'appelait, comme deux de ses ancêtres :

Ta-tse-tsai-t'ien 大 自 在 天.

Ses descendants reprirent pour capitale *Tsi-i-lo-tch'eng* 筞湹羅城. Le dernier des souverains qui régna dans cette ville s'appelait :

Yu-wang 魚王 (Makhadeva).

(D'après Beal, *The Legend of Sakya Buddha*, p. 18, ce roi régna à Mithila.)

Tchen-cheng 眞生, son fils détrôné, fut surnommé "le Cultivateur".

Suit une série de trente-cinq souverains, dont les deux derniers furent :

Ta-mao-ts'ao 大茅草,

I-mo-wang 懿摩王 (1).

---

§ 2. FAMILLE ET PATRIE DU BOUDDHA.

Ce fut à cette époque que la famille porta le nom de *K'iu-tan* 瞿曇 (Gautama), puis le nom de *Kan-tché* 甘蔗 (Kama) ; voici en quelles circonstances.

Le roi *Ta-mao-ts'ao* 大茅草 eut un fils nommé *I-mo-wang* 懿摩王. Ce dernier céda le pouvoir à son frère cadet, puis vécut dans la solitude et se donna tout entier à l'étude de la perfection sous la conduite d'un brahme fameux, appelé *K'iu-tan* 瞿曇, Gautama.

" Dépouillez-vous de votre livrée royale, lui dit le brahme, prenez mon nom et un habit semblable au mien." Le roi se dépouilla de ses habits royaux, prit le nom de *K'iu-tan* 瞿曇, Gautama, puis se retira dans une gorge de montagne, ne vivant que de fruits sauvages ; l'eau était sa seule boisson. Là il s'appliquait à la contemplation. Son maître fut alors appelé *Ta K'iu-tan* 大瞿曇, le Grand Gautama, et le roi son disciple Gautama le Jeune, *Siao K'iu-tan* 小瞿曇.

C'est sous ce nom qu'il était universellement connu, quand

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. V, pp. 3 et 4.

Fig. 1.



Des archers achèvent Gautama le Jeune. (p. 17)

il rentra dans son royaume en mendiant. Les officiers et le peuple ne le reconnurent pas sous son habit d'ascète. Il se bâtit une petite cabane dans une plantation de cannes à sucre, hors les murs de la capitale ; c'est là qu'il vivait seul. Une nuit, des brigands dévalisèrent le palais royal. En se sauvant, ils traversèrent la plantation de cannes à sucre, et passèrent à côté de la hutte de Gautama le Jeune. Le lendemain, dès l'aube, on se mit à la poursuite des brigands ; en suivant leur piste les soldats arrivèrent à la cabane du solitaire, il fut soupçonné d'être complice du brigandage et fut empalé. Le Grand Gautama, son maître, apprend par illumination tout ce qui venait de se passer ; rapide comme un trait de lumière, il vole au-dessus du supplicié et s'écrie : "Quel crime a donc commis mon disciple, pour être ainsi torturé sans même laisser de postérité ? — Il ne s'agit pas de postérité, lui répondit-on ; son heure est arrivée !"

Le roi son frère commanda aux archers de l'achever à coups de flèches. Le Grand Gautama le pleura et lui donna la sépulture ; puis, prenant de la terre imbibée du sang écoulé de son côté gauche et de son côté droit, il en fit deux boules qu'il emporta dans son ermitage. La terre teinte du sang du côté gauche fut déposée dans une urne à gauche, celle teinte du sang du côté droit fut placée dans une urne à droite. Le Grand Gautama prononça alors cette incantation : "Si cet ermite a toujours loyalement vécu, que l'esprit du ciel, témoin de son innocence, engendre un homme de son sang !"

Après dix mois révolus, un garçon sortit de l'urne gauche et une fille de l'urne droite. Le nouveau-né reçut le nom d'adoption de son père, c'est-à-dire : *K'iu-tan* 瞿曇 ou Gautama. Puis, comme il était sorti d'une boule de terre prise dans la plantation de cannes à sucre, il fut surnommé *Kan-tché* 甘蔗 ou Kama, "Canne à sucre".

Une autre légende explique différemment l'origine de ce dernier nom :

Le roi *Ta-mao-ts'ao* 大茅草 abdiqua et, après avoir remis le

gouvernement de ses États entre les mains de ses ministres, sortit de la capitale, escorté de toute sa cour. Il se retira dans la solitude, rasa ses cheveux et sa barbe, prit l'habit des ermites, et s'appliqua de toutes les énergies de son âme à sa profession nouvelle. Il arriva à une haute perfection et vécut jusqu'à un âge très avancé. Accablé sous le poids des ans, décharné, tout courbé, il se traînait péniblement en s'appuyant sur un bâton.

Ses disciples, craignant que les serpents ou les bêtes féroces ne vinssent le dévorer pendant qu'ils allaient de droite et de gauche mendier leur nourriture, s'avisèrent de lui tresser une sorte de cage avec des tiges flexibles et, avant leur départ, suspendirent le vieillard aux branches d'un arbre.

Un jour que tous ses disciples étaient partis pour quêter leur subsistance, un chasseur s'aventura dans ces montagnes sauvages; il prit le roi pour un oiseau blanc perché sur une branche, lui décocha deux flèches et le tua. De ses blessures, deux gouttes de sang coulèrent jusqu'à terre et il rendit l'esprit.

Au retour, ses disciples le trouvèrent inanimé, transpercé de flèches, et virent les deux gouttes de sang sorties de ses blessures et tombées sur le sol. Ils descendirent la cage, élevèrent un bûcher crématoire sur lequel ils brûlèrent son corps, puis sur ses cendres construisirent un mausolée (stupa).

Après avoir brûlé des aromates et lui avoir fait de solennelles obsèques, ils remarquèrent que deux tiges de canne à sucre sortaient de terre, juste aux endroits imprégnés de son sang. Elles prirent un rapide accroissement, et quand elles s'ouvrirent sous le grand soleil, de l'une sortit un garçon et de l'autre une fille, beaux et aimables comme on n'en vit jamais.

Les disciples, sachant que le vieux roi n'avait point laissé d'héritier au trône, élevèrent avec le plus grand soin ces deux enfants issus de son sang et en informèrent les ministres du royaume. Ceux-ci consultèrent les brahmes, habiles devins, les prièrent de tirer l'horoscope de ces deux enfants et de leur donner un nom. Les brahmes répondirent: "Puisque le garçon est né

Fig. 2.



Un garçon et une fille naissent au grand Gautama. (p. 18)

d'une tige de canne à sucre, il faut lui donner pour nom de famille *Kan-tché* 甘蔗 ou Kama, "Canne à sucre", puis pour prénom *Chan-cheng* 善生, "le Bienvenu". La petite fille portera aussi le même nom de famille et son nom personnel sera *Chan-hien* 善賢 Subhâdra, "la Vertueuse". Plus tard, les ministres procédèrent à la cérémonie de l'élection de ce prince héritier, puis, dès que la jeune *Chan-hien* 善賢, Subhâdra, fut d'âge nubile, on la maria au roi Kama, et elle devint reine du royaume.

De cette union de Kama avec la reine Subhâdra naquit un fils nommé *Tch'ang-cheou* 長壽, Janta. Le roi eut quatre autres fils d'une seconde reine, sa concubine. Ces enfants s'appelaient: *Kiu-mien* 炬面, *Kin-ché* 金色, *Siang-tchong* 象衆, *Pié-tch'eng* 別城. Ce furent ces quatre princes qui fondèrent la ville de Kapilavastu (1), capitale du royaume où régna la famille Çakya. Écoutons l'histoire de cette fondation.

La reine Subhâdra, voyant que le roi Kama avait quatre fils nés d'une concubine, craignit, non sans raison, que son fils unique, Janta, ne fût privé de son droit d'héritier au trône. Quels moyens prendre, pensait-elle, pour arriver à assurer la couronne sur la tête de mon propre fils (2)? Alors, venant à réfléchir que le roi était plein d'affection pour elle, elle tira tous ses plans en vue de capter de plus en plus ses bonnes grâces, et de saisir une occasion opportune pour lui adresser sa demande. Un jour donc, elle se revêtit de ses plus riches habits et se présenta au roi, qui parut heureux de la voir; la reine lui dit alors: "Grand roi, si je vous adressais une demande, me l'accorderiez-vous? — Tout ce que votre cœur désire; je ne saurais rien vous refuser. — Et vous me promettez aussi de ne point revenir sur votre parole, n'est-ce-pas? — Que ma tête se fende en sept morceaux, si jamais je retire ma parole. — Eh bien! grand roi, je vous prie de passer la succession du trône à mon fils Janta, et de chasser hors de votre

(1) Ci-dessous, p. 21.

(2) Plusieurs auteurs prétendent que le roi déclara héritier présomptif le fils d'une concubine, au préjudice de son fils aîné.

royaume les quatre fils de la seconde reine. — Mais quels crimes ont-ils commis pour mériter le bannissement? Quel inconvénient trouvez-vous à ce qu'ils restent? — Votre Majesté a fait le serment de ne pas se dédire, sous peine de voir sa tête éclater en sept morceaux. — Bien, je ferai droit à votre demande."

Le lendemain, au lever du jour, Kama fit mander les quatre fils de la seconde reine, et leur signifia qu'ils devraient sortir du royaume et s'établir ailleurs. Les quatre princes tombèrent à genoux, joignirent les mains et dirent au roi leur père :

"Grand roi, vous devez bien savoir que nous n'avons commis aucun crime; pourquoi nous envoyez-vous en exil? — Je sais pertinemment que vous n'avez aucune faute à vous reprocher, aussi c'est bien contre mon gré que je vous signifie cet arrêt; mais la reine le désire : je ne veux pas aller contre sa volonté."

Les quatre frères partirent donc pour l'exil avec la reine leur mère, qui désira les suivre sur la terre étrangère. Le roi laissa liberté complète à tous les officiers du palais de les accompagner; les princes, leurs sœurs, un grand nombre d'officiers civils et militaires, des soldats, des artisans de toutes professions, accompagnés de leurs familles, formèrent bientôt une caravane imposante, et les exilés, emportant toutes leurs richesses, se dirigèrent vers les pays du Nord, franchirent le Bhâghirathî, et arrivèrent aux contreforts des Monts Neigeux, où ils vécurent quelque temps du produit de leur chasse. Ils découvrirent au sud des montagnes une vallée fertile, arrosée par de larges cours d'eau; entre les forêts de sâlas, de nyagrôdhas, s'étendaient de riches plaines couvertes d'herbes et de fleurs aux plus brillantes couleurs. La faune leur parut superbe : des cerfs, des buffles, des éléphants etc. Une multitude d'oiseaux, de toute grandeur et de tout plumage, voltigeaient de branche en branche, et charmaient l'oreille de leurs joyeuses chansons. "Voilà, se dirent les princes, une délicieuse position pour fonder la capitale de notre futur royaume." Ils apprirent que dans cette vallée vivait un vieux richi, nommé Kapila; pour ce motif ils donnèrent à leur ville le nom

de *Kia-p'i-lo-kouo* 迦 毘 羅 國, Kapilavastu, c'est-à-dire: territoire du richi Kapila. Le bonze *Hiuen-tsang* 玄 奘 place cette ancienne cité à 485 lis N.-O. de Kusinagara (1).

Le roi Kama avait enjoint à ses quatre fils de ne s'allier à aucune autre famille, afin de conserver dans toute son intégrité la race royale d'où ils descendaient. Pour observer cette recommandation, ils se marièrent à leurs propres sœurs.

Plus tard, le roi apprit avec plaisir que ses quatre fils avaient fondé un nouveau royaume; il s'écria tout joyeux: "Mes enfants sont de vrais Çakyas (Sages)." Ce compliment du roi Kama devint le nouveau nom de famille de cette branche royale: Gautama-Kama-Çakya.

Plusieurs auteurs modernes ont essayé de reconstituer approximativement les limites de la petite principauté aristocratique des Çakyas. Voici le résumé de leurs recherches. Le royaume de Kapilavastu était une petite principauté indienne, qui réussit à maintenir son indépendance contre les tentatives des souverains voisins. C'était une plaine grasse et fertile, d'une largeur d'environ 50 kilomètres, et plus grande qu'un département français, s'étendant entre les contreforts de l'Himalaya et le cours de la Rapti (2). Entre les hautes futaies de sâlas, se déploient de belles rizières, sillonnées de cours d'eau. Çà et là des villages se cachent dans la verdure des manguiers et des tamarins, sur le bord des étangs. Ces vallées fertiles sont dominées dans

---

(1) La position géographique de Kapilavastu semble avoir été définitivement fixée par la découverte, en 1895, d'une inscription gravée sur pierre par ordre de Asoka, quand il alla en personne vénérer le lieu de la naissance de Çakyamouni.

Cette stèle, élevée au village de Lummini, près de la petite ville de Nigliva, mentionne que le souverain exempte d'impôts le village, en considération de Çakyamouni, qui y naquit. La position exacte est: 27° 37 de latitude N, et 83° 8 de longitude E.

Cf. A. S. Geden, *Studies in the Religions of the East*, pp. 438-440.

(2) La Rapti rejoint la Gogra, appelée souvent la "Rivière des Crocodiles", qui se réunit au Gange à Chapra, en amont de la grande ville de Patna.

le lointain par les sombres montagnes du Népal, servant elles-mêmes comme de contreforts aux grandes montagnes neigeuses de l'Himalaya.

Ce domaine seigneurial devait avoir pour limites : au sud et à l'ouest, le royaume de Kosala (Aoudh) ; à l'est, la Rohini, affluent de la Rapti ; au nord, les premières assises des montagnes du Népal. Tel fut à peu près, comme nous pouvons le reconstituer, le pays natal du bouddha Çakyamouni. Les principaux théâtres de ses travaux furent Bénarès, Vaisali, l'Aoudh et le Bahar, dans le bassin du Gange.

Après la fondation du royaume du Kapilavastu et la mort de ses quatre fondateurs, *Keou-lou* 拘 盧, Kuru, fils de *Kiu-mien* 炬 面, devint chef de la principauté. Il eut pour successeurs : *K'iu-keou-lou* 瞿 拘 盧, Gokuru, et *Che-tse-kia* 師 子 頰, Sinhahanu. Ce dernier roi eut quatre fils, dont l'aîné, Suddhodana, monta sur le trône de Kapilavastu et devint le père de Çakyamouni.

Suddhodana, père de Bouddha, est nommé en chinois *Tsing-fan* 净 飯.

Le roi Suddhodana apprit qu'un riche rajah de sa famille, nommé *Chan-kio* 善 覺, Suprabouddha, habitant la ville de *T'ien-pi* 天 臂, Devadaho (1), avait huit filles, remarquables par leur beauté et leur esprit. Les brahmes, en tirant l'horoscope de la plus jeune, avaient prédit qu'elle serait la mère d'un fils noble entre tous, roi universel qui gouvernerait le monde sans fouet ni bâton : cette jeune fille se nommait Mahâ Pradjâpati, en chinois *Ma-ho Pouo-tou-pouo-ti* 摩 訶 波 闍 波 提.

Suddhodana envoya un message à Suprabouddha pour lui demander Pradjâpati en mariage. Le rajah objecta qu'il ne convenait pas de marier la plus jeune de ses filles avant ses aînées.

" Qu'à cela ne tienne, lui fit répondre le roi ; je prends les huit : deux pour chacun de mes frères, et les deux autres pour moi."

(1) Suprabouddha, fils de Çuddhà, sœur de Suddhodana, régnait sur le pays de Devadaha (ou Devadaho).—Cf. *Généalogie (C).*, ci-dessous p. 25.

Il garda l'aînée, Maya (*Mo-yé* 摩耶), et la plus jeune, Pradjâpati (*Ta-hoei* 大慧).

L'aînée, Maya, appelée aussi en chinois *Wei-i* 爲意, fut la mère de Çakyamouni.

NOMS DES HUIT FILLES DE SUPRABOUDDHA:

1o *Wei-i* 爲意 (*Mo-yé* 摩耶) (Maya, mère de Bouddha).
2o *Ou-pi-i* 無比意.
3o *Ta-i* 大意.
4o *Ou-pien-i* 無邊意.
5o *Fa-i* 髮意.
6o *Hé-nieou* 黑牛.
7o *Cheou-nieou* 瘦牛.
8o *Pouo-tou-pouo-ti*波闍波提 (*Ta-hoei* 大慧) (Pradjâpati).



§ 3. GÉNÉALOGIE DE LA BRANCHE GAUTAMA-KAMA-ÇAKYA.

1ère OPINION.

Ta-mao-ts'ao 大茅草.
I-mo-wang 懿摩王 (l'ascète **Gautama** le Jeune).
De son sang furent formés:
Le roi **Kama** (Gautama) et la reine **Subhâdra.**

2e OPINION.

Ta-mao-ts'ao 大茅草.
Tué dans sa cage. De son sang naquirent:

Un garçon: *Kan-tché* (**Kama**) 甘蔗. Une fille :*Chan-hien* (**Subhâdra**)善賢

Tch'ang-cheou 長壽 (**Janta**)
héritier légitime.

D'une concubine de **Kama** naquirent les 4 fondateurs du clan **Çakya :**

1.	*Kiu-mien* 炬面	*Keou-lou* 拘盧 (**Kuru**) *K'iu-keou-lou* 瞿拘盧 (**Gokuru**) *Che-tse-kia* 師子頰 (**Sinhahanu**)
2.	*Kin-ché* 金色	
3.	*Siang-tchong* 象衆	
4.	*Pié-tch'eng* 別成	

(A)

PREMIÈRE GÉNÉALOGIE, d'après le *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. I, p. 8.

Sinhahanu *(Che-tse-kia)* 師子頰.

1er fils	**Suddhodana** *Tsing-fan* 淨飯	de la reine **Maya**	**Çakyamouni** ou *Che-kia-fou* 釋迦佛 (**Bouddha**)
		d'une concubine (**Pradjâpati**)	*Nan-t'ouo* 難陀 (**Nanda**)
2e fils	**Suklôdana** *Pé-fan* 白飯	**Devadatta** **Ananda**	*Ti-p'ouo-ta-touo* 提婆達多 *A-nan* 阿難
3e fils	**Tulodana** *Hou-fan* 斛飯	**Mahanama** **Anuruddha**	*Mo-ho-nan* 摩訶男 *A-na-li* 阿那律
4e fils	**Amritôdana** *Kan-lou-fan* 甘露飯	**Phoso** **Bhadrikâ**	*P'ouo-cha* 婆娑 *Pa-ti* 跋提
fille	**Amrita** *Kan-lou-wei* 甘露味	**Tishya**	*Ti-cha* 底沙

(B)

DEUXIÈME GÉNÉALOGIE, d'après le *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XI, p. 3.

Sinhahanu.

1o	**Suddhodana** *Tsing-fan* 淨飯	de la reine **Maya**	**Çakyamouni** ou *Si-ta-touo* 悉達多 (**Siddhartha**)
		d'une concubine	*Nan-t'ouo* 難陀 (**Nanda**) (ou **Nando**)
2o	**Suklôdana** *Pé-fan* 白飯	*Nan-ti-kia* 難提迦 (**Nandaka**) *P'ouo-ti-li-kia* 婆提唎迦 (**Batrika**)	
3o	**Tulodana** *Hou-fan* 斛飯	*A-nan-touo* 阿難多 (**Ananda**) *Ti-p'ouo-ta-touo* 提婆達多 (**Devadatta**)	
4o	**Amritôdana** *Kan-lou-fan* 甘露飯	*Mo-ho-na-ma* 摩訶那摩 (**Mahânama**) *A-ni-lou-teou* 阿尼盧豆 (**Aniruddha**)	
sœur	**Amritachittra** *A-mi-touo-tche-touo-lo* 阿彌多質多囉	*Ti-cha* 底沙 (**Tishya**)	

Fig. 3.



Bouddha, monté sur un éléphant, descend dans le sein de la reine Maya. (p. 26)

(C)

TROISIÈME GÉNÉALOGIE, d'après Rockhill (sources tibétaines) (1).

Sinhahanu.

4 fils :

1. **Suddhodana**	**Siddhartha (Bouddha)**	**Râhula**
	Nanda	
2. **Çuklodana**	**Djina**	
	Bhadra (ou **Bhallika**)	
3. **Dronodona**	**Mahânâman**	
	Aniruddha	
4. **Amritodana**	**Ananda**	
	Devaddatta	

4 filles :

1. **Çuddha**	**Suprabuddha**	(8 filles ; cf. ci-dessus, p. 23).
2. **Çuklâ**	**Mallika**	
3. **Dronâ**	**Sulabha**	
4. **Amritâ**	**Kalyanavardana**	

ARTICLE III.

NAISSANCE DE ÇAKYAMOUNI.

§ 1. SA DESCENTE DANS LE SEIN DE LA REINE MAYA.

L'hiver est passé ; une herbe tendre revêt la terre d'une charmante verdure ; partout le sol se couvre de plantes, de rejetons, où vient se jouer la brise printanière ; les arbres déploient leurs branches emperlées de fleurs et remplissent l'air d'un baume enivrant. Prabhapala fait un pathétique discours à tous les devas assemblés et termine en disant : " Sachez-le bien, c'est pour la dernière fois que je renais. "

(1) Rockhill, *Life of Buddha*, p. 13. — Dulva, vol. III, p. 444.

A ce moment, la reine Maya vit en songe un poussah brillant comme un cristal et montant un éléphant blanc, à six défenses, descendre du haut des cieux, entrer dans son côté droit et pénétrer dans son sein (1).

Une lumière mystérieuse inonda le monde et pénétra jusqu'à la racine des montagnes où règnent d'éternelles ténèbres, la grande terre trembla six fois, les monts furents ébranlés sur leurs bases, les océans se soulevèrent en vagues mugissantes, les rivières remontèrent vers leur source, tous les arbres des forêts semèrent sur le sol leur riche tribut de fleurs, et par tout l'enfer, des cris de joie succédèrent aux hurlements de rage. Le richi (2) Asita, du fond de sa retraite de Gauganadi, s'écria: " Un grand saint vient de naître ! "

Après cette vision, la reine s'éveilla et raconta à Suddhodana ce qu'elle venait de contempler. Le roi fit mander d'habiles devins et leur ordonna de lui expliquer la signification de ce songe. Ces brahmes répondirent que la reine avait conçu un fils. " Il serait trop long d'entrer dans le détail de tous ces signes, ajoutèrent-ils, mais voici quel en est le sens. La reine a conçu un saint qui glorifiera votre race.

" Au moment où il descendit dans son sein, il parut tout étincelant de lumière et entouré des saints bouddhistes : ce sont là tous les signes du vrai Bouddha. Si cet enfant ne se fait pas bonze, il deviendra un roi puissant et glorieux. "

À partir du jour où Bouddha fut descendu dans les entrailles de Maya, cette reine observa les six préceptes bouddhiques ; sa nourriture et son breuvage lui étaient apportés des cieux ; elle renonça à toutes les jouissances du siècle.

---

(1) Un fragment de sculpture, conservé au musée du Louvre, représente la conception dans le sein de sa mère, sous la forme d'un éléphant. Cf. Foucher, fig. 149.

(2) Le "richi" est un ascète vivant dans la solitude, loin de l'atmosphère contagieuse d'une société corrompue, et dévouant son temps à la méditation dans le but d'atteindre la perfection.

Fig. 4.



La naissance de Çakyamouni. (p. 26)

À l'instant même de la conception, tous les mondes tremblèrent, tous les malades furent guéris. Cette année fut marquée par une fertilité surprenante, et le royaume jouit d'une profonde paix (1).

---

§ 2. SA NAISSANCE SOUS UN PALASA.

Dix mois s'étaient écoulés, Maya approchait de son terme ; son père Suprabuddha pria le roi de permettre à la reine Maya de se rendre dans son parc de Lumbini, qu'il avait fait aménager avec le plus grand soin pour la recevoir. Suddhodana accorda bien volontiers la requête que lui adressait son beau-père et donna ordre de faire tous les préparatifs pour le voyage à Devadaho (2).

La reine, resplendissante de pierreries, parfumée, revêtue de ses plus riches habits, entourée de toute sa cour, était portée par un éléphant blanc. Suprabouddha, avec tous les nobles de son entourage, vint la recevoir devant la porte de son palais.

Le huitième jour du deuxième mois du printemps, la reine entra dans le parc de Lumbini, pour faire sa promenade en compagnie des dames de sa cour, allant doucement de bocage en bocage, de parterre à parterre, pour admirer les beautés de ces jardins féeriques. Arrivée au pied d'un superbe palasa (*pouo-lo-tch'a* 波羅叉) (1), elle leva la main droite pour saisir une

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. VII, pp. 1-7.—*Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. I, pp. 35-37.

(2) Devadaho se trouvait à 15 milles de Kapilavastu. Cf. Wieger, *Textes philosophiques*, p. 393.

D'après le bonze *Hiuen-tsang* 玄奘, le parc de Lumbini était à 80 ou 90 lis N.-E. du "puits de la flèche" (Çarakoûpa); or ce puits était situé à une trentaine de lis au S.-E. de la porte sud de Kapilavastu. Cf. *Mémoires de Hiuen-tsang* 玄奘, liv. VI. — Lumbini était le nom de la femme du premier ministre de Suprabouddha, ou d'une épouse de Suprabouddha. Rockhill, p. 14

branche en fleurs ; à ce moment précis, Bouddha sortit de son sein droit, pur comme une pierre précieuse tirée de son écrin.

Une lumière éclatante éclaira la terre et les cieux, tous les devas l'aperçurent ; Brahma, Mara, tous les habitants des célestes palais s'écrièrent : "D'où vient donc cette clarté intense ?" Bouddha était né.

Indra, sous la figure d'une femme avancée en âge (1), tenant en mains des habits d'une étoffe précieuse, le prit entre ses bras ; les quatre grands rois des cieux le vêtirent, puis le présentèrent à sa mère, en disant : "Que les hommes se réjouissent, que les devas jubilent, la royale mère vient de mettre au monde un fils (2) !"

C'est probablement pour cette raison qu'on représente quelquefois Indra sous forme féminine, sur les autels de Çakyamouni : ainsi dans la grande pagode de *P'ou-ti-chan-yuen* 普提禪院, hors la porte de l'Est, à *Jou-kao hien* 如臯縣. D'un côté se tient Brahma (*Fan-wang* 梵王) et de l'autre Indra ou *Ti-che* 帝釋, sous figure féminine (3).

Le nouveau-né se tint debout, fit sept pas vers chacun des quatre points cardinaux ; à chaque pas, on vit éclore sous ses

---

(1) L'arbre sous lequel Bouddha serait né, d'après la légende, est nommé différemment par les divers auteurs :

Beal, *History of Buddha*, p. 43, le nomme *palasa*, conformément au texte chinois.

D'autres veulent que soit un *sala* ou un *shoréa*. Cf. Wieger, *Textes philosoph.*, p. 393 ; *Bouddhisme*, t. II, p. 15.

On l'appelle encore *okoka* ou *açôka* dans les *Mémoires* du bonze *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. VI, p. 323 (Traduction de Stanislas Julien). — Livres Tibétains (Dulva, vol. III, p. 457). — Cf. Rockhill, *Life of Buddha*, p. 16.

(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv, VII, pp. 11-17. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. I, pp. 37-38.

(3) Les anciens monuments indiens reproduisent la merveilleuse naissance de Bouddha. De très beaux spécimens de sculpture, provenant de Loriyân-Tangai et de la collection des Guides, à Mardân, représentent au vif ces épisodes du parc de Lumbini. Foucher, pp. 302-308.

Fig. 5.



«Je suis le plus noble des êtres.» (p. 29)

pieds une large fleur de lotus. Bouddha, après avoir regardé les quatre points de l'horizon (1), d'une main montrant le ciel, de l'autre désignant la terre, dit à haute voix: "Je suis le plus noble des êtres de la terre et des cieux; les dieux et les hommes me doivent le tribut de leur adoration et de leur service."

Alors jaillirent de terre deux sources d'eau parfumée, l'une d'eau fraîche, l'autre d'eau chaude, et neuf dragons, du haut des nuages, soufflèrent une pluie fine sur le corps du nouveau-né pour le purifier, pendant que les devas le faisaient asseoir sur un trône d'or (2).

Dans les cieux, on entendit d'harmonieux concerts, les habitants des divins séjours firent pleuvoir à ses pieds une multitude de fleurs d'une beauté et d'une suavité merveilleuses. La terre trembla (3). C'était le 8e jour de la IVe lune de l'année *kia-in* 甲寅, 1027 av. J.-C., sous le règne de l'empereur chinois *Tcheou Tchao Wang* 周昭王 (4). Les fleuves et les rivières débordèrent, le palais impérial trembla et une lumière aux cinq couleurs illumina le palais de *T'ai-wei* 太微. L'empereur *Tchao Wang* 昭王 en demanda la cause à ses ministres. Le grand annaliste *Sou-yeou* 蘇由 fit connaître au souverain que, dans les pays de l'Ouest, venait de naître un saint, dont la doctrine serait prêchée en Chine mille ans après. L'empereur voulut qu'on gravât le récit de cet événement sur une stèle de pierre, qu'il fit ériger dans le faubourg sud de la capitale. — Les *tao-che* inventèrent plus tard la célèbre légende qui fit de Çakyamouni un avatar de *Lao-tse* 老子. Ce dernier partit pour l'Inde sous le règne de *Tcheou Tchao Wang* 周昭王, puis reprit naissance dans le sein de la

---

(1) Quelques auteurs mentionnent qu'en naissant il poussa un rugissement de lion. Cf. *Kin-kang-king-hoei-hoei-tsi-kiai* 金剛經慧會集解.

(2) Le bain du nouveau-né: cf. bas-relief, fig. 156 de la collection des Guides, à Mardân, p. 309.

(3) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. VIII, pp. 1-4.

(4) Beaucoup d'auteurs chinois donnent cette date.

reine *Tsing-miao* 淨 妙, épouse du roi de *Wei-wei* 維 衛. *Lao-tse* 老 子 entra dans son sein sous la forme d'un rayon de lumière (1).

---

§ 3. PRINCIPALES DATES ASSIGNÉES POUR LA NAISSANCE DE BOUDDHA.

Première opinion. — 1027, année du cycle, *kia-in* 甲 寅.

Che-kia-jou-lai-ing-hoa-che-tsi 釋 迦 如 來 應 化 事 蹟, liv. I, p. 10. — *Siu-wen-hien-t'ong-k'ao* 續 文 獻 通 考, liv. CCXLVIII, p. 1. — *Kin-kang-king-p'ang-kiai (Mei-tchou)* 金 剛 經 旁 解 (眉 注), p. 1. — *Fou-tsou-t'ong-ki* 佛 祖 統 紀, liv. II, p. 11. — *Chen-sien-t'ong-kien* 神 仙 通 鑑, liv. V, art 1, p. 8.

Deuxième opinion. — 688, la neuvième année du règne de *Tchoang Wang* 莊 王.

Soei-chou 隋 書, liv. XXXV, p. 20.

Troisième opinion. — Les journaux ont beaucoup parlé du voyage de Darmapala, célèbre indien bouddhiste, qui alla au Japon en 1911, pour organiser une assemblée générale des bouddhistes, à l'occasion du 2500e anniversaire de la naissance de Bouddha. Cette réunion eut lieu à Calcutta en mai 1911. D'après cette opinion des bouddhistes modernes, Çakyamouni serait donc né l'an 589 av. J.-C.

Le bonze *Hiuen-tsang* 玄 奘, dans ses *Mémoires*, liv. VI, résume ainsi les opinions chinoises et hindoues, l'an 648 apr. J.-C., époque de sa rédaction :

1ère opinion. Bouddha serait né en 472 av. J.-C.
2e opinion. . . . . 572 av. J.-C.
3e opinion. . . . . 772 av. J.-C.
4e opinion. . . . . entre 272 et 172 av. J.-C.

---

(1) *Nan-che* 南 史, liv. 75, p. 13. — *Nan-ts'i-che-chou* 南 齊史書, liv. 54. p. 3.

Le calcul ci-dessus se base sur l'opinion commune attribuant à Çakyamouni 80 ans de vie. *Hiuen-tsang* 玄 奘, au chapitre indiqué, fixe l'époque de son entrée au nirvana.

Les auteurs chinois placent le troisième concile bouddhique sous le règne d'Açoka, 235 ans après la mort de Bouddha. On convient généralement que c'était l'an 242 av. J.-C. En admettant que Bouddha vécut 80 ans, suivant l'opinion commune, la date de sa naissance serait donc l'an 557 av. J.-C.

Cette date, comme on le voit, se rapproche singulièrement de l'opinion des Bouddhistes modernes, qui placent cette naissance en 589 ou en 572.

Voici encore quelques documents historiques en faveur de la date 557 av. J.-C., date qui, semble-t-il, est très voisine de la vérité.

Açoka (Piyâiasi-Açoka) était petit-fils de Chandragoupta (le Sandrocyptus ou Sandrocottus des historiens grecs). Or, ce Sandrocottus, selon Justin, monta sur le trône de l'Inde après le meurtre des préfets ou vice-rois qu'Alexandre avait établis dans ce pays (317 av. J.-C.). Séleucus Nicator, après la prise de Babylone, se dirigea vers l'Inde et conclut un traité d'alliance avec Sandrocottus, afin de pouvoir diriger toutes ses forces contre Antigone. Cet événement doit avoir précédé de peu l'année 312, la première de l'ère Séleucide, qui date du retour de Séleucus à Babylone.

On peut donc supposer que Chandragoupta devint roi vers 315. Les écrivains bouddhistes s'accordent à lui donner 24 années de règne. L'avènement de son successeur Bindousara aurait eu lieu en 291 av. J.-C. Ce règne fut, d'après la même autorité, de 25 ou 28 ans.

Admettons ce dernier chiffre, nous arrivons à fixer la date du commencement du règne d'Açoka à 263 av. J.-C., celle de son inauguration à 259, et celle de son concile à 246 ou 242. Or, c'est un article de foi parmi les Bouddhistes, que 218 ans séparent

le sacre d'Açoka de la mort de Çakyamouni ; si donc nous traduisons la chronologie bouddhique en chronologie grecque, nous devons admettre que Bouddha mourut en 477 av. J.-C. et non en 543, date souvent admise jusqu'ici.

Enfin les chroniqueurs bouddhistes comptent tous 162 ans entre la mort de Çakyamouni et l'avènement de Chandragoupta. Cette opinion justifie encore la date de 477, car nous avons ainsi 315 (date de l'avènement) + 162 = 477. Donc il naquit en 557 (1).

DATES DE LA VIE DE ÇAKYAMOUNI D'APRÈS LES DIVERS AUTEURS.

	Naissance.	Mort.
Vieilles dates (abandonnées par les auteurs récents).	623	543
Eitel *(Hand-book*, pp. 110, 136).	621	541
Rhys Davids *(Buddhism*, p. 213).	492	412
Oldenberg *(Le Bouddha*, p. 200).	560	480
Johnston *(Buddhist China*, p. 45).		vers 483
The Catholic Encyclodia (New York, *Buddhism).*		vers 480
Kern (M. Muller, *S. Books*, t. X, p. 46).	468	388
Williams *(Buddhism*, p. 21).	500	420
Royal Asiatic Soc. *(Journal of)*, (1909-1910, Dr Feet).	563	483
Kunningham *(Williams Buddhism*, p. 49).	558	478
Schlegel *(Buddh. Chronol.*, p. 437).	557	477
A. S. Geden *(Studies of the religions*, p. 437).	557	477
Grünwedel *(Buddhist Art* , p. 4.)	557	477
Max Muller *(S. Books of the East*, t. X, p. 46).	557	477
Georg. Bühler*(Chronology Alfr. S. Geden*, 436, 437,note 2).	557	477
Fergusson (*The Buddhism of Tibet*, p. 575, note 2).	557	477
Waddell *Lamaism*, *(Chronological Table*, p. 575).	557	477

AUTEURS CHINOIS :

Che-kia-Jou-lai-ing-hoa-che-tsi 釋迦加來應化事蹟	1027	947

(1) Cf. A. Grandidier, *Voyage dans les provinces méridionales l'Inde (Le Tour du Monde*, 1869, 1er sem., p. 26). — Max Muller, *A History of ancient Sanskrit Literature*. — A. Grünwedel, *Buddhist Art in India*, pp. 4-6.

Siu-wen-hien-t'ong-k'ao 續文獻通考	1027	947
Kin-kang-king-p'ang-kiai (Mei-tchou) 金剛經旁解 (眉注)	1027	947
Soei-chou (Histoire des Soei) 隋書	688	608
Fou-tsou-t'ong-ki 佛祖統紀	1029	949
Fou-tsou-t'ong-tsai 佛祖通載	1029	949

SYNCHRONISMES.

558—529	Cyrus
557	**Naissance** de Çakyamouni (date probable).
551	Naissance de *Confucius*.
529—522	Cambyse.
528	**Illumination** de Çakyamouni.
522	Mort de *Lao-tse* (date probable).
522—488	Darius.
510	Mort de Tarquin le Superbe. Commencement de la république romaine.
490	Bataille de Marathon.
485—465	Xerxès (Assuérus).
480	Bataille des Thermopyles.
479	Mort de *Confucius*.
477	**Mort** de Çakyamouni (date probable).

ARTICLE IV.

RETOUR DU PARC DE LUMBINI AU PALAIS.

Le grand ministre Basita (1), qui avait accompagné la reine, s'entretenait hors la porte des jardins de Lumbini, avec les brahmes de haute caste, au moment où la terre se mit à trembler comme un vaisseau roulé par les vagues. Quand le tonnerre éclata dans un ciel sans nuages, quand les accords mélodieux d'un céleste concert frappèrent leurs oreilles, tous se demandèrent quelle pouvait bien être la cause de ces prodiges. Soudain, une

(1) Basita était son nom de famille; de son propre nom il s'appelait Mahânama.

dame de la cour s'avance à pas précipités, et d'un air joyeux leur apprend l'heureuse nouvelle : " La reine vient de mettre un fils au monde, dit-elle au ministre ; allez vite en informer le roi. " Basita fit atteler quatre de ses plus rapides coursiers, sauta en char et partit comme un ouragan sur la route de la capitale. Avant même de paraître devant le roi, il frappa à coups redoublés sur le tambour des fêtes placé à la porte du palais. Le roi était alors assis sur son trône et traitait les affaires d'État avec ses ministres. " Qui frappe sur le tambour des réjouissances avant même de m'en avoir parlé, s'écria-t-il ? — C'est le grand ministre Basita, reprirent les gardes ; il vient d'accourir au grand galop.— Qu'il veuille bien se présenter, ajouta le roi. — Soyez toujours victorieux ! grand roi, soyez toujours honoré ! dit-il en s'inclinant devant Sa Majesté ; la reine Maya vient de mettre au jour un enfant brillant comme l'or pur, resplendissant comme un soleil et honoré par tous les devas. "

Le roi, au comble de la joie, se disposa à partir pour le parc de Lumbini, afin de voir son nouveau fils. Dès son arrivée, une des dames de la cour prit le jeune prince, et le remit dans les bras du roi en disant : " Le royal enfant salue son père. "

Un palanquin précieux, chef-d'œuvre artistique du deva *P'i-cheou-kié-mo* 毘首羯摩, Visvakarman, descendit du firmament. Les quatre grands *Kin-kang* 金剛, Mahârajas, prirent la figure de quatre brahmes d'une grande beauté, et chargèrent le palanquin sur leurs épaules, tandis que Sacrâ (Indra), sous l'aspect d'un jeune brahme aux cheveux enroulés en spirales, en livrée jaune, tenant d'une main une fiole d'or et de l'autre un bâton incrusté de perles, prit la tête du cortège et cria :

" Livrez passage, tenez la voie libre ! Le plus grand des mortels fait son entrée dans la capitale ! "

Pendant le trajet, Brahma et tous les devas chantaient des hymnes de louange :

Au ciel et sur terre, qui est comparable à Bouddha ?
Dans toutes les régions de l'univers, où trouver son égal ?

Devant lui toutes les gloires du monde pâlissent :
Bouddha est le plus noble des êtres.

Voici que le cortège arrive devant la pagode d'un deva célèbre, Içvara (1), située à peu de distance de Kapilavastu; Suddhodana fait savoir à ses ministres qu'il convient que le jeune prince salue ce deva en passant devant son temple. Mais, à l'instant même, une devi (2), nommée Abaya, se leva de son socle et accompagna la statue du deva devant Bouddha ; là, les mains jointes et le front incliné, Içvara lui adressa ces mots : " Ce prince des mortels n'est pas né pour me présenter ses hommages ; c'est lui au contraire qui a droit à recevoir les miens " (3).

D'après *Hiuen-tsang* 玄 奘, le temple de Içvara deva était situé en dehors de la porte orientale de Kapilavastu. On voyait encore du temps de l'écrivain une statue en pierre de ce dieu. (*Mémoires*, chap. VI.)

ARTICLE V.

LES BRAHMES TIRENT L'HOROSCOPE DU PRINCE. — MORT DE MAYA.

Arrivé au palais, Suddhodana fit venir les brahmes les plus réputés dans l'art divinatoire et les pria de tirer l'horoscope de son fils. Ces devins, après avoir examiné attentivement la structure physique du petit prince, donnèrent leur réponse conformément aux vrais principes du physiognomisme.

(1) Le Canon tibétain, cité par Rockhill, *Life of Buddha*, p. 17 (Dulva), fait remarquer que c'était un Yakcha appelé aussi Çakyavardana. Kern identifie Içvara à Civa, le dieu du temps, le génie de la Destruction (*Histoire du Bouddhisme*, t. II, pp. 292, 505).

(2) Dans les cieux Kamadhatu, région des plaisirs sensuels, jusqu'au Kama-loka inclusivement, la différence des sexes est conservée : il y a les " devas " masculins et les " devis " féminines.

(3) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛 本 行 集 經, liv. VIII, pp. 5-16.

Voici les 32 signes d'excellence qu'ils trouvèrent sur son corps :

1° La plante des pieds est plane et unie.

2° Sous les deux pieds, les plis de la peau forment de nombreuses spirales bien dessinées.

3° Ses doigts sont longs et effilés.

4° Les talons sont ronds.

5° Le cou-de-pied élevé.

6° Les articulations des pieds et des mains sont souples et pliables.

7° Les doigts des pieds et des mains sont reliés par de très fines membranes.

8° Épaules de cerf.

9° Les bras ballants, l'extrémité de la main tombe au-dessous du genou.

10° Rien d'inconvenant dans toute sa personne.

11° Les poils bien distribués sur tout son corps.

12° Les cheveux ni trop clairs, ni trop épais.

13° La peau fine et moëlleuse comme le duvet du palmier tala.

14° La chevelure jaune d'or.

15° Le corps frais et pur.

16° La bouche profonde et bien agencée.

17° Les pommettes saillantes comme celles du lion.

18° Les tibias épais et solides.

19° La partie inférieure du corps et le buste bien proportionnés, comme l'arbre nyagrodha.

20° Les sept protubérances bien formées.

21° Quarante dents.

22° Toutes les dents bien adaptées l'une à l'autre et de même longueur.

23° Toutes les dents en parfait état, bien émaillées.

24° Les quatre canines bien blanches.

25° Le corps lisse et couleur jaune d'or.

26° La voix semblable à celle de Brahma.

27° Langue longue et large, pliable et rouge.

28° Le sens du goût très développé.

29° Les yeux bleus.

30° Sourcils et cils rappelant ceux du bœuf.

31° Des poils brillants autour d'un point blanc entre les deux paupières.

32° Une excroissance charnue sur le sommet de la tête.

“ Ce prince, dirent les physiognomistes, est appelé assurément à une haute destinée ; mais sur les 32 signes de supériorité qu'il

porte sur son corps, deux seulement ont rapport à la vie séculière. S'il veut rester dans le monde et jouir des avantages du siècle, il deviendra roi universel avec les "Sept Joyaux" (1) ; s'il renonce à sa dignité royale pour se faire bonze, il deviendra *Jou-lai* 如 來 (Tathâgata ou Nyorai, titre d'honneur donné aux bouddhas), l'univers publiera sa miséricorde, et sa renommée n'aura point de limites."

Comme confirmation de leur prédiction, ils conseillèrent au roi de consulter le fameux ascète Asita (*A-se-t'ouo* 阿 私 陀), du mont *Hiang-chan* 香 山 (Sarvadhâra) (2).

Au moment même où le roi se demandait comment il pourrait le trouver dans ces lointaines montagnes, le richi Asita connut par intuition le désir du roi ; il monta sur les nuées du ciel avec son disciple Narada (3), fendit l'air avec la rapidité d'une flèche et se présenta au palais, demandant la faveur de voir l'enfant. Le roi et la reine lui présentèrent le petit prince ; alors le richi étendit ses mains sur sa tête, les posa ensuite sur ses cuisses, puis dit au roi :

---

(1) Les "Sept Joyaux" sont les caractéristiques du roi universel cakravartin. Plus loin, chap. II, art. I, on trouvera la liste de ces sept emblèmes.

(2) Rockhill, *Life of Buddha*, p. 18. Cette montagne est aussi nommée Kishkindha.

(3) Narada (Katyayana), appelé tantôt Naradatta, tantôt Naraka ou Nalaka, était fils d'un brahme du pays d'Avanti.

Le *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛 本 行 集 經, liv. XXXVII, pp. 5-16, note que Katyayana avait été grand précepteur du roi Yajnadatta. — Spence Hardy (*Manual*, p. 149) dit que Narada fut conseiller du roi Sinhahanu. Il se déclara disciple du fameux richi Asita, son oncle, qui alors habitait Varanasi. Plus loin, chapitre III, art. VI, nous raconterons comment il se convertit au bouddhisme et se mit sous la conduite de Çakyamouni.

Narada, étant de la famille Katya, fut connu désormais sous le nom de Katyayana. Il fut encore reconnu comme chef d'école de la branche bouddhique des Sthaviras, Grands Anciens, et comme tel, il porte souvent le nom honorifique de «Grand membre de la famille Katya», Mahâ Katyayana.

Sept mois après son admission dans l'ordre du Bouddha, il mourut dans sa solitude des Himalayas. Cf. Bigaudet, p. 48; Rockhill, p. 18, note 2.

" Ce prince brille comme l'or, sa tête est ronde, son nez droit, ses pieds unis, ses mains ballantes descendent jusqu'au-dessous des genoux, il porte une excroissance charnue sur le *vertex*, il a 40 dents, sa langue est longue et rouge, il a les yeux bleus. Sur son corps sont imprimés les 32 signes fastes et les 80 marques d'une glorieuse destinée; certainement il sera moine, montera jusqu'au point culminant de la perfection, deviendra bouddha, et prêchera la doctrine du salut à tous les êtres de la terre et du ciel; tous ceux qui auront le bonheur de l'entendre seront affranchis du joug des passions. Au fait, ajouta le richi, un bouddha doit paraître ces temps-ci; les devas m'ont appris qu'il devait naître au pied de l'Himalaya, dans la ville de Kapilavastu. "

Ces mots à peine achevés, le vieil ermite éclata en sanglots; les larmes coulèrent le long de ses joues. Le roi, effrayé, lui dit:

" Pourquoi pleurez-vous, grand richi? aurais-je failli à mes devoirs lors de la naissance de cet enfant, ou bien voyez-vous des présages néfastes? — Consolez-vous, reprit le richi, je vous certifie que tout fait bien augurer de son avenir, mais hélas! je suis trop vieux, j'aurai cessé de vivre quand sera venu le temps où il doit proclamer la loi de salut qui sauvera le monde " (**1**).

L'ermite se dirigea vers la porte du palais, prit la main droite de son compagnon Narada, et tous deux disparurent dans les airs.

Le roi, réfléchissant à tous ces heureux présages, donna au petit prince le nom de Siddha *(Si-ta* 悉 達*)* ou Siddhartha *(Si-ta-touo* 悉 達 多) (2).

---

(1) Cf. la visite et l'horoscope d'Asita, sur le bas-relief du musée de Lahore n° 101. (Foucher, fig. 161). Asita pose le petit Çakyamouni sur ses genoux et porte la main droite sur sa tête, pour exprimer sa douleur de mourir avant d'avoir pu entendre son enseignement.

(2) *Kin-kang-king-hoei-hoei-tsi-kiai* 金 剛 經 慧 會 集 解, liv. 103, p. 4.

Voici les principaux noms par lesquels on désigne le Bouddha (l'Illuminé):

Suddhodana déclara à ses ministres qu'il avait l'intention de publier un jubilé universel dans tout son royaume, à l'occasion de la naissance du prince héritier. En conséquence, il fit savoir à tous les brahmes nécessiteux, qu'ils pouvaient librement demander des aumônes. De plus, il commanda de réparer toutes les pagodes, d'offrir des sacrifices et des prières pour le bonheur du jeune Siddhartha.

Les ministres réunirent 32.000 brahmes, qui, à tour de rôle, se présentèrent au palais pour recevoir des gratîfications, à charge d'offrir tous leurs mérites pendant sept jours et sept nuits pour l'avenir du nouveau-né. Tous les prisonniers furent délivrés de leurs chaînes et recouvrèrent la liberté.

D'immenses troupeaux de vaches aux cornes dorées, aux pieds argentés, furent copieusement nourries et donnèrent ensuite jusqu'à dix litres de lait par jour. Les richesses du trésor furent répandues à profusion, pour fêter cette naissance (1).

Sept jours s'écoulèrent au milieu de fêtes perpétuelles. La reine Maya mourut (1), puis reprit naissance dans le ciel d'Indra et de ses trente-deux compagnons. Éprise du désir de revoir son fils, elle descendit des cieux, accompagnée de ses suivantes, qui toutes portaient à la main des fleurs parfumées, cueillies dans les parterres célestes, et les offrirent à Siddhartha. La reine se présenta ensuite devant le roi Suddhodana et lui dit: " Depuis le jour où le royal enfant descendit dans mon sein, j'ai joui d'une

---

1°	Siddhartha	«Qui a achevé sa mission».
2°	Gautama	Un des noms de sa famille.
3°	Çakyamouni	«Le Sage de la famille Çakya».
4°	Tathâgata	«Venu au moment propice», ou Nyorai; en chinois: *Jou-lai* 如 來, ci-dessus, p. 37.
5°	Sugata	«Le Bienvenu».
6°	Bhagava	«Le Bienheureux».
7°	Sarvajna	«L'Omniscient».
8°	Vijayî	«Le complètement Victorieux».

On trouvera d'autres titres moins usités dans le *T'ong-pao*, t. VII, p. 360.

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛 本 行 集 經, liv. IX et X (résumé).—*Che-kia-pou* 釋 迦 譜, liv. I, p. 38.

grande félicité. Maintenant, j'habite le séjour fortuné des cieux; soyez sans inquiétude sur mon sort." À ces mots, elle disparut et remonta vers les palais de la béatitude.

ARTICLE VI.

LA MÈRE ADOPTIVE DE ÇAKYAMOUNI. – PRÉSENTATION À LA PAGODE.

Après la mort de Maya, le roi confia son fils à Pradjâpati, sœur de la défunte. "C'est à vous, lui dit le roi, que revient le soin du jeune prince, je le confie à vos délicates prévenances, vous vous occuperez de l'alimention, des bains etc..." Ainsi se vérifiait la prédiction des brahmes qui avaient tiré son horoscope après sa naissance: elle devenait la mère adoptive de Bouddha.

Suddhodana fit choix de trente-deux jeunes femmes chargées d'aider la reine dans sa nouvelle charge. Huit devaient allaiter l'enfant, huit étaient occupées à le porter dans leurs bras, huit autres prenaient soin des bains et les huit dernières avaient pour mission de l'amuser.

Pradjàpati s'acquitta fidèlement des devoirs qui lui étaient imposés; aussi l'enfant grandissait à vue d'œil. Tel l'astre des nuits croît chaque jour en grandeur et en clarté, du premier au quinze de chaque mois; tel encore pousse et s'étend un nyagrodha planté dans une terre fertile, ainsi grandissait l'enfant prédestiné. Cete naissance fut du reste le début d'une ère de prospérité extraordinaire dans tous les États du roi Suddhodana; ses richesses

---

(1) Le *Chen-sien-t'ong-kien* 神仙通鑑, liv. V, art. 1, p. 8, relate que la mère de Çakyamouni survécut plusieurs années à la naissance de ce premier enfant, et mit au monde un second fils nommé *Na-kié* 那竭, deux ans après la naissance de Bouddha. Il est généralement admis que la mère d'un oouddha doit mourir sept jours après lui avoir donné la vie.

prirent un rapide accroissement: l'or, l'argent, les perles et les pierres précieuses affluaient au palais; les bœufs, les moutons, les chevaux se multipliaient dans toutes ses dépendances. Ces faits sont attestés par la gatha populaire:

Les cinq céréales, les richesses et les joyaux,
L'or, l'argents, les vêtements de tout genre,
Qu'on s'en occupât ou non,
Affluaient d'eux-mêmes et à profusion.
La bonne mère pour son enfant,
Avait toujours du lait en abondance;
Alors même qu'elle en manquait,
Il était encore plus que suffisant (1).

Les brahmes conseillèrent au roi de présenter son jeune fils à la pagode des devas pour lui assurer un avenir glorieux. Suddhodana accéda à leur désir. Il ordonna à la reine Pradjâpati de revêtir le prince d'habits somptueux. Les préparatifs achevés, le roi prit l'enfant dans ses bras et monta en char, puis le cortège royal s'ébranla. Les rues étaient jonchées de fleurs, le char était précédé et suivi de brûle-parfums, entouré des gardes du trône. Une longue suite de chars, d'éléphants, défilaient au milieu d'une forêt d'oriflammes et de parasols d'honneur. Des chœurs de musiciennes et de danseuses fermaient le défilé. Les habitants des cieux voulurent prendre part à la fête; du haut des airs, ils semaient des fleurs sur le passage du prince (2).

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XI, pp. 1-3.—*Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. II, pp. 39-40.

(2) Voyages princiers dans l'Inde — Grandidier, en 1862, fut témoin oculaire d'un de ces défilés de princes hindous. Il s'agissait du voyage du rajah Vizia Nagram, qui se rendait à Bénarès pour célébrer le mariage de sa fille. Parti la veille du jour que l'astrologue avait désigné comme propice, il prétendait voyager en toute hâte et sans cérémonie. Or, il était accompagné de 500 chariots traînés par des zébus ou des buffles, de 3.000 porteurs de paquets, de 500 cavaliers, de 200 hallebardiers, de 10 éléphants et d'autant de palanquins. Un corps de musique tel que les Hindous savent le composer, précédait la marche triomphale. Le cortège mit six heures entières à défiler. *Journal de Jacquemont*, t. II, pp. 180 seq.

Arrivé devant la façade du temple, Suddhodana s'avance majestueusement, portant le royal enfant dans ses bras. O prodige! toutes les statues de la pagode se lèvent de leur siège, puis s'inclinent pour présenter leurs hommages au visiteur; tout le ciel retentit de chants joyeux, le sol tressaille d'allégresse dans tout le royaume de Kapilavastu, et tous les dieux du temple saluent ce soleil nouveau, qui darde ses rayons jusqu'au faîte du mont Suméru (1).

ARTICLE VII.

AMUSEMENTS ET ÉTUDES.

§ 1. AMUSEMENTS.

Le parc royal prenait un aspect des plus gais, lors des fêtes brillantes de la cour. Le roi fit confectionner des pendentifs de perles fines, une couronne de pierreries et une ceinture précieuse pour le petit héritier du trône. La reine Pradjâpati, richement parée, le prenait dans ses bras, puis le déposait sur ses genoux,

---

Cette fastueuse existence des rajahs indépendants de l'Inde, le cortège de musiciens, de faiseurs de tours, de bayadères, et le luxe invraisemblable qu'ils se font gloire de déployer dans ces circonstances, ont été décrits par Rousselet dans *L'Inde et les rajahs*, pp. 107-111.

Sans doute, la narration indienne de la vie de Çakyamouni, dont le chinois n'est ici qu'une traduction, surfait intentionnellement la richesse et le faste du rajah Suddhodana, afin de mieux faire ressortir le mérite de son héros, qui renonce à tant de délices; toutefois son récit est conforme à ceux des voyageurs les plus autorisés.

(1) *Che-kia-pou* 釋迦譜, Liv II, p. 40. — Le *Che-kia-jou-lai-tch'eng-tao-ki* 釋迦如來成道記 fait mention de cette présentation du jeune prince au temple du deva Maha Iswara. Cf. *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XX, part II, p. 146 (traduct. Beal).

après s'être assise dans un char superbe. Une multitude de jeunes garçons et de jeunes filles de noble race, en grand costume de cour, portant en main des bouquets de fleurs, prenaient la tête du défilé royal et s'acheminaient vers le grand parc. D'autres enfants de la famille royale montaient des chars traînés par des cerfs ou par des chèvres; on voyait même de petits bateaux de plaisance sur les étangs. Ajoutez le roulement des tambours, les fanfares, le son des instruments de musique les plus variés. Puis quelle multiplicité de dessins sur ces drapeaux de toutes formes et de toutes couleurs, représentant des bœufs, des chèvres, des lions, des sangliers et des oiseaux de tout plumage! Plus tard, le petit prince montait toutes sortes d'animaux superbement harnachés et portant une selle en peau de chevreau fixée sur or massif; ses petits compagnons rivalisaient d'entrain à ses côtés: alors, c'étaient des applaudissements, des cris d'allégresse, de joyeux couplets. D'autres fois, ces enfants élevaient de petits pagodins en terre, devant lesquels ils semaient des fleurs en se prosternant.

Ainsi se passèrent les huit premières années de Siddhartha. Jamais on ne l'entendit pleurer, ses nourrices étaient émerveillées; en grandissant, il se distingua de tous les autres enfants de son âge par sa tenue et son décorum.

Dans une de ces fêtes au parc, son visage parut illuminé d'une brillante clarté, qui éclipsa l'éclat des perles de sa couronne: celles-ci parurent noires comme des taches d'encre. Un génie, nommé Vimala, se rendit à demi visible dans les airs, au-dessus du parc, sema une pluie de fleurs sur la tête de Çakyamouni et chanta la gatha suivante:

Quand même cette grande terre,
Ses villes et ses cités,
Ses montagnes, ses rivières et ses forêts
Se changeraient en un or pur:
Devant l'éclat d'un seul cheveu de Bouddha,
Si vive est sa clarté,
Ces splendeurs paraîtraient noires comme une tache d'encre.

La gloire d'un parfait mérite
Éclipse l'éclat des perles précieuses.
Quiconque possède tous les signes distinctifs
De la première des supériorités,
Dédaigne les ornements et les pierreries.

---

§ 2. ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Siddhartha avait atteint sa huitième année. Le roi, son père, assembla ses ministres et leur demanda conseil pour choisir un lettré accompli, qui pût dignement remplir l'office de précepteur du jeune prince.

Tous, à l'unanimité, désignèrent *P'i-ché-p'ouo-mi-touo-lo* 毘奢婆密多羅, Visvamitra, reconnu pour sa supériorité littéraire (1). Les autres princes, ses compagnons de jeux, entrèrent à l'école avec lui et furent mis sous la conduite de ce maître remarquable.

À l'arrivée du prince, Visvamitra se leva de son siège pour recevoir son royal élève, qu'il vit entouré d'une multitude de devas, voltigeant dans les airs et semant une pluie de fleurs sur son passage. Une cantate à sa louange fut chantée dans les cieux par le deva *Tsing-miao* 浄妙(2), Suddhavara, descendu du ciel Tuchita avec une troupe d'esprits célestes :

Tous les arts connus en ce monde,
Tous les sutras et les traités ascétiques,
Pour ce jeune homme n'ont plus de secret,
Il peut même les enseigner aux autres;
C'est le prodige de l'humanité!...

Après cette première visite à son précepteur, le prince rentra au palais; Suddhodana fit un grand festin, invita tous les brahmes et leur offrit de riches cadeaux, pour fêter avec magnificence

---

(1) Nommé aussi Kauçika. Rockhill, p. 19.

(2) Cf. ci-dessus, p. 30, ligne 1: même nom, mais personnage différent.

le début des études du jeune Siddhartha. Les réjouissances terminées, le nouvel étudiant prit une riche tablette en bois de santal, ornée de pierreries et artistement travaillée, puis il alla trouver son maître Visvamitra et lui parla en ces termes :

“ Maître, quel genre d'écriture vous proposez-vous de m'enseigner (1) ? Sont-ce les écrits de Brahma deva, de Kharôsti, de Pushkara richi, ou bien les ouvrages d'Akara, de Mangala, de Yava, ou bien encore les livres du pays de *Ni* 尼 (Chine) etc..?” Il continua ainsi, énumérant sans hésiter les soixante-quatre genres d'écriture et d'ouvrages ascétiques.

Le maître, d'un air souriant, sans crainte, sans jalousie ni honte, lui répondit par la gatha suivante :

Cet enfant, d'une sagesse si rare et si profonde,
Se plie aux lois communes qui régissent le monde :
Lui pour qui la littérature n'a plus de secrets,
Veut quand même se constituer mon disciple.
De tous ces genres d'écriture qui me sont à peine connus,
Il vient de me parler avec compétence.
Assurément, c'est le maître des devas et des hommes,
Qui aujourd'hui vient me saluer pour maître (2).

Siddhartha montra la même capacité pour l'étude des lettres et des sons, donnant des exemples parfaitement choisis pour fixer le son précis de telle ou telle lettre.

Tous ces faits mirent en pleine lumière sa haute supériorité intellectuelle.

Le *Che-kia-jou-lai-tch'eng-tao-ki* 釋迦如來成道記, déjà cité (p. 42, n. 1), nous apprend que le jeune prince étudia aussi les “ *Cheng-ming* ”, traités scientifiques. Les cinq traités scientifiques compris sous ce titre général sont :

---

(1) Les textes parlent non de genres de style, mais des différentes sortes d'écritures, c'est-à-dire de l'écriture employée par tel ou tel de ces personnages : *brahmi*, *karostri* etc. Cf. B E F. E. O., t. XIII, p. 39.

(2) Un fragment de frise provenant de Sikri, le n° 2062 du Musée de Lahore, reproduit la manifestation scolaire, où l'élève se révèle plus érudit que son professeur. Foucher, *op. cit.*, fig. 165 à 168.

1° Le Çabdavidyâ, traité des sons.

2° Le Çilpasthanavidyâ, traité des arts mécaniques.

3° Le Tchikitsâvidyâ, traité de médecine.

4° Le Hêtonvidyâ, traité des causes

5° Le Adhyâmavidyâ, traité des choses occultes (1).

Les jeunes gens de noble famille, entrés au collège royal avec le prince, apprirent à lire et à écrire; en considération des grandes vertus de leur condisciple, ils reçurent une spéciale protection des devas et firent de rapides progrès dans leurs études (2).

---

§ 3. EXERCICES MILITAIRES.

Le roi demanda de nouveau à ses ministres, qui pourrait le mieux enseigner à son fils l'art militaire? On lui désigna Kshantideva (3), le fils de Suprabouddha, qui excellait dans les 29 genres d'exercices corporels. Le roi le manda en sa présence et lui fit cette proposition, qu'il accepta. Le parc de *K'in-k'iu* 勤劬 fut assigné pour tous ces exercices militaires.

Le jour où le maître commença à donner les premières leçons, Siddhartha regarda d'un œil assez distrait, puis dit à son maître:

" Enseignez mes compagnons; quant à moi, j'ai vu, cela me suffit, je me charge maintenant de mon éducation personnelle."

Le maître donna donc des leçons aux autres jeunes gens,

(1) Cf. *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XX, part II, p. 147.

(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XI, pp. 5-13. *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. II, p. 40.

(3) Son oncle Sulabha lui enseigna le manège avec les éléphants, et Sahadeva l'exercice du tir à l'arc. Rockhill, p. 19.

leur enseignant tous les genres de sport et de gymnastique en usage à cette époque.

Le prince passait son temps à d'autres choses, et pourtant il excellait dans tous les exercices militaires ; un mot lui suffisait, il avait tout compris et il exécutait tout avec une précision admirable. Il avait aussi le don d'intuition pour les autres sciences qu'on a coutume d'enseigner aux princes : astronomie, rites sacrificatoires, divination, histoire, logique, cris des oiseaux et des animaux, sons musicaux, magie etc...

---

§ 4. DIFFÉREND AVEC SON COUSIN DEVADATTA.

Siddhartha venait d'atteindre sa douzième année. Il excellait dans toutes les sciences pratiques et dans tous les arts d'agrément.

Un jour qu'il s'exerçait au tir à l'arc dans le parc de *K'in-k'iu* 勤劬 et que ses cousins s'amusaient dans les jardins voisins, une bande d'oies sauvages passa au-dessus de leur tête. Devadatta bande son arc, décoche une flèche et transperce une oie, qui tombe dans le parc de Siddhartha. Le prince, voyant l'oie sauvage blessée et palpitante, la prit dans ses mains, la caressa, puis après avoir extrait délicatement la flèche de sa blessure, il la pansa avec du lait caillé et du miel. Bientôt accourut un messager, réclamant l'oie sauvage que son maître Devadatta venait d'abattre et qui était tombée dans le parc.

Le prince répondit à l'envoyé : " Si l'oie était morte, je la lui donnerais, ce serait justice ; mais comme elle vit encore, elle n'est pas devenue sa propriété. "

Devadatta renvoya son messager avec ordre de dire : " Morte ou vive, elle m'appartient : j'ai eu l'habileté de la percer d'une flèche ; elle est tombée dans votre parc, envoyez-la-moi sans tarder."

Siddhartha repartit : " En prenant possession de cet oiseau blessé, je pose les prémices de ma future mission de libérateur :

je veux sauver tous les êtres de l'univers. Si cependant Devadatta persiste à m'en refuser la propriété, portons l'affaire au jugement des anciens de notre clan; je me conformerai à leur décision."

Un deva prit aussitôt la figure d'un vieillard vénérable, s'introduisit dans la salle des délibérations et dit à haute voix: "Le possesseur légitime est celui qui nourrit l'oie, la guérit et la chérit; celui qui l'a transpercée et qui a voulu la tuer ne mérite pas de la posséder."

Tous d'applaudir à cette décision du vieillard: "C'est, dirent-ils, la justice qui parle par votre bouche." Telle fut la première cause d'inimitié entre Siddhartha et Devadatta (1).

---

§ 5. VIEUX SOUVENIRS DE CES ÉVÉNEMENTS.

D'innombrables monuments commémoratifs furent érigés sur les lieux illustrés par les épisodes de l'enfance et de la jeunesse de Bouddha. Il est intéressant de savoir ce qui restait de ces souvenirs au VIIe siècle de notre ère, quand le bonze *Hiuen-tsang* 玄奘 visita ces pays et en fit la description. La ville royale de Kapilavastu était en ruines. Du palais des rois, il ne restait que les fondations, d'après lesquelles on pouvait évaluer son pourtour à 15 ou 16 lis. Une trentaine de bonzes, d'une des sectes du petit Véhicule, habitaient une pagode à côté du palais. Un vihâra, au centre duquel était représenté Suddhodana, s'élevait sur les fondements même du palais principal. Un autre, contenant une statue de Maya, occupait la place de la chambre à coucher de la reine. Au centre d'un troisième vihara, on voyait la statue de Bouddha au moment où il descendit pour s'incarner dans le sein de Maya.

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XII, pp. 1,2.

Des stupas rappelaient l'endroit où le richi Asita tira l'horoscope du prince, le lieu où celui-ci lança en l'air un éléphant. Près de la fosse de l'éléphant s'élevait un vihâra, au milieu duquel figurait une statue de Siddhartha, le prince royal. En dehors de chacune des quatre portes de la ville, quatre monuments restaient encore debout : le premier renfermait la statue d'un vieillard, le second celle d'un malade, le troisième celle d'un cadavre, le quatrième celle d'un ascète.

Au nord-ouest de la ville, d'innombrables stupas rappelaient le lieu où fut massacrée la famille des Çakyas par le roi Viroûdhaka, successeur de Prasênadjit. Un autre stupa marquait l'emplacement du bois de nyagrôdhas où Çakyamouni rencontra son père, à 4 lis au sud de la capitale, en s'en retournant dans son royaume après avoir atteint l'illumination.

(*Mémoires*, liv. VI.)

ARTICLE VIII.

L'ÉLECTION. – EXCURSION À LA CAMPAGNE.

§ 1. L'ÉLECTION.

Le roi Suddhodana avertit les grands officiers de sa cour que le temps lui paraissait venu de choisir son fils Siddhartha pour héritier du trône : la cérémonie de l'élection fut fixée au 8e jour de la IIe lune. Ce jour-là, on devait verser sur la tête de l'élu " l'eau des quatre mers " (1) : le prince avait atteint sa quinzième année.

(1) Rite politico-religieux, observé le jour où le prince adulte était officiellement désigné comme héritier présomptif de la couronne. Un rite analogue s'accomplit encore quelquefois de nos jours ; il consiste à verser sur la tête de l'élu l'eau sainte du Gange.

Tous les petits rois voisins furent convoqués au palais de Kapilavastu. Le jour fixé, personne ne manquait au rendez-vous. Tous les brahmes étaient présents; les parasols se mêlaient aux oriflammes, le sol était tapissé de fleurs, les cloches tintaient, les tambours battaient, la musique déroulait ses plus joyeuses symphonies.

Les ascètes portant la précieuse fiole, élevée avec respect jusqu'à la hauteur du front, la présentèrent aux brahmes, les brahmes l'offrirent aux ministres en exécutant le même rite, enfin les ministres la remirent au roi Suddhodana, qui versa l'eau sainte sur la tête de son fils, puis lui remit le sceau précieux, insigne de sa dignité. Cette cérémonie achevée, le roi frappa sur le grand tambour et dit: "Aujourd'hui j'élis Siddhartha héritier du trône."

Tous les rois et leurs officiers, les génies et les hommes poussèrent de joyeux vivats.

Dans cette même journée mémorable, les huit rois présents choisirent aussi leurs successeurs au trône.

---

§ 2. UNE PROMENADE À LA CAMPAGNE.

Le roi Suddhodana rassembla un jour tous les princes de la famille et les conduisit à la campagne avec Siddhartha pour examiner la culture des champs (1).

Les prince héritier vit tous ces laboureurs, le corps nu, courbés sur leurs charrues, activant leurs bœufs, les fustigeant

(1) Divers auteurs prétendent qu'il s'agit ici de la cérémonie du labourage, où le souverain devait lui-même tracer un sillon. La suite montre que le roi en personne alla constater le prodige au pied du jambu. Le "*Fou-pen-hing*" dit clairement que le roi "emmena avec lui le prince héritier". Cf. Beal, p. 73.

de temps à autre pour les faire marcher plus vite ; puis, sous le grand soleil, hommes et bœufs, le corps ruisselant de sueur, se reposant un moment pour reprendre leur dure tâche. Pendant cet instant de repos, des vers sortaient de terre et étaient aussitôt dévorés par les oiseaux qui s'abattaient sur les sillons.

À ce spectacle, son cœur fut pris d'une profonde pitié ; il descendit de cheval, se mit à errer dans les alentours et soupira en disant : " Que de misères accablent la pauvre humanité ! Jamais de paix, tous les êtres s'entre-dévorent, vie courte, pleine d'angoisses et d'innombrables dangers ; même les habitants des cieux ne peuvent se soustraire à la tyrannie des passions, ils roulent dans le cercle sans fin de la métempsycose et ne renaissent que pour mourir ! "

Tout préoccupé de ces tristes pensées, il rentre dans le parc et va s'asseoir au pied d'un gros " jambu ", qui dans un coin solitaire, développe la richesse de son vert feuillage. Là, les jambes croisées, il entre en méditation et est ravi en extase : ce fut son premier pas dans la voie de l'abstraction (Dhyâna).

À ce moment, cinq richis passaient dans les airs au-dessus de cet arbre. Soudain, ils se sentent comme frappés d'impuissance et doivent redescendre à terre ; c'est alors qu'ils aperçurent Siddhartha en méditation et s'écrièrent : " Nous n'avons rien vu de semblable sous le soleil ; l'arbre se courbe au-dessus de sa tête en forme de dais (1), les arbres voisins demeurent inclinés vers lui pour le vénérer. "

Cependant le roi commençait à s'inquiéter. Il ne savait ce qu'était devenu Siddhartha. On se mit en campagne pour le trouver : les officiers le rejoignirent au pied du jambu et coururent informer le roi des signes prodigieux dont ils avaient été témoins.

---

(1) D'autres textes disent que l'ombre de cet arbre resta stable, en dépit de toutes les lois naturelles, et que le corps de Siddhartha devint brillant comme un soleil. Le bonze *Hiuen-tsang* 玄奘 vit encore le stupa qui marquait l'emplacement de cet arbre à 40 lis au N.-E. des ruines de Kapilavastu. Cf. *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. VI.

Le roi vint à son tour et constata la vérité de tout ce qu'on venait de lui apprendre (1).

---

§ 3. LES TROIS PALAIS.

Les sentiments intimes de Siddhartha, si voilés encore qu'ils fussent, ne pouvaient échapper complètement à la vigilance paternelle ; aussi, afin d'arrêter le cours de tant de sombres pensées, Suddhodana fit construire pour son fils trois somptueux palais (2) : le palais d'été, adapté aux exigences des grandes chaleurs, le palais d'hiver aménagé pour le froid, et un troisième palais pour l'automme et le printemps. Ces palais de plaisance étaient entourés de vastes parcs, agrémentés de cours d'eau, de cascades, de bassins artificiels du meilleur goût. On y voyait de splendides jardins, plantés de toutes les fleurs odoriférantes aux couleurs les plus variées. Rien ne fut épargné pour y accumuler les agréments et les jouissances de la vie. Une multitude de serviteurs habiles et distingués furent chargés du parc, des jardins, du service des appartements. D'autres, plus spécialement attachés à la personne du prince, prenaient soin des bains, des parfums, des bijoux, de la garde-robe. Tous les habits à son usage étaient confectionnés avec des étoffes de grand prix.

Des serviteurs et des servantes eurent pour mission de préparer les mets les plus exquis, de veiller au service de table et de procurer à leur maître toutes les primeurs de la saison.

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XII, pp. 2-6. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. II, p. 41.

(2) De nos jours encore, les puissants rajahs de l'Inde tiennent à honneur de posséder trois palais pour les trois saisons qui partagent l'année indienne : le palais d'été, le palais d'hiver et un autre pour la moyenne saison. Ces habitations seigneuriales sont décorées avec un luxe tout oriental, sises hors de l'enceinte des villes, entourées de parcs et de jardins superbes.

Jour et nuit, des serviteurs s'appliquaient à varier les plaisirs du prince et à lui rendre la vie douce et agréable (1).

ARTICLE IX.

POURPARLERS ET PRÉLIMINAIRES DU MARIAGE.

§ 1. YASÔDHARÂ.

Le prince héritier se faisait du monde une sombre peinture ; les craintes de Suddhodana devenaient de plus en plus grandes, la prédiction du richi Asita (2) était sans cesse présente à son esprit. Il fit part de son anxiété à ses ministres et leur demanda quel moyen prendre pour éviter ce qu'il croyait être un malheur.

On résolut de hâter le mariage de Siddhartha, qui avait alors dix-neuf ans. Le roi demanda quelle jeune fille méritait de devenir son épouse. Il y eut aussitôt plusieurs propositions, chacun enviant cet honneur pour sa fille. Il s'agissait de faire un choix au goût du prince, qui était le principal intéressé. Pour le lui faciliter, Suddhodana eut recours au procédé suivant. Il acheta un grand nombre de bijoux d'or et d'argent, puis fit une proclamation par laquelle il convoquait toutes les jeunes filles de la famille Çakya, à une distribution de joyaux, présidée par son fils Siddhartha. Le jour venu, le prince monta sur un trône disposé à la porte du palais et fit défiler devant lui toutes les prétendantes, distribuant un bijou à chacune d'elles. Mais ces jeunes filles, en passant une à une, baissaient la tête et n'osaient lever les yeux, de sorte qu'il était difficile de considérer leur visage.

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XII, pp. 7,8.

(2) Ci-dessus, pp. 37, 38.

La distribution terminée, une retardataire, accompagnée de ses suivantes, se présenta devant le prince avec assurance et lui adressa la parole sans aucune timidité, pour lui demander un bijou.

“ Pourquoi arrivez-vous si tard? reprit Siddhartha; je viens de distribuer mon dernier joyau. — Qu'ai-je donc fait, pour me voir refuser cet honneur, reprit la jeune fille? — Je ne vous refuse rien, mais vous venez trop tard: j'ai tout donné.” Ce disant, il tire son anneau précieux et le lui remet. La jeune fille se retira d'un air à peine satisfait. Dans l'entourage du prince, on ne s'expliquait pas cette humeur plutôt mécontente. Siddhartha leur expliqua comment, dans une de ses existences précédentes, alors qu'il était rajah de Bénarès, elle avait déjà été son épouse, et ne se montrait jamais satisfaite, quelles que fussent les pierreries qu'on lui offrît. Dans sa présente existence, elle était fille du grand ministre Mahanama et se nommait Yasôdharâ (1).

Voici l'épopée de ce premier mariage à Bénarès, telle que Çakyamouni la raconta à Udayi.

«Dans le lointain des âges, un fabricant d'aiguilles de Bénarès avait une fille d'une beauté sans égale. Tous les jeunes gens se disputaient sa main. Il arriva alors que le fils d'un rajah de cette ville, passant devant la boutique de l'ouvrier, aperçut cette jeune fille à l'étage; il fut frappé de son extraordinaire beauté et en devint éperdument amoureux. Dès qu'il fut rentré chez lui, il avertit ses parents qu'il ne voulait point d'autre épouse que cette jeune et gracieuse personne. Ses parents lui firent observer l'inconvenance d'une telle mésalliance. Un fils de rajah, lui dirent-ils, doit, pour l'honneur de sa maison, s'allier à la famille d'un ministre d'État ou de tout autre personnage puissant; mais c'est déshonorer son nom de prendre pour épouse la

---

(1) D'autres textes portent que Yasôdharâ était fille de Dandapani, frère de Suprabouddha, et par conséquent oncle maternel de Siddhartha. Spence Hardy, *Manual*, p. 155. — Davids, *Buddhism*, p. 52, dit qu'elle était fille de Suprabouddha.

fille d'un simple artisan. La passion n'a pas d'oreilles : il déclara simplement que si on lui refusait cette jeune fille, il se donnerait la mort. Les parents du gentilhomme, craignant qu'il n'en vînt à cette extrémité, firent demander la main de la jeune fille.

«Le père répondit aux entremetteurs, qu'il avait résolu de ne donner sa fille en mariage qu'à un homme de même profession que lui. On lui fit remarquer que le jeune homme en question était fort riche, que sa fille, par un de ces coups du sort inexplicables, montait ainsi d'une classe infime à la plus haute fortune. Ces raisons n'eurent aucune prise sur l'artisan, qui persista dans sa résolution.

«Au reçu de cette réponse, le gentilhomme ne perdit pas espoir. L'amour rend industrieux : il se procura aussitôt les outils nécessaires pour confectionner des aiguilles, prit des leçons pour s'initier à cet art et résolut de devenir un habile ouvrier. Il s'exerça ensuite à polir ses aiguilles, à leur donner un air artistique, puis quand il eut réussi, il agença avec soin son petit étalage et s'en alla devant la boutique du fabricant d'aiguilles, lui proposer ses aiguilles superfines, polies et brillantes, vrais chefs-d'œuvre d'art. Du haut du balcon, la jeune fille lui chanta ce couplet moqueur :

Hélas! vous avez donc perdu le sens?
Comment êtes-vous si simple?
Vient-on à la porte d'un fabricant d'aiguilles
Crier: "Qui achètera mes aiguilles?"

«Le gentilhomme lui répondit par cette autre gatha :

Ma chère et bien-aimée demoiselle,
Je ne suis point un insensé,
Mais un artisan habile,
Un artiste fabricant d'aiguilles;
Si votre père voyait de ses yeux
Le fini et le brillant de mon travail,
Certainement, il m'accorderait votre main
Et avec vous tous les biens.

«L'artisan sortit de sa boutique, examina les aiguilles, admira

la perfection de l'œuvre, et convaincu que le gentilhomme était passé artiste, il lui accorda sa fille en mariage.

«La jeune fille était Yasôdharû ; le gentilhomme, c'était moi.»

Avant la cérémonie de la distribution des bijoux, Suddhodana avait recommandé à tous les officiers du palais d'examiner avec le plus grand soin tout ce qui se passerait pendant cette séance, afin de pouvoir conjecturer les préférences du prince.

Le long entretien qu'il eut avec Yasôdharâ, fille du grand ministre Mahanama, fut fort remarqué, comme bien on pense, et on informa le roi que le prince héritier l'avait traitée d'une façon particulièrement honorable.

Suddhodana choisit un jour faste pour envoyer un message au ministre et lui demander la main de sa fille pour son fils Siddhartha. Le ministre fit une objection : il craignait que le prince, nourri au sein d'un luxe raffiné, habitué à tous les plaisirs, ne fût pas assez exercé dans le maniement des armes et dans tous les exercices d'usage.

---

§ 2. LE CONCOURS DE TIR.

Siddhartha n'eut pas plus tôt connu cette réponse, qu'il s'engagea à lutter contre tous les rivaux qui se présenteraient. En conséquence, une proclamation royale fut placardée dans la cité de Kapilavastu, convoquant tous les jeunes gens de la famille royale ou de noble race, à un concours, qui devait avoir lieu, tel jour designé. Le prix du vainqueur était Yasôdharâ ; aussi le grand ministre la fit revêtir d'une brillante parure pour la présenter aux concurrents. Après plusieurs exercices préalables, où Siddhartha fit preuve d'une incontestable supériorité, on en vint au tir à l'arc. Les plus habiles archers se trouvaient réunis ; c'étaient : le grand ministre Sahadeva, Ananda, Devadatta, Nanda etc.

Fig. 6.



Le concours de tir. (p. 56)

Sept disques métalliques, placés en enfilade de distance en distance, servaient de cible.

Ananda tira trois flèches, et frappa juste au milieu du premier disque, mais ses flèches ne le transpercèrent pas (1) ; Devadatta atteignit aussi le but sans perforer la cible de fer, et ainsi des autres concurrents. Siddhartha se fit apporter un arc, essaya sa résistance et le cassa net. " N'y a-t-il donc point un arc pour mon usage dans la ville de Kapilavastu ? " dit le prince. Le roi reprit : " Il y en a un, qui appartint à votre grand-père Sinhahanu ; mais personne ne peut le bander. — Qu'on me l'apporte ! " commanda Siddhartha. Quand on présenta l'arc, les plus vigoureux parmi l'entourage du prince essayèrent de le bander, mais sans succès. Siddhartha, sans même se lever de son siège, saisit l'arc de la main gauche, prit la corde entre ses doigts et l'essaya.

L'arc, en se débandant, émit un son semblable à un coup de tonnerre, qui résonna dans toute la capitale. Les habitants se demandèrent d'où venait ce vibrement terrifiant. " C'est le prince qui essaie l'arc de son grand-père ",répondit-on.

Alors Siddhartha se lève, prend une flèche, bande son arc et vise ; la flèche traverse les sept disques de métal et vole à une grande distance au delà.

Le prince tira une seconde flèche, qui traversa sept sangliers de fonte alignés les uns en face des autres, et alla s'enfoncer en terre si profondément, qu'elle fora un puits, qu'on appela " le puits de la flèche " (Çarakoûpa).

Des fleurs tombèrent des airs sur le glorieux vainqueur *Ti-che* 帝釋, Indra, prit la flèche et l'emporta au ciel, où il éleva une tour en mémoire de ce triomphe (2).

(1) Les effets du tir sont diversement racontés suivant la diversité des textes.

(2) Plusieurs textes bouddhiques placent cet épisode 10 ans plus tôt, et supposent que Siddhartha quitta le palais à l'âge de 19 ans. Les autres, au contraire, et en majorité, le font rester dans le monde jusqu'à l'âge de 29 ans.

§ 3. L'ÉLÉPHANT.

Le roi Suddhodana commanda qu'on amenât son éléphant blanc pour reconduire le vainqueur en triomphe dans la capitale. La bête arrivait justement à la porte de la ville quand rentra Devadatta, le rival malheureux du prince Siddhartha. "Où conduisez-vous cet éléphant, demanda-t-il? — Le roi l'a fait demander, pour ramener en triomphe le prince vainqueur de tous ses rivaux", reprit le conducteur. Devadatta, plein de dépit et de rage, saisit la trompe de l'éléphant avec sa main gauche, puis de la droite il le frappa au front et la monstrueuse bête roula expirante sous la porte de la ville. Peu d'instants après rentrait à son tour Nanda, vaincu lui aussi dans le concours de tir. Voyant que cette masse entravait la circulation, il saisit la queue de la lourde bête, et la traîna derrière la porte de la ville, pour déblayer le passage.

Quand le prince Siddhartha fut arrivé aux portes de la ville, on l'informa du tour de force que venaient de faire ses deux rivaux. "Bah! reprit-il, ce qu'ils ont fait est facile!" De sa

---

Le puits de la flèche se trouve à 30 lis S. E. de la porte méridionale de la ville; la cible était placée non loin de cette porte, à gauche de la route, à l'endroit où *Hiuen-tsang* 玄奘 vit le stupa commémoratif (*Mémoires*, liv. VI).

Les Musées de Madras et du Louvre, et le British Museum, possèdent de précieux bas-reliefs représentant le tir à l'arc et le tournoi, dont le prix proposé est la main de la future épouse.

La scène du tir à l'arc, au British Museum, montre le jeune prince tendant l'arc de son aïeul Sinhahanu, et l'un des tambours de fer que la flèche alla traverser à une distance de dix kroças, environ trente kilomètres; une divinité visible à mi-corps jette des fleurs au glorieux vainqueur (Foucher, fig. 170).

La sculpture du Musée du Louvre n° 38, provenant du Swât, représente la lutte à main plate "Sàlambha" et la cérémonie du mariage avec Yasodhara (Foucher, fig. 172). Cette dernière cérémonie et le cortège de la mariée sont figurés en détail sur la sculpture de Koi (Musée de Lahore, n° 1022.—Foucher. fig. 174).

Fig. 7.



Bouddha jette un éléphant par-dessus les murs de Kapilavastu. (p. 59)

main gauche il soulève l'éléphant, et de sa droite il le lance dans les airs par-dessus les murs de la ville, à une distance de un kroça (trois kilom.). En retombant à terre, l'éléphant creusa une fosse appelée encore "la fosse de l'éléphant" (1).

ARTICLE X.

LE MARIAGE. — LA VIE DE HAREM.

Suddhodana voulut s'assurer des qualités personnelles de Yasôdharâ. Il députa une vieille dame de la cour, avec mission de séjourner pendant dix jours dans le palais de Mahanama, pour étudier à loisir les faits et gestes de la fiancée.

Au retour, l'envoyée donna au roi les meilleures garanties de sa conduite irréprochable et de sa parfaite beauté. Aussitôt on fit choix d'un jour favorable pour entamer les négociations; tout aboutit au mieux. Les ministres d'État désignèrent un jour faste pour l'amener au palais, où Siddhartha l'introduisit avec ses cinq cents suivantes.

---

§ 1. LES CONCUBINES.

Le roi donna à son fils deux concubines: *K'iu-touo-mi* 瞿多彌 et *Lou-yé* 鹿野. D'après la plupart des auteurs, la première serait Gôtami et la seconde Mrigadâva (2).

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XII, pp. 7-17; liv. XIII, pp. 1-9. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. II, pp. 40,41.

(2) Cf. Beal, *The romantic history of Buddha*, pp. 101, 102. — Rockhill, pp. 23, 24. — Mrigadâva était fille de Çakya Kâlika, de la ville de Mrigadjâ. On la désigne par le nom de sa ville natale. — Le *Bulletin de l'École française*

1. Gôtami, fille du ministre Pani, avait trois prétendants : Ananda et Devadatta demandaient sa main, et le roi Suddhodana voulait la donner à son fils. Pani se trouva dans une impasse. La refuser aux deux premiers, c'était se faire deux ennemis mortels ; plus difficilement encore il pouvait aller contre les désirs du roi. Gôtami, sa fille, le tira de ce mauvais pas ; elle fit savoir qu'après six jours écoulés, elle se rendrait au palais et choisirait elle-même parmi tous les gentilshommes celui qui lui conviendrait.

Au jour dit, elle prit son bain, revêtit sa plus riche toilette et prit la route du palais, accompagnée de sa mère et de ses suivantes.

Au premier rang des prétendants se trouvèrent Ananda et Devadatta, en grand costume de gala et habillés avec recherche. Siddhartha avait voulu, lui aussi, assister à cette élection, qui ne manquait point d'originalité. Après avoir jeté un regard inquisiteur tout autour d'elle, Gôtami dit à sa mère qu'elle trouvait ces jeunes gens attifés comme des femmelettes ; qu'elle préférait Siddhartha, qui s'était présenté simplement vêtu. Les prétendants s'enfuirent couverts de honte, et le jeune prince emmena Gôtami dans son palais.

Dans une existence antérieure, elle avait déjà choisi Siddhartha pour époux. Tous deux habitaient l'Himalaya, l'un sous la figure d'un lion, l'autre sous la forme d'une tigresse magnifique. Les animaux se disputaient l'honneur de s'allier avec la tigresse ; ce fut le lion qui eut sa préférence (1). Cette légende explique le rôle important du lion dans les usages bouddhiques : Çakyamouni fut jadis un lion dans ses existences antérieures.

2. Le Dulva tibétain, liv. IV, pp. 1, 23, 24 (traduction Rockhill), raconte la première entrevue de Siddhartha avec la jeune

---

d'Extrême-Orient, 1918, pp. 1-37, a un article sur les femmes de Çakyamouni. Il les nomme : Gopi, fille de Dandapani ; Raçodhara, mère de Yeahula, et Mrgajâ.

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XIII, pp. 9-17 ; liv. XIV, pp. 1-3.

fille de Mrigadjâ.

Un jour, le prince passait par la ville de Mrigadjâ ; la fille de Çakya Kâlika l'aperçut de sa fenêtre, et se mit à chanter le quatrain suivant :

Bienheureuse est sa mère!
Bienheureux est son père!
Jamais la douleur ne touchera
L'épouse qu'il se choisira.

En récompense de son joli compliment, le Bodhisattva lui fit présent d'un collier de pierres précieuses. Bientôt la voix publique raconta comment le jeune prince Siddhartha l'avait choisie pour épouse. Sept jours après le mariage, Çakyamouni s'évadait du palais.

---

§ 2. LA VIE DE HAREM.

Trois palais avaient été construits pour accumuler toutes les joies et toutes les satisfactions de la vie et noyer dans les plaisirs le germe de vocation érémitique déposé dans le cœur du prince héritier. Trois mille jeunes filles d'une rare beauté s'appliquaient à prévenir même ses désirs. Jour et nuit, les plaisirs succédaient aux plaisirs, les voluptés aux voluptés.

Le roi, craignant de n'en jamais assez faire pour arriver à son but, fit construire un quatrième palais, plus merveilleux encore que les premiers et spécialement aménagé pour les voluptés du harem, sans qu'on eût à craindre un œil indiscret, en quelque temps que ce fût (1).

Un mur d'enceinte, d'une épaisseur et d'une solidité défiant toute attaque, fut construit tout autour des dépendances. La

(1) Pareille description ne mérite pas d'être traduite dans une langue respectable; elle se trouve en entier aux pages 3 et 4 du *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XIV.

seule porte qui donnait accès dans l'enclos était si solidement barricadée, qu'il fallait les forces réunies de cinq cents hommes pour ébranler l'obstacle ; et quand la porte tournait sur ses gonds, le grincement s'entendait à une demi-" yôjana ". Il fallait aussi deux cents hommes pour ouvrir la porte du jardin à fleurs et celle du palais proprement dit. Ces trois portes étaient gardées par des gens bien armés, qui avaient pour mission d'en défendre l'accès et d'assurer une pleine sécurité à l'heureux possesseur de tous ces trésors (1).

Tel fut, d'après les textes bouddhiques les plus anciens, le milieu déprimant où Siddhartha passa son adolescence et sa jeunesse. Dix années d'une pareille vie devaient aboutir à en faire un blasé. Les bouddhistes modernes ont eu honte de ces excès et ont essayé, mais trop tard, de couvrir d'un voile moins souillé les infamies du harem ; ils ont même inventé de pudiques légendes pour faire oublier la crudité des vieux textes (2).

ARTICLE XI.

LE DEVA TSO-PING 作瓶 EXHORTE SIDDHARTHA ET ENVOIE UN SONGE AU ROI SUDDHODANA.

§ 1. EXHORTATION DU DEVA.

Devaputra, *Tso-ping* 作瓶 (que plusieurs auteurs croient être Suddhavasa), voyant que le prince royal, depuis dix ans déjà, vivait immergé dans les plaisirs sensuels, se dit en lui-même :

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XIV, pp. 3-6.

(2) *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. II, p. 41.

“ Ce poussah *Hou-ming* 護明, Prabhâpâla (1), reste trop longtemps plongé dans les voluptés mondaines ; enfermé dans son palais, il ne pense qu'à satisfaire ses passions ; pourquoi le laisser ainsi enlisé dans la boue? pourquoi le laisser s'aveugler par ces fallacieux appâts? Le temps presse, bientôt il sera trop tard : je vais donc lui chanter une pièce de vers pour l'exhorter à quitter ce maudit palais.” Vers le milieu de la nuit il chanta la gatha suivante :

Celui qui est esclave de ses passions
Et désire en délivrer les autres,
N'est-ce pas un aveugle qui veut conduire un aveugle?
Il faut être libre avant d'affranchir les autres,
Il faut être clairvoyant pour guider un aveugle.
Courage, homme vertueux; vous avancez en âge:
Il est temps de quitter votre palais et d'acquitter votre vœu.
Vous devez sauver les habitants des cieux et de la terre,
Ne vous laissez plus séduire par vos appétits sensuels:
Il est difficile de quitter une vie coupable!
Contemplez tous ces êtres immergés dans le malheur,
Soyez leur médecin et leur maître;
Prêchez-leur votre doctrine libératrice,
Soyez leur guide sur le chemin du nirvana.
Dans la voie ténébreuse où ils sont engagés,
Devant les filets et les pièges qui les attendent,
Dessillez leurs yeux, soyez leur lumière,
Sans retard, éclairez les devas et les hommes.

Le deva chanta cette poétique exhortation pour porter le prince à faire de salutaires réflexions et à renouveler en lui ses anciens désirs de perfection, comme endormis dans son cœur. Faisant ensuite appel à son surnaturel pouvoir, il commanda à toutes les musiciennes du harem de cesser leurs chants lascifs et d'encourager Siddhartha à quitter le siècle. Les chanteuses, subitement changées par une invisible puissance, transformèrent leur rythme et commencèrent à chanter les chants inspirés qui suivent :

---

(1) Prabhâpâla, on se le rappelle, est le nom que porta Çakyamouni pendant son séjour dans le ciel Tuchita, avant sa dernière réincarnation (cidessus, p. 9).

Dans le monde., tout passe
Comme une vapeur qui se dissipe.
Vénérable, l'heure a sonné
De quitter votre demeure et vos palais;
Les choses visibles sont aussi fragiles
Que le vase de terre d'un potier:
Articles d'emprunt, caducs et périssables,
Á l'instar d'un mur de terre sèche
Qui bientôt se fendille et croule,
Comme la boue au temps de l'été,
Comme des grains de sable au bord d'un fleuve,
Ils sont l'impermanence même.
Telle la lumière d'une lampe
Qui brille un instant puis s'éteint,
Tel le souffle du vent
Toujours variable et inconstant,
Qui jamais ne demeure dans la même direction;
Tel encore le cœur d'une tige de bananier,
Qui ne peut décevcir qu'un homme inexpérimenté;
Tel enfin le poing fermé et vide, pour tromper un enfant.
Les êtres existant en ce monde
Ont tous une cause qui les produit:
Et cette cause productrice,
Les gens du vulgaire
Ne prennent pas soin de l'étudier.
Par exemple, pour faire une corde,
La cause de la torsion est la main et un instrument;
De même, la graine engendre la tige:
Pas de graine, pas de tige.
Or, une cause instable
Ne saurait produire un effet permanent...

Mû par une inspiration supranaturelle, le chœur des chanteuses analyse et déplore dans un harmonieux et poétique langage, les " nidanas " ou les douze anneaux de la chaîne des causes de tous nos maux.

L'homme et les devas prennent des illusions pour la vérité, des fantômes pour des réalités, croient à la réelle existence du " moi ". De là naissent toutes les passions tyranniques: joie,

affliction, amour, désir de posséder, puis finalement, la propriété, la naissance, la souffrance, la vieillesse et la mort (1).

Si tout est éphémère, pourquoi le désirer? Donc éteindre la volition, et la cause même de cette volition. c'est-à-dire l'ignorance : voilà le salut, la stabilité définitive. Le chœur conclut en ces termes :

Dans ce monde, il vous faut jeter un grand pont,
Pour lui faciliter le passage sur une rive plus fortunée.
Tous les êtres sont enfoncés dans la mer des douleurs
Comme des frelons dans un trou de bambou.
Les devas et tous les êtres de l'univers
N'ont pas encore étouffé leurs désirs,
Ils ressemblent à des oiseaux tombés dans un filet,
À des poissons pris à l'hameçon caché sous l'appât:
Les désirs sont des lames tranchantes et homicides,
Des coupes d'or contenant un breuvage empoisonné,
On doit les repousser comme une pourriture....
Levez-vous, sortez de votre demeure;
Le sage, considérant toutes ses affections,
Les craint comme une fournaise ardente.
Rien de réel ici-bas; par le monde,
Tout est fantôme et illusion,
L'univers est comme s'il n'existait pas.
Du gosier, de la bouche et de la langue,
Comme d'un moule, s'échappe la parole:

---

(1) Le *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXI, p. 13, expose ainsi le système des 12 échelons ou des 72 causes des humaines misères. De l'ignorance (admettant la réalité et l'objectivité d'êtres qui, *en fait*, ne sont que vide et illusion), naît la conception d'un fantôme. Ce fantôme est imaginé responsable de ses actes, avoir même un nom et une forme, puis être doué de facultés sensibles; ses cinq sens externes et le cœur interne entrent en contact avec les objets sensibles, et de là surgissent les sensations agréables ou désagréables, qui excitent l'amour ou la haine, l'attrait ou la répulsion, et de la pure illusion l'ignorance a ainsi créé une réalité physique. La naissance de cet être vivant amène les maux physiques et moraux, les maladies, la décrépitude et la mort. Le premier anneau est donc l'ignorance et le douzième la mort. La science suprême, c'est d'arriver au nirvana, où toute réalité cesse ; connaître le vide, l'irréalité de tout : voilà le faîte de la sagesse.

La parole n'est pas le gosier,
Pourtant, sans lui elle n'existerait pas;
Elle n'a ni couleur, ni apparence,
Le lieu qui la voit naître, la voit aussi mourir,
Vainement on chercherait sa trace....
L'homme tire un son d'un instrument à cordes:
Cherchez d'où vient le son, où il va?
Sitôt produit, sitôt disparu!
Ainsi en est-il de tout ce qui existe.
Dans l'homme, hors de l'homme, tout est vide,
À quoi bon chercher le "moi réel",
Puisque tout est faux, illusion, fantôme!...
Le feu des désirs brûle les devas et les humains,
Comme une roue ardente en perpétuel mouvement...
Nous faisons appel à votre pitié compatissante;
Par vos enseignements éteignez cet incendie.
Pitié! pour tous ces êtres
Plongés dans ce profond abîme de ténèbres;
L'esprit obscurci, les yeux aveuglés,
Ils ne peuvent plus parvenir à la lumière.
Que votre cœur se laisse toucher,
Mettez le comble à vos mérites;
Par pitié pour l'universalité des êtres,
Sortez sans retard, quittez votre palais (1)!

---

§ 2. LE SONGE DU ROI SUDDHODANA.

La même nuit, le deva Suddhavasa, en vertu de son pouvoir surhumain, envoya une série de sept différents rêves au roi Suddhodana endormi dans son palais.

1° Il aperçut un grand étendard, semblable à celui d'Indra, une multitude de gens l'entouraient, puis ils sortirent par la porte orientale de Kapilavastu.

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, Liv. XIV, p. 6-17.

Fig. 8.



Le songe du roi Suddhodana. (p. 66)

2° Il vit le prince héritier monté sur un éléphant blanc, sortant par la porte sud de la cité.

3° Un char magnifique, attelé de quatre chevaux et monté par Siddhartha, franchit la porte de l'Ouest et s'éloigna de la ville.

4° Un disque d'une merveilleuse beauté volait dans les airs, puis il sortit par la porte du Nord.

5° Siddhartha frappait sur un énorme tambour, placé sur lail grande rue au centre de la capitale.

6° Du haut d'une tour élevée, le prince jetait des perles, des pierres précieuses ; une foule énorme se précipitait pour les saisir.

7° Il vit à une certaine distance de la ville six hommes qui se lamentaient et s'arrachaient les cheveux, de désespoir.

Sur ce, le roi s'éveilla. Profondément troublé par ces étranges visions, il n'osait regarder en face le doute terrible qui torturaît sa pensée.

Dès le matin, il fit venir les plus célèbres devins et les pria de lui expliquer ce songe. Les brahmes consultés s'excusèrent et répondirent qu'ils ignoraient le sens de ces apparitions extra-ordinaires. Alors le deva Suddhavasa prit la figure d'un brahme distingué et de bonnes manières, puis se présenta au palais, en promettant de donner au roi la solution de ses doutes. Il fut admis et interpréta les visions de la façon suivante.

1° La première vision signifie que le prince héritier, entouré de tous les devas des cieux, va quitter la capitale et embrasser la vie érémitique.

2° Le prince monté sur un éléphant blanc, sortant par la porte du Sud, vous donne le présage de son illumination future, malgré tous les obstacles.

3° Le char à quatre chevaux sur lequel il vous apparut, signifie qu'après son illumination, les quatre bravoures (*Se ou-wei* 四無畏) rendront son courage invincible.

4° Le disque précieux roulant dans les airs, signifie qu'a-près son élévation à la dignité de bouddha, il " tournera la

précieuse roue de la loi " pour le plus grand bien des dieux et des hommes (1).

5° Siddhartha battant le tambour présage l'énorme succès de sa prédication, qui, comme le son du tambour, résonnera par le monde.

6° Ces bijoux précieux qu'il jette du sommet élevé d'une tour, signifient que le prince, devenu bouddha, distribuera au monde entier, aux huit classes d'êtres, les précieux enseignements de la loi bouddhique.

7° Enfin les six personnages que Votre Majesté vit se lamentant, s'arrachant les cheveux, représentent les six chefs des sectes hérétiques, dont l'enseignement erroné sera battu en brèche par le nouveau bouddha.

Grand roi, ajouta le brahme, bannissez de votre cœur toute tristesse et toute pensée affligeante : ces présages devraient vous combler de joie. A ces mots il disparut.

Le roi, plutôt que de se rendre à l'évidence, tenta encore un suprême effort pour raffiner, s'il se pouvait, tous les plaisirs sensuels offerts au jeune prince, dans le but d'enrayer son désir de quitter la cour. Le jeune héritier, sans se donner la peine de réfléchir, demeura, comme par le passé, captif de la tyrannie des passions et enlisé dans la jouissance de ses brutales convoitises (2).

ARTICLE XII.

LE DEVA SUDDHAVASA SE PRÉSENTE À SIDDHARTHA SOUS DIVERSES FIGURES.

§ 1. SOUS LA FIGURE D'UN VIEILLARD.

Le deva *Tso-p'ing* 作瓶, voyant que Siddhartha se laissait

(1) Dans quelques grandes pagodes, à *Lang-chan* 狼山 par exemple, on voit une immense roue, symbole de la propagation de la loi bouddhique.

(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XV, pp. 1-4.

de plus en plus fasciner par les appâts trompeurs des jouissances de la vie, lui inspira le désir de faire une promenade dans le parc de l'Est, vrai paradis de délices. Là, fleurissaient des plantes de différentes feuilles, étalant au soleil leurs couleurs variées et saturant l'air de leur suave parfum.

De branche en branche voltigeaient toutes sortes d'oiseaux, égayant les bosquets de leurs chants et déployant leurs ailes aux riches couleurs. L'onde pure des ruisseaux coulait en serpentant au milieu d'une luxuriante végétation. Siddhartha donna ses ordres pour le départ. Le cortège royal venait de franchir la porte de l'Est : soudain Suddhavasa se présenta aux yeux du prince sous la figure d'un vieillard décrépit, au cou décharné, les cheveux blancs comme la neige, les dents branlantes, le corps plié en deux par l'âge et les infirmités ; il s'appuyait péniblement sur un bâton pour se trainer pas à pas tout haletant.

“ Quelle est cette misérable forme humaine ? demanda Siddhartha à son cocher, jamais si prénible vue ne s'est encore présentée devant moi !” Le cocher, inspiré par le deva, lui répondit : “ Grand prince, cet homme est un vieillard. — Mais que signifie ce mot : «vieillard», tel qu'on le comprend dans le monde ? — La vieillesse, reprit le cocher, c'est la diminution des forces corporelles, la décadence des fonctions vitales, la diminution progressive des facultés mentales. Vous en voyez un exemple dans ce pauvre homme que la mort peut saisir inopinément ; vieillir c'est s'approcher de la tombe” (1).

Siddhartha commande au cocher de tourner bride pour rentrer au palais ; puis, tout préoccupé de cette accablante pensée, il ajoute, “ Est-ce que mon corps deviendra un jour semblable à ce cadavre ambulant ?—Même Votre Altesse en arrivera là : riches ou pauvres, tous aboutissent à cette fatale destinée ”.

---

(1) Les artistes javanais ont merveilleusement représenté cette scène sur un des panneaux du stupa de Boro-Budur. Cf. B. E. F. E. O., tome IX, p. 22.

Le roi fut très peiné de cette fâcheuse rencontre, et avisa aux moyens d'effacer dans l'imagination du prince l'impression pénible qu'il venait d'éprouver. Le séjour dans le palais et les plaisirs voluptueux en eurent vite raison (1).

---

§ 2. LA RENCONTRE D'UN MALADE.

" Le voilà de nouveau retombé sous le charme de ses passions, pensa Suddhavasa ; et pendant que le monde périt, il n'a cure que de ses grossiers appétits ; essayons, une fois encore, de le tirer de cet état funeste. " Le deva fit donc naître dans son cœur le désir de faire une nouvelle promenade dans le parc royal, situé hors la porte du Sud de Kapilavastu.

Siddhartha dit au Cocher : «Je désire me rendre dans les jardins du Sud, pour voir les arbres et les fleurs, respirer l'air de la campagne. " Le cocher prépara un char magnifique, puis se présenta en disant : " Je suis aux ordres de Votre Altesse."

Le prince monte en char, s'assied avec la dignité et la majesté qui conviennent à un roi, puis le cortège défile vers la porte du Sud et prend la route des jardins royaux. Sur le bord du chemin gisait un pauvre malade tout grelottant, au teint livide, respirant à peine et sur le point de rendre le dernier soupir ; il demanda d'un air suppliant qu'on voulût bien l'aider à se lever. " Quel est cet infortuné ? dit le prince à son cocher ; ce corps émacié, cette peau parcheminée... quelle horreur ! en vérité, je ne puis supporter cette vue ! " *Tso-p'ing* 作瓶, qui lui apparaissait sous cette figure, inspira le cocher et lui dicta des réponses opportunes. " C'est un malade, répondit le cocher. — Qu'entendez-vous par : «un malade» ? — Un malade est un homme dont le corps abattu se refuse aux fonctions vitales : ses membres

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經 liv XIV. p. 17-21.

ont perdu toute leur vigueur ; aux prises avec la mort, abandonné de tous, sans refuge et sans espoir, il n'a plus que le trépas à attendre. " Est-ce là un cas particulier ou la loi commune ? — Ni dieux ni hommes ne peuvent s'y soustraire, répliqua le cocher. — Comment ! moi-même, je puis aussi tomber malade ? répondit vivement le prince ; hélas ! quelle terrible anxiété ! S'il en est ainsi, je ne me sens plus d'humeur à visiter les bois et les fleurs ; retournons au palais ! "

Ce jour-là, il resta un long temps tout préoccupé de ce qu'il venait de voir. " Hélas ! s'écria Suddhodana en apprenant cette inopportune rencontre, il faudra donc que la prédiction d'Asita s'accomplisse ! "

---

§ 3. VUE D'UN CADAVRE.

Le souvenir du malade resta longtemps gravé dans l'imagination de Siddhartha, mais le naturel finit par reprendre ses positions perdues, il se remit à la poursuite des plaisirs et demeura de nouveau jour et nuit absorbé dans la satisfaction de toutes ses convoitises.

Le devaputra prit un dernier et suprême moyen. Il lui apparut sous la forme d'un cadavre hideux, un jour que le prince sortait par la porte de l'Ouest, pour une excursion dans un de ses parcs. " Que vois-je ici en travers de la route ? s'écrie le prince. — Oh ! c'est un cadavre, répondit le cocher. — Qu'est-ce que : «un cadavre» ? demanda le prince. — Altesse, vous voyez, un cadavre c'est un corps mort, qui a perdu toute sa beauté et même tout désir ; il ne diffère en rien d'une pierre ou d'un morceau de bois. Il ne verra plus ni père, ni mère, ni frère ni sœur : voilà d'où lui vient ce nom de corps mort. — Et moi, mourrai-je aussi ? — Votre vénérable corps mourra un jour ; jamais homme ou deva n'a encore évité ce sort inexorable. "

“ Puisque mon corps doit mourir, riposta le prince, à quoi bon le plaisir ? Pourquoi irais-je me récréer dans le parc ? Reprenez sans retard la route du palais ! ”

De retour, Siddhartha alla s'asseoir en silence et creusa ces deux pensées : la caducité de toutes les choses terrestres et finalement la mort (1).

---

§ 4. LA RENCONTRE FORTUITE D'UN “SHRAMANA” (ASCÈTE).

Six jours après sa dernière sortie, il se décida de nouveau à faire une promenade. Son père, en ayant eu connaissance, commanda qu'on le conduisît par la porte du Nord, espérant que cette excursion aurait plus de succès que les précédentes, et qu'il ne rencontrerait aucun objet capable de réchauffer ses désirs de quitter les dignités terrestres. Mais voici que Suddhavasa, changé en bonze, tête rasée, tenant en main un bol pour mendier sa subsistance (2), s'avança modestement. Sa contenance humble et son habit d'écorce, frappèrent le prince.

“ Qui est cet homme ?” demanda-t-il. — C'est un ascète qui a quitté sa famille ”, répondit-on. Siddhartha descendit de char, aborda l'ermite et lui demanda quel avantage il voyait à quitter sa famille. L'ermite reprit : “ Dans ce monde, tout n'est qu'instabilité et déboire ; les maladies, la vieillesse, la mort nous attendent. Je me suis retiré dans la solitude pour échapper à toutes ces misères du siècle. Sauver les êtres par tous les moyens possibles, éviter soigneusement de leur nuire : tels sont les deux motifs qui m'ont engagé à embrasser cet état de vie. ”

Le prince goûta fort ces paroles de l'ermite, et resta bien

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XV, pp. 5-11.

(2) D'autres lui mettent en main le bâton des bonzes voyageurs.

persuadé que cette vocation est la plus noble de toutes. Il remonta en char et retourna au palais avec sa résolution prise: il se ferait ermite (1).

CHAPITRE II.

FUITE DU PALAIS ET ILLUMINATION.

ARTICLE I.

SONGE DE YASÔDHARÂ. — FUITE DU PALAIS.

Le roi Suddhodana, ayant eu conaissance du plan d'évasion élaboré par le prince héritier (2), rassembla tous les grands dignitaires de la famille Çakya et s'entendit avec eux sur les moyens à prendre pour faire échouer cette tentative. Les portes furent gardées avec la dernière vigilance, un cordon de troupes cerna la ville, et des postes de soldats furent installés au croisement des rues.

Udayi, fils d'un grand ministre, homme d'esprit et beau parleur, reçut la délicate mission d'exhorter Siddhartha à demeurer dans ses palais et à continuer sa vie de plaisirs avec toutes les jeunes femmes qui s'y trouvaient.

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XV, pp. 11-16.—*Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. II, pp. 42, 43.

(2) Plusieurs textes mentionnent que Siddhartha demanda lui-même la permission de se faire ermite et que son père la lui refusa: c'est l'opinion relatée par le compilateur chinois, qui, en cela, suit le témoignage du *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XV, p. 14. Or cet ouvrage est une traduction du sanscrit; il ne faut donc pas affirmer catégoriquement que ce détail a été inventé par les Chinois.

Il reçut une réponse assez sèche, montrant qu'il s'adressait à un viveur dégoûté de la vie. Lorsque toutes les femmes de son harem, aiguillonnées par les recommandations de Pradjâpati, tentèrent un dernier assaut de cajoleries et de bons procédés pour dérider Siddhartha, elles ne furent pas plus heureuses ; il ne restait plus d'amour dans ce cœur blasé :

Naître, vieillir, agoniser et mourir : telle est notre condition,
Il suffit d'y réfléchir avec attention,
Pour éteindre à jamais tout sentiment d'affection :
Entre la brute, l'oiseau et l'homme, pas de distinction (1).

Cette dernière nuit, Yasôdharâ eut un songe et en fut tellement effrayée qu'elle ne put fermer l'œil après son premier réveil. Siddhartha lui demanda la cause de son chagrin :

«Mon prince, reprit-elle tout éplorée, je viens de voir en songe vingt sinistres présages ; permettez-moi de vous les raconter.

«Pendant mon rêve, j'ai senti la terre trembler sous mes pieds, j'ai vu la grande bannière d'Indra se déchirer en deux morceaux ; les étoiles tombaient du ciel ; mon superbe parasol d'honneur me fut enlevé, puis on coupa ma chevelure, on arracha violemment mes bijoux ; qui furent jetés à terre ; mon corps devint horrible à voir, mes pieds et mes mains se séparèrent du buste, tout mon être devint rouge et vert ; mon trône croula, le lit eut ses quatre pieds broyés et tomba sur le sol. Je vis

(1) Udayi, dont il est ici fait mention, était fils du grand ministre Mahânâman, et très probablement le propre frère de Yasôdharâ. Ceci explique naturellement les récits intimes, que le Bouddha fait confidentiellement à Udayi, relativement aux précédentes existences de sa fiancée (voir ci-dessus, p. 54).

Son surnom de Kalûdayi rappelle une anecdote de sa vie, qu'il est intéressant de connaître. Un jour qu'il accompagnait le prince Siddhartha, une vipère bondit devant lui ; Udayi l'abattit d'un conp, mais déjà le serpent avait eu le temps de le mordre. Par suite de cette morsure venimeuse, la peau de son cou devint noire ; de là vient son surnom de Udayi le Noir (Kalûdayi).

Cf. Rockhill, *Life of Buddha*, p. 21. — Beal, *History of Buddha*, p. 123, note 1.

encore une montagne précieuse s'écrouler, puis le vent renversa un grand arbre du palais impérial. La lune s'éclipsa, le soleil ne donna plus de lumière ; au milieu des ténèbres je vis une torche ardente sortir hors des murs de la ville, l'esprit protecteur de la capitale pleurait et se lamentait ; Kapilavastu se changea en un désert, où il ne resta plus ni arbres, ni fleurs, ni fruits ; enfin la garnison de la ville se dispersa.

«Voilà le songe affreux qui vient de se dérouler aux yeux de mon imagination : ou ma mort approche, ou bien il ne me sera plus donné de jouir de votre affection et de votre société.»

Le prince se dit en lui-même : «Elle vient de recevoir l'annonce de mon départ.» Puis, sans découvrir son projet, il commença à la rassurer. Le dialogue et tout ce qui suit dépassant les bornes de la convenance (1), nous passons outre.

Siddhartha lui-même eut un songe.

1° Il lui sembla qu'il était étendu sur la terre entière : sa tête reposait sur la cime du Suméru, son bras droit sur l'Atlantique, sa main gauche sur le Grand Océan, ses pieds sur le Pacifique.

2° Une plante appelée *kien-li* 建立 sortit de son nombril et prit de telles proportions que le haut de sa tige atteignit le ciel Akanishta (2).

3° Quatre oiseaux de divers plumages arrivèrent des quatre points cardinaux, se posèrent à ses pieds et devinrent tout blancs.

4° Quatre animaux sauvages, à la tête blanche et au pelage noir, vinrent lécher ses pieds.

5° Devant lui se dressa une montagne fétide : il put y monter et en faire le tour sans se souiller les pieds.

Tel était le présage des fruits de son apostolat : il devait sauver le monde sans éprouver de détriment pour lui-même (3).

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XVI, p. 9.

(2) Le ventre est le siège de l'intelligence; la doctrine de Bouddha devait convertir tous les devas des cieux.

(3) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XVI, pp. 1-10.

La nuit était venue. Le silence s'était fait par la campagne et par la ville, tout reposait dans un sommeil profond. Le chef des gardes du palais avait donné le mot de passe; la consigne était sévère, et il avait exhorté ses hommes à une grande vigilance, car les ordres du roi étaient précis: il fallait à tout prix déjouer une tentative d'évasion. La première moitié de la nuit se passa sans alarme. Quand sonna minuit, la garde cria la formule d'usage: «Prospérité à Sa Majesté sainte, paix, bonheur et longue vie!»

Une heure encore d'écoula. Suddhavasa et tous les devas de son ciel descendirent vers Kapilavastu, où ils trouvèrent tous les habitants de la ville plongés dans le sommeil, aussi bien dans le palais de Suddhodana que dans celui du prince héritier.

Alors un deva, nommé Fa-hing 法 行 (Dharmâcharya), s'approcha du harem et, par un acte de sa puissance transcendante, insensibilisa toutes les dames de la cour (1).

«Prince, lui cria Suddhavasa, tous les devas vous contemplent: l'heure a sonné de quitter le monde et de vous retirer dans la solitude!»

À ces mots, Siddhartha quitte la couche superbe sur laquelle il reposait et dit: «Jamais plus je ne me livrerai aux plaisirs des sens, non, jamais!» Indra et les quatre grands rois célestes, Brahma, tous les devas, se réunissent en troupes innombrables et chantent l'hymne du départ:

«Prince saint, le temps est venu! Ne demeurez pas plus longtemps dans le monde; dites adieu à tout et partez pour la solitude!»

Siddhartha, animé par le céleste cantique, dit:

«J'irai, le temps en est venu!» (2).

---

(1) D'autres ouvrages disent que le deva changea le palais en un vaste cimetière, rempli de corps en putréfaction.

(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛 本 行 集 經, liv. XVI, pp. 10-15. — *Che-kia-pou* 釋 迦 譜, liv. II, p. 44.

Sans tarder, il mande son écuyer et lui commande de seller son cheval Kantaka.

L'écuyer, voyant le prince hors de ses appartements, les yeux fixés vers le ciel et plongé dans de graves réflexions, se douta qu'il voulait exécuter son dessein de quitter le monde pour embrasser la vie des ascètes. Il hasarda respectueusement quelques observations pour connaître le but du voyage.

«Bientôt vous saurez tout, reprit Siddhartha ; amenez-moi seulement mon cheval Kantaka.»

L'écuyer crut devoir une fois encore supplier le prince de ne pas abandonner ses charmants palais et toutes les aises de la vie pour suivre une route pleine de peines et de douleurs.

La gatha suivante fut la réponse :

Tchandaka (1), toi qui naquis le même jour que moi,
Sache que je considère ce palais comme un sépulcre,
Comme un charnier fourmillant de vers,
Comme un repaire de cruels rakchas (2),
Partout les maux, comme une bande de loups cruels,
Partout les renaissances, comme des bulles d'air sur l'eau!
Tchandaka, j'ai fait l'expérience de toutes ces délices;
Ma résolution est prise: je quitterai mon palais;
Les promenades n'ont plus de charme pour moi;
La vieillesse, l'infirmité et la mort sont toujours devant mes yeux.
Tchandaka, amène vite mon cheval Kantaka,
Je l'ai résolu, aujourd'hui je serai ermite.

«Prince, répondit l'écuyer, puisque votre détermination est irrévocable, vous serez obéi.»

Tchandaka, en traversant les salles du harem, essaya vainement de réveiller les dames du palais, en heurtant à dessein leurs membres étendus, mais aucune ne sortit du sommeil léthargique qui les immobilisait.

---

(1) Nommé aussi Tchanna.

(2) Monstres puissants et sanguinaires, que nous verrons bientôt dans les armées de Mara, roi des Kamalokas.

L'écuyer para donc le fringant coursier de ses riches harnais chamarrés d'or et de pierreries, puis le conduisit devant le prince. «En avant, mon brave Kantaka, voici l'heure du combat, courage!» s'écria Siddhartha en sautant sur le dos de son cheval (1).

Brahma et Indra prennent la tête du cortège. Les portes du palais s'ouvrent d'elles-mêmes; sur tout le parcours, les gardes se trouvent subitement dominés par un invincible sommeil. La porte de la ville s'ouvre à deux battants et le prince, suivî de son escorte de devas, chevauche librement, dans la campagne. Ce fut alors qu'il se retourna pour considérer une dernière fois

---

(1) Les astrologues avaient prédit, dès la naissance de Siddhartha, qu'il serait ou un monarque souverain du monde, ou un bouddha(ci-dessus, pp. 35 seq.) Or, les *Sept joyaux* doivent naître simultanément avec ce Prédestiné, qui, par droit de naissance, possède: 1. des éléphants; 2. des chevaux; 3. la pierre précieuse «mani» (*jou-i* 如意); 4. des conseillers; 5. des femmes; 6. des maîtres de maison; 7. la perle des disques. Ces sept emblèmes du Bouddha, roi de la «Roue de la Loi», sont moulés en métal et servent d'attributs à Çakyamouni. Or le jour de sa naissance, naquirent sa future femme, son futur écuyer Tchandaka, et son futur cheval Kantaka.

Cette scène originale, gravée par les sculpteurs, nous a été conservée sur deux bas-reliefs, le n° 412 du Musée de Lahore et le n° G 103 du Musée de Calcutta. Le poulain Kantaka tète la jument sa mère, qui s'abreuve dans une auge de pierre, devant laquelle se tient le palefrenier. Le petit Tchandaka vient de naître; c'est le futur écuyer de Çakyamouni. Une femme assise, sa mère peut-être, le plonge dans une auge, pour lui donner son premier bain. (Cf. reproduction d'une photographie du Musée de Calcutta, Foucher, fig. 163.)

Il est bon de noter encore que les livres bouddhiques distinguent 4 sortes de «rois de la Roue»:

1° Le roi de la Roue de fer, qui régit un royaume.

2° Le roi de la Roue de cuivre, qui gouverne deux royaumes.

3° Le roi de la Roue d'argent, qui gouverne trois royaumes.

4° Le roi de la Roue d'or, souverain de quatre royaumes.

C'est ce dernier qui, par droit de naissance, possède les Sept joyaux.

les murs de sa capitale et cria en rugissant comme un lion (1) :

«Que mon corps soit broyé sous un rocher, que le poison mette fin à ma vie! Oui, que je meure, plutôt que de violer mes serments de sauver toute chair du redoutable océan de la métempsycose! Jamais je ne rentrerai dans cette cité avant d'avoir trouvé le chemin du nirvana!»

Cependant, au palais, les femmes commencèrent à se réveiller, puis se dirent: «On ne voit point paraître le prince!»

«Hélas! s'écria la princesse Yasôdharâ d'une voix lamentable, le prince a réussi enfin à nous tromper!» Ce disant, elle se roulait à terre en se frappant la poitrine et s'arrachant les cheveux.

Le roi Suddhodana, à la nouvelle que son fils, trompant la vigilance des gardes, avait disparu avec son cheval et son écuyer, envoya de suite des cavaliers à sa poursuite; mais déjà il était en lieu sûr.

D'une seule traite, son brave Kantaka avait franchi douze yôjanas (2) et était passé sur le territoire de A-nou-ma 阿奴摩, au village de Mi-ni-kia 彌尼迦, où habitait le richi Bagava (3).

---

(1) Au lieu même où la tradition place cet épisode, les bouddhistes bâtirent une tour nommée: «Tour du Rugissement du lion».

(2) La yôjana varie, suivant les auteurs, entre 6 et 40 lis. Le bonze Hiuen-tsang 玄奘, dans ses *Mémoires*, liv. II, nous dit que la yôjana mentionnée par les livres sacrés contient 16 lis. D'après certaines comparaisons entre les distances les mieux connues, la yôjana représente environ une lieue et demie ou deux lieues françaises. Elle est subdivisée en 8 kroças ou kôs d'après Hiuen-tsang 玄奘 ; en 4 seulement d'après le Lalita Vistâra.

(3) *Fou-pen hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XVII, pp. 1-13.—Cf. Foucher, fig. 181 à 184.

ARTICLE II.

L'ERMITE.

Arrivé dans un lieu désert au milieu des bois, Siddhartha aperçut une source limpide ; des oiseaux voltigeaient sur les arbres d'alentour, égayant cette solitude de leurs chants joyeux. Il s'adressa à son écuyer et lui dit: «Je resterai ici» (1). Puis, sautant à bas de son cheval, il poursuivit: «Voilà la dernière fois que je descends de cheval ; cette solitaire retraite sera la dernière étape de ma vie terrestre.»

Après quelques mots de caresse adressés à son coursier Kantaka, il renouvela ses remerciements affectueux à son écuyer Tchandaka.

«Mon doux prince, reprit l'écuyer, quatre motifs obligent d'ordinaire les hommes à mendier leur subsistance: les infirmités de la vieillesse, la maladie, le manque d'amis véritables ou la pauvreté extrême: ce n'est point le cas de Votre Altesse ; comment pouvez-vous vous ensevelir vivant dans cet horrible désert ? — Mon cher Tchandaka, n'insistez plus sur ce sujet ; sachez seulement que le richi Asita a prédit clairement que mon rôle serait d'annoncer à tous les êtres la sublime doctrine» (2).

Le prince, saisissant sa précieuse épée à pommeau d'or, coupa sa chevelure et renouvela son vœu de se faire ermite. Indra recueillit respectueusennent ces cheveux et les emporta au ciel pour les exposer à la vénération des devas. L'anniversaire de cette action mémorable est annuellement célébré dans les cieux

(1) En passant par le royaume de Râmagrâma, Hiuen-tsang 玄奘 trouva encore les stupas élevés en mémoire de tous les faits advenus dans cet ermitage.

(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XVII, pp. 13-17.

Fig. 9.



Bouddha coupe sa chevelure. (p. 80)

sous le nom de: «Fête en l'honneur du diadème de cheveux de Bouddha". Siddhartha remit entre les mains de l'écuyer la perle précieuse qui ornait sa coiffure et plusieurs autres joyaux; il le pria de les porter à son père avec le collier de perles suspendu à son cou et qu'il jeta en l'air avec dédain. Venant ensuite à considérer les habits qu'il portait, il s'écria: «Ces habits précieux ressemblent plutôt à la parure d'un deva qu'à la bure d'un solitaire; où pourrai-je trouver un habit plus conforme à ma vocation d'ermite?»

Le deva Suddhavasa, connaissant les pensées intimes du prince, prit immédiatement la figure d'un chasseur et se dirigea vers lui, tenant en main un arc et des flèches et vêtu d'une chape de moine (1). «Comment osez-vous revêtir cet habit, distinctif des anciens bouddhas, lui dit Siddhartha; n'est-ce pas le profaner? — Vêtu de cet habit, je puis approcher les cerfs et les tuer, reprit le chasseur. — Vous usez de cette chape pour tuer les êtres vivants: moi j'en userai pour les sauver. Changeons d'habits; vous me donnerez la chape, et moi je vous passerai mon vêtement royal; voulez-vous?»

Le chasseur s'empressa d'accepter cet échange, puis reprit sa forme divine et remonta dans les cieux de Brahma, emportant ces précieuses reliques. Siddhartha, dépouillé de tous ses bijoux, la tête rasée, vêtu en solitaire, dit tout joyeux: «Me voilà maintenant transformé en vrai ermite mouni 牟尼 (2); désormais ce sera mon nom.»

L'écuyer ne pouvait se résigner à laisser son maître seul dans ce désert; il pleurait, se lamentait, prosterné aux genoux du prince. Celui-ci lui adressa la parole en ces termes: «Sur terre, ou bien c'est le corps qui refuse de suivre les bons mouvements

(1) D'autres textes disent que c'était un vêtement en peau de cerf. Beaucoup d'ascètes portaient des habits de peau de cerf.

(2) Le mot "Mouni" signifie "Sage", "Illuminé". Çakyamouni signifie donc: le Sage de la famille Çakya, ou le bouddha Çakya. Cf. ci-dessus, p. 39.

du cœur, ou bien c'est le cœur qui refuse de suivre le corps : toi, mon fidèle Tchandaka, tu m'as suivi et de corps et de cœur ; les hommes s'attachent aux pas des riches et s'éloignent des pauvres : toi, tu m'as seul suivi dans ce désert, après mon éloignement du trône ; prends donc ces bijoux qui me restent et va les présenter au roi mon père, en l'assurant que si j'entre dans cette solitude, ce n'est point pour lui désobéir et manquer à mes devoirs à son endroit, ce n'est pas même pour renaître au ciel et jouir de toutes les félicités ; c'est pour le salut de tous les êtres vivants : je me propose d'éclairer ceux qui marchent dans les ténèbres de l'erreur, de ramener ceux qui se sont écartés du droit sentier, enfin de les tirer tous de l'engrenage de la métempsycose et de tarir ainsi les sources des chagrins et des douleurs (1).

« Tu diras encore à Yasôdharâ, qu'en ce monde tout amour est éprouvé par des séparations ; je la quitte et me fais ascète non point dans le but de l'attrister, mais pour couper par la racine les causes de toutes nos douleurs.

« Enfin, tu feras savoir à toutes les jeunes femmes de mon palais et à tous mes serviteurs, que je veux rompre le filet des perpétuelles renaissances et devenir bouddha. »

Alors le fidèle Tchandaka embrassa les pieds de son maître ; Kantaka les lécha avec sa langue, pendant que de grosses larmes tombaient de ses yeux, et tous deux reprirent tristement le chemin du retour.

Au lieu même où Tchandaka se sépara de son prince, on bâtit plus tard une tchaitya (monument commémoratif), qui fut nommée : Tchandaka nirvatana, c'est-à-dire le Retour de Tchandaka. — Le bonze Hiuen-tsang 玄奘 visita ce monument en se rendant à Kusinagara. Il se trouvait à cent lis de la lisière d'une forêt, à l'est de l'ancienne capitale du Râmagrâma.

Le coursier de Siddhartha était tellement accablé de tristesse, dit la légende, qu'il lui fallut huit jours entiers pour refaire

(1) Cf. Foucher, tome I, pp. 361-366.

l'étape parcourue en une seule nuit (1).

Siddhartha, ayant dit adieu à son écuyer, prit la route de Vaisali (2). Chemin faisant, il fit halte auprès du richi Bagava (Po-kia-p'ouo 跋 伽 婆). Tous les oiseaux et tous les animaux sauvages de ces bois contemplaient avec admiration ce nouvel ermite. Le richi Bagava le prit pour un génie du ciel et avertit tous ses disciples (3), qui s'empressèrent de la recevoir et de le prier de s'asseoir au milieu d'eux.

Çakyamouni examina les pratiques de ces pénitents. Leur vêtement était tissé avec des herbes ou confectionné avec des feuilles d'arbres ; ils se nourrissaient d'herbes et de fruits sauvages ; ils ne mangeaient qu'une fois par jour, ou une fois tous les deux jours, d'autres même ne prenaient de nourriture que tous les trois jours. Ils vénéraient le feu et l'eau, ou le soleil et la lune ; les uns se tenaient sur un seul pied, les autres se roulaient dans les épines, ou se couchaient près du feu ou de l'eau.

«Quel est votre but, leur dit Çakyamouni, en vous condamnant à de si rudes pénitences? — C'est de renaître au ciel, dirent-ils. — Après les joies du ciel, reprit-il, il faudra de nouveau renaître et les peines recommenceront (4). Pour moi, j'étudie le moyen à prendre pour me délivrer des chaînes de la métempsycose et couper ainsi la racine de tous les maux.»

---

(1) *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. II, p. 45. — *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XVIII, pp. 1-13.

(2) Une des plus brillantes villes indépendantes de l'Inde. Les ruines de cette ville se trouvent près de Bassahar, N.-O de Patna, près de la rive gauche de la Gandaki, à 10 lieues environ de son embouchure dans le Gange.

(3) Ces richis, ou ascètes brahmes, vivaient dans la solitude, appliqués à la méditation et à l'étude. Leur renom d'austérité et de savoir attirait autour d'eux un nombre plus ou moins grand de disciples. Ils étaient considérés comme des chefs d'école, et appelés par les bouddhistes des "chefs d'hérésie".

(4) Les devas verront leur bonheur finir ; leurs corps célestes se dissiperont et ils reprendront naissance jus qu'au temps où ils atteindront la stabilité du nirvana.

Ce grave problème fit le sujet de tous leurs entretiens jusqu'au coucher du soleil. Le prince passa la nuit avec ces brahmes pénitents ; le matin venu, il leur fit ses adieux. Parmi eux se trouvait un physiognomiste remarquable ; il dit à ses confrères : «Ce vertueux ermite porte toutes les caractéristiques d'un homme extraordinaire ; certainement il est destiné à enseigner les devas et les hommes. Sa doctrine diffère de la nôtre ; nous n'osons le retenir au milieu de nous.»

S'adressant ensuite directement à lui, il dit : «Vertueux ermite, puisque vous nous quittez, prenez la route du nord, allez trouver le célèbre ascète Alara Kalada (A-lo-lo Kia-lan 阿羅邏伽蘭), et traitez ces questions avec lui ; inutile de vous attarder ici. Quand vous aurez atteint le but que vous vous proposez, vous nous ferez participer, nous l'espérons, au bénéfice de vos recherches.»

ARTICLE III.

RETOUR DE L'ÉCUYER. – VOYAGE DES DEUX MINISTRES.

Pendant ces voyages et ces discussions, l'écuyer du prince avait porté au palais la fâcheuse nouvelle et tous les détails concernant la fuite et le genre de vie de Siddhartha (1).

À peine Tchandaka eut-il franchi le seuil de la porte de Kapilavastu, qu'une foule se rassembla autour de lui, pour lui demander des nouvelles du prince. L'écuyer leur dit : «J'ai dû obéir au prince héritier, qui m'a commandé de revenir avec son coursier. Hélas ! Siddhartha a pris l'habit des ermites et habite dans les montagnes !»

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XX, pp. 4-12.

Dès que Kantaka aperçut la porte du palais, il oublia sa douleur et poussa un joyeux hennissement. La reine Pradjâpati, la princesse Yasôdharâ et toutes les dames du palais se précipitèrent en criant : «Le prince est de retour, le prince est de retour !»

Mais dès que l'écuyer et le cheval eurent pénétré dans l'enceinte du palais, elles s'aperçurent que Siddhartha manquait. L'écuyer, d'une main tenant son cheval, de l'autre portant le précieux dépôt qui lui avait été confié, marchait tristement : plus de doute possible, le prince s'était enfui.

La reine Pradjâpati, hors d'elle-même, les yeux baignés de larmes, levant les bras au ciel, s'écria : «Mon fils ! hélas ! où est mon fils ?». Toutes les dames du palais, voyant la reine sous le coup d'une si poignante affliction, éclatèrent en gémissements et en sanglots : «Où est notre prince ?» criaient-elles.

La reine, s'adressant directement à Tchandaka, lui dit : «Réponds-moi : où as-tu laissé le prince héritier ? Pourquoi reviens-tu seul ?» L'écuyer répondit : «Le prince a renoncé aux joies du monde, il s'est retiré dans une forêt au milieu des montagnes, puis s'est dépouillé de ses habits royaux et a rasé sa chevelure.» La reine, poussant un grand cri, reprit vivement : «Que t'ai-je donc fait, pour que tu conduises mon fils dans ces sauvages montagnes ? N'est-ce pas le donner en proie aux serpents et aux bêtes fauves ? Que va-t-il devenir dans cette horrible forêt ?» L'écuyer reprit : «Le prince m'a commandé de ramener son cheval et de vous rendre ses bijoux : les voici. De plus, il m'a recommandé de saluer la reine, sa mère adoptive, et de lui dire de sa part de bannir de son cœur toute tristesse, parce qu'il deviendrait bouddha et qu'alors il vous reverrait.»

La princesse Yasôdharâ, laissant libre cours à son indignation, reprocha amèrement à l'écuyer d'avoir favorisé l'évasion du prince pendant la nuit. Piqué au vif par ce reproche immérité, Tchandaka répliqua : «Yasôdharâ ! votre esclave ne mérite point ce blâme ; ni moi, ni Kantaka, n'avons de faute à nous reprocher. Bien plus, j'ai déployé toute mon industrie

pour retenir le prince au palais. Même j'ai essayé de vous tirer de votre sommeil, j'ai heurté les dames du palais, sans réussir à les tirer du profond sommeil qui les insensibilisait. Voix, pas, vacarme, tous ces sons étaient étouffés par le pouvoir des devas : ceci est l'œuvre des dieux, madame ; rien à faire pour s'y opposer ! Tel le soleil monte en vainqueur à l'horizon, jetant des vagues de lumière et des gerbes de feu, tel notre prince sortit du palais avec sa fulminante escorte de devas.»

Le roi Suddhodana ressentit une si vive douleur en apprenant cette désolante nouvelle, qu'il tomba évanoui. Dès qu'il eut repris ses sens, il éclata en reproches contre le malheureux cheval qui avait emporté son fils : « O coursier ingrat ! Toi qui as reçu tant de marques de mon affection et de ma tendresse, pourquoi as-tu emporté mon fils bien aimé, l'orgueil des Çakyas ? Meurs, ou transporte-moi près de mon fils !»

Kantaka, le noble coursier, blessé au cœur par ces reproches, roula à terre et mourut, mais il fut réincarné dans le ciel. Après l'illumination de Çakyamouni, il se réincarna dans la famille d'un riche brahme de l'Inde centrale et fut reconnu par son ancien maître, qui lui enseigna la doctrine du salut et le mit sur la route du nirvana.

Dès que le roi eut connu le lieu où s'était retiré le prince son fils, il envoya le Grand Précepteur et un autre ministre d'État dans la solitude habitée par l'ermite Bagava, pour lui demander des nouvelles de Siddhartha. L'ermite les informa qu'il l'avait vu en effet et avait même discuté avec lui sur plusieurs points de doctrine, mais qu'il s'était dirigé vers l'ermitage de Alara Kalada.

Sans retard, les ministres partent à sa recherche et sont assez heureux pour le trouver dans ce pays. (Le récit laisse supposer qu'ils le rejoignirent avant son arrivée chez Alara.)

«Le roi n'ignore point, lui dirent-ils en l'abordant, que votre résolution est arrêtée ; mais, malgré tout, son grand amour pour vous le pousse à vous supplier encore de rentrer au palais.

Son but n'est point de vous détourner complètement de l'étude de la perfection ; mais enfin, est-il donc indispensable d'habiter une forêt pour purifier son cœur ?» Le prince leur répondit : «Je reconnais l'immense bonté de mon père et toute son affection pour moi, mais je redoute la naissance, la vieillesse, les maladies et la mort ; je tremble à la pensée de tous ces maux, qui reviennent périodiquement dans chacune des existences ; je veux me délivrer à tout jamais de ces infortunes et arriver à la possession du grand calme final. J'ai échangé tous les plaisirs du palais pour les douceurs de la solitude, et maintenant je retournerais en arrière ?

«Tel un homme échappé d'une maison toute en feu,
Et qui un moment après voudrait y rentrer,
Ainsi agirait l'ermite qui vient de quitter le siècle,
S'il sortait de sa solitude pour rentrer dans le monde.

«Non, jamais plus je ne reprendrai la vie mondaine ; ma résolution est inébranlable.»

À ces mots, les deux ministres s'éloignent de quelques pas et se demandent à quelle résolution s'arrêter. «Nous sommes envoyés par Sa Majesté, se disaient-ils, nous avons reçu l'ordre de ramener le prince, et voici que notre mission échoue ; qu'aurons-nous à dire au retour ? Laissons donc ici cinq de nos suivants, hommes de confiance, qui seront chargés de protéger et de servir le prince avec beaucoup de discrétion et comme à son insu.» Sur ce, ils appellent Kiao Tch'en-jou 憍陳如 (Kaundinya) et quatre autres, puis leur demandent s'ils consentent à rester dans ce pays avec Siddhartha. Ils le promirent et se montrèrent attentifs à remplir ce rôle délicat. Les deux ministres reprirent alors la route de Kapilavastu (1).

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XIX ; liv. XX, pp. 1-4 ; liv. XXI, p. 1-6. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. III, pp. 46-49.

ARTICLE IV.

DISCUSSIONS DOCTRINALES ET VOYAGES.

§ 1. ENTRETIEN AVEC ALARA.

Aussitôt après le départ des deux ministres, Siddhartha continua sa route vers Vaisali et arriva dans la solitude où habitait le richi Alara Kalada(1). «Soyez le bienvenu! saint jeune homme», lui dit Alara en l'apercevant.

Après l'échange des salutations d'usage, il pria Siddhartha de s'asseoir sur un paillasson en face de lui, puis la conversation s'engagea sur le sujet religieux.

«Depuis un certain temps déjà, lui dit le vieil ermite, j'ai appris que vous vous proposiez de quitter le siècle, pour mener la vie ascétique et vous affranchir de toutes les séductions des sens, de même que l'éléphant reprend sa liberté en rompant les entraves qui le retiennent en captivité. Votre conduite me paraît d'autant plus admirable, qu'elle est moins conforme à celles des anciens rois qui finirent leurs jours dans la solitude. Ceux-ci ne prirent cette résolution que sur le déclin de l'âge, après avoir bu copieusement à la coupe des plaisirs, après avoir joui longtemps de tous les biens et de toutes les voluptés de la Cour et remis leur royaume entre les mains de l'héritier du trône. Quant à vous, vous renoncez à la royauté avant même d'en avoir savouré les douceurs. — Vénérable maître, reprit le jeune prince, je vois que dans ce monde tous les hommes sont comme des forçats, qui traînent la lourde chaîne, dont les anneaux sont: la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort; ils sont impuissants à briser leurs fers. Je cherche pour moi et

(1) Ci-dessus, p. 84.

pour eux le chemin de la délivrance. — Mais, lui dit un disciple d'Alara, pourquoi avez-vous quitté votre famille et tout ce que vous avez de plus cher au monde pour venir ici? — Parce que, répondit Siddhartha, j'ai reconnu la fragilité de tous ces biens qu'il me faudra quitter, et je viens ici pour trouver le vrai bien, le bien permanent.» Alara lui répondit: «Puisque vous désirez sortir du bourbier où sont enlisés tous les humains et briser les chaînes qui les tiennent en esclavage, je vais vous exposer le moyen à prendre. D'après moi, il faut étouffer la concupiscence qui séjourne dans le cœur humain comme le dragon dans les eaux et détruit toute intention droite, tout effort vertueux. Celui-là seul qui a le courage de s'affranchir de la concupiscence, pourra mener une vie pure (1).»

Alara poursuivit son discours et exposa son système avec plus de précision: «Tout homme qui veut devenir un ascète accompli, doit quitter sa maison, se retirer dans la solitude, mendier sa subsistance, observer les préceptes de la vie érémitique, puis monter par les quatre degrés d'abstraction, qui sont comme quatre étapes différentes dans le chemin de la contemplation:

«1ère étape. — Ne se plaindre ni des habits, ni de la nourriture ou du lit; se retirer dans la solitude, éloigner de son esprit toute affaire distrayante, toute affection désordonnée, tout désir, et se fixer dans la méditation.

«2e étape. — Trouver peu à peu la joie dans l'abstraction; puis, par la force de cette abstraction, rejeter loin de soi tout désir, toute irritation, toute haine.

«3e étape. — Supprimer toute joie sensible, pour se borner à la jouissance de la vérité connue.

«4e étape. — Supprimer même cette jouissance intime; n'admettre ni ne désirer aucun plaisir, aucune tristesse, vivre complètement détaché et «cesser de penser»; alors, on touche au port de la "délivrance", on a atteint la véritable sagesse. Tel

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XX, pp. 6-16.

est l'enseignement de tous les maîtres en ascétisme; cette voie est donc sûre.»

Siddhartha reprit: «D'après ma manière de voir, cette théorie ne résout pas complètement le grand problème de la délivrance, car il reste encore une possibilité de revivre. Une graine jetée en terre ne se développe pas si les conditions atmosphériques lui sont défavorables, mais elle produit une tige toutes les fois qu'elle se trouve dans des conditions favorables pour sa germination. Ainsi se pose la question pour le cas présent, car le *moi* reste, lors même que je cesse de penser, et ce *moi* est la semence d'une nouvelle existence.

«Après la cessation de toute opération mentale, je vous demande si le *moi* existe encore ou non?

« S'il n'existe plus, ne me parlez pas de cessation de pensée: qui n'est plus ne pense plus.

«Si le *moi* existe encore: ou bien il a connaissance de son existence, ou bien il n'en a plus connaissance. S'il n'en a plus connaissance, alors il est de même nature qu'une herbe ou un arbre. S'il en a encore connaissance, alors ce n'est pas la complète délivrance, car aussi longtemps que le *moi conscient* subsiste, la source de la moralité n'est pas tarie, je ne suis pas à l'abri d'une nouvelle transformation, le danger de renaître et de mourir n'a pas disparu.

«Je fais abstraction de mon *moi*, dites-vous; mais votre manière même de parler suppose que ce *moi* existe encore, car c'est *moi* qui fais abstraction. Donc il subsiste, et s'il subsiste, il est inséparable de toutes les misères de la vie, de même que la chaleur ne saurait se séparer de la flamme. Qui veut la parfaite délivrance des maux, doit anéantir l'existence personnelle, le *moi* (1).

(1) Quoi qu'il en soit de la conception du nirvana d'après le bouddhisme chinois dégénéré, la pensée de Çakyamouni est bien nette: c'est l'extinction de l'existence personnelle. Cet entretien avec Alara nous en fournit une preuve manifeste.

La discussion tomba ensuite sur l'origine du monde : le monde existe-t-il par lui-même, ou a-t-il été créé?

Alara exposa sa croyance à la création de tous les êtres par Ivara, l'Être suprême, tout puissant, immense, sans commencement et sans fin, indépendant arbitre souverain de la vie et de la mort, maître du monde, créateur et seigneur de l'univers.

«Admettez, si vous le voulez, ajouta-t-il, que l'origine du mal soit un mystère : cependant l'existence d'un créateur n'en subsiste pas moins. En effet, ou c'est le karma (somme des mérites et des démérites) qui existe avant le corps, ou c'est le corps qui préexiste au karma. — Si le karma a existé avant le corps, d'où vient-il? qui l'a fait? — Si le corps a préexisté au karma, il est donc indépendant de lui, et il doit avoir une cause, un créateur.»

Çakyamouni, laissant de côté toute discussion théorique, remit la question sur le terrain purement pratique :

«Laissons là, si vous le voulez, toutes ces argumentations théoriques : je me pose en médecin qui constate les maux dont souffre l'humanité, et je veux la guérir. Je constate que les hommes gémissent sons le lourd fardeau des renaissances et de toutes les misères inséparables de la vie : je veux trouver un moyen de les délivrer pratiquement, efficacement. Peu m'importe si cet état de choses a eu un commencement ou non ; je veux y mettre un terme (1).»

Un des disciples d'Alara félicita Çakyamouni et lui dit : «Au reste, toutes les discussions théoriques n'aboutissent d'ordinaire à rien de pratique et de fructueux ; votre sagesse vous inspire le plus sage procédé à suivre présentement.

— Donc, continua Siddhartha, je cherche un système pratique et sûr d'éviter le malheur des renaissances, un port assuré où nous serons à tout jamais à l'abri de toute "revie".

(1) Voilà bien le dernier mot du bouddhisme. Délivrer les êtres des malheurs de la vie et de la vie elle-même, sans se préoccuper de leur origine première.

Exposez-moi, s'il vous plaît, votre manière de voir sur ce point unique. »

Alara lui répondit que cette idée étrange, cette tentative de sortir définitivement du cycle des existences, lui paraissait chimérique.

«Comment? riposta Çakyamouni; il n'y a qu'un instant vous affirmiez que votre système conduit à un état de stabilité définitive; pourquoi maintenant retirez-vous ce que vous avez avancé? — Cette stabilité définitive est celle du grand Brahma dans son ciel. Il existe nécessairement, il est la quiétude essentielle, sans origine et sans fin, sans limites, tout puissant, immuable, incorruptible. — Alors, riposta Siddhartha, que devient-il, votre Brahma créateur, quand à la fin du kalpa le mont Sumeru lui-même et le ciel d'Indra s'abîment dans le cataclysme universel?»

Alara se contenta de sourire et ne répondit point à cette dernière objection (1).

Un des disciples d'Alara chercha à autoriser la doctrine de son maître, en citant les noms des plus célébres richis, qui atteignirent la sagesse suprême par les moyens indiqués et finalement arrivèrent à la délivrance et entrèrent dans les rayons solaires. — «Qu'entendez-vous par ces mots: entrer dans les rayons solaires? Puis, comment conciliez-vous ce culte rendu à vos richis avec le culte dû à votre Dieu unique et créateur?»

Le disciple, voyant que Çakyamouni ne goûtait pas leur système, se leva de son siège et le pria d'exposer son propre système. Alara,par politesse, l'invita à partager avec lui la charge d'instructeur de sa communauté. Siddhartha, convaincu de l'inefficacité de la doctrine d'Alara, se sépara de l'assemblée et partit (2).

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXII, pp. 3-12. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. III, p. 49.

(2) Nous trouvons dans cette discussion les deux points essentiels qui feront la différence entre le Brahmanisme et le Bouddhisme, c'est-à-dire: la négation de la création et l'entrée au nirvana.

§ 2. DISCUSSION AVEC UDRA RAMAPUTRA.

Siddhartha apprit qu'un autre ascète de grand renom, nommé Udra Ramaputra, tenait école dans un lieu solitaire non loin de Rajagriha: c'était le fils aîné du célèbre ermite Rama.

Il résolut de lui faire visite. Il se mit donc en route, passa le Gange et arriva à la demeure d'Udra.

Le système de celui-ci consistait dans l'absolue rupture avec toutes les relations extérieures et dans l'absence de pensée. Siddhartha eut vite reconnu qu'une telle théorie ne supprimait pas les misères de la vie et n'aboutissait point à la délivrance finale; en conséquence, il quitta son interlocuteur.

Cinq des disciples d'Udra abandonnèrent leur ancien maître et s'attachèrent à la personne de Siddhartha; ils vécurent dans un bois voisin d'Uravilva pendant les six années de pénitence de l'ermite, et ne le quittèrent qu'au jour où il rompit son jeûne.

---

§ 3. VERS LE MONT PANDAVA.

Çakyamouni s'achemina vers le mont Pandava; il chercha un lieu favorable pour se reposer, puis il s'assit à l'ombre d'un arbre, les jambes croisées, modestement recueilli; son front parut comme auréolé d'une vive lumière. De profondes réflexions se succédaient dans son esprit: «Jusques à quand, se disait-il, traînerai-je le lourd boulet des misères humaines? Quand pourrai-je arriver à dissiper les ténèbres de l'erreur et à tirer tous les êtres de la roue des transmigrations? Quand parviendrai-je à la parfaite délivrance?»

Pendant qu'il méditait ces hautes questions, les gens venus sur la montagne pour couper des herbes, les pâtres, les voyageurs, demeuraient tous émerveillés en contemplant la glorieuse auréole

qui entourait son corps brillant comme l'or. «Sûrement, se disaient-ils, c'est un personnage extraordinaire qui vient d'arriver sur cette montagne; ne serait-ce point l'esprit gardien du mont Pandava?» D'autres disaient: «C'est le richi de cette solitude ou l'esprit du sol, car sa majestueuse dignité surpasse celle d'un mortel (1).»

---

§ 4. SIDDHARTHA MENDIE DANS LES RUES DE RAJAGRIHA.

Siddhartha passa la nuit sur la montagne. Le matin venu, il ajusta ses habits et se disposa à entrer dans la capitale du Magadha pour mendier sa nourriture et commencer sa vie d'ermite. Il lui manquait le bol traditionnel dont se servent les ascètes pour quêter leur subsistance. Soudain ses yeux tombèrent sur une large pièce d'eau couverte de fleurs de lotus. Il pria un homme qui se trouvait sur le bord, de bien vouloir lui donner une feuille de ces plantes aquatiques. Ce brave homme s'empressa d'accéder à sa demande, et Siddhartha, sa feuille de lotus en main, entra dans la ville pour demander l'aumône.

Le peuple, en le voyant quêter dans les rues de la ville, fut frappé de sa dignité et de son grand air; bientôt il se forma un attroupement autour de lui: marchands, consommateurs, voyageurs, tous voulaient le voir, l'entendre. Siddhartha était alors dans la fleur de sa jeunesse: il venait de quitter son palais, son teint était frais et sa personne pleine d'attraits.

En parcourant les rues de cette grande cité, Bouddha pensait: «Toute cette multitude d'hommes court à la perdition, sans espoir de salut, ballottée sur la mer houleuse de la vie, indifférente sur son triste sort, sans guide pour la diriger,

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXII, pp. 12-17.

ensevelie dans les ténèbres de l'erreur et incapable de se tirer de cette lamentable condition. » Ces pensées allumèrent dans son cœur un vif sentiment de commisération et le fortifièrent dans sa résolution de travailler au salut du monde. Il parcourut ainsi les rues de la ville, mendiant de porte en porte, puis retourna au pied du mont Pandava, où il s'assit sous un arbre, au bord d'une fontaine, pour prendre son repas. Sa réfection terminée, il se lava les pieds et les mains, gravit le flanc de la montagne et choisit un lieu d'où la vue s'étendait sur un beau paysage. Là, il s'assit sur l'herbe, les jambes croisées et le visage tourné vers l'est ; les arbres étaient en fleurs, les oiseaux voltigeaient de branche en branche.

---

§ 5. L'ENTREVUE AVEC BIMBASARA, ROI DU MAGADHA.

Rajagriha (Rajgir) était la ville capitale et la résidence royale du Magadha ; le roi qui gouvernait alors s'appelait Bimbasara. Jadis il avait formulé cinq vœux :

1° Arriver jeune encore à la dignité royale.

2° Voir naître un bouddha durant son règne (1).

3° Avoir l'honneur de lui faire l'aumône.

4° Entendre sa prédication.

5° Arriver à la connaissance de sa loi.

Du haut d'une tour de son palais, il avait aperçu Siddhartha, entouré d'une foule nombreuse, s'avançant avec calme et dignité par les rues de la ville, brillant de clarté comme une perle lumineuse au milieu de la nuit. « Je n'ai point vu de ma vie, dit-il à son entourage, un homme aussi beau et aussi majestueux. Allez, mes seigneurs, demandez-lui qui il est, d'où il vient et quel est son nom. » Dès qu'il eut reçu les renseignements désirés, il comprit que ses vœux allaient être exaucés.

(1) Ce vœu laisserait supposer que ces idées de bouddhas sauveurs existaient déjà avant Çakyamouni.

Il s'informa minutieusement du lieu de sa retraite et se proposa d'aller en personne lui présenter ses hommages.

Le roi Bimbasara monta donc sur son char, traversa sa capitale et alla trouver l'ascète sur le mont Pandava. Arrivé devant lui, il le salua avec respect. Siddhartha, avec une aimable distinction, lui rendit son salut, lui souhaita bonheur et prospérité, puis s'informa du motif de sa visite. «Je viens vous prier d'éclaircir certains doutes qui ont surgi dans mon esprit, et vous demander qui vous êtes. Êtes-vous Brahma, Sacra, un deva, ou un esprit céleste? — Je ne suis ni deva, ni Brahma, ni Sacra, répondit-il; je suis un ermite menant une vie conforme à sa vocation. — Mais comment pouvez-vous abandonner votre palais, renoncer à toutes les joies humaines, vous, brillant de jeunesse et de santé? Comment vous, un prince de race royale, osez-vous vous exposer ainsi aux intempéries de l'air, à la dent les bêtes fauves? — Maharaja, reprit Çakyamouni, ne me parlez plus de ces contes; depuis longtemps de tels arguments n'ont plus prise sur moi; les plaisirs dont vous me parlez sont vains et illusoires, ce ne sont que des voleurs et des brigands, des imaginations d'un esprit malade, des songes de femme, qui ne peuvent tromper que des gens stupides. Pour moi, je crains le démon de la renaissance, les démons de la vieillesse, des maladies et de la mort, et n'ai point d'autre crainte (1).»

Bimbasara, ravi de tant de vertu, s'inclina devant lui et lui offrit gracieusement de subvenir à son entretien journalier, pour tout ce qui concerne la nourriture et le vêtement. Le jeune ascète remercia le roi de ses prévenances charitables et lui annonça qu'il ne tarderait pas à quitter ce pays pour travailler à l'exécution de son grand projet. Le roi ne douta pas du succès final, aussi se recommanda-t-il à son bon souvenir pour le temps où il serait arrivé à l'illumination.

Siddhartha le lui promit et le roi rentra dans son palais.

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXIII, pp. 1-12.

Bimbasara était le 5e roi de la dynastie Saisunaga, qui compta 10 rois et dura 362 ans (*Vishnu Purana*, liv. IV, chap. 24 (1)).

ARTICLE V.

LES SIX ANNÉES DE PÉNITENCE ET DE SOLITUDE.

Les discussions philosophico-religieuses que Siddhartha venait d'avoir avec les célèbres ascètes Bagava, Alara et Uruda, avaient mis en évidence le côté faible de leurs systèmes ; fixé désormais sur l'insuffisance de la doctrine des brahmes, il méditait dans son esprit une tentative de réforme du brahmanisme, impuissant, disait-il, à procurer la délivrance dèfinitive des misères humaines. La "délivrance", voilà l'idée mère et directrice de son système. Le grand obstacle à vaincre, c'est l'ignorance, racine dernière de tous nos maux (2) ; il faut donc extirper cette racine funeste et acquérir la science suprême ou l'illumination. Or la science du bouddha n'est pas une science infuse ; il doit l'acquérir par son énergie personnelle, l'emporter de haute lutte. Dans ce but, il entreprit le dur projet de surpasser, si possible, les mortifications des brahmes pénitents, afin de se créer une réputation de sainteté supérieure à la leur, et d'acquérir ainsi l'ascendant nécessaire pour se poser en novateur autorisé par le prestige de sa réputation.

Çakyamouni s'éloigna donc du mont Pantava et fit route vers la cité de Gâya. Arrivé à la montagne de Gâyasirsha, tout près de cette ville, il prit des herbes, s'en fit un siège et s'assit au pied d'un arbre.

Trois pensées principales occupèrent son esprit :

---

(1) Cf. *Journal of the Royal Asiatic Society*, année 1877, p. 177. — *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XIV, pp. 1-6. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. III, p. 48.

(2) Cf. système des douze échelons, ci-dessus, chap. I, art. XI, p. 65, note.

1° Nul ascète ou brahme n'arrivera jamais à la parfaite sagesse, s'il se laisse dominer par ses passions, et s'il garde encore dans son cœur quelque affection déréglée pour le mal. Le feu n'a pas prise sur le bois mouillé ou sur la fiente de bœuf non desséchée (1) ; de même, se dit-il, la flamme de la sagesse ne saurait s'allumer dans un cœur passionné et affectionné au mal.

2° Tout ascète ou brahme qui veut parvenir à la sagesse, doit étouffer en lui-même les désirs coupables de ses instincts pervers ; pour ce faire, il ne doit pas craindre de recourir aux moyens énergiques de la mortification.

3° Il ne suffit pas de s'abstenir du mal et des mauvais désirs, il faut encore désirer la sagesse pour en faire bénéficier les autres.

Celui qui éprouve en soi de telles dispositions est mûr pour la science suprême ; il ressemble à un bois sec facilement inflammable.

Après avoir médité ces trois points, Siddhartha descendit de la montagne, traversa quelques hameaux et entra dans le village de Uravilva, pour mendier sa nourriture.

D'abord, il pria un potier de bien vouloir lui faire l'aumône d'un bol en terre cuite, dont il ferait usage pour recueillir de porte en porte les aliments que les personnes charitables lui donneraient.

Puis il se mit à la recherche d'un site avantageux, agréablement placé, solitaire, ni trop loin ni trop près du village, pour qu'il pût sans peine se procurer les aumônes nécessaires à sa subsistance. Son choix fut vite fait : il trouva un petit bois peu éloigné du village de Uravilva, près des bords de la rivière Nairanjana ; de cette solitude, le regard embrassait la vallée et les sites charmants des alentours ; là, loin du bruit, du tumulte,

(1) La fiente de bœuf desséchée est un combustible très communément employé dans beaucoup de régions de l'Asie.

Fig. 10.



Les six années de pénitence au désert. (p. 99)

du va-et-vient des importuns, il pourrait s'appliquer tout entier à l'exécution de son projet.

Là, s'étant assis sur l'herbe au pied d'un arbre, il repassa dans son esprit toutes les pratiques usitées jusqu'alors par les ascètes qui s'étaient épris du désir d'atteindre la parfaite sagesse. Devant les regards de son imagination, il vit défiler cette longue suite de pénitents couverts de haillons, de peaux de bêtes, de feuilles d'arbres, ou même exposés dans un état de nudité complète aux injures de l'air, pratiquant des jeûnes rigoureux, se nourrissant d'aliments révoltants pour la nature, d'excréments, de pourriture ; se tenant soit debout, soit assis, soit sur un seul pied, ou même rampant à terre et broutant l'herbe comme des animaux. Les uns se roulaient dans les épines, les autres s'immergeaient dans l'eau ou vivaient comme les fauves dans des cavernes, le corps ulcéré, défiguré par de révoltantes macérations.

Venant ensuite à considérer que tous ces ermites pénitents n'avaient pas trouvé la vraie route de la délivrance, il se sentit le cœur plein de pitié et résolut d'entreprendre un genre de vie plus rigoureux encore, dans le but de trouver la vraie sagesse.

La gatha résume ainsi les sentiments de son âme :

Poussah, arrivé près de la rivière Nairanjana,
Va s'asseoir sur la rive pour y trouver la solitude ;
Réfléchissant que tant de pénitents ont fait fausse route,
Il entreprend sa rude tâche de réformateur.

Immobile au pied d'un arbre, exposé au vent et à la pluie, nu-pieds, les jambes croisées, le buste droit, la bouche fermée, les dents serrées, la langue collée au palais, l'esprit tendu ; aucune incommodité n'était capable de lui faire remuer ses mains modestement posées. Les yeux baissés, le cœur en repos, il ne prenait pas même la peine d'essuyer les excréments que les oiseaux laissaient tomber sur lui pendant qu'ils couvaient leurs œufs. C'est ainsi qu'il s'efforçait de provoquer cet état pathologique que les ascètes du temps nommaient "absorption".

Sous la pression de si violents efforts, la salive s'échappa de sa bouche, la sueur inonda tout son corps ; se voyant ainsi baigné de sueur, il redoublait la tension de toutes ses facultés, gardant sans interruption la même attitude fixe, pour arriver à se figurer qu'il était débarrassé de tout désir et de toute pensée. Il en vint même à se boucher le nez, la bouche et les oreilles, retenant sa respiration et son souffle, pour s'isoler entièrement de l'extérieur. «Maintenant, pensait-il, j'ai atteint la véritable absorption.» Il saisissait ainsi tout son être dans une étreinte désespérée, pour le réduire, l'annihiler, comme un homme vigoureux qui tiendrait son ennemi dans ses puissantes mains et essaierait de le brûler vif, en le maintenant au-dessus d'un brasier. Plusieurs fois on le crut mort ; tous les gens de la contrée venaient pour voir cet ascète, qui reculait pour ainsi dire les bornes de la pénitence ; on ne l'appelait plus que le «Grand ascète». Il en arriva même à se priver de toute nourriture pendant un temps invraisemblable ou à ne manger chaque jour que quelques graines de sésame ou quelques grains de riz.

Tout près du village de Urivalva habitait un brahme de haute caste nommé Senayana ; il avait pris le nom de la ville dont Bimbasara lui avait confié l'administration. Il avait pour hôte un autre brahme, natif de Kapilavastu et nommé Deva, venu le trouver pour affaires administratives. Deva fut un jour témoin des pénitences de l'ermite et le reconnut : «C'est, dit-il, Siddhartha, notre prince héritier, qui s'est retiré dans la solitude. — Grand brahme, lui dit Siddhartha, voulez-vous avoir la charité de me procurer un peu de millet, afin que chaque jour je puisse prendre le *quod justum* de nourriture suffisant pour ne pas mourir de faim?» Le brahme le lui promit, et pendant six années entières, il lui fit distribuer chaque jour une petite portion de millet.

Après six ans passés dans les travaux de la pénitence, Siddhartha était ridé, émacié ; il se traînait péniblement comme un

vieillard de 80 ou 90 ans, qui n'a plus qu'un souffle; ses pieds et ses mains n'obéissaient plus aux ordres de sa volonté.

Ainsi voit-on une pastèque séparée de sa tige avant la maturité, se faner et se dessécher au grand soleil. Ses yeux avaient perdu le brillant du regard et ressemblaient à la pâle lueur des étoiles, reflétée dans l'eau d'un puits profond. Tous ceux qui l'approchaient étaient saisis d'étonnement et de révérence à la vue des terribles austérités du "Grand ascète" (1).

Six années s'étaient écoulées. Suddhodana, au retour du printemps, sortit de sa capitale pour visiter ses jardins de plaisance.

En contemplant les beautés de la nature, il sentit soudain son cœur se remplir d'une amère tristesse: «Hélas! se disait-il, depuis six ans mon fils Siddhartha m'a quitté: où est-il maintenant? Seul dans une forêt sauvage, au milieu des tigres, des loups et des lions, jour et nuit exposé à leur dent cruelle; oui, cette pensée empoisonne tous les jours de ma vie.»

À ce moment précis, Siddhartha avait poussé si loin ses jeûnes et ses privations, qu'il ne lui restait plus que les os et la peau. Il voulut se soulever de son siège d'herbes, mais ses forces le trahirent, il tomba à terre épuisé. Un des devas terrestres le crut mort et courut avertir le roi Suddhodana: «Votre fils qui a renoncé au monde, vient de rendre le dernier soupir.»

Ces paroles à peine achevées, un second deva mieux informé fit entendre sa voix et dit: «Il n'est pas encore mort, mais il ne lui reste plus que sept jours à vivre.» Le roi, bouleversé par ces voix d'en-haut, réunit à la hâte tous les membres de sa famille, et tint conseil pour délibérer sur les moyens à prendre en cette extrémité.

Udayi, fils d'un ministre de la Cour (ci-dessus, p. 174, n.1), se proposa au roi pour remplir l'office de délégué auprès du prince héritier et l'exhorter à rentrer au palais.

«Va, lui dit le roi, exhorte-le à revenir. S'il refuse d'écouter

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXIV, pp. 6-17.

mes prières, ne reviens pas ici : ta présence redoublerait mon chagrin. »

Udayi quitta la capitale et se rendit à Uravilva, sur les bords de la rivière Nairanjana. Là il rencontra Kaundinya et les quatre autres richis qui vivaient dans le voisinage (1) ; il demanda où habitait Siddhartha.

L'ermite lui indiqua le lieu de sa retraite. « Qui est à votre service? ajouta Udayi. — Notre serviteur se nomme Asvajit. » Udayi s'adressa alors à cet homme et le pria de bien vouloir le conduire auprès du prince.

Asvajit s'excusa, disant : « Depuis six ans qu'il pratique la pénitence dans ces lieux, je ne l'ai pas vu une seule fois lever ses regards vers Kapilavastu, son pays natal ; pourquoi lui parler de ces troublants souvenirs? Allez plutôt vous-même dans le bois d'Urivalva, et faites-lui part du message envoyé par son père. »

Udayi entra dans le bois indiqué. En apercevant le corps décharné du prince, ressemblant à un squelette ambulant, sa figure terreuse, ses yeux éteints, il éleva les deux mains et s'écria : « Hélas! est-ce donc là le prince des Çakyas? Juste ciel! dans quel état est-il réduit! Et cela en pure perte, puisqu'il n'a point atteint l'illumination désirée. » Ces lamentations attirèrent l'attention de Siddhartha : « Qui vient ici gémir et se lamenter? dit-il. — Prince vénéré, je suis Udayi, envoyé par le roi, votre père, pour vous inviter à rentrer au palais. — Trêve à ces gémissements, reprit Siddhartha. Je n'ai pas encore touché le but, je ne suis pas encore affranchi des liens de la vie et de la mort ; mais que mon corps soit broyé et pulvérisé comme des grains de sésame ou de moutarde, si je n'atteins pas l'illumination et si jamais je manque à mes serments en quittant cette solitude. Si je meurs à la tâche, vous pourrez alors emporter mes restes à Kapilavastu, et vous direz au roi :

(1) Ci-dessus, p, 87.

«Voici les reliques de celui qui est mort à la peine sur le rude «sentier de l'illumination.» De plus, sachez qu'un deva vient de m'apprendre pendant un songe, qu'après sept jours j'arriverai au but; j'ai confiance. Donc retournez à la capitale et que la question soit réglée.»

Udayi reprit la route de Kapilavastu, et fit savoir au roi que le prince persistait avec opiniâtreté dans sa résolution, mais qu'il n'était pas mort comme le roi le craignait. Suddhodana reprit: «Puisque mon fils vit encore, je sens la joie renaître dans mon cœur.»

Pendant cette longue période, Mara, le tentateur, avait bien essayé de le détourner de son projet, mais ses efforts n'avaient pas eu de succès (1).

Le récit qui précède est moins imagé dans la *Vie* chinoise. L'auteur, s'appuyant sur des textes différents, mais supposant toujours que Kaundinya est l'un des cinq serviteurs restés au service du prince après le retour des deux ministres de Suddhodana, raconte les faits de la manière suivante:

Kaundinya et ses quatre compagnons, témoins des austérités prolongées de Siddhartha, députèrent l'un d'entre eux pour en informer le Grand Précepteur du palais, et celui-ci en parla au roi. «Hélas! s'écria Suddhodana; que je suis infortuné! Pourquoi faut-il que le prince renonce au trône et se livre à une telle détresse dans une sauvage forêt, loin de tous les êtres chéris qu'il persiste à ne plus revoir?» Suddhodana fit part de cette triste nouvelle à la reine Pradjâpati et à la princesse Yasôdharâ, qui, touchées de compassion en apprenant les jeûnes de Siddhartha, lui députèrent l'écuyer Tchandaka, avec mission de faire parvenir à l'ermite des véhicules chargés de céréales (2).

Quand l'écuyer, avec son chargement, fut arrivé dans la forêt,

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXV, pp. 1-8. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. III, p. 49.

(2) Sur l'image jointe au texte, l'artiste chinois a dessiné des brouettes.

il ne put retenir ses larmes à la vue du visage amaigri du pénitent ; il le supplia d'accepter, au nom du roi, la provision de céréales qu'il était chargé de lui remettre. L'ermite lui fit cette réponse : « J'ai renoncé à la couronne, j'ai quitté mon père et ma mère pour venir dans cette solitude éloignée et m'exercer à l'étude de la vraie sagesse ; comment pourrais-je bien accepter ces vivres ?»

Tchandaka, voyant que le prince s'obstinait dans son refus, renvoya le convoi de vivres et resta attaché au service de Siddhartha.

ARTICLE VI.

RUPTURE DU JEÛNE.—BAIN.

Après six années de luttes sans trève pour s'affranchir de toutes les exigences corporelles, voyant qu'il n'approchait pas du but, Siddhartha fit les réflexions suivantes :

«Dans la voie des privations les plus accablantes pour la nature, j'ai dépassé tout ce qui a été tenté jusqu'ici par les ascètes ou les brahmes du passé ; ceux qui me suivront n'atteindront pas non plus le degré de mortification et de pénitence où je suis parvenu : puisque je reconnais maintenant que cette voie ne m'a pas conduit à l'illumination, quelle route dois-je suivre pour y parvenir ?

«Par ailleurs, en recueillant mes souvenirs, je me rappelle que, pendant une promenade à la campagne, après avoir examiné les travaux des laboureurs, je me retirai sous un "jambu" (1), j'entrai en contemplation et j'atteignis le premier degré, ou la joie dans l'abstraction.

«Pourquoi aujourd'hui ne prendrais-je pas le même moyen

(1) Ci-dessus, p. 51.

pour monter les degrés suivants, jusqu'à la plénitude de la science ?

«Mais, comment pourrais-je obtenir la joie, alors que mon corps est épuisé, abreuvé de tourments (1) ? Je reconnais la nécessité de prendre une nourriture abondante pour réparer mes forces qui m'abandonnent : je pourrai alors continuer ma tâche et arriver au résultat désiré. »

Sa résolution prise, il avertit le brahme Deva que, son intention étant de changer de régime, il le priait de lui procurer des aliments plus substantiels, pour réparer ses forces. Celui-ci reprit : « Mon état de fortune actuel ne me permet guère de vous fournir l'alimentation que vous désirez. Adressez-vous plutôt au gouverneur militaire Senapati ; je suis sûr qu'il se fera un plaisir de subvenir à tous vos besoins. » Deva se chargea, du reste, de lui adresser cette demande.

Senapati avait deux filles. L'aînée s'appelait Nanda et la plus jeune Bala ; toutes deux étaient remarquables pour leur grande beauté et pour les charmes de leur personne. Déjà elles connaissaient de réputation le prince de Kapilavastu, elles avaient même demandé à leur père la faveur de devenir un jour les épouses de Siddhartha.

Le brahme Deva n'eut pas plus tôt exposé la demande de l'ascète pénitent, que Senayana dit à ses deux filles : « Voici une circonstance propice qui vient s'offrir à vous, pour favoriser l'accomplissement de vos espérances ; préparez donc des aliments succulents et allez les lui présenter. »

Les jeunes filles prirent de l'huile et du miel, des mets exquis et parfaitement apprêtés, puis allèrent les offrir à l'ermite. Çakyamouni les accepta avec reconnaissance ; son corps, fortifié par cette offrande charitable, sembla renaître à la vie, de même

(1) «Si par cette voie j'arrivais à la sagesse, les hérétiques diraient que pour arriver au nirvana il faut se laisser mourir de faim». – Cf. *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. III, p. 50.

qu'une terre desséchée se couvre de verdure à la suite d'une pluie bienfaisante. Plusieurs jours de suite, elles renouvelèrent leurs bons offices; peu à peu les forces corporelles se développèrent et l'état de prostration où il était réduit ne tarda pas à s'améliorer. Siddhartha demanda à ses bienfaitrices quelle récompense elles attendaient pour leurs soins si empressés. «Votre réputation si justement méritée, reprirent-elles, nous a inspiré le désir de devenir vos épouses.» Siddhartha répondit: «J'ai renoncé à tous les plaisirs terrestres, j'ai quitté mes palais et je veux devenir bouddha pour prêcher ma doctrine au monde; vous devez donc renoncer à vos espérances. — Alors, dirent-elles, quand vous serez arrivé à la dignité de bouddha, nous demandons à être admises au nombre de vos suivantes.» Siddhartha le leur promit et refusa ensuite de recevoir plus longtemps leurs offrandes (1).

Un berger du voisinage s'offrit pour remplir à son tour cet office de charité et lui apporta chaque jour du lait de chèvre. Il planta en terre une branche d'arbre pour lui procurer de l'ombrage. Par la puissance de Bouddha, cette branche prit racine et devint "l'arbre du chevrier", célèbre dans les récits bouddhiques.

Les cinq richis, ses compagnons de solitude, gravement scandalisés de ce qu'ils considéraient comme une défection, le prirent ens dédain; sa vie immortifiée, sa recherche du bien-être, son alimentation abondante, leur donnèrent à penser qu'il renonçait à ses aspirations premières: bref, ils le traitèrent en déchu et prirent le chemin de Bénarès, puis se retirèrent dans le Parc des Cerfs, le Rishipatana, ou Isipatana.

C'était le 16 de la II[e] lune du printemps. Siddhartha, se voyant abandonné des richis et constatant que ses forces revenaient graduellement, pensa qu'il n'était pas convenable de

(1) Les détails de cet incident sont reproduits fidèlement sur les peintures tibétaines de la vie de Bouddha. Cf. J. Hackin, *Peintures...*, t. III.

Fig. 11.



Offrande à Bouddha de lait condensé. (p. 107)

prolonger cette vie relâchée. « Qui pourra donc, se disait-il, me procurer un fortifiant d'une efficacité souveraine, pour me restituer instantanément la plénitude de mes forces et me permettre d'arriver à l'illumination ? »

Le deva *Tso-p'ing* 作瓶, toujours bien informé des désirs de Siddhartha, se transporta dans la maison du chef du village, nommé Naudika, et s'adressa en ces termes à sa fille, Sujata : « Poussah désire manger des mets fortifiants, qui lui permettent d'arriver au point culminant de la sagesse : préparez-lui un consommé de riz et de lait, d'un goût exquis. »

Sujata, heureuse d'exécuter cet ordre, fit descendre dans la rivière ses plus belles vaches, pour les baigner ; elle purifia ses mains pour les traire et fit bouillir le lait jusqu'à réduction d'un bol plein. Pendant la cuisson de ce consommé, les signes les plus extraordinaires se manifestèrent : à la surface du liquide en ébullition, on voyait paraître tantôt les figures d'Indra ou de Brahma, tantôt celles des rois-dragons ou d'autres devas. Si bien qu'un habile devin, témoin émerveillé de tant de prodiges, finit par dire : « Celui qui boira ce lait condensé obtiendra l'illumination. »

Le 23e jour de la IIe lune, dès le matin, Çakyamouni fit sa toilette, puis partit pour Uravilva, où il arriva à la demeure de Naudika, pour demander l'aumône.

Sujata l'attendait près de la porte. Elle versa le riz au lait dans un bol d'or, qu'elle alla offrir respectueusement à l'ascète : « Je vous prie, lui dit-elle, de daigner accepter ce mets que j'ai préparé à votre intention. » Çakyamouni, à la vue de cet aliment délicieux, assaisonné au miel, pensa : « Aujourd'hui, enfin, j'ai trouvé le remède merveilleux qui me restituera mes forces et me conduira au terme tant désiré, à l'illumination. Je fais le serment de délivrer le monde des chaînes de la mort et de l'esclavage de Mara, le Maudit ; je veux faire passer tous les hommes sur la rive de la béatitude. » Siddhartha dit ensuite à sa bienfaitrice : « Après avoir mangé cet excellent aliment, que ferai-je du bol d'or ? » Sujata répondit : « Vénérable, faites-en

l'usage qu'il vous plaira ; je vous prie seulement de l'accepter.»

Çakyamouni sortit donc du village et se dirigea lentement vers le bord de la rivière Nairanjana ; après avoir placé ses provisions de bouche sur la rive dans un endroit très propre, il quitta ses habits et descendit dans la rivière pour s'y baigner. Du haut des cieux, les devas jetèrent à profusion les parfums les plus suaves dans l'eau de la Nairanjana ; des fleurs tombaient des voûtes célestes. Çakyamouni prit ensuite sa tunique, la lava dans le courant de la rivière et voulut gagner l'autre rive ; mais ses forces n'étaient pas encore suffisantes pour résister au courant.

Akuba, le deva d'un arbre planté au bord de la rivière, étendit son bras couvert de bracelets et l'aida à monter sur la rive. Les devas descendirent au bord de la Nairanjana, puisèrent de cette eau qui avait servi au bain de Çakyamouni et l'emportèrent dans les divins parvis pour la vénérer.

La fille du roi-dragon, intendant de la rivière, sortit du fond des eaux, lui présenta un trône précieux sur lequel il s'assit pour prendre l'aliment vivifiant que lui avait préparé Sujata, la fille du chef de village. Son repas achevé, il prit le bol d'or, le jeta dans la rivière, où il surnagea et remonta le courant. «Enfin, s'écria Siddhartha, me voici près du terme désiré ; je serai illuminé (1).»

Le naga de la rivière saisit le bol d'or, puis l'emporta dans son palais comme une relique vénérable ; mais Indra, témoin du larcin, prit la forme d'un garuda au bec de diamant, pénétra dans le palais du naga et emporta le bol d'or dans le ciel, où il fut exposé à la vénération des devas. Aussitôt que Çakyamouni se fut levé de son siège, la fille du naga reprit le trône précieux et le reporta dans le palais de son père, où il fut placé sous un stupa et devint un objet de culte (2).

(1) Le bol d'or du nouveau bouddha doit flotter sur l'eau et remonter le courant : c'est le présage de sa future illumination.

(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXV, pp. 8-17.

Fig. 12.



Bouddha prend un bain. (p. 108)

Les légendes des sutras racontent chacune à leur manière l'épisode que nous venons de narrer. Par exemple :

Indra envoya un songe à Nanda et Bala, filles de Senayana, et leur fit voir une fleur d'une merveilleuse beauté, flottant sur l'eau, puis se fanant. Deux jeunes filles l'aspergèrent et elle reprit sa fraîcheur première.

« Cette fleur, leur fut-il dit, c'est l'ascète Siddhartha, que sa rude pénitence a presque annihilé ; à vous de lui rendre ses forces primitives. » Elles préparèrent du lait condensé qu'elles vinrent lui offrir, se conformant en tout aux ordres reçus. Cet aliment ranima les forces de Siddhartha, qui se sentit en état de poursuivre son projet avec succès.

Depuis de longues années que Siddhartha errait, sans abri, dans les bois, ses vêtements tombaient en lambeaux. Il trouva une vieille toile qui avait servi à envelopper le corps d'une esclave de Sujata, avant la cérémonie de l'incinération : il prit cette répugnante dépouille et chercha de l'eau pour la laver. Un deva, d'un signe de main, fit jaillir une source ; Indra fit émerger une large pierre carrée sur le bord de la fontaine et demanda à Çakyamouni la permission de laver lui-même ce linge sordide.

L'ascète refusa ; il voulait donner lui-même l'exemple à ses bonzes, avant de les obliger dans la suite à laver eux-mêmes leurs habits. Çakyamouni, après avoir lavé son habit, descendit dans la rivière Nairanjana pour prendre son bain : Mara, le roi des démons, suréleva les bords de la rivière, afin d'empêcher le baigneur de remonter sur la rive. Par bonheur, il y avait sur le bord du courant un arbre appelé *a-se-na* 阿斯那 (1) : l'esprit de cet arbre abaissa une de ses branches à la portée de Bouddha, qui la saisit avec sa main et put ainsi remonter sur la rive.

Les devas se disputèrent l'eau qui avait servi pour le bain ; ils en remplirent des urnes, qu'ils portèrent au ciel avec une profonde vénération.

---

(1) Le nom de l'arbre diffère suivant les textes. Ici la phonétisation semble indiquer *l'arjuna*, nom donné par les textes tibétains (Pentaphera ardjuna ou Lakubha du *Lalita Vistara*). Rockhill, p. 30.

Les poissons et les habitants des eaux qui purent s'y plonger, furent réincarnés dans les cieux. Après son bain, Çakyamouni s'assit sous le grand arbre au bord du cours d'eau et s'ajusta sur le corps le vieil habit qu'il venait de trouver.

Le deva *Tso-p'ing* 作瓶 vint lui offrir une chape de bonze: Çakyamouni l'accepta et s'en revêtit.

Au moment où, paré pour la lutte dernière, il allait s'avancer sur le champ de bataille, l'intendant des vents et des pluies balaya les routes et les arrosa; les chœurs des devas entonnèrent des hymnes triomphales, et Brahma lui-même, du haut de son ciel, informa les siens du prochain événement qui allait régénérer le monde.

ARTICLE VII.

LA MARCHE VERS LE LIEU DE L'ILLUMINATION.

Avec dignité et lenteur, Siddhartha s'avance vers l'arène où il doit livrer son dernier combat avant d'arriver à la sagesse suprême. Chemin faisant, il réfléchissait à la méthode qu'adoptèrent les bouddhas passés, et il demeura convaincu qu'il devait s'asseoir sur un coussin d'herbes. « C'est pendant qu'ils étaient assis sur un trône d'herbes qu'ils furent illuminés, lui dit Devaputra. — Qui me donnera cette herbe? » demanda Siddhartha, en regardant autour de lui. Or, voici que Sacra connut son désir: il se transforma en un paysan occupé à couper de l'herbe, tout près de lui, à sa droite; l'herbe qu'il coupait était bleu-vert, semblable à de plumes de paon, et très odoriférante. Siddhartha se rapprocha de lui et dit: « Brave homme, comment vous appelez-vous? — Je m'appelle *Ki-siang* 吉祥 (1), reprit-il. — Ce nom m'est

(1) « Heureux présage », swastika. Cf. *Var. sinol.* n° 3, p. 8.

Fig. 13.



Sacra (Indra coupe) l'herbe qui servira à préparer le siège au pied de l'arbre de la science. (p. 110)

garant du succès de ma noble entreprise», pensa Siddhartha. Puis, de sa voix la plus douce, il lui dit: «Pourriez-vous me donner cette herbe? — Bien volontiers», reprit le paysan.

Il l'offrit à Siddhartha, qui en prit une poignée et continua sa route. À l'instant même où il toucha cette herbe, la terre trembla six fois. Une multitude d'oiseaux planèrent dans les airs: cinq cents oiseaux au plumage bleu-ciel, cinq cents garudas au plumage doré, cinq cents paons, cinq cents grues etc. Une multitude de devas et de nagas, munis de fioles précieuses remplies de parfums célestes, embaumaient les airs et jetaient sur le sol une pluie de fleurs. Réveillé en sursaut par le tremblement de terre, un vieux naga nommé *Kia-tch'a* 迦茶, (1), sortit de son palais pour en étudier la cause. Pendant les kalpas précédents, il avait déjà vu plusieurs des anciens bouddhas; aussi, dès qu'il aperçut Siddhartha, il demeura persuadé qu'il deviendrait bouddha.

La reine *Kin-koang* 金光, épouse de *Kia-tch'a* 迦茶, parut, accompagnée de ses filles et de toute sa cour: toutes portaient à la main des fleurs au parfum exquis, des étoffes aux brillantes couleurs, des drapeaux et des bijoux. Elles vinrent, en chantant une cantate, lui offrir leurs présents et se mirent à genoux devant lui en joignant les mains. Siddhartha dit à *Long-wang* 龍王 (le roi-dragon): «Ta prédiction va s'accomplir; je serai certainement illuminé.» Puis, d'un air majestueux, il s'assit sur son coussin d'herbes au pied de l'arbre de la science (1), se croisa les jambes et prononça ce solennel serment: «Que mon corps soit plutôt coupé en morceaux, si jamais je me lève de ce siège avant d'avoir atteint la suprême sagesse!»

Une lumière étincelante s'échappa du corps du futur boud-

(1) Le Dragon Noir, Kàla naga ou Kalika.

(1) Une vieille pagode près de Gaya, passe pour posséder l'arbre en question, ou du moins les rejetons de la vieille souche. C'est en souvenir de ce fait que les bonzes chinois ont soin de planter un ou plusieurs *pé-kouo-chou* 白菓樹 près de leurs pagodes.

dha et pénétra jusque dans le ciel de Mara, le Maudit. Un chant de victoire accompagna cette vision.

Cette vive lumière et ces chants divins jetèrent l'effroi dans le cœur de l'homicide Mara; mais sa terreur fut au comble après la terrible vision qu'il eut pendant son sommeil. Trente-deux présages de fort mauvais augure se déroulèrent devant lui.

Son palais trembla et devint la proie des flammes, les murs croulèrent, il ne resta qu'un tas de décombres; ses éléphants et ses chevaux périrent, les oiseaux de ses jardins tombèrent morts, les fleurs de ses parterres se fanèrent, les fontaines se desséchérent, les arbres furent renversés.

Il se vit lui-même tremblant de fièvre, le visage livide, le gosier en feu, haletant, ses vêtements couverts de poussière et graisseux; la couronne royale tomba de sa tête; le gardien de son palais se lamentait, tous ses satellites étaient dans la désolation et ses propres fils poussaient de lamentables gémissements. Soudain, les devas font irruption dans l'enceinte de son palais, poussent les gardes l'épée dans le dos: tous prennent la fuite, abandonnant glaives et bâtons, leurs armes gisent à terre brisées en morceaux. Battu, le désespoir dans l'âme, abandonné de tous, livré sans défense à ses ennemis, il vit ses filles défigurées, ses concubines chéries se lamenter, se rouler à terre en proie au désespoir.

Il entendit les funestes prédictions des génies, les chants néfastes des devas; tous ses officiers fuyaient, tout espoir était perdu: il prit la fuite et son auréole s'éteignit. Les cieux se voilèrent, l'air était rempli de nuages et de fumée; il comprit que son règne était fini et que le monde touchait à sa ruine.

Le Maudit se réveilla, tremblant d'épouvante; de suite il rassembla tous ses officiers et tous les fonctionnaires de son palais, leur raconta le songe néfaste qui obsédait son imagination et leur dit: «Je crains que mon règne ne touche à sa fin et qu'un homme d'une grande vertu ne soit né sur terre.»

Au moment ou Çakyamouni s'était assis sous l'arbre de la

science, la terre avait été ébranlée par une horrible secousse. Les devas accourus des cieux suspendirent des oriflammes aux branches de l'arbre, comme pour orner le trône du futur vainqueur.

À la vue de ces préparatifs inaccoutumés, le yakcha, diable gardien du lieu, avertit son compagnon, nommé l'Œil Rouge, de courir en toute hâte avertir Mara, le dieu des kamalokas, que Çakyamouni, fils du roi Suddhodana, marchant sur les traces des bouddhas du passé, s'apprêtait à la lutte décisive et avait résolu de renverser son empire. Le messager partit, rapide comme la lumière, et rapporta à Mara ce dont ils venaient d'être les témoins. Pisuna, après avoir écouté le rapport de l'Œil Rouge, lança une proclamation pour convoquer tous les devas du ciel Kamaloka et les exhorter à combattre courageusement contre Siddhartha, déjà assis au pied de l'arbre de la science, et près d'atteindre l'illumination (1).

ARTICLE VIII.

MARA LE TENTATEUR ET SES LÉGIONS.

Mara mobilise ses armées et leur commande de se trouver prêtes à entrer en campagne. Quel spectacle terrifiant pour un œil mortel ! Des millions et des milliards de génies et de démons à l'aspect redoutable, aux multiples visages, répandaient l'épouvante et la terreur. Ces guerriers hideux étaient armés, les uns d'arcs, de hallebardes, de haches ; les autres de lances, de javelots aux pointes de diamant ; leur tête, leurs mains, leurs pieds, toute leur personne inspiraient une invincible frayeur. Des tourbillons de flammes s'échappaient de leur tête, de leur ventre ; ils poussaient des rugissements redoutables.

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXVI, pp. 1-15. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. III, p. 50.

Plusieurs apparaissaient avec des têtes flamboyantes, un buste enflammé, poussant des cris terrifiants, vomissant des outrages et d'obscènes malédictions, en brandissant de lourds pilons et d'énormes masses d'armes.

Que dire de leur regard? de leurs yeux torves, fixés tantôt en haut, tantôt en bas, brillants comme ceux d'un noir et venimeux serpent? Un infernal rictus découvrait leurs dents longues et acérées; leurs langues pendantes, ou écailleuses, ou roulées en spirales, affectaient les formes les plus diverses. D'aucuns portaient des serpents enroulés autour de leur cou, ou dévoraient des tronçons de reptiles sanglants, de même que les "garudas" becquètent les "nagas" à la surface des mers. On en voyait absorber les membres livides de victimes humaines, boire des coupes de leur sang encore fumant, se repaître ed leurs entrailles. D'autres démons, comme des lions furieux, avaient les yeux verts et brillants, tantôt sortant de leur orbite, tantôt rentrés dans la tête et jetant des flammes quand s'ouvraient leurs paupières. Dans les airs, ils voyageaient sur des volcans et paraissaient tout embrasés; sur terre, ils arrachaient des arbres entiers qu'ils portaient dans leurs mains. Leurs oreilles prenaient des formes d'huîtres, de vases, dressées ou retombantes comme celles des boucs, des éléphants ou des porcs. Aux squelettes ambulants se mêlaient des monstres ventripotents ressemblant à des hydropiques. Chose horrible! parmi ces monstres, plusieurs portaient leurs pieds et leurs mains coupés et suspendus en bandoulière, ou même tenaient leur tête entre leurs mains. Il y en avait qui paraissaient écorchés vifs ou couverts de larges taches de sang; une écume blanche s'échappait de leur bouche, ils mangeaient les métaux les plus durs, comme le cuivre, le fer. Des spectres n'avaient que les os, dégarnis de chair et de peau. Ces êtres répugnants avaient des figures de porcs, d'ânes, de sangliers, de chevaux, de bœufs, de boucs, de rhinocéros, de buffles, de renards, de lièvres, de lions, de tigres, de loups, d'ours, de singes, de léopards, de chats sauvages, de chiens.

Telles étaient les hordes que Mara Pisuna allait lancer à l'assaut (1).

« Vois-tu, dit Mara avec fierté en s'adressant à l'Œil Rouge, vois-tu les redoutables phalanges qui sont à mes ordres? Qui aurait l'audace d'usurper l'autorité que je possède sur le monde? — Siddhartha l'ose, répondit le yakcha; depuis qu'il a pris les aliments préparés par Sujata, il marche à pas rapides vers la suprême intelligence. »

Mara pensa tout d'abord à l'empêcher de fixer son siège sous l'arbre de la science et l'obliger à choisir un autre arbre. Dans ce but, il s'adressa à ses yakchas et leur dit: «Allez, réunissez-vous autour de l'arbre de la science; ne permettez pas à ce blanc-bec de Çakya de s'en approcher.» Ils allèrent s'embusquer près de l'arbre; mais à peine eurent-ils aperçu la majesté de Bouddha, brillant comme un bloc d'or, qu'un chant d'admiration s'échappa de leurs lèvres:

Bien sûr, c'est l'éclat du soleil levant
Rayonnant de majesté comme une montagne d'or.
Plein de compassion pour les devas et les hommes,
Le voici, comme un lion, qui s'avance vers l'arbre.

L'esprit de la forêt reprit:

Vénéré, les mérites de votre karma sont au comble,
Vous avancez lentement vers cet arbre
Pour atteindre les hauteurs sublimes de l'illumination;
Les devas et les hommes sont dans l'attente.

Ces chants divins mirent tous les yakchas en fuite; la terre trembla six fois et Çakyamouni resta seul au pied de l'arbre.

Mara, le Méchant, parut alors devant lui et dit: « Vous, fils de Çakya, je ne saurais souffrir de vous voir au pied de cet arbre où les yakchas, les pisatchas et les putanas se réunissent au milieu de la nuit pour dévorer la chair des humains et s'abreuver de leur sang. Ici, au nord, il y a un bois où les ascètes ont souvent fixé leur résidence; c'est un site agréable; il

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXVI, pp. 15-17.

convient mieux à votre dignité. — Ne sais-tu pas, Mara, que depuis des années j'habite seul dans les forêts, dans les gorges sauvages des montagnes? J'y vis sans crainte, même au milieu de la nuit. D'ailleurs, si j'ai choisi ce lieu, ce n'est pas sans raison, car je sais que les bouddhas précédents ont obtenu l'illumination au pied de cet arbre : j'y viens dans le même but. Je suis persuadé que je n'obtiendrais point la science au pied d'un autre arbre, c'est pourquoi je suis ici et j'y resterai. »

Mara imagina un autre stratagème pour le tromper : il disparut, puis revint le trouver sous la figure d'un messager essoufflé, échevelé, les habits en désordre, apportant des lettres officielles émanant du roi Suddhodana, d'Ananda et des princes de sa famille.

Ces fausses pièces avaient pour but d'informer Çakyamouni, que son cousin Devadatta avait fomenté une rébellion, s'était emparé de Kapilavastu, du palais et de toutes les concubines. Le roi Suddhodana était en prison, tous ses biens avaient été volés et les princes de sa famille chassés de la ville. Les soussignés suppliaient Çakyamouni de rentrer au plus vite pour restaurer l'ordre dans le royaume.

« Hélas! pensa Siddhartha, c'est la luxure qui a poussé Devadatta à s'emparer des femmes du palais ; la méchanceté et l'ambition l'ont porté à usurper le trône de mon père, et les membres de ma famille, cédant à un lâche égoïsme, n'ont pas eu le courage de défendre leur roi. Dans ce monde, tout passe, tout n'est qu'injustice et folie. » Ces considérations le confirmèrent de plus en plus dans sa résolution de quitter à tout jamais ce siècle pervers et d'aspirer à une plus stable destinée. Les devas vinrent le féliciter de cette héroïque résolution.

Mara, se voyant battu sur ce nouveau terrain, rassembla tous ses fils et tint conseil avec eux pour délibérer sur les moyens à prendre pour vaincre l'obstination de Çakyamouni. Ses fils furent d'opinions diverses : les uns se placèrent à droite et partagèrent les idées de Shreshti, les autres à gauche

et furent du sentiment de *Ngo-k'eou* 惡 口, la "Méchante Langue". Une vive discussion s'engagea entre la droite et la gauche. Ce fut Shreshti qui, le premier, prit la parole :

LA DROITE.

Si vous osez toucher le grand serpent endormi,
Si vous osez provoquer l'éléphant ivre de colère,
Si vous osez attaquer le roi des animaux,
Alors, mesurez-vous avec cet ascète.

LA GAUCHE.

(la Méchante Langue.)

À ma seule vue, les hommes perdent courage,
Les arbres se déracinent et tombent sur le sol;
Que dire de cet ermite quand il m'apercevra ?
Il cherchera son salut dans la fuite.

LA DROITE.

Traverser la mer à la nage sans se noyer,
Ou même boire toute l'eau du Grand Océan,
Ces prodiges, ô roi, n'ont rien qui puisse effrayer;
Mais le seul aspect de Poussah glace d'épouvante.

UN MEMBRE DE LA GAUCHE.

Je puis me changer en un guerrier aux cent bras,
Chacune de mes mains peut lancer trois cents flèches;
Roi, mon père, bannissez toute tristesse :
À moi seul, je me charge de chasser cet ermite.

À DROITE.

Quelqu'un eût-il la force du cheval ou de l'éléphant,
Fût-il vainqueur des Pisatchas et des Maharajas,
Devant l'énergie cachée de cet ascète,
Il verra s'évanouir toute sa vigueur.

UN MEMBRE DE LA GAUCHE.

Du haut des airs, je déchaînerai l'ouragan et les tonnerres,
Je puis écraser cet ermite
Et réduire son corps en poussière,
Comme un feu pétillant dévore l'herbe sèche.

INTERRUPTION À DROITE.

Quand bien même vous pourriez renverser le Suméru,
Détruire tous les palais des devas,
Dessécher le vaste bassin des océans,
Faire tomber des cieux le soleil et la lune,

Changer le disque solaire en un glaçon,
Jeter à terre les palais divins;
Vous ne retirerez pas Poussah du pied de son arbre,
Avant qu'il ne soit parvenu à la science suprême.

LA GAUCHE.

Je ferai appel aux mélodies musicales,
Aux charmes séducteurs de la beauté féminine,
Pour infiltrer la concupiscence dans son cœur,
Le tirer de sa contemplation et ranimer en lui les passions.

LA DROITE.

Il a placé tout son bonheur dans la contemplation,
Il trouve ses délices dans l'abstraction,
Tout le réjouit, rien ne lui peut nuire,
Les plaisirs n'exercent sur lui aucune séduction.

Ainsi, chacun défendait son opinion. Mara fit appeler son grand conseiller, le "Sage Maréchal" Bhadrapati, et voulut connaître son avis sur la question. Celui-ci fit remarquer à Mara que tous les devas paraissaient prendre sous leur protection cet ermite, qui du reste portait des signes évidents de sa destinée à l'illumination. «Votre Majesté, ajouta-t-il, doit éviter de molester les saints et les richis : ces persécutions attirent d'ordinaire de terribles châtiments. Voyez plutôt l'exemple de Brahmadatta, qui, pour s'être aliéné le richi Vyasa, vit ses merveilleux jardins dévorés par un feu si terrible, que tous les arbres furent brûlés, et que pendant de longues années, l'herbe ne poussa plus sur ce terrain désolé. Quiconque, dit-il en finissant, porte sur sa personne les signes requis, arrivera sûrement à la sagesse ; toute résistance adverse sera brisée.»

Mara Pisuna sentait la crainte et l'angoisse croître dans son cœur au cours de l'exposé de son prudent ministre, mais la honte d'une défaite ranima son courage ; il adressa à ses troupes une vibrante allocution pour les exhorter au combat : «Que la crainte n'abatte pas votre courage, demeurez calmes et vaillants, je suis au milieu de vous, ayez confiance, je vous mènerai à la victoire. J'irai d'abord, en personne, m'assurer des intentions de mon ennemi.»

Une dernière fois, Shreshti voulut persuader à Mara, son père, de renoncer à sa téméraire entreprise: «Je supplie le roi mon père de ne pas s'attirer l'inimitié de ce fils des Çakyas. Vos innombrables légions et tout leur formidable armement ne pourront gagner les faveurs de la victoire; que pensez-vous faire seul, en face de Siddhartha assis au pied de son arbre, calme, imperturbable, entouré d'une légion de devas, qui, les mains jointes lui présentent leurs devoirs? Il serait plus aisé de peindre un tableau dans le vide, de renverser le mont Suméru avec le doigt, de traverser la mer à la nage, d'un rivage à l'autre, d'enchaîner les vents, de faire tomber sur terre tous les astres du firmament, que d'enrayer le projet de ce prédestiné.»

Mara, le Méchant, irrité par les justes conseils de son fils, lui répondit avec dédain:

Retire-toi; tu n'es plus mon fils, mais mon ennemi.
Ne reparais plus jamais en ma présence;
Puisque ton cœur te porte vers cet ermite,
Va rejoindre le fils des Çakyas (1).

ARTICLE IX.

LES FILLES DE MARA.

Mara, le Méchant, fit venir ses filles et leur dit: «Allez trouver ce descendant des Çakyas et tentez-le de toutes façons pour savoir si la concupiscence est bien éteinte dans son cœur.»

Elles obéirent aux ordres de leur père, vinrent se placer devant Çakyamouni à une distance convenable et usèrent de tous leurs charmes et de toutes leurs séductions pour allumer la convoitise dans son cœur.

Siddhartha demeurait modeste et comme insensible, pur comme l'éclat argentin de la lune sortant des mains de Rahu, le

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXVII, pp. 1-16.

roi des Asuras ; comme les longs rayons d'or qui s'échappent du soleil levant, ou comme une fleur de lotus fraîchement éclose à la surface des eaux ; inébranlable comme le mont Suméru et comme les montagnes de fer qui encerclent l'univers (1)...

Plusieurs racontent que cette bande de fées, qui semblaient sortir du sein de la lumière, perdirent, en punition de leur audace, leur éblouissante beauté, et furent instantanément changées en vieilles mégères aux dents branlantes, à la face ridée ; tous leurs efforts furent inutiles pour rappeler leur première jeunesse.

ARTICLE X.

DERNIÈRES LUTTES ET VICTOIRE.

Les filles de Mara, humiliées et honteuses, retournèrent auprès de leur père et le dissuadèrent de tenter l'entreprise qu'il projetait, l'assurant d'un insuccès inévitable. Mara, l'Homicide, méprisa leur pusillanimité et leur répondit par cette apostrophe :

Qui traverse une rivière doit atteindre la rive,
Qui veut détruire doit saper la base;
Dans la lutte contre l'ennemi, il faut aller jusqu'au bout:
Au bout de ses forces, plus de remords!

Le Méchant retourna de suite auprès de Siddhartha, mit devant ses yeux les prédictions des génies lui promettant l'empire du monde et lui dit : « Levez-vous, prince des Çakyas, quittez ces lieux ; votre destinée est de vous asseoir sur un trône et non pas au pied de cet arbre. Jeune et affaibli comme vous l'êtes, c'est la vie de palais qui vous convient, plutôt que cet affreux désert où pullulent les bêtes sauvages. Ne voyez-vous pas par votre propre expérience combien il est difficile de toucher le but chimérique que vous vous étiez proposé ?» Çakyamouni répondit :

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXVII, pp. 16-17. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. III, p. 50.

Fig. 14.



Les filles de Mara changées en vieilles femmes. (p. 120)

«Ici les anciens bouddhas ont atteint la fixité du nirvana; par ailleurs, je me suis convaincu de la vanité des joies mondaines: je sais qu'elles sont fugitives et n'apportent que tristesse et dégoût; ce sont des fruits de belle apparence qui tombent et pourrissent. Ne sais-tu pas que j'ai quitté toutes mes richesses et tout le luxe de la cour? As-tu jamais vu un homme remettre dans sa bouche les aliments délicats qu'il venait de vomir? Moi, j'ai vomi les richesses, les honneurs, les joies raffinées de la cour; je ne puis plus désormais les goûter: elles m'inspirent l'horreur d'une vomissure.»

Mara, constatant que les jouissances terrestres n'avaient plus d'empire sur ce cœur, lui dit: «Vous êtes le prince héritier d'un trône, de la noble race des Çakyas; n'est-ce pas une honte pour votre famille, de vous voir tendre la main par les rues des villes et des bourgades, vêtu d'un misérable habit de bonze? Si vous êtes devenu insensible à votre réputation personnelle, l'honneur de votre famille pourrait-il vous trouver indifférent? — Pisuna, repartit Bouddha, mon propre intérêt et l'honneur de ma famille sont votre moindre souci; trêve à tous ces vains discours!»

Le Maudit comprit l'inutilité de toutes ses arguties. Il ne lui restait plus qu'un moyen: la violence. «N'entends-tu pas, lui dit-il, la terre trembler sous les pas de mes formidables légions? Lève-toi vite, jeune bonze sans expérience de l'horreur des combats, fuis loin de cet arbre, si tu veux éviter la mort. — Je suis ici, les jambes croisées et comme entouré d'un mur de diamant, tes efforts seront vains.»

Au paroxysme de la colère, le roi des démons fit avancer ses quatre corps d'armée, ses éléphants, ses chars de guerre, ses cavaliers et ses piétons, ses anthropophages yakchas, ses archers, ses lanciers, ses hordes armées de massues, de hallebardes, de sabres. Des milliers, des millions de guerriers de toutes formes, d'apparence effroyable, accourent à la voix de leur maître et sont prêts à risquer le sort des combats. Une clameur sauvage agite

les airs. Les nagas, du haut des nuées du ciel, déchaînent des ouragans et des tempêtes de grêle, des éclairs ardents déchirent la nue, d'effroyables coups de tonnerre ébranlent le sol; on dirait que le monde va tomber en ruines. À la tête de ses terribles phalanges, Mara, le Maudit, sent la nécessité de montrer du courage; il se précipite le sabre au poing et jure de couper Siddhartha en morceaux, s'il ne se lève de son siège et ne s'éloigne de l'arbre de la science.

Rugissant comme un lion furieux, il s'écrie:

Piétons, cavaliers, guerriers de toute arme,
Chefs valeureux, habiles commandants,
Revêtez vos cuirasses, prenez vos boucliers et vos lances!
En avant! Exécutez mes ordres!
Trop tard il implorera ma clémence:
Il ne sera plus en mon pouvoir de lui sauver la vie.

Çakamouni riposte avec calme: «Mara, il te serait plus aisé de changer le vaste bassin des mers, de transporter la terre, de faire tomber des cieux le soleil, la lune et les étoiles, de briser en morceaux le roc du Suméru, d'arrêter le cours des rivières et des fleuves, que de me faire quitter la position que j'ai prise au pied de cet arbre.

Les devas des cieux sont mes protecteurs,
La sagesse est mon arc et mes flèches,
Je te vaincrai avec la même facilité
Que l'éléphant furieux écrase un bambou sec.

L'homicide Mara, excité par une haine implacable, donne sur le champ à ses officiers, à ses chefs de légions, l'ordre d'engager la bataille: «Guerriers, leur dit-il, combattez bravement, arrachez de leurs bases les montagnes et les rochers, déracinez les arbres, prenez vos arcs, vos flèches, vos sabres, vos pilons de diamant, vos massues, vos lances et vos hallebardes, et déchargez une grêle de projectiles sur la tête de ce fils des Çakyas.»

À ce commandement, les généraux d'armée rangent en bataille les yakchas, les rakchas, les pisatchas, les kumbhandas etc.: mille millions de combattants, de toutes formes et de toutes

Fig. 15.



La défaite de Mara. (p. 122)

figures, de tous visages et de toutes couleurs, dont le seul aspect glace d'épouvante et d'horreur. D'affreux cris de guerre s'élèvent du sein de ces légions diaboliques, aux têtes d'éléphants, de chevaux, de chameaux, de bœufs, de buffles, d'ânes, de chiens, de boucs, de sangliers, de loups, de lions, de tigres, de léopards, d'ours, de rhinocéros, de singes, de renards, de chats sauvages, de lapins, de cerfs etc. D'autres ont la forme d'oiseaux de proie, de tortues ou de poissons, de reptiles ou de vers. Parmi ces monstres, les uns ont des têtes d'éléphants sur des corps de chevaux, ou *vice versâ;* les autres sont moitié buffle et moitié âne, moitié chien et moitié sanglier, moitié bouc et moitié loup. Ailleurs, c'est une monstrueuse combinaison du lion, du léopard et du tigre, de l'ours et du renard etc.

On y voit même des spectres sans tête, ou n'ayant qu'une moitié de tête ou qu'une moitié de corps; des corps surmontés de deux ou plusieurs têtes, tantôt manquant d'yeux ou munies d'un, de deux ou de trois yeux flamboyants comme ceux des reptiles. Leurs jambes et leurs bras se multiplient à volonté, les uns rampent, les autres marchent de côté ou en arrière, d'autres même marchent la tête en bas.

Même variété horrible pour la forme et la grandeur de leurs oreilles, de leurs nez de et leur dents. Les oreilles sont droites ou pendantes: oreilles de chèvre, d'âne, de singe ou d'autres animaux; oreilles affectant la forme de feuilles d'arbres etc. Des langues aiguës, tranchantes, incandescentes, sortent de leurs bouches armées de dents démesurément longues et ressemblant à des poignards (1).

L'armée de Mara s'avance, pleine d'ardeur, des quatre côtés de l'horizon; les cavaliers, les chars de guerre ont pris leur position de combat. Quelle étrange bigarrure dans ces hordes guerrières! La couleur de leur peau n'excite pas moins l'étonnement que la couleur de leurs habits. Visages couleur cuivre rouge sur des bustes gris ardoise, des têtes enfumées sur des

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXVIII, pp. 1-19.

corps jaunes, des figures rouge sang surmontant une poitrine noire, ou la peau verte de leur visage se détachant sur des corps blancs. Des corps d'hommes armés de griffes de fauves, des serres d'oiseaux de proie leur tenant lieu de pieds, des peaux de bêtes sauvages adaptées sur des formes humaines. Ces démons portaient des squelettes dans leurs mains; les poils de leur barbe étaient composés d'ossements humains. Alors, des géants plus hauts que des arbres font tournoyer dans leurs mains des armes guerrières; d'affreux serpents sortent du nez, des oreilles, des yeux de monstres nus et se précipitent vers Çakyamouni. Ces démons horribles dévorent des membres sanglants, boivent du sang; du feu et de la fumée sortent de leur bouche comme d'une fournaise, des étincelles de feu s'échappent de leurs cheveux et de leur barbe, comme d'un fer rouge sous le marteau du forgeron.

Ces hordes redoutables s'élancent comme un torrent, avec le fracas d'une chute d'eau tombant du haut des rochers dans une vallée profonde. Une nuée noire vomit de son sein une grêle de flèches et de projectiles, semblable à un cyclone qui se déchaîne et obscurcit le ciel. D'énormes masses de pierre, des troncs d'arbres volent dans les airs, le vent fait rage, on ne voit que des éclairs, on n'entend que le tonnerre, la terre tremble, les astres sont obscurcis, les cieux sont épouvantés. De formidables clameurs retentissent:

«Lève-toi, quitte ces lieux sans retard, ou c'en est fait de ta vie!» Il y eut même des devas qui, saisis de terreur, le supplièrent de fuir. A diverses reprises ces légions farouches renouvelèrent l'assaut, mais toujours sans succès, semblables aux flots écumants, qui pendant la tempête viennent battre le rocher, se brisent en mugissant et retournent chaque fois en arrière, sans avoir pu l'ébranler.

Un roi-dragon nommé *Tch'e-ti* 持 地, «Porte-terre», désireux de voir Siddhartha triompher des tentations de Mara, se tourna vers ce dernier d'un œil courroucé et souffla sur lui un air pestilentiel pour l'obliger à se retirer. Tous les devas des palais

célestes joignirent leurs vœux aux siens, et à la vue des phalanges diaboliques qui remplissaint l'espace, s'écriérent : "Hélas ! Hélas !"

Siddhartha, s'adressant alors à Mara, lui dit : « Je l'ai juré sur l'honneur, j'arriverai malgré tous tes efforts à la suprême sagesse. Pourquoi tardes-tu tant à me faire violence ? Exécute plus vite tes plans d'attaque. — Ce que je veux faire, répondit le Malin, c'est de te couper en cent morceaux ; prépare-toi au combat ! — Je n'ai ni arc, ni flèche, ni sabre, ni lance pour m'opposer à toi ; pourtant je vais te vaincre, Mara, et je vais devenir bouddha. » Mara ranime le courage de ses guerriers et crie : « À l'assaut ! frappez ferme ! pas de pitié pour ce rejeton des Çakyas, effrayez-le pour le faire fuir ! » La horde de démons se précipite en avant ; ils secouent la tête, ouvrent la bouche, tirent la langue en montrant leurs dents acérées pour dévorer Siddharta.

Un diable armé d'un long coutelas, veut le lancer sur la poitrine de Bouddha : le poignard reste comme collé à la main du meurtrier. Des armées de démons jettent sur lui du haut des airs, des montagnes entières, des rochers, des arbres, des massues, des pilons et toutes sortes de projectiles. De tous ces engins de destruction, les uns restent suspendus en l'air ou se réduisent en poussière pendant la chute, ou vont tomber loin de l'arbre ; les autres brillent dans l'espace, comme on voit, un jour d'orage, les gouttes de pluie illuminées par les rayons triomphants du soleil qui perce la nue ; beaucoup se changent en fleurs et tombent aux pieds de Bouddha.

D'autres diables veulent jeter des serpents venimeux sur le corps de l'ascète, mais ces reptiles tombent à terre inanimés. Les démons des tempêtes accumulent les nuages, lancent des éclairs et font éclater la foudre pour détruire l'arbre de la science et écraser Siddhartha : or une puissance extranaturelle change en une pluie de fleurs, les grêlons, les pierres et les armes. Ou bien les archers n'ont plus la force de décocher leurs flèches, ou bien elles restent suspendues en l'air à mi-route du but. Les

sabres sont arrachés des mains des combattants et tombent à terre.

Voici qu'une fille de rakcha, au teint noir, portant dans sa main une tête de mort, s'approche de l'arbre pour tenter l'ermite : elle ne peut avancer, une invisible puissance la maintient à distance ; pour obliger Siddharta à partir, elle veut ensuite brûler son corps avec les deux jets de flammes qui sortent de ses yeux, mais elle devient subitement aveugle.

On entendait des diables rugir comme des lions, imiter le miaulement du tigre, le hurlement du loup et les cris de toutes les bêtes féroces ; d'autres criaient : « Frappez ce Gautama, écrasez ce bonze, tuez ce fils des Çakyas, fendez la tête à ce Kama, coupez-le en morceaux, écorchez-le vif ! » Alors, les bêtes sauvages accouraient pour le dévorer, les oiseaux de proie s'apprêtaient à le becqueter. « Tuez ! coupez ! écrasez ! déchiquetez ! » criait cette multitude de démons. Cependant aucun d'eux n'avait la puissance d'approcher de l'arbre ; un mystérieux pouvoir les tenait à distance.

Témoin de ce prodige, Shreshti, fils aîné de Mara, se jeta aux genoux de son père et le supplia de cesser cet inutile combat. Le Maudit s'était trop avancé pour reculer ; la honte d'une défaite redoublait sa haine féroce : il refusa de s'avouer vaincu et, avec le courage du désespoir, il se précipita sur Siddhartha pour lui porter le coup mortel. Un esprit céleste demeuré invisible, lui adressa ces mots : « Mara, garde-toi de toucher à ce saint et de le molester ; cesse immédiatement de le tenter et retourne dans tes domaines : tu n'as pas plus de pouvoir sur lui, que le vent sur le roc du Suméru. »

Ces paroles, loin d'arrêter le persécuteur de tout bien, ne firent que l'irriter davantage ; de nouveau il se rue sur sa victime. Alors les huit esprits célestes préposés à la garde de l'arbre de la science vinrent offrir à l'ascète leurs félicitations et leurs encouragements ; leurs forces réunies à celles des devas brisèrent les efforts du tentateur.

Une dernière altercation mit fin au drame. Siddhartha dit

à Mara: «Tu me contestes le droit de m'asseoir sous l'arbre bodhidruma; lequel de nous deux a acquis le plus de mérites pendant les kalpas antérieurs? Est-ce toi, est-ce moi? Si la somme de mes mérites est comble, n'ai-je pas le droit absolu de prétendre à l'illumination?»

Pour une petite aumône qu'un jour tu fis à bouddha,
Tu obtins un pouvoir presque illimité;
Et moi, j'ai fait l'aumône à des millions de bouddhas,
J'ai exercé la charité à l'égard de tous les êtres.

Mara répondit:

Tu prétends que je n'ai sacrifié qu'une fois à bouddha:
Où est la preuve de ton assertion?
Qui témoignera de tes mérites passés;
Qui prouvera ta supériorité sur moi?

Çakyamouni se contenta d'étendre la main droite vers la terre et prononça avec calme cette sentence:

Cette terre produit tous les êtres,
Parmi tous elle occupe le premier rang;
Son témoignage ne peut être révoqué en doute,
Qu'elle soit le témoin de la vérité de mes paroles.

Ces mots à peine achevés, l'Esprit de la terre, en grand costume, paré de tous ses bijoux, remplit une fiole précieuse des parfums les plus exquis, puis la prit révérencieusement entre ses deux mains, sortit de terre jusqu'à mi-corps, à une distance respectueuse de Çakyamouni, et prononça cette attestation: «Très vénérable, je témoigne avec connaissance de cause que, pendant les innombrables kalpas antérieurs, vous avez fait des offrandes aux bouddhas.»

Au même instant, tout l'univers fut ébranlé de six secousses consécutives; un bruit sourd comme le son d'une cloche puissante se fit entendre dans tout le Magadha. Toutes les phalanges du Maudit sont frappées d'épouvante et se dispersent, tous abandonnent le champ de bataille, s'enfuient éperdus dans toutes les directions. Les éléphants tombent renversés, les chevaux se bousculent, les chars de guerre roulent comme un torrent

dévastateur, écrasant tout dans leur fuite précipitée. Les armes tombent des mains des guerriers ou se changent en fleurs, leurs cuirasses sont brisées ou arrachées par une invisible puissance : la déroute est complète et le sauve-qui-peut général. Les uns se réfugient dans les gorges de montagne, les autres se cachent dans le creux des rochers, d'autres même font leur soumission au Bouddha victorieux (1).

Le compilateur chinois cite même un texte où est mentionné le défi jeté au roi des démons de remuer la précieuse fiole offerte par le génie terrestre. L'orgueilleux Mara et toute son armée ne purent la changer de place. Après cet échec humiliant, les esprits de la terre aspergèrent Mara avec l'eau de la fiole et dirent : «Mara Pisuna, cède à ton vainqueur, retire-toi, reprends le chemin de ton palais avec tes hordes immondes. N'accuse que toi de ton humiliante défaite : tu recueilles ce que tu as semé !»

Shreshti, fils de Mara, alla se prosterner aux pieds de Çakyamouni, lui faire amende honorable pour l'injure que lui avait faite son père : «Bon saint maître, daignez écouter la prière que je viens vous adresser pour mon père. Il a agi à votre égard avec l'imprudence d'un enfant, en venant vous terroriser avec ses armées de démons. Je lui avais pourtant représenté que tous les artifices échouent misérablement devant la résolution d'un homme décidé à atteindre la sagesse et *à fortiori* pour le prince héritier des Çakyas. Je vous supplie, pardonnez à l'ignorance de mon père, qui est venu vous effrayer. Je fais des vœux pour la prompte réalisation de vos projets et votre prochaine illumination.»

Brahma, Indra et tous les devas, témoins de la grande victoire de Siddhartha, entonnèrent des chants de triomphe, jetèrent des fleurs aux pieds du glorieux vainqueur, se prosternèrent à ses genoux les mains jointes, pour lui présenter leurs

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXIX, pp. 1-16.

hommages et leurs vœux. «Le moment de l'illumination approche pour ce grand saint», se disaient-ils les uns aux autres. Shreshti se prosterna de nouveau à ses genoux et partit (1).

Les pages qui précèdent, donnent la clef des nombreux bas-reliefs que l'on trouve dans les musées de l'Inde et de l'Europe. L'assaut de Mara et de ses infernales légions, a procuré aux artistes décorateurs des stupas et des vihâras des sujets choisis pour leurs sculptures. Le démon bouddhique tantôt machine contre son adversaire une attaque à main armée et lui livre bataille, tantôt essaie de l'épouvanter par l'aspect terrifiant de ses hordes de monstres, aux faces bestiales, aux langues pendantes, aux gueules saillantes armées de longues défenses. Cette armée de démons pourfendant les airs ou évoluant sur de fantastiques montures, n'oublie aucun moyen d'intimidation. Enfin les filles mêmes de Mara: Volupté, Tendresse et Concupiscence, déploient toutes leurs industries pour séduire le Prédestiné.

La tentation de Mara au British Museum, l'assaut de la horde grimaçante des démons, sur le bas-relief du Musée de Lahore nº 538, l'attentat infructueux des filles de Mara, sur le fragment de Mardân: tout touve une explication dès que l'on consulte les traductions chinoises.

Le moulage du Musée du Trocadéro, provenant d'Angkor, apparaît comme le tableau de la défaite du roi des démons. Le superbe Mara, aux multiples bras, monte son éléphant furieux, il décoche des flèches contre l'impassible ascète, et les pointes se garnissent de fleurs avant d'arriver au but. L'éléphant s'effondre sous le grand roi des démons; la défaite est complète.

ARTICLE XI.

L'ILLUMINATION.

Après cette victoire définitive, Çakyamouni, entré en méditation, passa par les quatre degrés d'abstraction (dhyâna) : liberté pure et joyeuse; confirmation dans le bien; joie dans l'éloignement de tout mal; abstraction de toute joie, de toute peine et de toute pensée, c'est-à-dire l'impassibilité. Pendant la

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXX, pp. 1-5. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. III, pp. 51-53.

première veille de cette nuit mémorable, son corps atteignit la plénitude du pouvoir transcendant. Il put donc à volonté se multiplier puis revenir à l'unité, disparaître dans les airs ou dans les entrailles de la terre, traverser les montagnes, les rochers, les murs, s'enfoncer dans la terre, au sein des eaux, voler dans l'espace comme une fumée, comme un rayon de lumière, réduire en poudre les corps les plus durs en les touchant de la main, agrandir sa taille suivant son bon plaisir. Il put aussi exécuter en un instant toutes les œuvres d'art en or, en terre, en ivoire. Il acquit le pouvoir de lire dans le secret des consciences, de connaître toutes les pensées d'autrui. Toutes les péripéties de son karma et de celui de tous les êtres se déroulèrent devant ses yeux, si bien que toutes les actions de tous les êtres, pendant toutes leurs existences et durant la série inconcevable des kalpas passés, apparurent dans leurs moindres détails, devant son regard illuminé. Il vit l'époque précise de toutes les naissances, de toutes les morts, les lieux d'habitation, les occupations, tous les actes même les plus insignifiants de cette effroyable variété d'êtres. Son oreille, douée dès lors d'une mystérieuse perspicacité, entendit tous les sons émanés des enfers et des cieux, les cris des animaux aussi bien que les paroles des hommes, sans distinction de proximité ou d'éloignement ; les rumeurs des villes et des places publiques, le son des instruments de musique, des tambours et des flûtes, les chants, les rires et les lamentations, les conversations des hommes, des femmes et des enfants, les sons émis par toutes les classes d'êtres de l'univers.

Vers le milieu de la nuit, ses yeux, devenus transcendants à la suprême puissance, purent embrasser toute l'immensité des mondes, contempler les morts et les naissances, le ciel, la terre et les sombres demeures des enfers. Parmi tous ces êtres, les uns s'avançaient sur la voie du vice, les autres marchaient dans le chemin du devoir : son regard distingua dans une lumineuse clarté toutes leurs fautes, tous leurs vices et toutes leurs vertus ;

Fig. 16.



L'illumination. (p. 130)

les damnés tombaient dans les supplices de l'enfer, d'autres renaissaient transformés en bêtes ; ici erraient les troupes des esprits faméliques, là vivaient glorieuses les phalanges des devas, jusqu'au jour où, le lot de leur bonheur épuisé, ils rentreraient sur terre dans des corps humains. Tous ces êtres si différents par la beauté ou la difformité de leur corps, par la rectitude ou la méchanceté de leur vie, lui apparurent distinctement, sans l'ombre d'une confusion. Ainsi un homme, monté sur une tour élevée, contemple la foule s'agitant à ses pieds sur la place publique.

Remontant des effets aux causes, il reconnut qu'en fin de compte l'existence est la source de nos malheurs et que l'annihilation pratique du nirvana peut seule mettre un terme à nos maux : il était parvenu au point culminant de l'illumination, il était Bouddha.

À ce moment solennel, la terre et les cieux, les palais de Mara et de Brahma, les cieux de tous les devas furent illuminés d'une splendeur surnaturelle, qui perça même les ténèbres éternelles accumulées entre les chaînes concentriques des Monts de Fer. Une pluie fine tomba du ciel pour arroser la terre, et une brise légère souffla une fraîcheur bienfaisante. Aussitôt, les cieux résonnent des divins accords des devas, une pluie de fleurs embaumées, des bijoux, des pierreries, des parfums et de l'encens tombent de la voûte éthérée. Six fois la terre tressaillit d'allégresse ; tout l'univers fut en fête ; chacun vit ses désirs satisfaits : les malades furent guéris, les affamés rassasiés, les aveugles virent la lumière du jour, les sourds entendirent, les boiteux marchèrent, les pauvres furent secourus, les maigres devinrent gras, les prisonniers virent tomber leurs fers, les damnés furent tirés de leurs douloureux cachots, les animaux même cessèrent de craindre et les esprits faméliques furent rassasiés (1).

Maya, la mère de Bouddha, descendit de son palais céleste

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXX, pp. 5-16. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. IV, pp. 53, 54.

et alla informer le roi Suddhodana et la princesse Yasôdharâ du grand événement qui venait de se passer: «Maharaja, lui dit-elle, sachez que, cette nuit même, votre fils Siddhartha vient d'atteindre les hauteurs de l'illumination; telle est la cause du tremblement de terre qui s'est produit. Il vient de terrasser Mara, le roi des démons: plus d'ennemis à craindre, la sécurité est revenue sur terre.» Cependant un doute subsistait encore l'esprit de quelques devas: Bouddha, pour dissiper tout soupçon, monta dans les airs et d'une voix rugissante clama: «Je suis à jamais délivré de tout désir et de toute passion; dans mon cœur est tarie la source de tout chagrin; jamais plus je ne reprendrai naissance: j'ai franchi l'océan des misères humaines.»

Dans tous les cieux, ce fut un concert unanime le louanges, des chants de triomphe et des cris d'allégresse. Seul Mara, le Malin, assis tristement à terre à une certaine distance de l'arbre, pensait tristement en lui-même: «Comment se fait-il que moi, plus sage et plus puissant qu'Indra et les devas, je sois vaincu par ce bonze, rejeton des Çakyas?» (1)

Bouddha raconta plus tard à ses bonzes comment il avait déjà plusieurs fois échappé aux pièges de Mara:

«Dans les siècles passés, un pauvre horticulteur gagnait sa vie en vendant des guirlandes de fleurs. Son jardin était situé sur le bord de la rivière Paryata. Une tortue avait coutume de monter sur la rive et de se traîner parmi les fleurs pour chercher sa nourriture. Chemin faisant, elle endommageait fortement les tiges des plantes; aussi le fleuriste résolut de s'en emparer. Un jour, il la saisit et la jeta dans son panier; il allait la tuer et la manger. «Comment sortir de ce mauvais pas, pensa «la tortue?» Elle s'adressa au fleuriste et lui dit:

Je viens de sortir du lit de la rivière, je suis couverte de boue;
Déposez ici vos fleurs et allez me laver:
Ma carapace sordide et boueuse
Maculerait votre corbeille et vos fleurs.

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXI, pp. 2-4.

«Ce qu'elle me dit là est parfaitement juste, pensa le fleuriste; il prit donc la tortue, la déposa sur une pierre au bord de l'eau et commença à la laver. La tortue, recueillant toutes ses forces, glissa au fond de la rivière et disparut, au grand désappointement du fleuriste. La tortue, c'était moi; le fleuriste, c'était Mara.»

CHAPITRE III.

LA PRÉDICATION, PREMIÈRE PÉRIODE.

ARTICLE I.

LES 49 JOURS QUI SUIVIRENT L'ILLUMINATION.

Note préliminaire. — Au début de la période qu'on pourrait appeler la vie active de Bouddha, il est bon de faire remarquer que, les récits chinois s'appuyant sur les documents indiens ou même n'étant pour la plupart que des traductions plus ou moins exactes des livres venus de l'Inde, on ne doit pas s'attendre à trouver un ordre rigoureusement chronologique dans la classifications des faits consignés. La raison en est évidente: dans les anciens textes palis, il n'existe aucune *Vie de Bouddha* rédigée méthodiquement et donnant exactement année par année le récit suivi de ses courses errantes. Il ne faut donc pas demander aux onvrages chinois une précision qu'on chercherait vainement dans les livres de l'Inde. Les *Vies* chinoises de Bouddha ne donnent qu'un tableau d'ensemble de la prédication de Çakyamouni, sans distinction précise d'époque. On y trouve des résumés de discours adressés à tel ou tel personnage marquant, des épisodes restés célèbres, ses luttes avec les maîtres

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXI, pp. 6,7.

des sectes hérétiques, le récit des conversions de ses disciples les plus en vue, les fondations des premiers monastères bouddhiques, quelques fragments de son itinéraire. Ces grands jalons placés d'espace en espace et les traductions des fragments de biographies indiennes ont permis au compilateur chinois de composer sa *Vie de Bouddha* à l'instar des *Vies* indiennes ou birmanes. Au point de vue historique, ce ne sont que des ajustages ingénieux et vraisemblables.

---

§ 1. PROCLAMATION DE LA «VOIE SUPÉRIEURE».

Les Mahayanistes, pour donner une preuve de l'ancienneté de leur doctrine et pour en montrer l'authenticité, n'ont trouvé rien de mieux que d'imaginer l'épisode suivant. Bouddha, immédiatement après son illumination, avant de s'éloigner de l'arbre de la science, en présence des habitants des cieux et des rois-dragons, exposa la doctrine de la voie supérieure (mahâyâna), de l'école *Hoa-yen* 華 嚴 (avatansaka). Entouré de ce céleste cortège, comme la lune environnée d'un feston de nuages, il se montra sous la figure de *Lou-ché-na* 盧 舍 那 (Lochâna) (1) et commença son œuvre d'illumination, progressivement et par degrés. De même que l'astre du jour de ses premiers feux empourpre l'horizon, puis peint d'or la frange laineuse des brouillards accrochés à la cime des monts, enfin, joyeux de courir sur le grand chemin du ciel, investit montagnes, collines, plateaux et vallées de ses rayons étincelants: ainsi Bouddha illumina les poussahs, les devas, puis tous les hommes de bonne volonté qui écoutèrent sa doctrine et enfin tous les êtres de l'univers entier.

---

(1) Lochâna est le reflet de l'essence idéale du Dhyanibouddha Vairotchana (*P'i-lou-fou* 毘 盧 佛). Ce dernier est le Bouddha de la contemplation de Çakyamouni. Cf. *P'i-lou-fou* 毘 盧 佛, IIe partie.

§ 2. LES EXTASES.

Après son illumination, Bouddha resta sept jours en méditation au pied du pippala, goûtant dans un ravissement ineffable l'immensité de son bonheur et jouissant de l'éclatante plénitude de sa science intuitive. Revenu à lui-même, il se leva de son siège, et la nuit suivante, il repassa dans son esprit la connexion des douze anneaux de la chaîne des causes (nidânas) (1), passant de l'une à l'autre, et approfondissant chacune d'elles avec toutes ses circonstances, allant de l'ignorance à la mort et revenant de la mort à l'ignorance, source dernière de tous nos maux.

Bouddha se rassit les jambes croisées, et demeura sept jours entiers le regard fixé sur l'arbre de la science, sans cligner les yeux. Il pensait en lui-même: «Ici j'ai déposé le lourd fardeau des peines, ici j'ai brisé la chaîne des infortunes humaines!» À l'endroit même où Bouddha fit ces réflexions, on bâtit plus tard la «Tour de l'œil fixe».

De la «Tour de l'œil fixe», il s'avança gravement vers un endroit appelé Marichi, où il demeura de nouveau, pendant un laps de sept jours, plongé dans une profonde extase et comme abîmé dans les délices de son bienheureux état de «délivrance». Ce fut au sortir de cette nouvelle extase que Kâla naga, le Dragon noir, vint lui présenter ses hommages. Il se plaça respectueusement de côté et lui adressa la demande suivante: «Vénérable du monde, les bouddhas du passé: Krakucanda, Kanakamouni, Kasyapa, et bien d'autres avant eux, me firent la faveur de séjourner quelque temps dans mon palais et d'accepter mes offrandes; j'ose vous demander de me faire la même grâce.»

Çakyamouni accepta l'invitation, entra dans le palais et y demeura sept jours, pendant lesquels il resta assis, les jambes

(1) Cf. chap I, art. XI, p. 64.

croisées et l'âme perdue dans les ravissements extatiques.

Quand il eut repris ses sens, il fit venir son hôte, l'admit au nombre de ses adhérents, et lui accorda le bénéfice du triple refuge en Bouddha, en sa loi, en son ordre (1).

Kâla joignit les mains et promit d'observer les cinq prescriptions bouddhiques; il fut le premier zélateur admis par Bouddha. Ce premier converti était un naga, dragon, donc un membre du règne animal.

Un autre naga, nommé Moutchalinda, se présenta à son tour devant Bouddha et lui fit aussi les honneurs de son palais. Le Très Honoré y resta de même sept jours assis, sans remuer. Pendant cette nouvelle extase, les vents et la pluie ne cessèrent pas, la température devint glaciale. Moutchalinda, pour protéger Bouddha contre les intempéries, enroula sept fois son grand corps en spirale autour de Çakyamouni, et ses sept têtes juxtaposées au-dessus de lui formèrent comme une sorte de dais préservateur.

À la fin des sept jours de pluie, Bouddha demeura immuable: la furie des éléments est impuissante à troubler la paix de l'illuminé. Dès qu'il fut tiré de son état extatique, le naga prit la figure d'un jeune brahme, se prosterna à ses pieds, les mains jointes, et lui dit: «Ce n'est pas pour vous intimider que je me suis enroulé en spirale autour de votre corps; c'est uniquement pour mettre votre vénérable personne à l'abri du vent, du froid et des pluies.» Bouddha lui dit: «Viens, reçois les trois refuges et les cinq préceptes, puis jouis d'une heureuse paix. — Puisque le Vénéré des mondes me le commande, reprit Moutchalinga, j'obéis.» Sans tarder, il mit sa confiance en Bouddha, en sa loi et en son ordre, puis il résolut d'observer

(1) Ce triple refuge, appelé communément *San Pao* 三 寶, les Trois Précieux, c'est-à-dire: Bouddha, la loi bouddhique et l'église ou l'ordre bouddhique, est une des formes de la Triratna indienne, ou de la Triade bouddhique.

les cinq préceptes des bonzes (1).

Dès que Bouddha fut sorti du palais du roi-dragon, un deva resplendissant de lumière s'avança, se jeta à ses pieds et lui dit: « Pendant les six années de pénitence que vous fîtes au désert, j'étais berger et je vous offris du lait pour votre nourriture; je vous fis un abri avec une branche de nyagrodha. En récompense de cette bonne œuvre, je viens d'être réincarné dans le ciel, où je suis comblé de gloire et de félicité. Maintenant que vous avez atteint la dignité suprême de bouddha, accordez-moi la faveur de revenir vous asseoir au pied de cet arbre (2) pour jouir de son ombrage. Bouddha y consentit. Il retourna s'asseoir à l'ombre du nyagrodha, entra de rechef dans une profonde extase et savoura pendant sept jours les joies indicibles de la délivrance.

Il dit ensuite au deva: « Mets ta confiance dans les trois refuges, observe les cinq prescriptions, et sois toujours dans la paix et dans la joie. » Ce deva fut le premier, parmi les habitants des cieux, qui embrassa la loi nouvelle (3).

Çakyamouni s'éloigna lentement de l'« arbre du chevrier » et s'avança vers la forêt de tchirikas (*tch'a-li-ni-kia* 差梨尼迦). Il s'y assit et entra pour la septième fois en extase; ce ravissement dura sept jours. Quarante-neuf jours s'étaient donc écoulés depuis que Sujata, la fille du chef de village, lui avait offert son riz au lait. Pendant toute cette période il n'avait pris aucune nourriture; la sublime connaissance de la pure vérité avait été son seul aliment.

---

(1) Cet épisode est narré diversement: quelques textes disent que Kàla et Moutchalinda vinrent ensemble inviter Bouddha; d'autres disent que sept nagas s'enroulèrent autour de son corps; nous suivons ici le texte indiqué dans la référence.

(2) Il s'agit ici de l'« arbre du chevrier ». On se rappelle que la branche de nyagrodha plantée en terre, avait pris racine et était devenue un grand arbre. Cf. chap. II, art. VI, ci-dessus, p. 106.

(3) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXI, pp. 12-18.

§ 3. LES DEUX MARCHANDS ET LES QUATRE GRANDS ROIS.

Il arriva que deux marchands, nommés Tripusha et Bhallika, conduisaient un riche convoi de marchandises du nord de l'Inde dans les provinces centrales. La caravane se composait d'une longue file de chars chargés de marchandises précieuses. En tête du convoi, on avait eu soin de faire marcher deux bœufs en éclaireurs pour flairer le danger et éviter un guet-apens. Arrivés à la lisière de la forêt, les bœufs s'arrêtent subitement et paraissent effrayés; l'Esprit de la forêt, resté invisible, s'opposait à leur passage. Les marchands frappent doucement les bœufs avec une branche de utpala en fleurs, qu'ils portent à la main: ceux-ci refusent d'avancer et tous les chars s'arrêtent, les roues refusent de tourner, les traits sont rompus, les caisses se heurtent, une vraie panique s'ensuit dans toute la caravane.

Les marchands, effrayés, s'avancent de quelques pas, joignent les mains et se prosternent pour invoquer les dieux locaux, les suppliant de leur venir en aide dans cette impasse. L'Esprit gardien de la forêt prend alors une forme humaine, se présente devant les marchands et leur dit: «Ne craignez point, vous ne courez aucun danger; seulement dans cette forêt habite Çakyamouni, qui vient d'atteindre l'illumination; voici quarante-neuf jours complets qu'il n'a pris aucune nourriture: offrez-lui des aliments, c'est pour vous une excellente occasion de mériter le repos du nirvana.» Les marchands, dociles à la voix du deva, prennent des pains cuits à la vapeur, du lait et du miel, vont trouver Bouddha, se prosternent respectueusement à ses pieds et lui disent: «Très Honoré, faites-nous l'honneur d'accepter ce miel et ces autres aliments que nous venons vous offrir.»

Le Très Honoré se rappela que les anciens bouddhas, après leur illumination, avaient d'abord reçu en aumône le don du bol qui devait leur servir à mendier leur nourriture. À peine cette

Fig. 17.



Les quatre rois du ciel offrent un bol à Bouddha. (p. 139)

pensée eut-elle traversé son esprit, que les quatre grands rois des cieux arrivèrent des quatre points de l'horizon et lui offrirent chacun un bol d'or : Bouddha les refusa. Ils en présentèrent d'autres en argent : de nouveau il refusa de les accepter. Même refus pour des bols en cristal, en agate, en pierres précieuses ; d'autres en coquilles de mer n'eurent pas plus de succès. Alors *P'i-cha-men* 毘沙門 (Vaisravana), un des rois du ciel, dit à ses compagnons : « Je me souviens qu'autrefois les devas nous offrirent des bols en pierre pour notre usage personnel ; alors un génie céleste nommé Vairôtchana nous conseilla de ne pas en user, mais de les réserver pour les offrir à un futur bouddha qui paraîtrait sous le nom de Çakyamouni : offrons-les lui. »

Les quatre grands Mahârajas retournèrent à la hâte dans leurs palais, prirent leurs bols en pierre, les remplirent de fleurs cueillies dans les jardins célestes, y joignirent les parfums les plus délicieux et revinrent les présenter à Bouddha.

« Ces quatre grands rois, pensa le Très Honoré, m'offrent de tout cœur ces bols en pierre ; si j'en accepte un seulement, les trois autres rois seront contristés : je les prendrai donc tous quatre. » Dès qu'ils furent entre ses mains, il fit un prodige : les quatre n'en formèrent plus qu'un seul ; cependant, on pouvait voir clairement que ce seul bol était composé de quatre.

Dans ce bol merveilleux il reçut l'offrande des marchands et prit son repas. « En récompense de votre aumône, leur dit Bouddha, recevez le triple refuge, soyez mes disciples, vivez dans la joie et la quiétude. » Ils firent leur profession et furent les deux premiers adeptes laïques qui reçurent le bienfait de la loi rédemptrice. Ils demandèrent à Çakyamouni un souvenir reçu de sa main, afin de pouvoir élever un stupa sur cette relique.

Le Très Honoré leur donna un de ses cheveux et un morceau d'un de ses ongles en disant : « Recevez ces reliques et honorez-les comme ma propre personne. Plus tard, vous verrez une pierre tomber du ciel dans votre pays : dans ce lieu

même vous élèverez un stupa et vous y exposerez ces reliques à la vénération publique.»

Les deux marchands éprouvèrent un doute sérieux sur la valeur réelle de ce singulier présent. «Qu'y a-t-il de vénérable, pensèrent-ils, dans ce cheveu et ce morceau d'ongle, débris du corps humain? – Qu'une telle pensée ne trouve jamais place dans vos cœurs, répondit Bouddha l'Omniscient: Dipankara, en recevant l'offrande de mes fleurs, me promit jadis que je deviendrais bouddha sous le nom de Çakyamouni; quand je me fis ermite, je coupai ma chevelure, et tous les habitants des célestes demeures se disputèrent mes cheveux pour les honorer dans des stupas qu'ils construisirent dans les cieux. Le culte de mes ongles et de mes cheveux sauvera un nombre incalculable d'êtres et leur procurera le bénéfice du nirvana. Comment se fait-il que vous ne soyez pas remplis de respect et de vénération pour ces cheveux et ces ongles d'une pureté parfaite?» Les marchands se prosternèrent devant Bouddha et conservèrent religieusement les reliques insignes qu'il venait de leur donner (1).

---

§ 4. GUÉRISON DE LA COLIQUE.

Quand Bouddha eut mangé les aliments qu'il avait reçus en présent, il eut une indigestion et fut pris de coliques. Un Esprit médecin qui habitait la montagne, cueillit un fruit de amra (*ho-li-lé* 訶梨勒, badamier chébule, terminalier (2)) et le lui présenta en disant: «Le fruit du amra est un remède souverain contre les coliques; en voici un qui vient d'arriver à maturité, il est excellent, veuillez l'accepter et souvenez-vous de moi.»

(1) Les *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, chap. I, ajoutent que Bouddha leur donna en outre son habit et son bâton de religieux. Ce bonze vit les stupas érigés sur ces reliques près des villes de Ti-wei et Pouo-li, dans le royaume de Balkh.

(2) Cf. Taranzano, s. j., *Dictionnaire fr.-ch. des sciences*.

Dès qu'il eut mangé le fruit, son mal disparut. Il fit alors approcher l'Esprit médecin et lui dit : «Mets ta confiance en Bouddha, dans sa loi et dans son église, fais profession des cinq vœux ; après une longue nuit tu arriveras au bonheur et à la paix.» Toutes les filles de l'Esprit médecin se firent bouddhistes ce même jour et furent admises comme novices bonzesses. Elles furent les premières «devis» novices.

Bouddha enfouit dans la terre le noyau du amra et, par un prodige, il produisit au moment même un grand arbre chargé de fruits mûrs. À partir de ce jour, Bouddha n'eut plus de coliques (1).

ARTICLE II.

SECONDE TENTATION; EXHORTATION DE BRAHMA.

Bouddha sortit de la forêt de tchirikas et retourna au pied de l'arbre de la science (2). Là, il se livra à de profondes réflexions.

Voyant tous les êtres courbés sous le lourd fardeau des chagrins,
Abusés misérablement par les doctrines pernicieuses de l'hérésie,
Il comprit la difficulté de les sauver en leur prêchant sa sublime doctrine,
Et pensa demeurer dans l'état de jouissance des «aranyas».

Brahma, le roi du ciel, connut l'intention de Çakyamouni, et rapide comme la détente du bras d'un homme vigoureux, il s'élança de son palais des cieux, vint se prosterner aux pieds de Bouddha, s'inclina jusqu'à terre, puis les mains jointes il lui adressa cette prière : «Vénéré du monde, je vous salue, jetez vos regards miséricordieux sur ce monde perverti sans

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXII, p. 1-11.
(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXII, p. 11.

ressource et sans refuge. Puisque, maintenant, vous avez acquis la suprême sagesse et la science parfaite, pourquoi préférez-vous les suavités de la vie pacifique des «aranyas», aux labeurs de la prédication de votre loi libératrice? Très Honoré, écoutez ma prière: au nom de tous les êtres de l'univers, ne restez pas dans la solitude, mais prêchez votre loi pour le salut du monde plongé dans l'abîme du péché. Je fais appel à votre cœur compatissant, à votre grande miséricorde: prêchez votre doctrine au monde. Parmi ces êtres couverts de la poussière du siècle, beaucoup sont mûrs pour le salut et périront cependant si vous ne leur prêchez votre doctrine. Au nom de leur salut, prêchez votre loi.»

Bouddha écouta les exhortations de Brahma et sentit son cœur touché de compassion. Son œil illuminé embrassa l'universalité des êtres gémissant accablés sous le coup des infortunes dans tous les rangs de la société et dans tous les genres d'existence. Il vit nettement leurs conditions actuelles, leur passé et leur avenir; sa sagesse surhumaine représenta vivement à ses yeux les divers degrés de cette multitude innombrable d'êtres plus ou moins éloignés du salut final.

Alors il répondit à Brahma par cette gatha:

Grand Brahma, roi des cieux, écoutez bien mes paroles.
Me voici déterminé à ouvrir la porte du salut;
Que tous ceux qui veulent m'entendre accourent avec allégresse,
Qu'ils écoutent de tout cœur les doux enseignements de ma loi.

Brahma, rayonnant de joie, se prosterna trois fois pour remercier, puis disparut comme un éclair. Bientôt tous les habitants des cieux connurent l'heureuse nouvelle; des cantiques d'actions de grâces chantés par les chœurs des devas, s'élevèrent en notes joyeuses sous les célestes voûtes, et bientôt personne dans tous les cieux n'ignora la promesse que Çakyamouni venait de faire à Brahma (1).

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXIII, pp. 1-5. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. IV, p. 55.

ARTICLE III.

DÉBUTS DE LA PRÉDICATION. VOYAGE À BÉNARÈS.

§ 1. LES PREMIÈRES DÉCEPTIONS.

Çakyamouni considéra mûrement dans sa pensée l'état d'âme de tous les êtres vivants et se demanda qui, parmi les hommes, était le mieux préparé à écouter ses instructions et à suivre ses décisions.

Il pensa que, malgré les quelques difficultés qui faisaient obstacles à sa conversion, Udra fils de Rama et tous ses disciples étaient encore ceux qui méritaient le mieux de recevoir les primeurs de son enseignement.

«Udra est mort depuis sept jours, cria un invisible messager. — Où a-t-il pris renaissance?» se demanda Bouddha. Aussitôt, sa science intuitive le lui montra dans un des cieux de la région abstraite, où il devait vivre dans les délices pendant 84.000 grands kalpas, puis renaître sous la forme d'un renard volant, se nourrir d'êtres vivants et tomber ensuite dans les tourments de l'enfer (1). «Hélas! Hélas! s'écria Bouddha, quelle infortune attend Udra! Que n'a-t-il vécu jusqu'à ce jour, pour entendre ma prédication et sortir du cycle des calamités! Sûrement il eût tiré profit de mes instructions. Vers qui tournerai-je donc mes yeux?»

Alors le souvenir d'Alara, cet ascète si intelligent et si habile, revint à sa mémoire. «Les quelques obstacles qui s'opposent à sa conversion tomberont, pensait-il; je vais donc m'adresser

(1) En présence de la fille du roi du Magadha, il avait laissé naître en son cœur les «feux impurs du monde des désirs», dit le texte, et avait perdu ses facultés divines. Voir cette légende dans: *Voyages des pèlerins bouddhistes*, vol. II, pp. 3-6.

d'abord à lui pour l'amener à la vérité.» Un deva resté invisible dans les airs, annonça à Bouddha, qu'Alara était mort depuis un jour. Le Vénérable du monde, par la puissance de sa surnaturelle vision, l'aperçut dans les palais célestes où il devait demeurer pendant 63.000 grands kalpas. Le lot de son bonheur épuisé, il renaîtrait sur la terre, jouirait un temps de la dignité royale, puis tomberait dans les profondeurs de l'enfer.

«Hélas! hélas! l'infortuné! se dit Çakyamouni; il a manqué sa destinée; il se serait sauvé s'il avait pu connaître ma bienfaisante doctrine.

«Puisque Udra et Alara sont morts, j'irai proposer ma loi aux cinq richis qui furent mes compagnons pendant mes six années de vie pénitente au désert; ils méritent bien de bénéficier les premiers de mon enseignement.»

Mara Pisuna, le voyant déterminé à sortir de la solitude pour enseigner sa doctrine par le monde, en ressentit un vif déplaisir. Il l'aborda et lui parla en ces termes: «Je vous salue, Vénérable du monde! Restez, je vous prie, dans ces lieux, demeurez-y dans la paix, loin de tout trouble, suivant l'attrait de votre cœur.» Le Très Honoré lui répondit: «Mara Pisuna, il ne te reste donc plus une ombre d'honneur ou de pudeur? Ne sais-tu pas l'inutilité de tes efforts pour me troubler, alors que j'étais encore accessible aux secousses des passions, de la peur et du doute? Comment oses-tu encore revenir à la charge, maintenant que je plane dans les hauteurs de la paix, que j'ai atteint les sommets de la science et que l'illumination m'a rendu invulnérable, impassible? (1)»

---

(1) Bouddha raconta plus tard cette tentation à son disciple Ananda: «Mara le Maudit, dit-il, s'approcha de moi et me dit: «Entrez dès ce jour «au nirvana, ô Très Honoré, le temps n'est-il pas venu?» Je lui répliquai: «Ma doctrine n'a pas été prêchée, mon ordre n'est pas constitué.»

§ 2. LES GERMES D'UNE CONVERSION.

Bouddha se leva du pied de l'arbre de la science et commença ses tournées apostoliques. Arrivé au milieu de la route entre Tchandra et Tchondajira, il fit la rencontre d'un brahme mendiant, nommé Upakama (1). «Vénérable, lui dit le brahme, tout votre extérieur respire les plus aimables qualités ; à quelle secte appartenez-vous? quelle doctrine a pu vous donner cette contenance à la fois modeste et gracieuse?»

Bouddha, tout en continuant son chemin, chanta cette gatha :

J'ai remporté une victoire complète sur le monde,
Je suis parvenu à l'apogée de la sagesse.
Pur de toutes les influences mensongères,
J'ai pour toujours échappé au filet de la concupiscence.
Je puis enseigner aux autres tous les mystères,
Car je suis l'omniscient.
J'ai droit aux hommages de tous,
Je suis le tout puissant et le plus noble des êtres.
Parmi les devas et tous les hommes de l'univers,
Seul j'ai le pouvoir de triompher des démons.
Dans le monde entier personne n'est mon égal:
Au ciel et sur terre, à moi seul appartient la majesté.
Mon corps et mon cœur sont exempts des lois de la mutabilité,
Ma science embrasse tous les genres de connaissances,
Tous les témoignages parlent en ma faveur.
Je suis arrivé à la paix immuable,
Voilà pourquoi je m'appelle le plus excellent des êtres.
Telle une perle précieuse dans l'océan,
Bien qu'immergée au sein des eaux,
N'en reçoit aucune injure,
Ainsi je demeure au milieu du monde,
Pur de toutes ses souillures;
Justement on m'honore du titre de Bouddha (2).

---

(1) *Aliàs* Upagana ou Upaka.

(2) Voilà un échantillon de l'orgueil insensé de Bouddha, après sa prétendue illumination. Ces gathas populaires nous donnent comme la moelle des idées bouddhiques.

« Maître Gautama, où allez-vous? lui dit le brahme. — Je vais à Bénarès, répondit Bouddha. — Dans quel but entreprenez-vous ce voyage? » En réponse, le Vénérable du monde lui chanta cette gatha :

Aujourd'hui je veux tourner la roue de ma très excellente loi,
Dans ce but, je me dirige vers Bénarès,
Pour rendre la lumière à ceux qui sont enveloppés dans les ténèbres,
Pour frapper sur le tambour proclamant la délivrance.

Upakama salua Maître Gautama, se frappa la poitrine et continua sa route vers l'est. Un deva qui avait été son parent dans les existences antérieures, s'approcha de lui et chanta une gatha, pour l'exhorter à profiter de cette occasion qui s'offrait à lui :

Vous faites aujourd'hui la rencontre
Du premier maître des devas et des hommes,
Et vous ignorez que ce Vénérable est parvenu à l'illumination;
Où allez-vous ainsi, plongé dans les ténèbres de l'hérésie?
Vous n'êtes pas même à mi-route sur le sentier des peines;
Aujourd'hui que vous trouvez ce maître expérimenté,
Vous le dédaignez, vous ne lui faites aucune offrande,
Vous resterez donc les mains vides de tout mérite :
Ne devriez-vous pas avoir foi en lui?

Les paroles de Bouddha et les exhortations du deva furent la semence jetée dans l'âme du brahme, et devinrent l'origine de sa conversion subséquente.

---

§ 3. LE PASSAGE DU GANGE.

Çakyamouni, passant par les villages de Tchirnasatra, Karmapura, Sarathi, gagna la ville de Rohita, Vaisali, puis arriva sur les bords du Gange; la crue des eaux avait rendu son cours extrêmement violent. Il s'adressa alors au passeur et lui dit : « Salut, mon brave homme; pourriez-vous avoir la charité de me transporter sur l'autre rive? — Que Votre Honneur me donne

Fig. 18.



Bouddha traverse le Gange. (p. 147)

d'abord le droit de péage, ensuite je vous ferai passer le fleuve.— Comment pourrais-je vous payer le prix de mon passage? J'ai renoncé à toutes les richesses et je les méprise comme un tas de décombres; je considère du même œil celui qui me nuit et celui qui m'honore; je n'ai pas d'argent à vous donner. — Si vous payez votre passage, je vous conduirai sur l'autre rive, voilà tout. Je n'ai pas d'autre moyen de nourrir ma femme et mes enfants.» Juste en ce moment une bande d'oies sauvages traversaient le fleuve et volaient vers la rive septentrionale. Le Très Honoré, s'élevant dans les airs, adressa au passeur la gatha suivante:

Cette bande d'oies sauvages, pour traverser le Gange,
Ne se préocupe guère de payer le droit de péage:
Chacune d'elles, par la force inhérente à son corps,
Voyage dans les airs à sa guise;
Moi aussi, par mon pouvoir surhumain,
Je puis comme elles voler au-dessus du fleuve,
Quand même les eaux de sa rive méridionale
S'élèveraient à la hauteur du Mont Suméru.

Le batelier, en l'apercevant planer dans les airs, s'écria: «Hélas! hélas! quelle occasion j'ai manquée! j'ai refusé de passer un saint!» Il se laissa tomber à terre, en proie aux plus vifs remords. Dès qu'il put se relever, il courut informer Bimbasara, le roi du Magadha, du prodige qui venait d'avoir lieu. Celui-ci porta un édit ainsi conçu: «Étant donné l'impossibilité de prévoir si tel ou tel est doué d'un pouvoir miraculeux, à partir de ce jour, je commande qu'on passe gratis tous les ermites qui voudront traverser le fleuve.»

Parvenu sur la rive du Gange, Bouddha, par un nouveau prodige, reprit son vol à travers les airs et se dirigea vers la ville de Bénarès (1). Il mit pied à terre près d'un étang où habitait le naga Sankha, qui éleva une tour de terre, appelée Mélika, à l'endroit même où il était descendu sur le sol. Il

(1) Le récit suppose donc que Bouddha survola le lit du Gange au sud de Vaisali, puis de là reprit son vol à l'ouest vers la cité de Bénarès.

passa la nuit dans les environs en attendant le lever du jour pour aller mendier sa subsistance: le roi-dragon éleva une seconde tour sur cet emplacement, et elle reçut le nom de «Tour de l'Attente».

Le matin venu, Bouddha entra dans la ville de Bénarès par la porte de l'Ouest, quêta quelques vivres dans les rues, puis se retira sur le bord d'un cours d'eau pour prendre son maigre repas et partit pour le «Parc des Cerfs», où habitaient les cinq ermites ses anciens compagnons de solitude (1).

ARTICLE IV.

BÉNARÈS. LE SERMON DU PARC DES CERFS. CONVERSION DES 5 RICHIS.

Le sermon du Parc des Cerfs, à Bénarès, fut l'inauguration de la prédication de Bouddha; d'après l'expression bouddhique, ce fut lui qui donna le branle à la «roue de la loi». Au point de vue doctrinal, il est aussi de toute première importance.

Les cinq richis Kaundinya, Bhadraka, Basava (2), Mahânâma, Asvajit, aperçurent Bouddha qui s'approchait d'eux, et se dirent les uns aux autres: «Voilà l'ascète Gautama; il a perdu toutes ses qualités transcendantes: il vient à nous le corps replet, la mine florissante. Ne lui rendons aucun honneur, abstenons-nous même de le saluer à son arrivée et de lui présenter un siège; s'il veut s'asseoir, qu'il avise!» Kaundinya fut cependant d'un avis différent et garda le silence.

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXIII, pp. 6-13.

(2) Vâchpa, d'après Rockhill, p. 28, note 1. Selon le même auteur (p. 35), ils habitaient: «in the Mrigadava of Rishivadana».

Cependant plus Bouddha approchait, plus les richis se sentaient mal à l'aise. Chacun d'eux était comme invinciblement porté à se lever de son siège pour le recevoir.

Bientôt ils n'y tinrent plus : tous se levèrent ; l'un lui offrit de l'eau pour se laver les pieds, l'autre le débarrassait de sa sébile et de son manteau, un troisième l'invitait poliment à s'asseoir. Bouddha accepta le siège qu'on lui présentait, tout en faisant en lui-même la réflexion suivante :

«Quelle faiblesse dans l'humanité ! Voilà comment, à l'exemple des richis, les hommes violent leurs engagements les plus sacrés !»

Quand Bouddha se fut assis, les richis lui dirent d'un ton un peu moqueur : «Maître Gautama, votre corps est plein d'embonpoint, votre visage est prospère, votre face est ronde comme la lune en son plein, vous jouissez d'une santé florissante : sûrement vous avez trouvé l'élixir de l'immortalité, le nectar de la vraie doctrine ?» Bouddha repartit : «Ne m'appelez pas Maître par dérision. Vous êtes engagés dans les ténèbres de la mort ; pour moi, j'ai trouvé la loi du salut, la voie de la délivrance ; et si vous daignez écouter mes instructions et suivre mes avis, je vous ferai participer à ces avantages. Quiconque, homme ou femme, croira en moi, quittera sa famille, coupera sa chevelure et me suivra, avec le désir sincère d'arriver à la perfection et de trouver la source de la sagesse, arrivera au terme de ses espérances ; il cessera de tourbillonner dans le gouffre des misères perpétuelles et coupera le réseau des existences futures.

— Maître Gautama, répliquèrent les richis, nous en fûmes témoins, malgré toutes vos démarches, toutes vos recherches et toutes vos pénitences passées, vous n'avez pu atteindre la sagesse suprême ; et maintenant que vous avez renoncé à vos aspirations, rejeté la vie contemplative, embrassé la vie facile, prétendrez-vous avoir mieux réussi ? — Donc, reprit Bouddha, vous n'accusez de mensonge et d'imposture ? — Oh ! non ! répon-

dirent les richis.» Le Très Honoré tira la langue, s'en couvrit le nez, les oreilles et tout le visage; il la rentra ensuite dans sa bouche et dit: «Un menteur peut-il faire avec sa langue le prodige que vous venez de voir (1)? Puisqu'il en est ainsi, ne m'accusez donc plus de mener la vie large, d'être en rupture avec la contemplation. Je ne suis point partisan de la paresse et de la vie sensuelle; la vérité, c'est que j'ai trouvé la voie de l'éternel repos. Ne faites plus la sourde oreille à mes instructions, écoutez ma prédication: tous ceux qui m'écoutent sont assurés de la délivrance finale.» Ces paroles achevèrent la conversion des cinq ermites. Après avoir abjuré leurs erreurs, ils se dépouillèrent des habits de leur secte, revêtirent la robe des bonzes, reçurent le bol traditionnel, se rasèrent la tête et se préparèrent au noviciat pour le nouvel institut (2).

Après un long préambule et plusieurs prodiges préparatoires, Bouddha exposa ainsi sa doctrine aux nouveaux convertis:

«Sachez, leur dit-il, qu'après avoir quitté le monde, vous devez encore renoncer pour toujours à deux excès: 1° aux voluptés coupables et à toutes les occasions dangereuses capables d'enflammer la concupiscence; 2° à toute mortification dépassant la juste mesure et sans profit pour soi-même ou pour les autres.

«Croyez-moi: j'ai évité ces deux écueils; j'ai trouvé le chemin médian entre la voie des macérations indiscrètes et les jouissances indignes d'un homme parfait. Donc ni austérité exagérée, ni nonchalance: voilà la route qui mène à la véritable science, à l'illumination, au Nirvana, à la perfection suprême.

«Si vous voulez parvenir à cet heureux état dont je jouis, suivez comme moi cette route du juste milieu, vos yeux s'ouvriront à la vraie lumière, vous marcherez à grands pas dans le sentier de

(1) Une des caractéristiques d'un bouddha, c'est d'avoir une langue démesurément large et longue: il doit prêcher la loi, et sa parole doit être puissante et efficace.

(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXIII, pp. 14-17.

la sagesse, de l'abstraction, de l'illumination, du nirvana.

«À ce chemin médian aboutissent les huit routes de la sainteté, c'est comme la voie sacrée à huit ramifications (as'htanga marga), qui sont: la vraie science, le vrai discernement, la rectitude du langage, la rectitude des actions, la vie droite, la vraie abstraction, la vraie récollection, la véritable paix (1). C'est à cela que vous devez tendre.

«Écoutez maintenant, avec non moins d'attention, ce qui me reste à vous dire au sujet des quatre grandes vérités saintes, à savoir: l'existence de la douleur, la cause de la douleur, l'annihilation de la douleur, le chemin vers la délivrance finale; ce sont là les quatre principes fondamentaux:

1° L'existence de la douleur. — Elle n'est que trop réelle en ce monde: il y a les peines de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort; les peines causées par la privation d'un objet aimé, ou par la haine d'un mal qu'on ne saurait éviter.

2° La cause de la douleur. — Comment se multiplient les peines? Les désirs sollicitent notre cœur et appellent toujours d'autres désirs; plus ils se multiplient, plus s'accumulent nos pensées troublantes, nos réflexions anxieuses.

3° L'annihilation de la douleur. — Quel moyen de faire cesser toutes nos peines? Rejeter loin de son cœur toutes sortes de désirs, les étouffer dès leur naissance; alors notre cœur, vide de désirs et d'anxiété, retrouve la paix.

4° La voie de la délivrance. — En quoi consiste la délivrance? Elle s'obtient en marchant constamment sur les huit routes de la sainteté ci-dessus énumérés: elles mènent au nirvana.

«Ces quatre vérités sacrées ne m'ont jamais été enseignées; je les ai trouvées par mes propres efforts, par la puissance de ma science intuitive; elles ont jailli spontanément de mon esprit et je me suis vu arrivé au bienheureux état de l'illumination. Ces quatre vérités saintes me firent voir dans toute sa lucidité

(1) Les huit perfections qui constituent la science bouddhique sont aussi énumérées comme il suit: rectitude de la vue, du jugement, de la parole, de l'action, de la vie, de l'application, de la mémoire, de l'extase.

l'enchaînement des douze relations de cause à effet (nidânas) ; j'avais atteint dans toute sa plénitude la dignité de bouddha. J'en suis donc à ma dernière existence individuelle ; désormais je ne reprendrai plus naissance.»

En écoutant ce discours, Kaundinya se sentit tout à coup délivré de la chaîne des perturbations intérieures ; son esprit se trouva inondé d'une lumière interne et irrésistible. De même qu'un habit sans souillure et d'une parfaite blancheur est facile à teindre et prend une couleur uniforme sur toute sa surface, de même, dépouillé de toute attache et de tout désir, devenu un nouvel homme, totalement purifié, Kaundinya obtint la claire vision du vrai.

60.000 devas reçurent le même bienfait. Bouddha exprima ainsi sa joie :

Aucun discours ne peut exprimer la profondeur de ma doctrine:
L'absolu nirvana n'a pas de nom.
Le privilègié Kaundinya y arrive le premier;
La vérité que j'ai cherchée porte donc ses fruits.

Kaundinya se leva de son siège, puis se prosterna, les mains jointes, aux pieds de Bouddha et lui dit :

«Très Honoré, j'accepte votre loi ; daignez me recevoir pour disciple, je veux me faire bonze et observer les prescriptions.

— Sois le bienvenu, lui dit Bouddha ; observe ma règle, sois un parfait moine et éteins en toi toutes les sources des peines.»

Kaundinya, devenu disciple de Bouddha, s'appliqua à instruire ses confrères, à expliquer la loi à chacun d'eux suivant la portée de son intelligence. Finalement tous prirent l'habit monastique, devinrent de fervents disciples de Çakyamouni et furent les premiers rahats, ou membres d'élite entre tous les sectateurs.

Djataka de Kaudinaya (1). — Pour expliquer le privilège insigne de Kaundinya, qui mérita d'être le premier admis au

(1) «Djataka»: récit légendaire des faits et gestes d'un être quelconque, ou d'un homme, ou d'un deva, pendant ses existences antécédentes.

nombre de ses disciples, Bouddha leur raconta comment il avait conquis cet honneur par ses bonnes œuvres dans une vie précédente,

«Là où est bâtie Bénarès, habitait jadis un potier, qui reçut charitablement un «pratyeka bouddha» (1) malade, venu lui demander l'hospitalité pendant un été. Il lui bâtit une hutte près de sa demeure, lui procura la nourriture, le vêtement, un lit, une lampe et des remèdes. Pendant une nuit, le bouddha entra dans ce ravissement, désigné en termes techniques sous le nom d'«extase du feu»; la hutte parut toute embrasée. Le potier courut voir d'où venait cette lumière intense; il regarda furtivement à l'intérieur de la maisonnette et aperçut le corps du richi enveloppé de flammes; pourtant il ne se consumait pas.

«Ce prodige impressionna vivement le potier; aussi, les jours suivants, redoubla-t-il d'attentions pour ce saint personnage. Il pria même un médecin de venir le visiter et paya les médicaments. Malgré tous ces soins, le richi mourut.

«Son bienfaiteur, inconsolable, entra dans la hutte et pleura amèrement, si bien que les voisins, attirés par ses lamentations, vinrent lui demander la cause de son chagrin. Alors, il leur raconta ce dont il avait été témoin.

«Sur ces entrefaites, 499 autres richis descendirent du haut des airs, apportant du bois de santal pour l'incinération du défunt. «Tu devrais te réjouir grandement, dirent-ils au potier; «parce que tu as été plein de prévenances pour ce saint ermite, «tu en recevras plus tard une magnifique récompense. Vois-tu «notre pouvoir surnaturel? — Oui, reprit le potier. — Eh bien! «celui que tu pleures est notre semblable: il est notre aîné.—D'où «venez-vous? Où habitez-vous? leur demanda le potier. — Nous «habitons près de Rajagriha, sur la montagne de Richigiri «(demeure des immortels).» Le potier les invita à prendre un

(1) *Pi-tche-fou* 辟支佛, bouddha qui opère des conversions par l'ascendant de ses prodiges.

repas dans sa maison; ils acceptèrent. Avant de le quitter, les pratyekas bouddhas lui dirent: «Dans les siècles futurs «apparaîtra un bouddha nommé Çakya. Vous recevrez ses «instructions et serez un de ses disciples.»

«Ceci dit, les richis disparurent dans les airs. Le potier joignit les mains et tomba à genoux pour leur présenter ses hommages.

«Il bâtit ensuite un stupa superbement orné sur les reliques du bouddha défunt, lui offrit des parfums, des fleurs et de l'encens. Ce potier n'était autre que Kaundinya; c'est en récompense de ses grands mérites qu'il reçoit le privilège d'être aujourd'hui le premier de mes disciples et le premier des rahats parvenus à la délivrance» (1).

ARTICLE V.

YASADA QUITTE LE SIÈCLE.

---

§ 1. NAISSANCE DE YASADA (2).

Près de la ville de Bénarès se trouvait un gros nyagrodha (3), fort honoré par tous les gens du pays; cet arbre passait pour avoir un pouvoir transcendant et accorder tout ce qu'on lui demandait. En fait, chacun ne recevait que la juste rétribution de ses mérites précédents et était traité d'après les lois de son

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXIV, pp. 3-14. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. IV, pp. 56, 57.

(2) Nommé souvent Yasa. Son nom chinois est: *Yé-chou-t'ouo* 耶輸陀, ou *Yé-ché* 耶舍. Les Birmans le nomment Ratha. Cf. Bigaudet, *Légende de Gaudama*, pp. 116-125.

(3) Ci-dessus, p. 137.

karma; mais le peuple, plutôt que de réfléchir à ce principe immuable, attribuait à la protection de cet arbre l'accomplissement de ses vœux, aussi venait-on en foule lui adresser des prières et lui faire des offrandes.

Un noble du pays, nommé *Chan Kio* 善覺, habitant un palais superbe, possesseur d'une énorme fortune et rivalisant de luxe avec les plus grands princes, n'avait point d'enfant pour hériter de tous ses biens. Ses amis et ses parents lui conseillèrent de s'adresser à l'arbre en question, l'assurant qu'il obtiendrait un fils (1). Obsédé par les prières de tout son entourage, il prit un jour plusieurs de ses serviteurs armés de haches et d'instruments tranchants, puis se rendit avec eux au pied du nyagrodha. «J'ai ouï dire, lui dit-il, que tu as le pouvoir d'accorder tout ce qu'on te demande. Je te prie donc de me donner un fils. Si tu refuses ma demande, je te ferai abattre, couper en morceaux, branche par branche; tu seras jeté au feu et réduit en cendres; si au contraire tu accueilles favorablement ma prière, il n'est sorte d'honneurs que je ne sois disposé à te faire rendre.»

Le deva de cet arbre fut dans une grande perplexité. «Comment, se dit-il, puis-je lui accorder un fils? Cela dépend de sa conduite passée et de sa destinée.»

Il courut se jeter aux pieds d'Indra, le roi du ciel, et le pria de le tirer de cette impasse. Indra le tranquillisa et promit de lui donner satisfaction.

«Il est vrai, ajouta-t-il, qu'il n'est point en mon pouvoir d'accorder des enfants à tel ou tel : cette faveur dépend uniquement de leurs mérites ou démérites antécédents; cependant, console-toi : je trouverai un moyen terme.»

Précisément dans ces temps, un deva de son ciel touchait à la fin de sa glorieuse carrière, les signes précurseurs de sa prochaine réincarnation devenaient manifestes. Indra lui proposa

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXIV, pp. 15, 16.

de se réincarner dans le sein de l'épouse ds ce noble personnage, qui demandait un fils.

«Grand et illustre roi des cieux, reprit le deva, je désire renaître dans la contrée où habite Prabhâpâla (1), le deva qui a repris sa dernière naissance, est parvenu à l'illumination et peut désormais me tirer du cycle des transmigrations. En conséquence, je ne veux pas renaître chez ce noble brahme de Bénarès. — Vous ne savez donc pas, reprit Indra, que ce bouddha ira précisément dans les alentours de Bénarès, où il a résolu de prêcher la délivrance? L'occasion que vous cherchiez s'offre à vous.» Le deva consentit à s'incarner dans la famille du brahme. Indra s'adressa alors au deva de l'arbre et lui dit: «Retourne informer ce noble personnage qu'il aura un fils; mais celui-ci renoncera au monde et se fera ermite.» Le deva descendit donc des cieux et reprit naissance dans le sein de l'épouse du noble rajâ; celui-ci, au comble de la joie, redoubla de prévenances pour elle, lui procura une alimentation de choix, puis fit d'abondantes aumônes dans le pays, afin d'obtenir l'heureuse naissance du fils tant désiré. Au bout de neuf mois, cette femme mit au monde un fils, beau et aimable entre tous: le teint doré de sa peau, sa tête ronde, son nez arqué, ses longs bras dépassant les genoux, et maints autres signes caractéristiques d'un brillant avenir, remplirent d'admiration tous ceux qui le virent. On lui donna le nom de Yasada, parce qu'au moment de sa naissance, une auréole lumineuse apparut autour de sa tête.

Nourri dans l'opulence, habitant de superbes palais, il passait sa vie dans le plaisir et l'oisiveté.

---

§ 2. CONVERSION DE YASADA.

Quand Çakyamouni vint à Bénarès pour y prêcher sa très

(1) Ainsi se nommait Bouddha pendant son dernier séjour dans le ciel Tuchita. Cf. ci-dessus, p. 9.

excellente loi, Indra descendit dans le palais de Yasada et lui dit: «Voici le temps venu, quittez votre palais et embrassez la vie érémitique.»

Yasada fit préparer son char et partit pour faire une promenade dans ses jardins. Sur le chemin, il rencontra Çakyamouni et son compagnon Asvajit.

La grande dignité de Bouddha, l'air de paix de ce vénérable mendiant, qui parcourait les rues son bol à la main pour demander l'aumône, firent une vive impression sur l'âme du jeune seigneur; il descendit de char, fit avec respect un triple circuit autour de la personne de Bouddha, puis reprit sa route.

Çakyamouni lut dans le cœur de cet excellent jeune homme; son visage s'illumina, un léger sourire plissa ses lèvres. Asvajit, joignant les mains, lui demanda respectueusement la cause de cette joie qui se manifestait sur son visage. Bouddha reprit:

«N'avez-vous pas remarqué ce jeune seigneur Yasada, qui m'a salué avec déférence, et vient de remonter en char? — Parfaitement, repartit Asvajit, je l'ai vu. — Et bien! ajouta Bouddha, ce soir même ce bon jeune homme embrassera la vie religieuse et se constituera mon disciple; avant peu il deviendra un rahat.»

Pendant que Yasada se promenait dans ses jardins, Indra prit la figure d'une vieille femme morte et tombant en putréfaction; ses chairs en lambeaux fourmillaient de vers; à cette vue, Yasada, rempli d'horreur, retourna tout pensif dans ses appartements; la nuit suivante il s'évada à l'insu de sa famille, pour se rendre auprès de Bouddha.

Le matin venu, les femmes de son palais, remarquant son absence, informèrent sa mère; celle-ci avertit le noble rajâ; bien grande fut la désolation.

Le père fit promettre une forte récompense à quiconque lui donnerait des nouvelles de son fils. Lui-même se mit en route et le rechercha activement. Bouddha, en vertu de sa

prescience, connut l'arrivée prochaine du brahme et rendit le jeune homme invisible.

Quand le rajâ fut arrivé près de Bouddha, il lui dit: «Vénérable, avez-vous vu passer par ici mon fils Yasada?—Noble seigneur, si vous avez quelque loisir, daignez vous asseoir et vous verrez votre fils.—Certainement, se dit le rajâ, un si vénéré personnage ne saurait m'induire en erreur.» Tout joyeux, il s'assit près de Çakyamouni.

Ce dernier lui expliqua les vérités du salut, lui exposa les cinq prescriptions imposées à tous ses adhérents. Quand il fut suffisamment instruit, il l'admit au nombre des pieux laïques, «upasakas» (*yeou-p'ouo-sai* 優婆塞) (1).

Ces préliminaires posés, Bouddha lui fit voir son fils, qui redevint visible à ses yeux. En l'apercevant, il s'écria: «Mon cher fils! ta mère est tout en larmes, son cœur est brisé de douleur, ta fuite va lui donner le coup de mort; reviens, je t'en prie.»

Yasada jeta un regard interrogateur sur le visage de Çakyamouni, comme pour lui demander conseil dans ce moment critique. Bouddha dit alors à son père: «Noble rajâ, permettez-moi de vous poser une question. Celui qui est arrivé à la connaissance de la vérité et s'est affranchi du joug des passions, peut-il revenir en arrière et rentrer dans la vie mondaine?—Non, reprit le rajâ.—C'est le cas de votre fils Yasada; il a dit adieu au siècle, il a conquis sa liberté: il ne peut plus retourner à ses plaisirs sensuels ni rentrer dans sa famille.» Le rajâ donna son acquiescement et félicita même son fils de s'être affranchi de la tyrannie du monde et des passions; puis il pria Bouddha d'accepter une invitation à dîner dans sa demeure, avec ses

(1) «*Lay followers*», catégorie des adeptes de Bouddha, qui tout en ajoutant foi à sa doctrine, continuaient à mener la vie du siècle. Ils observaient les cinq préceptes, croyaient à l'enseignement de Bouddha. Dans ce nombre se signalaient surtout les «donneurs d'aumônes». L'aumône aux bonzes était la bonne œuvre des bonnes œuvres. Cf p. 159, n. 1.

disciples et son fils Yasada.

Çakyamouni promit d'y répondre. Dès que le rajâ se fut éloigné, Yasada se leva de son siège, joignit les mains et se jeta aux genoux de Bouddha, pour le supplier de le compter au nombre de ses disciples. «Sois le bienvenu, Khikshu, marche d'un pas ferme dans la voie de la perfection que je suis venu prêcher, et sois un religieux exemplaire.» Yasada embrassa la vie des bonzes et devint arhat.

Déjà le monde comptait sept *lo-han* 羅 漢, ou arhats, à savoir: Bouddha, les cinq richis convertis et Yasada (1).

Le matin suivant, Bouddha revêtit son manteau, prit son bol et se dirigea vers la demeure du rajâ avec Yasada son compagnon. Le rajâ les fit asseoir, puis la mère de Yasada et son épouse vinrent saluer le Très Honoré. Après lui avoir présenté leurs hommages, elles se tinrent modestement à distance et écoutèrent ses instructions.

Bouddha leur exposa son système, les quatre vérités fondamentales et la voie du nirvana. Ces vérités entrèrent dans l'âme bien disposée des auditrices avec la même facilité que la teinture pénètre dans une toile bien propre; elles furent parfaitement instruites et devinrent les premières adhérentes laïques du bouddhisme, «upasikas» (*yeou-pouo-i* 優 波 夷).

Le rajâ et son épouse firent eux-mêmes les honneurs du festin et servirent Bouddha de leurs propres mains. Le repas fini, ils lavèrent son bol, le lui rendirent, puis prirent un coussin et s'assirent devant lui pour écouter ses dernières instructions.

Témoin consolé de leurs bonnes dispositions, il leur expliqua

(1) Nous voyons se dessiner ici les diverses catégories d'adhérents: 1° les pieux laïques ou *yeou-p'ouo-sai* 優 婆 塞, upasakas (cf. note précédente); 2° les bonzes mendiants ou *pi-k'ieou* 比 丘, bhikshus, appelés aussi sramanas; 3° les arhans (arhats) ou *lo-han* 羅 漢, qui composaient comme le corps d'élite et se distinguaient par leurs qualités transcendantes. (Cf. *Recherches*, t. VII, p. 214.) Les richis étaient des ascètes parvenus à une haute perfection; d'ordinaire ils étaient chefs d'école parmi les brahmes.

sa doctrine avec plus de précision et les laissa remplis de paix et d'admiration. Sa conférence achevée, il se leva avec son compagnon Yasada et sortit de la ville de Bénarès (1).

---

§ 3. CONVERSION DES AMIS DE YASADA.

À Bénarès habitaient quatre chefs de famille fort riches, amis de Yasada ; c'étaient : Vimala (*P'i-ma-lo* 毗摩羅), Subhada (*Sieou-p'ouo-heou* 修婆睺), Purnaka (*Fou-lan-na-kia* 富蘭那迦), et Gavpati (*Kia-p'ouo-po-ti* 伽婆跋帝). Ces gentilshommes, ayant appris la conversion de Yasada, pensèrent que la doctrine du grand ascète Çakyamouni devait être supérieure à celle des autres sectes, puisqu'un seigneur de si grand renom se déclarait son disciple ; ils voulurent avoir une entrevue avec lui. Ils allèrent donc trouver leur ami Yasada et le prièrent de les introduire auprès de Çakyamouni. En compagnie de Yasada, ils partirent de Bénarès et arrivèrent dans l'habitation de Bouddha, qui les reçut avec son habituelle amabilité et leur prêcha sa très excellente doctrine, les vertus de charité, de tempérance, de patience dans le support des injures etc.

Ces instructions portèrent la lumière dans leur intelligence : ils secouèrent le joug pesant des affections mondaines et, le cœur changé, se levèrent simultanément de leurs sièges, pour se prosterner aux pieds de Bouddha et lui demander d'être admis au nombre de ses disciples. «Très Honoré, lui dirent-ils, nous voulons quitter le monde pour vous suivre et être admis dans le triple refuge.— Soyez les bienvenus, bonzes, entrez dans mon ordre et marchez vers la délivrance.»

Sept jours après avoir coupé leur chevelure, ils prirent l'habit, reçurent la sébile traditionnelle, s'appliquèrent à l'obser-

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXV, pp. 1-16.

vance des règles de leur institut, et après un assez court séjour dans la solitude, ils parvinrent à la dignité d'arhats ; de ce fait le nombre des arhats montait à onze.

Ce nombre fut bientôt porté à soixante et un par l'addition de cinquante nouveaux convertis, qui, à l'exemple de Yasada, se firent religieux et obtinrent le même privilège (1).

ARTICLE VI.

PURNA ET NARADA SUIVENT BOUDDHA.

---

§ 1. CONVERSION DE PURNA.

Le roi Suddhodana avait pour ministre un brahme fort riche, qui habitait entre Kosala et la capitale Kapilavastu ; son fils, nommé Purna (*Fou-leou-na* 富 樓 那), se distinguait entre tous par la vaste étendue de ses connaissances : il excellait dans toutes les branches du savoir humain, et était très versé dans l'étude des Védas et des écrits ascétiques. Né le même jour que le prince Siddhartha, il n'éprouvait comme lui que du dégoût pour la vie mondaine ; aussi n'eut-il pas plus tôt appris sa fuite du palais royal, qu'il résolut de s'esquiver de la demeure paternelle avec vingt-neuf de ses amis, et tous allèrent se cacher dans un lieu inhabité au pied de l'Himalaya.

Par l'exercice de la contemplation, ils acquirent un pouvoir préternaturel, l'intuition des choses cachées ; c'est ainsi qu'ils eurent connaissance de l'arrivée de Çakyamouni au « Parc des Cerfs », à Bénarès. Les solitaires partirent incontinent pour l'y rejoindre.

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛 本 行 集 經, liv. XXXVI, pp. 1-4. — *Che-kia-pou* 釋 迦 譜, liv. IV, p. 58

Après s'être prosterné à ses pieds, Purna adressa les paroles suivantes au Très Honoré :

«Vénérable du monde, accueillez-nous avec bienveillance; nous sommes disposés à vous suivre : sauvez-nous. — Levez-vous, lui dit le Vénérable des mondes, j'agrée votre demande; je vous accueille, vous et vos compagnons.»

Les nouveaux convertis se plièrent à l'observance de la règle, marchèrent d'un pas rapide dans la voie de la perfection pour détruire en eux les dernières attaches au monde, et enfin parvinrent rapidement au degré d'arhats. Bouddha dit à ses autres disciples :

«Parmi vous, Purna est au tout premier rang pour prêcher ma doctrine au monde.»

Le bouddhisme comptait désormais quatre-vingt-onze arhats (1).

---

§ 2. HISTOIRE DE NARADA.

Au village de la «Pâture du Singe», dans le pays d'Avanti, au sud de l'Inde, vivait un brahme riche et puissant, nommé Katyayana. Ses connaissances variées lui avaient mérité l'honneur d'être le Grand Précepteur du roi Yajnadatta.

Il avait deux fils. Il commanda à l'aîné de compléter son éducation en faisant un voyage dans les royaumes adjacents.

Le gentilhomme, à son retour, témoigna du succès de ses études par un examen public, qu'il subit avec honneur. «À ton tour maintenant, dit le ministre à son second fils, nommé Narada (2) ; dispose-toi à entreprendre un voyage scientifique, pour te

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXVII, pp. 1-4.

(2) *Na-lo-t'ouo* 那羅陀; ci-dessus, chap. I, art. V, p. 37.

perfectionner dans l'étude des Védas et de la littérature du pays. — Mon père, reprit le jeune homme, j'ai déjà acquis toutes ces connaissances. Rassemblez un jury compétent et je me fais fort de réciter les Védas en entier.» Le père, aussi heureux que surpris de cette réponse, rassembla les examinateurs, et Narada subit glorieusement l'assaut. Son aîné, jaloux de ses talents et de son triomphe, se dit en lui-même: «Voilà plusieurs années que je voyage à l'étranger pour me perfectionner dans les lettres; j'ai acquis ma science avec beaucoup de peine et de travail, tandis que mon frère, tout jeune encore, se distingue déjà par ses éminentes qualités; que sera-ce quand il aura grandi? Sûrement il deviendra ministre d'État. Il ne me reste qu'un moyen à prendre: c'est de le mettre à mort.»

Pour l'arracher à la basse vengeance de son aîné, son père le conduisit chez le célèbre richi Asita, son oncle maternel. Cet ascète était passé maître dans l'étude des Védas; il s'était exercé dans les quatre degrés de contemplation et jouissait d'un merveilleux pouvoir. À cette époque, il habitait une grotte de la montagne Pandu, tout près de la ville de Oudyani, au sud de l'Inde.

Sous un maître si exercé, Narada devint vite un richi consommé. Plus tard, Asita vint se fixer près de la ville de Bénarès, dans un petit ermitage où il habita avec Narada. Six fois le jour, le vieil ermite ne manquait pas de lui répéter:

«Narada, quel bonheur est le vôtre! Un bouddha va paraître dans le monde; rasez votre chevelure, faites-vous bonze et mettez-vous sous sa conduite, il y va de votre intérêt et de l'intérêt des autres.»

Peu de temps après, Asita mourut; et Narada, son disciple, grisé par les adulations des hommes, ne croyait ni en Bouddha, ni à sa loi, ni à son ordre.

Une circonstance fortuite détermina sa conversion.

Deux nagarâjas, nommés Élapatra et Sâgara, proposaient une forte récompense à qui pourrait expliquer le sens d'une gatha en vers, concernant la naissance de Bouddha. D'après le dicton populaire, personne ne pourrait lire cette stance avant la naissance de Bouddha; et après sa naissance, personne autre que lui ne serait capable d'en donner le vrai sens.

Or Bouddha devait être né, car un yakcha, revenant de la ville d'Arkabandu, où se trouvait cette inscription, avait pu la lire et l'apporter aux deux nagarâjas. Cependant personne ne put l'expliquer.

Narada, piqué d'honneur, se fit donner le couplet devenu lisible et s'engagea à l'expliquer au bout de sept jours. Il était ainsi conçu :

En quoi consiste la parfaite indépendance?
Quelle est la grande source de nos souillures?
Comment atteindre la parfaite pureté?
Qui mérite vraiment le nom d'insensé?
Comment l'insensé devient-il la dupe de ses illusions?
Qui mérite vraiment le nom de Sage?
Quel obstacle doit-on renverser
Pour atteindre la délivrance définitive?

Narada médita cette énigme, en chercha la solution, mais en pure perte. Les maîtres des sectes hérétiques ne furent pas plus heureux dans leurs recherches; aucune explication ne parut acceptable.

Sur ce, Narada, apprenant que le grand maître Çakyamouni était arrivé au «Parc des Cerfs», alla implorer le secours de ses lumières et lui récita la gatha en question. Bouddha lui répondit par une gatha correspondante et qui était le commentaire de la première :

Les six abstractions procurent la véritable indépendance.
La convoitise de l'absolutisme est la principale cause de nos souillures;
Se croire pur quand en réalité on est souillé,
C'est la plus insigne des folies.
Tarir la source des transmigrations.

C'est le plus expédient de tous les moyens;
Et celui qui s'y applique de toutes ses forces
Mérite véritablement le nom de Sage.

Narada courut tout joyeux porter cette solution à Élapatra, qui se déclara disciple de Bouddha.

Narada écouta avec attention les enseignements de Çakyamouni. Son instruction achevée, il se leva de son siège, joignit les mains et se prosterna devant le Très Honoré, lui demandant comme une faveur d'être compté au nombre de ses disciples.

«Sois le bienvenu, bonze, lui dit Bouddha. Entre dans mon ordre et observe mes prescriptions. — De tous mes disciples, ajouta Çakyamouni, Narada est celui qui mettra le plus de précision dans l'explication de ma doctrine.»

Parce que Narada était membre de la famille Katyayana, il fut connu de la postérité sous le nom de «Grand Katyayana» (Maha Katyayana) ; il atteignit rapidement la transcendance des arhats (1).

ARTICLE VII.

LE DÉPART. — ÉPISODES DE VOYAGE.

Bouddha prolongea son séjour à Bénarès du 16 de la VIe lune au 15 de la IXe, c'est-à-dire pendant la saison des pluies, qui, d'ordinaire, commence en juillet et finit au début de novembre.

De toutes parts on accourait pour entendre sa prédication ou même pour s'adjoindre à sa communauté; il s'ensuivait un va-et-vient continuel, un vacarme et un désordre grandement préjudiciables à la vie de recueillement et de paix que Bouddha voulait maintenir dans sa bonzerie naissante.

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXVII, pp. 5-16; liv. XXXVIII, pp. 1-11.

Mission confiée à ses disciples. — Après avoir mûrement réfléchi, Bouddha résolut d'envoyer ses disciples dans toutes les directions, pour prêcher sa doctrine dans les bourgs et les villages, puis de leur donner le pouvoir d'admettre les postulants qui se présenteraient pour embrasser la vie des bonzes.

Un matin donc il réunit sa communauté, et prit la parole en ces termes : «Je désire rester ici quelque temps encore dans la solitude et le calme. Quant à vous tous, mes bonzes, dispersez-vous par tout le pays, allez par les villes et les bourgs annoncer ma loi, soyez mes collaborateurs pour répandre ma doctrine dans le monde. Recevez vous-mêmes, je vous y autorise, tous ceux qui se présenteront pour suivre ma règle et entrer dans mon institut. Inutile de me les envoyer ; cette mesure aura le double avantage de leur épargner de la peine et de ne plus jeter le trouble et la confusion dans ma résidence.

«Voici le rite que je vous prescris pour l'admission des novices. Ils devront d'abord se raser la tête, puis ils revêtiront l'habit monastique et, après s'être mis à genoux, les mains jointes, ils prononceront devant la communauté réunie la formule suivante : «Moi, un tel, j'adhère à Bouddha, à sa loi, à l'assemblée des «parfaits.»

«Partez, publiez ma loi par le monde ; vous savez que j'ai atteint l'incomparable état de la délivrance : à vous maintenant de m'aider à faire participer tous les êtres aux avantages de mes enseignements.

«Dispersez-vous ; qu'il n'y en ait pas deux d'entre vous à suivre la même route. Par pitié pour tous, dans le but d'aider tout le monde, allez, prêchez ma loi, expliquez-la, développez-en soigneusement tous les points, dans tous ses détails et devant tous. Sachez bien, mes bonzes, qu'un grand nombre d'hommes qui, par ailleurs, pourraient s'affranchir du joug des passions, n'arriveront pas à la connaissance de ma doctrine, s'ils ne l'entendent prêcher. — Pour moi, ajouta-t-il, je me propose de partir pour Uravilva, le bourg du chef militaire Senapati, pour continuer

ma prédication.»

Au reçu de cet ordre, les bonzes saluèrent Çakyamouni et partirent pour s'acquitter de leur mission. Lui-même prit le chemin d'Uravilva, où il avait pratiqué ses six années de rigoureuse pénitence (1). Yasada et ses compagnons restèrent seuls à Bénarès.

Trente jeunes gens convertis. — En route, il s'arrêta dans une futaie (2) et s'assit à l'ombre pour se reposer des fatigues du voyage. Dans le même bois, trente jeunes gens s'étaient donné rendez-vous et s'amusaient avec leurs femmes sous le feuillage des grands arbres. L'un d'eux, pourtant, n'était point marié ; ses compagnons louèrent pour lui une prostituée, puis tous menèrent joyeuse vie. La nuit venue, ils s'endormirent ; mais la fille profita de cette circonstance pour s'emparer de leurs bijoux et prendre la fuite.

Au réveil, le jeune homme non marié constata la disparition des bijoux et la friponnerie de sa compagne. Il avertit aussitôt ses amis et tous coururent à la poursuite de la fugitive. Ils passèrent tout près de l'arbre au pied duquel Bouddha était assis plein de dignité et de calme, et lui demandèrent s'il n'aurait point vu passer une femme. «Quelle femme ? dit Bouddha ; d'où venait-elle ?» Alors, ils lui racontèrent comment ils avaient loué cette fille pour leur compagnon qui n'avait pas d'épouse, et comment elle avait disparu emportant leurs bijoux.

«Nous courons à sa recherche, ajoutèrent-ils. — Mes bons jeunes gens, leur dit Bouddha, dites-moi lequel est préférable : de vous chercher vous-mêmes, ou de chercher cette prostituée ? — Naturellement, répondirent-ils, il vaut mieux nous chercher nous-mêmes. — S'il en est ainsi, ajouta Bouddha, veuillez vous asseoir ici un moment, je vais vous prêcher ma loi. — Volontiers»,

(1) Ci-dessus, pp. 97 seq.

(2) Rockhill, p. 40, traduit le texte tibétain par : «forêt de cotonniers». Elle se trouvait à mi-route entre Mrigadava et Uruvilva.

répondirent les jeunes gens. Aussitôt ils se prosternèrent devant Bouddha, s'assirent de chaque côté de lui et prêtèrent une oreille attentive à toutes ses instructions. Leur cœur fut subitement changé; les liens qui, jusque là, les avaient tenus enchaînés au monde et aux passions, se brisèrent comme d'eux-mêmes; ils se sentirent libres et convertis; plus tard ils devinrent arhats (1).

Bouddha continua sa route et arriva au bord du Gange. Le passeur, qui l'aperçut, alla au-devant de lui et s'offrit à le passer gratis. Çakyamouni instruisit le batelier pendant tout le temps de la traversée et l'exhorta à employer le reste de sa vie à une occupation plus lucrative, c'est-à-dire l'obtention de la stabilité du nirvana.

À la fin du sermon, le batelier fut subitement changé en un vieux bonze tenant en main son bol pour quêter. Quelques nouvelles instructions achevèrent de l'éclairer et il devint arhat.

D'étape en étape, Çakyamouni arriva au village d'Uravilva, entra dans la demeure du chef militaire Senapati et s'assit.

Les deux filles du chef, Nandi et Bala, vinrent le saluer respectueusement. Bouddha leur prêcha les quatre vérités sacrées; leur intelligence fut subitement illuminée, elles adhérèrent à sa loi et devinrent de ferventes admiratrices de sa doctrine. Elles prirent ensuite son bol, le remplirent de mets délicieux et le lui rendirent. Bouddha accepta leur aumône, puis se retira hors du village pour prendre son repas.

Deva reçoit la récompense de ses aumônes. — Le brahme Deva, qui avait bien voulu subvenir aux besoins de l'ermite Çakyamouni pendant ses six années de solitude dans la forêt, apprit le retour du Très Honoré. «Hélas! se dit-il; maintenant, je suis réduit à la pauvreté, je n'ai rien d'acceptable à offrir au grand ermite; que faire dans cette conjoncture?»

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XXXIX, pp. 9-17.

Après avoir réfléchi, il alla trouver le riche brahme Senayana et lui dit: «Je vous prie de me prêter pour quelque temps 250 pièces de monnaie; je promets de vous les rendre à brève échéance. Au cas où je manquerais à ma parole, moi et ma femme nous nous constituerons vos esclaves.»

Senayana lui prêta la somme demandée. Aussitôt après, Deva courut inviter Bouddha et le pria d'accepter l'hospitalité dans sa maison. Son invitation fut acceptée. Deva prépara un splendide repas et reçut son hôte avec honneur; le festin terminé, il s'approcha respectueusement avec son épouse, pour écouter les instructions de Bouddha, qui les mit sur le chemin de la délivrance.

Après le départ de Çakyamouni, l'épouse de Deva quitta la belle robe qu'elle avait empruntée à sa voisine, commença à desservir la table et à prendre soin du ménage. Un voleur s'empara de la précieuse robe et s'esquiva. Quand la ménagère constata le larcin, elle fondit en larmes. Son mari advint et lui demanda la cause de son chagrin.

«Pour faire honneur à notre hôte, répondit-elle, j'avais emprunté une belle robe; et voilà qu'un voleur vient de l'emporter.» Deva fut dans la consternation. «Déjà, dit-il, j'ai emprunté 250 pièces de monnaie; il nous faudra en outre indemniser cette famille pour le vol qui vient d'avoir lieu; pauvres comme nous sommes, nous n'arriverons jamais à payer nos dettes.» En proie au désespoir, il prit le chemin du cimetière voisin, monta sur un grand arbre et se disposa à se précipiter en bas pour en finir avec la vie. Au moment où il allait exécuter cet acte, il aperçut le voleur, qui accourait tenant en main la robe précieuse; il fit un trou au pied du grand arbre, enfouit le vêtement et disparut. Deva descendit de son arbre, s'empara de la robe et reprit tout joyeux le chemin de sa demeure. Pendant son absence, son épouse avait cherché la robe dans tous les coins de la maison; au cours de ses perquisitions, elle vit dans l'angle d'un mur un trou béant, dans lequel

elle aperçnt une cassette remplie de pièces d'or; puis, en fouillant, elle en découvrit encore deux autres semblables, toutes pleines d'or.

Folle de joie, elle court à la porte de la maison, appelle son mari à grands cris: «Reviens vite! Reviens vite! — Qu'as-tu donc, reprit le mari en lui présentant la robe d'un air triomphant? — Viens plutôt! Viens voir de tes yeux ce que j'ai trouvé!» Ce disant, elle lui montre le trésor. Deva reprit: «J'ai retrouvé ta robe; toi, tu viens de découvrir un trésor: que de bonheur en un jour!» Sans tarder, il prit la valeur de 500 pièces de monnaie et alla porter cette somme au brahme Senayana, pour lui rendre avec usure la somme qu'il lui avait prêtée. «Je ne voudrais pas, dit le brahme, que vous empruntassiez à d'autres pour me rendre dès maintenant. Attendez un peu; quand vous serez en mesure de me rendre sans vous gêner la somme que je vous ai avancée, vous me l'apporterez.» Deva lui raconta le prodige qui venait d'arriver. Senayana n'en crut pas ses oreilles; il voulut aller lui-même constater le fait et dut se rendre à la réalité. «Voilà, dit Deva, la magnifique récompense que le grand ascète Çakyamouni vient de m'accorder, pour l'avoir invité chez moi. — L'acquisition de ce trésor, reprit Senayana, est bien certainement la récompense de tes bonnes œuvres; il n'y a pas à en douter!» Deva pensa qu'il était de son devoir d'inviter une seconde fois Bouddha, pour le remercier de sa libéralité. Il prépara donc un festin magnifique; le Très Honoré se rendit à l'invitation, renouvela ses exhortations et affermit ces bonnes gens dans leur résolution d'observer avec fidélité la loi du salut.

Plus tard, les bonzes demandèrent à Bouddha en vertu de quels mérites Deva était si magnifiquement récompensé.

Bouddha leur dit: «Dans une de ses précédentes existences, Deva fut un des sectateurs du bouddha Kâsyapa; il fit partie du groupe des pieux laïques, mais négligea de faire l'aumône aux bonzes. Quand vint l'heure de sa mort, un bon désir germa

dans son cœur. Je voudrais, pensa-t-il, qu'il me fût donné de faire l'aumône au futur bouddha qui doit descendre sur terre et prendre le nom de Çakyamouni. À peine avait-il conçu ce désir qu'il mourut. Parce que Deva, pendant cette vie précédente, manqua au grand devoir de l'aumône, il dut subir les épreuves de la pauvreté dans ses existences suivantes. Mais quand je me rendis dans la solitude d'Uravilva, il répara sa faute en pourvoyant à tous mes besoins pendant mes six années de pénitence, et c'est en récompense des aumônes qu'il m'a faites, que vous le voyez si libéralement récompensé. Vous voyez de vos yeux, mes bonzes, que la pauvreté est une punition infligée à ceux qui refusent leurs aumônes aux bonzes, tandis que leurs bienfaiteurs reçoivent de magnifiques récompenses. Soyez donc toujours pleins de respect et de vénération pour Bouddha, pour sa loi et l'assemblée des parfaits (1).»

ARTICLE VIII.

CONVERSION DES TROIS FRÈRES KÂSYAPA ET DE LEUR NEVEU UPÂSANA.

Çakyamouni n'oubliait aucun de ceux qui avaient eu des relations avec lui depuis son entrée dans la carrière érémitique : les cinq richis, ses compagnons de solitude; Nandi et Bala, ses deux bienfaitrices; Deva, le pourvoyeur de son alimentation pendant sa pénitence; même le passeur du Gange, qui n'avait éprouvé qu'un regret tardif : tous étaient désormais sur la voie du salut et de la délivrance.

Il n'ignorait point le prestige exercé par les hommes célèbres. Il savait que les convertis de marque ont un ascendant

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XL, pp. 1-10.

souverain sur leurs contemporains. «Donc, se disait-il, il me faut à tout prix convertir des hommes distingués, qui se rangent sous ma loi avec tous leurs disciples.»

Or, dans les environs de Uravilva, habitaient trois frères, *richis* à la chevelure en spirale, de race brahmanique et chefs d'école.

L'aîné et le plus célèbre des trois s'appelait Uravilva Kâsyapa (*Yeou-leou-pin-louo Kia-yé* 優樓頻螺迦葉), le second, Nadi Kâsyapa (*Na-t'i Kia-yé* 那提迦葉), le troisième, Gâya Kâsyapa (*Kié-i Kia-yé* 竭夷迦葉). Le premier avait 500 disciples, le second 300 et le troisième 200: c'était donc un total de 1.000 disciples, que la renommée de leur science et de leur vertu avait attirés dans leur solitude.

«Grande est la renommée de ce Uravilva Kâsyapa, pensait Çakyamouni; dans tout le Magadha et même au delà, on le vénère comme un grand rahat; si je puis arriver à convertir ce richi aux cheveux gondolés, sûrement tous ses disciples le suivront; et alors, quel triomphe pour ma prédication!» Il savait bien aussi que ces personnages faisaient ostentation de leur austérité pour rehausser leur prestige devant leurs disciples; pour ce motif, il prit la figure d'un ascète pénitent, entouré d'une multitude de disciples distingués, et descendit subitement du haut des airs en présence de Uravilva et de ses suivants, déconcertés par une si subite arrivée. Chacun de s'empresser à les recevoir avec politesse; l'un apporte de l'eau, l'autre prépare un siège, un troisième leur demande d'où ils viennent et quel est le motif de leur venue; d'autres enfin s'excusent d'être pris au dépourvu: «Pourquoi n'avez-vous pas envoyé un courrier nous prévenir? Nous sommes désolés de n'avoir fait aucun préparatif pour votre visite etc...» Quelques instants après, Bouddha fit cesser le charme et resta seul devant eux. Ils le virent alors dans son maintien habituel: tête rasée et vêtu de sa chape bariolée. «Ce grand ascète, pensa Uravilva, ne manque

point de dignité, et son pouvoir est grand; mais il n'est pas comparable au mien: cet homme n'est pas arhat comme moi.»

Uravilva le pria de rester quelque temps dans son ermitage et de choisir l'appartement qui lui conviendrait pour y passer la nuit. «Puisque vous me laissez le choix, répondit Bouddha, permettez-moi de m'installer dans le temple où vous vénérez l'Esprit du feu.» Uravilva lui représenta qu'il ne devait pas entrer dans cette salle (1) et lui en donna la raison suivante.

«J'avais un de mes disciples affligé d'une dysenterie chronique. Cette maladie l'obligeait à des actes humiliants et très regrettables au point de vue de la propreté; aussi ses compagnons, ne pouvant plus tolérer l'état de malpropreté de cet appartement, l'obligèrent à se retirer dans une habitation séparée.

«Furieux de cette humiliation, il demanda à être réincarné dans le lieu même d'où il avait été expulsé, afin de pouvoir assouvir sa vengeance.

«Or, il fut réincarné sous la forme d'un dragon venimeux et vint se loger dans ce bâtiment; depuis, il a dévoré sans exception tous les imprudents qui ont osé s'y aventurer. J'ai pensé qu'il n'y avait que l'Esprit du feu qui pût maîtriser ce dangereux reptile, et j'ai mis cette habitation sous son vocable. Je ne puis donc vous permettre d'y entrer: ce serait courir à une mort certaine.» Bouddha insista et Kâsyapa dut, à contre-cœur, lui laiser cette liberté à ses risques et périls. *Jou-lai* 如來 entra dans la salle dédiée à l'Esprit du feu, s'assit, se croisa les jambes et entra en contemplation. Le dragon était sorti de son repaire pour chercher une proie à dévorer; voici qu'à son retour il aperçoit l'hôte audacieux qui s'est installé dans sa demeure.

Alors, une épaisse fumée sortit de sa gueule béante et remplit l'appartement pour asphyxier l'intrus. *Jou-lai* 如來 interrompit sa méditation et vomit, à son tour, un nuage d'une fumée épaisse,

(1) Certains textes, le *In-kouo-king* 因果經, par exemple, disent que c'était une grotte.

qui refoula la première et la rendit inoffensive.

Le dragon, encore plus irrité par cette opposition, fait jaillir de tout son corps un torrent de flammes qui remplissent la salle; mais soudain, du corps de Çakyamouni, comme d'un foyer ardent, s'échappent des vagues de feu multicolores, qui enveloppent le dragon; le feu lutte contre le feu, la flamme se heurte à la flamme.

Kâsyapa aperçoit l'incendie et s'écrie éperdu: «Hélas! Hélas! C'en est fait de ce noble ermite! Pourquoi n'a-t-il pas voulu ajouter foi à mes paroles?» Ce disant, il court avertir ses disciples; ceux-ci vont puiser de l'eau à la rivière et essaient d'éteindre le feu, mais l'eau ne sert qu'à l'aviver. Tous se confondent en lamentations.

Voyant le temple rempli de flammes dévorantes et Bouddha pacifiquement assis au centre, comme dans une sphère tranquille et tempérée, le féroce dragon s'avança doucement vers lui et s'introduisit dans son bol.

Le matin venu, Bouddha prit son bol, sortit du temple et alla se présenter à Uravilva, qui le croyait réduit en cendres.

«Vénérable frère Kâsyapa, lui dit le Très Honoré en lui montrant son prisonnier, voilà ce redoutable dragon qui, depuis longtemps déjà, vous interdit l'entrée du temple de l'Esprit du feu; je l'ai vaincu par ses propres armes et je vous le présente.»

«Ce grand ascète, pensa Uravilva, est, à n'en point douter, possesseur d'une puissance préternaturelle, pour obliger ce monstre à entrer de lui-même dans son bol.»

Bouddha, lisant la pensée de son interlocuteur, retira sa main de dessus le bol; immédiatement le monstre sortit de la *patta* (1), et leva ses neuf têtes dans la direction du richi, comme pour le dévorer. Uravilva, croyant sa dernière heure venue,

---

(1) Le bol dont se servent les bonzes mendiants pour demander l'aumône.

Fig. 19.



Bouddha lutte contre le dragon du feu. (p. 174)

se couvrit la tête de ses mains et frémit d'épouvante (1). «Ne craignez rien», lui dit Bouddha.

Uravilva reconnaissait, à la vérité, le pouvoir transcendant de Bouddha; mais, rempli de l'idée de son mérite et de son excellence, il se disait toujours: «Je lui suis supérieur: il n'a pas, comme moi, la dignité d'arhat.»

Bouddha lâcha le dragon et lui permit d'aller habiter l'Océan entre les Monts de Fer, qui encerclent l'univers, puis lui-même se dirigea vers une futaie voisine, où, pendant la nuit suivante, les quatre grands rois du ciel vinrent lui présenter leurs devoirs.

Uravilva fut témoin de la lumière éblouissante qui inonda tout le paysage. Le lendemain, il en demanda la cause à Bouddha. «Vous avez vu la gloire des quatre grands Mahârajas, lui répondit-il; ils sont venus pendant la nuit me demander des instructions sur quelques points de doctrine. — Le pouvoir supranaturel et le mérite de cet ermite sont étonnants, se dit Uravilva; mais pourtant il n'est pas arhat comme moi.»

Bouddha continue à multiplier les prodiges à ses yeux et aux yeux de ses disciples: subtilité et prescience surnaturelles, apparition d'un nouveau lac, voyages par les airs, dans les entrailles de la terre, offrandes de fruits exotiques; il fend une bûche en 500 morceaux qui s'enflamment d'eux-mêmes etc... Après chacun de ces prodiges (2), Uravilva, conscient de sa supériorité, répétait toujours avec suffisance:

«J'ai encore une supériorité sur lui, car je suis arhat.»

Finalement, un gros nuage monta à l'horizon, une tempête affreuse éclata sur la contrée, des torrents de pluie grossirent les cours d'eau, le pays se trouva transformé en un vrai lac.

Uravilva, sachant que Bouddha se trouvait alors dans une jungle basse et marécageuse, se dit avec anxiété: «Bien sûr il sera noyé!» Vite il monte dans une barque avec deux de ses

(1) Sculptures n° 2305 et 2345 du Musée de Lahore: Foucher, fig. 226.

(2) Certains textes en comptent 3.500.

disciples pour tenter son sauvetage. Bouddha avait commandé aux flots de la rivière Nairanjana de suspendre leur cours et de s'écarter pour lui livrer passage. Il s'était frayé une route au milieu de l'immense nappe d'eau; sous ses pieds la terre était restée sèche et poudreuse. À l'arrivée de la barque, le Très Honoré s'éleva par sa propre puissance et pénétra dans la barque en traversant le fond sans laisser la moindre trace de son passage. Quelle étrange puissance! pensa Kâsyapa; pourtant, il n'est pas arhat comme moi.»

«Le temps est venu de lui donner une leçon», pensa Çakyamouni. «Sans cesse, lui dit-il, vous répétez la même formule: Il n'est pas arhat comme moi! Sachez bien que vous n'êtes point arhat; vous n'êtes point en voie de le devenir: vous n'avez ni les signes, ni la puissance des arhats.» Cette déclaration fut pour lui comme un coup de foudre; honteux et tremblant, il se prosterna aux genoux de Bouddha et lui dit: «Très Honoré, je veux être votre disciple et observer vos cinq prescriptions. — Grand Kâsyapa, lui répondit Bouddha, vous avez à votre suite 500 disciples qui se sont rangés sous votre discipline. Allez les informer de votre résolution et laissez-leur la liberté d'agir comme ils le voudront.» Uravilva rassembla sa communauté et parla ainsi: «Mazdéens, vous vous êtes rassemblés autour de moi dans cet ermitage pour honorer l'Esprit du feu: je vous abandonne le couvent, le temple et tous les ustensiles à notre usage, faites-en ce qu'il vous plaira; pour moi, je me soumets à la direction de ce grand ascète et je me fais bonze.» Les 500 mazdéens, répondirent: «Depuis longtemps déjà nous avions cette pensée; mais, par respect pour vous, notre bouche n'osait articuler le sentiment de notre cœur. Puisque aujourd'hui vous vous faites bonze, tous nous voulons vous imiter.»

Uravilva mena aussitôt ses disciples devant Bouddha et les rangea autour de lui.

Bouddha leur dit: «Si vous désirez vous déclarer mes disciples, vous devez jeter dans la rivière Nairanjana tous vos

Fig. 20.



Conversion des deux frères de Kâsyapa. (p. 176)

habits de peau, vos bâtons fourchus, la ceinture de cheveux et tous les ustensiles en usage pour les sacrifices à l'Esprit du feu et pour recevoir le sang des victimes.» Ils s'exécutèrent promptement et allègrement, puis revinrent prier Bouddha de les recevoir dans son institut. «Venez, leur répondit-il; soumettez-vous à ma loi, soyez bonzes et tarissez en vous la source de la douleur.»

Pendant que toutes les dépouilles superstitieuses voguaient au gré des flots, les deux frères de Uravilva, qui habitaient aussi sur le bord de la rivière, un peu en aval, virent tous ces objets passer au fil de l'eau et demeurèrent frappés de stupeur.

«Bien sûr nos frères ont été dévalisés et massacrés par les brigands», se dirent-ils; et réunissant tous leurs disciples, ils coururent au secours de Uravilva et de ses disciples.

Grande fut leur surprise en apprenant la vraie cause de ce changement. Ils suivirent l'exemple de leur aîné et passèrent au bouddhisme avec tous leurs disciples. De ce fait, le nombre des disciples de Bouddha atteignait le millier.

(Des auteurs identifient Uravilva Kâsyapa avec Maha Kâsyapa, le premier patriarche du bouddhisme et le successeur immédiat de Çakyamouni. Les textes chinois différencient ces deux hommes, comme nous le verrons dans les articles suivants (1).)

Sur la montagne de la «Tête d'éléphant». — Quelques jours après la conversion des trois Kâsyapa, Çakyamouni se dirigea vers la ville de Gaya et s'arrêta avec ses disciples sur la montagne de la «Tête d'éléphant», ainsi nommée par ce que son profil ressemblait à une tête d'éléphant. Cette montagne était située non loin de Gaya. Là eut lieu une célèbre allocution de Bouddha. Il traita de la triple transcendance de la parole, de la

(1) La conversion du Grand Kâsyapa est très longuement racontée par divers auteurs; nous en avons donné un résumé tiré du *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XL, pp. 11-16; liv. XLI; liv. XLII, pp. 1-13.

pensée et des œuvres. Il leur enseigna comment un corps transcendant peut se multiplier, puis revenir à l'unité, biloquer, apparaître en haut, disparaître en bas, se montrer à l'est et se cacher à l'ouest.

Le corps transcendant des arhats ne rencontre plus d'obstacle à son passage; il pénètre les murs, les rochers, s'enfonce dans la terre, au fond des eaux, monte au ciel et se jette en bas, à sa volonté; il vole dans les airs comme l'oiseau, flotte comme une fumée ou traverse le firmament avec la rapi lité de l'éclair.

Il compare ensuite tous nos sens à une flamme brûlante, parce qu'ils sont les instruments producteurs de nos affections, de nos sensations pénibles ou agréables.

Ceux qui savent se mettre en garde contre ce feu dévorant, s'affranchissent des passions, de l'ignorance, et déjà ont acquis la vraie sagesse qui les délivre des misères d'une autre naissance.

Ses auditeurs se sentirent totalement affranchis des entraves des passions et devinrent tous arhats.

Upâsana. — Le neveu des trois frères Kâsyapa passait, lui aussi, pour un guide expérimenté dans les voies de l'ascétisme. Il habitait la montagne de Asuraganga (*A-sieou-lo* 阿 修 羅), avec 250 disciples, qu'il conduisait dans les sentiers de la perfection. Ce maître se nommait Upâsana (*Yeou-p'ouo-se-na* 優 婆 斯 那). Il ne put se défendre d'un sentiment d'indignation en apprenant que ses trois oncles venaient de renoncer à l'antique culte de l'Esprit du feu, et il partit sans tarder pour leur demander l'explication de leur apostasie.

Ses oncles lui firent si bien comprendre les raisons de leur conversion, qu'il se décida lui-même à les imiter. Les disciples voulurent aussi suivre leur maître, et tous prièrent Bouddha de les recevoir dans son ordre. Bouddha agréa leur dessein, mais à la condition qu'ils renonceraient à leurs habits de peau de daim et à tous leurs ustensiles pour les sacrifices à

l'Esprit du feu. Tous y consentirent; ils retournèrent à leur ermitage, brisèrent tous les objets qui avaient servi au culte superstitieux et revinrent se mettre sous la direction de Bouddha.

Bientôt ils s'élevèrent à une haute perfection et profitèrent si bien des leçons du maître, qu'ils devinrent tous des arhats et des témoins de sa doctrine.

Djataka des trois Kâsyapa et de leurs disciples. — Çakyamouni raconta la cause première de la conversion de ces trois frères et de leurs disciples. «Il me souvient, dit-il, que dans les temps passé, au royaume du Magadha, vécurent trois riches marchands nommés Uravilva, Nâdi et Gâya. Ils étaient frères et avaient un grand nombre d'associés subalternes: le premier en avait 500, le second 300 et le troisième 200. Tous ces commerçants entreprirent une périlleuse traversée pour se procurer des marchandises de grande valeur et les revendre ensuite avec bénéfice dans leur patrie. Quand leur cargaison fut au complet, ils reprirent la mer pour le voyage du retour. Mais voici que s'éleva une forte tempête; leurs navires, roulés par les vagues, menaçaient à tout moment de sombrer. Ils firent des sacrifices à l'Esprit des eaux et purent rentrer au port.

«Pendant la dernière partie du voyage par terre, la caravane arriva près d'un stupa élevé jadis à la mémoire du bouddha Kâsyapa, et maintenant dans un état de délabrement touchant à la ruine. Uravilva, le grand chef des marchands, s'adressa à ses deux frères et à tous les associés et leur dit: «Nous avons «risqué notre vie pour traverser les mers et ramener notre «cargaison; le succès a couronné nos efforts: n'est-il pas juste «que nous pensions aussi à notre avenir et que nous fassions «quelques bonnes œuvres? Suivant l'ancien adage, il n'est que «trop ordinaire de voir les riches oublier ce grand devoir:

Le favori de la fortune réalise de gros bénéfices,
Puis, la fortune obtenue, il tombe dans la paresse;
La paresse le mène à l'oubli de ses devoirs religieux;
Enfin, de négligence en négligence, il tombe dans les enfers.

«Je vous propose donc, continua-t-il, de prélever une part «sur vos bénéfices et de pourvoir aux frais de réparation de ce «stupa.» Tous y consentirent; chacun donna son aumône, et le stupa fut reconstruit dans sa première splendeur. Les trois frères firent alors la prière suivante:

Que la bonne œuvre que nous venons de faire nous procure le bénéfice d'une heureuse renaissance parmi les hommes sur terre ou dans la compagnie des devas glorieux au ciel! Qu'aucun de nous ne tombe en enfer ou ne soit réincarné parmi les animaux ou dans des conditions douloureuses! Enfin, puissions-nous plus tard mériter la faveur d'entendre les instructions du Bouddha futur, pour devenir ses disciples et atteindre l'état bienheureux des arhats!

«Ces trois chefs de marchands étaient les trois Kâsyapa ici présents; leurs associés étaient les 1.000 disciples qui m'écoutent. Chacun d'entre eux reçoit aujourd'hui la récompense de ses bonnes œuvres passées et dans la mesure même de leur valeur (1).»

ARTICLE IX.

LA PREMIÈRE BONZERIE BOUDDHIQUE (LA VENOUVANA).

Après un assez court séjour sur la montagne de la «Tête d'éléphant», Bouddha continua sa route vers Radjagriha.

Il vint à passer devant un ermitage nommé *Fa-yu* 法雨 (Yashti), où habitaient 500 ermites pénitents. Depuis fort longtemps, ils s'adonnaient aux pratiques les plus austères.

Beaucoup d'entre eux approchaient de la centaine. Ces vieillards édentés, aux cheveux blancs ou au crâne dénudé, marchaient péniblement, le corps courbé en deux, en s'appuyant sur leurs bâtons. Avec leur cou allongé, desséché, et leur visage tacheté

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XLII, pp. 13-16; liv. XLIII, pp. 1-4.

de points noirs, ils ressemblaient plutôt à des squelettes recouverts de peau, où il ne restait qu'une lueur de vie.

Leurs bonnes actions passées leur méritèrent la faveur de voir Bouddha et d'entendre sa doctrine avant de descendre dans la tombe. Çakyamouni s'arrêta devant la porte de leur couvent et prononça les stances qui suivent :

Celui qui a rompu toutes les chaînes des passions
Peut à lui seul triompher d'un million d'hommes,
Car, se vaincre soi-même,
C'est la plus grande des victoires.
Adhérer à Bouddha, le Vénérable du monde,
Voilà le plus essentiel des devoirs;
Des offrandes de sacrifices à l'Esprit du feu,
Même pendant un siècle entier,
Sont loin d'égaler le mérite
De la foi aux «Trois Précieux».
Mieux vaut offrir un léger présent
Au personnage auguste qui se présente à vous,
Que de vivre cent ans dans une forêt
Occupé à sacrifier au feu.
Un seul jour employé à réprimer ses désirs
Est plus fructueux qu'un siècle de laisser-aller;
Un jour de sagesse et de méditation
Vaut mieux qu'un siècle d'ignorance et de dissipation.
Vivre en sourd et en aveugle
Pendant une période de cent ans
Ne vaut pas une année passée
À voir Bouddha et à entendre sa loi...
Enfin, la journée qui apporte la science du salut
Est préférable au siècle qui n'avance pas la délivrance.

À la récitation de cette poésie, tous les ascètes pénitents furent favorisés d'une vertu préternaturelle; ils sortirent de leurs grottes, se prosternèrent respectueusement aux pieds de Çakyamouni, puis s'élevèrent dans les airs, où leurs corps prirent feu et furent consumés : ils étaient entrés au suprême repos du nirvana. Bouddha recueillit leurs cendres tombées du ciel; ses disciples lui préparèrent du mortier et lui apportèrent des pierres, et de ses propres mains il travailla à l'érection d'une

tour en leur mémoire.

Ce travail terminé, tous reprirent le chemin de la capitale. Ils arrivèrent à une bambouseraie où ils prirent un peu de repos au pied d'une tour.

La visite royale. — Le roi du Magadha, nommé Bimbasara, apprit que le prince des Çakyas, le fameux ascète, était tout près de sa capitale, et qu'un millier de brahmes, anciens ascètes convertis, lui formaient escorte.

On disait merveilles de l'efficacité et de la sublimité de sa doctrine, si bien qu'il résolut de lui faire visite dans la bambouseraie. Il donna donc des ordres pour qu'on attelât un de ses chars les plus somptueux; ses ministres, les brahmes de haute caste, tout un cortège magnifique devait l'accompagner jusqu'à la tour de la bambouseraie, où s'était arrêté Çakyamouni.

Or, une courtisane fameuse, nommée Sâlapati, adulée de tous, possédant la palme des grâces et de la beauté, habitait alors la capitale; elle aussi voulut visiter le prince Çakya. «Mais, pensa-t-elle, comment pourrai-je arriver avant le roi? Impossible de me frayer un passage au milieu de ce défilé tumultueux d'hommes et de chars. Il ne me reste qu'un moyen: c'est de donner une forte somme d'argent à des ouvriers, qui m'ouvriront une brèche dans les murs de la ville; je monterai sur un char richement paré et j'arriverai toute première à la bambouseraie.» Bouddha connut la pensée de cette courtisane et se dit: «Si je l'admets en ma présence avant le roi, elle aura lieu de soupçonner la pureté de mes intentions; pour éviter ce conflit, je vais immobiliser le char de Bimbasara.» En effet, le roi se vit subitement arrêté par une force invincible et il s'écria: «Quel démon s'oppose à mon passage?» Un deva demeuré invisible, lui adressa ces mots du haut des airs:

«Grand roi, ne craignez point: vous n'êtes victime d'aucun maléfice; il ne vous arrivera aucun malheur. Envoyez seulement quérir un tel à la capitale; dès son arrivée, il mettra votre char en marche.» Ainsi fut fait. Ce contretemps suffit pour régler

l'affaire.

Arrivé devant Çakyamouni, le roi se prosterna pour le saluer, puis s'assit devant lui pendant que tout le cortège lui offrait ses hommages. Un doute planait encore sur toute l'assistance: le célèbre brahme Uravilva Kâsyapa était-il le maître, ou le disciple, de Çakyamouni? Ce dernier, pour dissiper tout doute, commanda à Uravilva de manifester devant tous son pouvoir surhumain. «Je m'incline devant votre volonté», répondit Kâsyapa; et à l'instant on le vit s'élever dans les cieux, planer dans l'air, se mouvoir, s'arrêter, s'asseoir ou se coucher sur l'aile des vents; tantôt son corps apparaissait radieux, tantôt il devenait invisible. Après cette exhibition de sa puissance merveilleuse, il redescendit à terre, se prosterna aux pieds de Bouddha et lui dit: «Vénéré du monde, vous êtes mon maître; à vous seul appartient tout honneur en ce monde.» La lumière était faite; Çakyamouni profita de l'état des esprits pour enseigner sa loi libératrice.

Bimbasara, charmé de tout ce qu'il venait d'entendre, s'écria: «Maintenant, les cinq vœux que je formai pendant mon jeune âge reçoivent leur accomplissement. Je suis monté sur le trône dès ma jeunesse; pendant mon règne un Bouddha a paru dans le monde, il m'est donné de le voir, aujourd'hui j'ai l'honneur de lui présenter mes hommages, j'ai la bonne fortune d'entendre sa prédication et j'arrive à la connaissance de sa doctrine. Je suis donc au comble de mes vœux. J'adhère à Bouddha, à sa loi, à son ordre; je fais la promesse de demeurer toujours votre disciple, je jure de ne plus répandre le sang des êtres vivants, d'observer les cinq prescriptions et les dix commandements. De plus, faites-moi l'honneur, je vous prie, d'accepter pour demain l'invitation à un banquet dans mon palais.» Bouddha promit de s'y rendre avec tous ses disciples. Le roi le pria de monter sur son char pour faire son entrée à Radjagriha; pour lui, il serait trop heureux de le suivre à pied. «Grand roi, lui répondit Bouddha, vivez toujours en paix et daignez

agréer mes remerciements; je n'use pas de char.» Le roi se prosterna devant Bouddha, tourna trois fois autour de lui, puis prit congé.

Bimbasara, de retour au palais, donna ordre de préparer un splendide festin. Dès le matin suivant, il envoya des messagers à Bouddha pour l'informer que le banquet était préparé. Le Très Honoré mit son manteau, prit en main sa patta et se mit en route pour Radjagriha, avec ses 1.000 disciples.

À ce moment, Indra, le roi des cieux Trâyastrinshas, sous la figure d'un beau et jeune brahme aux cheveux en torsade, vêtu d'habits jaunes, tenant une urne d'or dans sa main gauche et un sceptre incrusté de pierreries dans sa main droite, prit la tête du cortège et s'avança élevé au-dessus de terre en chantant une cantate.

«Prodige! Prodige! s'écrient tous les citadins; d'où vient ce brahme d'une si grande beauté? De qui est-il le héraut?»

Bouddha fit son entrée solennelle au palais royal et prit place dans la salle du festin avec tous ses disciples. Le roi faisait en personne les honneurs du banquet. Après le repas et les ablutions d'usage, les officiers du palais vinrent s'asseoir devant Bouddha pour écouter ses instructions. Bimbasara cherchait en lui-même ce qui pourrait être le plus agréable à son hôte, afin de le lui offrir. Il se dit: «La bambouseraie est située près de la capitale, d'un accès facile, dans un site agréable en dehors du vacarme et du tapage, et cependant elle est assez proche de la ville, pour qu'il soit facile de se pourvoir des choses nécessaires à la vie: bref, ce lieu me paraît éminemment favorable à la retraite et au recueillement de personnes qui font profession d'ascétisme; je vais donc lui offrir cette propriété.»

Là-dessus, il fit sa proposition à Bouddha. «Grand et vénérable saint, lui dit-il, permettez-moi de vous offrir cette bambouseraie. Elle me paraît jouir de précieux avantages pour

des moines (1). Acceptez-la pour votre résidence.» Çakyamouni accepta l'offrande, à condition que la donation fût perpétuelle, absolue et sans réserve.

Alors Bimbasara se leva de son siège et prit une fiole d'or pleine d'eau qu'il fit couler sur les doigts de Bouddha, pendant qu'il prononçait cette formule de donation à fonds perdu. Bouddha entrait ainsi en jouissance de la propriété et des vergers, puits, constructions et ponts, en un mot de tout ce qu'elle contenait.

Çakyamouni, après avoir pris congé du roi, rassembla ses bonzes et leur dit: «À partir de ce jour, je vous permets d'accepter des donations de biens fonciers» (2).

La bambouseraie de Kalanda. — Un richard de la capitale du Magadha, nommé Kalanda, était propriétaire (3) d'une vaste bambouseraie sise près de la cité. Là il avait disposé des locaux qu'il mettait à la disposition des brahmes ajivakas; ceux-ci s'en servaient surtout lors de leurs voyages à Radjagriha ou dans le voisinage.

Or, voici que les quatre grands rois des quatre directions députèrent des yakchas pour balayer et nettoyer ce monastère et toutes les avenues, en vue de la prochaine arrivée du Très Honoré, qui devait venir en prendre possession et en faire sa résidence d'été, pendant la saison des pluies.

---

(1) Dans les villes birmanes, un endroit particulier est encore alloué pour bâtir des maisons ou monastères pour les moines bouddhistes. Il est un peu isolé des autres édifices. Cf. *Vie ou Légende* de Gaudama, p. 148.

(2) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XLIV, pp. 1-17.

(3) Ici le texte chinois est formel: Kalanda est le vrai propriétaire. Le traducteur chinois n'a pas employé une expression qui pût donner à entendre que Bimbasara était le vrai possesseur du jardin qu'il offrait à Bouddha. Par ailleurs, il n'est jamais fait mention que d'une seule bambouseraie, la «Venouvana». Le grand roi Bimbasara n'aurait-il point fait le généreux, en offrant bonnement la propriété de Kalanda? La suite du récit semble un peu le supposer, comme on va le voir.

Un des moines ajivakas, qui s'était levé avant l'aube du jour, ne fut pas médiocrement surpris de trouver ces yakchas occupés à balayer, à aplanir les allées du couvent. «Qui êtes-vous? leur demanda-t-il; qui vous envoie ici? — Nous sommes députés par les quatre grands rois des points cardinaux, afin de tout disposer pour l'arrivée du Vénérable des mondes, qui aujourd'hui même doit venir prendre possession de cet immeuble.»

Dès le lever du soleil, le brahme courut informer Kalanda de ce qui se passait; il ajouta: «Il vous importe de prendre les devants et d'offrir vous-même cette bambouseraie au moine Gautama, de peur que le roi Bimbasara ne vous l'enlève de force pour la lui donner. Vous perdriez alors tout le mérite de cette donation et, de plus, il vous faudrait subir l'affront d'une spoliation.»

Kalanda partit de suite pour aller trouver Bouddha. Il le rencontra sur la route, se prosterna devant lui, versa sur ses doigts l'eau contenue dans une fiole d'or et prononça l'acte de de donation ainsi conçu: «Très Honoré, moi, Kalanda, habitant de Radjagriha, je vous fais don de ma propriété appelée: «La Bambouseraie», sise à proximité de la capitale et très convenable pour servir d'habitation à des moines. Soyez assez bon pour accepter mon offrande.» Çakyamouni lui répondit: «Quiconque offre à Bouddha un immeuble, soit terres soit maisons, ou même des biens mobiliers, tels que vêtements ou autres objets, doit en faire l'abandon entier, en sorte que ces biens deviennent des propriétés bouddhiques, à l'usage exclusif du donataire. Si donc vous me cédez votre bambouseraie, vous devez en transférer la propriété et pour le présent et pour l'avenir, c'est-à-dire en faire l'abandon complet et sans retour» (1). Kalanda lui

(1) Lors de cette première donation, qui devait être comme le type des offrandes subséquentes, Bouddha précise les termes de la formule et s'applique à entourer ce transfert de propriété, de toutes les garanties possibles. Du reste, l'appui du roi lui donnait le droit de se montrer exigeant, et Kalanda se trouvait dans la nécessité de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

répondit: «Je me conforme en tout à vos volontés; je donne ma bambouseraie à fonds perdu à vous et à tous vos successeurs, qui en useront comme bon leur semblera. Faites-moi le plaisir d'agréer mon offrande.» Bouddha accepta le monastère et toutes les terres attenantes. Cette première bonzerie est restée célèbre dans les récits bouddhiques, où elle est désignée sous le nom de Kalanda Venouvana, c'est-à-dire «la bambouseraie de Kalanda» (1).

La version tibétaine raconte différemment l'origine de cet établissement bouddhique (2).

La bambouseraie de Kalanda se trouvait entre la vieille et la nouvelle ville de Kusagara, à quelques lis seulement de la porte Sud de Radjagriha, si nous nous en tenons au récit de *Hiuen-tsang* 玄奘.

Au sud-ouest de «La Bambouseraie», à cinq ou six lis, dans un grand bois planté de bambous, on trouve une vaste maison de pierre. C'est là qu'eut lieu le premier concile bouddhique, où fut élaborée la collection des trois Recueils sacrés. Plusieurs stupas rappelant les faits et gestes de Kâsyapa, le président du concile, et d'Ananda, d'abord exclu, puis admis à prendre part à la collection de la loi, ont été érigés dans les environs.

Çakyamouni aimait à habiter la Vénouvana: sa position près de la capitale et au centre du Magadha, lui permettait de rayonner dans toutes les contrées voisines, remplies de souvenirs chers à son cœur (3).

Le couvent de Nalanda. — Radjagriha était encore célèbre par la proximité d'un autre couvent, celui de Nalanda. Des

---

(1) *Che-kia-fang-tche* 釋迦方志 (卷下), édition japonaise, p. 98. — *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XLV, pp. 1-3. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. V, pp. 63, 64. — *Che-kia-che-pou* 釋迦氏譜, p. 82.

Kalanda, en chinois *Kia-lan* 伽藍, est le poussah habituellement préposé comme portier des pagodes bouddhiques. Il a ordinairement pour compagnon *Wei-t'ouo* 韋馱 poussah. (*Manuel des superstitions*, p. 120.)

(2) Rockhill, *Life of Buddha*, pp. 43, 44.

(3) *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. IX.

ruines qui se trouvent à sept milles anglais au nord de Radghir (Radjagriha) rappellent le site de ce couvent.

Cette position concorde avec le récit du *Che-kia-fang-tche* 釋迦方志 (卷下), édition japonaise, p. 98: «À 30 lis au nord de Radjagriha, on trouve la bonzerie de Nalanda, *Na-lan-t'ouo* 那爛陀, c'est-à-dire: «qui donne sans se lasser». C'était le nom du dragon qui habitait l'étang, au sud de l'emplacement où fut bâtie cette pagode. 500 marchands achetèrent ce jardin et en firent présent à Bouddha. Cet immense monastère fut construit successivement par les cinq rois Çakrâditya, Bouddhagupta, Tathâgatagupta, Bâlâditya et Vadjra. Sept vastes cours séparaient des constructions à trois étages, et un mur de cinquante pieds de hauteur entourait toute la propriété; une seule porte d'entrée donnait accès dans l'enceinte. Les femmes ne pouvaient y être introduites.

«Les plus habiles artistes avaient exécuté des chefs-d'œuvre de sculpture et de ciselure sur ces monuments superbes. 10.000 moines habitaient ce couvent, qui devint célèbre dans l'Inde entière par la magnificence de ses constructions et surtout par la science de ses bonzes. Plusieurs centaines d'entre eux avaient une réputation qui s'était répandue bien au delà des frontières de leur pays. *Hiuen-tsang* 玄奘, le bonze voyageur, y séjourna pendant cinq ans, pour étudier les textes indiens sous la direction des moines les plus instruits.

«À 200 pas en dehors des murs, à l'est, on remarquait le vihâra de Avalôkiteçvara, dont la statue passait pour prendre diverses positions, tantôt debout, tantôt assise, tantôt couchée. De toute l'Inde on venait la vénérer.»

ARTICLE X.

LÉGENDE DE MAHÂ KÂSYAPA, LE PREMIER PATRIARCHE DU BOUDDHISME.

Près de la capitale Radjagriha, dans le village de Mahasudra, habitait un brahme nommé Nyagrodha Kava. Son train de maison luttait de magnificence avec celui du roi Bimbasara. Ce grand seigneur avait un fils, Pippalayana, ainsi nommé parce que sa mère lui avait donné le jour au pied d'un pippala (*pi-pouo-lo* 畢 鉢 羅, *p'ou-t'i-chou* 菩 提 樹, *Ficus religiosa*), et qu'un deva lui avait apporté des cieux une superbe tunique.

Cet enfant du prodige était doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit. Comme il était fils unique, ses parents l'aimaient tendrement; ils n'épargnèrent rien pour lui procurer, avec toutes les aises de la vie, une éducation des plus soignées. Dès qu'il eut atteint l'âge de huit ans, il fut confié au soins des plus habiles maîtres, qui eurent pour mission de l'initier à toutes les branches de connaissances requises pour un homme de son rang, tant au point de vue social qu'au point de vue religieux. Il étudia les quatre Védas (1), les Pouranas, les épopées, les livres scientifiques traitant des phénomènes de la nature, de l'astrologie, de la divination, de la géomancie etc.

Grâce à la pénétration de son esprit, il acquit une science aussi profonde que variée et devint un des hommes les plus érudits de son temps. Pourtant, il n'éprouvait que du dégoût pour la vie mondaine et, au grand désespoir de sa famille, il était comme poursuivi par le désir de se retirer dans la solitude et

(1) Les quatre Védas sont:

1° le *Rig-Véda*, traité sur l'origine des choses;

2° le *Yadjour-Véda*, dogmes religieux et politiques de l'Hindoustan;

3° le *Sama-Véda*, hymnes sacrés;

4° l'*Arthavana-Véda*, formules imprécatoires.

Les Védas furent coordonnés par Vyasa, plus de dix siècles avant l'ère chrétienne.

de vivre de la vie des brahmes contemplatifs. Vint l'heure où ses parents lui exposèrent leurs projets de mariage.

«Papa, maman (1), leur répondit-il, je ne me sens aucun attrait pour l'hyménée ; je désirerais bien plutôt mener la vie contemplative des solitaires. — Mon cher fils, il faut d'abord penser à vous créer une descendance ; vous pourrez ensuite mener la vie des contemplatifs. Vous connaissez l'adage : «Qui «meurt sans postérité ne peut monter au ciel.» — Papa, maman, il ne me paraît pas si nécessaire de laisser une postérité. — Mon cher fils, vous devez vous marier pour perpétuer votre race ; voudriez-vous donc laisser notre famille s'éteindre ?»

Le jeune homme, poursuivi par la persistance inlassable de ses parents, prit un lingot d'un or très pur, le remit à un artiste de grand renom, et lui commanda d'exécuter une figure de femme d'une beauté idéale ; quand il fut en possession de ce chef-d'œuvre, il présenta la statue à ses parents et leur dit : «Trouvez-moi une jeune femme aussi belle que cet exemplaire : alors je ferai taire mes répugnances pour le mariage et je me conformerai à vos désirs.» Kava son père, sentit redoubler sa tristesse. «Où trouverons-nous cette idéale beauté sortie d'un rêve d'artiste ?», pensa-t-il ; et, l'esprit en proie à une vive inquiétude il alla s'asseoir à l'étage de son palais. Un brahme de ses connaissances vint lui faire visite. De prime abord, le brahme remarqua l'air de tristesse empreint sur sa figure et lui en demanda la cause. Kava finit par lui confier le motif de son chagrin. Le brahme le consola et lui promit de trouver pour son fils une jeune fille douée de tous les avantages qu'il exigeait. Le choix définitif s'arrêta sur la fille du riche brahme Kapila, nommée Bhadrakâpriya, un des types féminins les plus admirables qu'on pût rêver. Toutefois, elle aussi désirait se retirer dans la solitude ; elle ne consentait qu'à regret aux sollicitations de sa famille qui l'exhortait à se marier. Les

(1) L'expression chinoise est: *pouo-pouo, ma-ma* 波 波, 摩 摩 ; nous traduisons ce dialogue dans toute sa simplicité.

deux jeunes gens se communiquèrent leur résolution et les cérémonies du mariage eurent lieu. Pendant douze années, ils vécurent ensemble comme frère et sœur, dans une parfaite pureté (1).

Après la mort de ses parents, Pippalayana, devenu maître de sa fortune, dut gérer ses biens. Son épouse partageait avec lui le souci de cette administration. Un jour, pendant que des servantes préparaient la nourriture des bœufs, elle remarqua qu'en broyant les aliments pour ces animaux, on écrasait un nombre considérable d'insectes et de vers. «Hélas! pensa-t-elle, que de douleurs en ce monde! Les vers sont écrasés, les bœufs sont contraints à un dur labeur, la vie n'est qu'une suite d'épreuves!» Elle communiqua ses impressions à son mari, qui partageait les mêmes sentiments; et tous deux, d'un commun accord, résolurent de quitter le monde pour embrasser un état de vie plus parfait. Pippalayana abandonna tous ses biens, se fit raser la tête, puis se mit à la recherche d'un maître expérimenté dans les voies de l'ascétisme. Il promit à son épouse de lui indiquer la voie véritable qui conduit au bonheur final, dès qu'il l'aurait lui-même trouvée. Ce fut sur ces entrefaites qu'il rencontra Çakyamouni; il fut si bien impressionné par ses manières gracieuses, son maintien digne et recueilli, qu'il ne douta plus que c'était là le maître qu'il cherchait. Il se jeta donc à ses pieds et lui dit: «Je suis votre disciple; soyez mon maître, je vous prie.» Bouddha, tout en continuant sa route, fit une exhortation à son nouveau disciple. Quand ils furent arrivés au pied d'un arbre, Pippalayana se dépouilla de son manteau précieux, le plia en quatre, le plaça à terre, et pria Çakyamouni de s'asseoir dessus. Bouddha lui dit: «Aurez-vous le courage d'échanger ce précieux samghati contre la robe pauvre et sordide des bonzes? — Je suis prêt, répondit Pippalayana; je veux porter la même livrée que le Très Honoré.» Bouddha accepta alors l'habit précieux. Son but était de faire comprendre aux yeux

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XLV, pp. 4-16.

du monde combien il est méritoire de renoncer à une haute fortune, pour revêtir le modeste habit du pauvre.

Pippalayana devint arhat. Bouddha avait coutume de dire à ses bonzes: «Si parmi mes disciples vous voulez voir un homme modéré dans ses désirs et se contentant de peu, regardez Mahâ Kâsyapa.» C'est sous ce nom qu'il a passé dans l'histoire. Il appartenait en effet à la famille célèbre des Kâsyapa, et comme il se fit remarquer entre tous par sa dignité et son pouvoir transcendant, on ne l'appela plus que Mahâ Kâsyapa «le Grand Kâsyapa» (*Ta Kia-yé* 大迦葉, *Mo-ho Kia-yé* 摩訶迦葉) (1).

Avant de mourir, Çakyamouni lui remit le gouvernement général de son ordre.

Dans les pagodes chinoises, on trouve fréquemment Mahâ Kâsyapa à la gauche de Bouddha, c'est-à-dire à la place d'honneur en Chine. À sa droite figure le jeune Ananda, le confident de son cœur, son disciple chéri.

La conversion de son épouse Bhadrakâpriya. — Après son admission parmi les disciples de Bouddha, Mahâ Kâsyapa n'oublia point la promesse qu'il avait faite à son épouse. Elle n'avait point eu, comme lui, l'avantage de trouver le vrai maître de la voie parfaite; elle vivait dans la communauté des Paribrajikas, hérétiques, qui habitaient sur les bords du Gange. Quand plus tard Bouddha eut fondé une communauté de bonzesses, sous la direction de sa mère adoptive Pradjâpati, Mahâ Kâsyapa avisa une des bonzesses douée d'une vertu supranaturelle, et la pria d'amener son épouse, Bhadrakâpriya, dans leur couvent de Sravasti.

La bonzesse se transporta, rapide comme le vent, dans la communauté des hérétiques Paribrajikas, et exhorta Bhadrakâpriya à se confier à la direction du maître qu'avait suivi son mari. Elle y consentit. Toutes deux traversèrent l'espace et arrivèrent

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XLVI, pp. 1-6.

devant Bouddha dans la Jetavana (parc de Jeta).

Bhadrakâpriya se prosterna devant Bouddha et lui demanda à être admise dans la communauté des bonzesses. Sa prière fut exaucée : Ananda reçut la mission de la conduire à Pradjâpati, la supérieure des religieuses, et celle-ci voulut bien l'admettre parmi les membres de la communauté. Elle devint si fervente que Bouddha ne craignit point de la proposer comme modèle à toutes ses compagnes. Ces dernières, un peu jalouses de cet avancement si rapide, vinrent trouver Çakyamouni et lui demandèrent quelles œuvres méritoires, pendant ses vies antérieures, lui avaient valu des prérogatives si spéciales. La djataka que nous allons lire fut la réponse à leur question.

«Dans les temps anciens, un riche seigneur de Bénarès avait une esclave au service de son épouse. Un jour se présente à la porte un pratyeka bouddha (1), tenant son bol à la main et implorant une aumône. La maîtresse de maison était alors occupée aux soins de sa toilette ; en apercevant ce vieil ermite à la mine assez peu engageante, elle refusa les quelques aliments que sa servante vint solliciter pour lui.

«La servante insista à plusieurs reprises, suppliant sa maîtresse d'avoir pitié de ce vieillard. «Laissez-moi, lui fut-il ré«pondu ; je ne fais pas l'aumône à des gens de cette espèce.» La servante pria sa maîtresse de bien vouloir au moins lui donner la nourriture à laquelle elle-même avait droit pour une journée, afin de prélever sur sa propre subsistance une part qu'elle donnerait à l'ascète mendiant. «J'y consens, répondit la dame ; vous avez «droit à votre alimentation et vous pouvez en disposer comme «bon vous semble.» La servante donna au pratyeka bouddha tout ce qu'elle venait de recevoir pour sa propre alimentation.

«Celui-ci accepta les aliments, puis s'éleva dans les airs à la vue de tous les assistants émerveillés. La pauvre servante se jeta à deux genoux devant lui et le supplia de lui accorder d'heureuses

(1) Pratyeka bouddha, ou nidâna bouddha : ascète en voie de parvenir au nirvana.

réincarnations et la grâce finale d'entendre la vraie doctrine qui la conduirait au salut. La maîtresse regretta vivement sa dureté de cœur; elle offrit le double, le quintuple à son esclave, si elle voulait bien partager avec elle le mérite de la bonne action qu'elle venait d'accomplir. L'esclave s'y refusa. Alors sa maîtresse voulut l'y contraindre par la violence; elle la frappa brutalement, mais sans succès. La servante pleurant, gémissant, mais toujours ferme dans sa résolution, finit par attirer l'attention du maître; celui-ci, informé de ce qui venait d'arriver, chassa la méchante femme et donna ses joyaux et ses riches vêtements à la servante, qu'il constitua maîtresse de la maison et dispensatrice de tous les trésors.

«Cette servante charitable n'était qu'au début de sa récompense: elle reprit ensuite naissance dans les joies du ciel parmi les devis, et c'est elle qui a été réincarnée ces derniers temps dans la personne de Bhadrakâpriya, la bonzesse votre compagne (1).»

ARTICLE XI.

SARIPUTRA ET MUGALANA (MAUDGALYAYANA).

Sariputra, de son vrai nom Upatissa, ainsi surnommé parce que sa mère se nommait Sari, avait pour père un brahme fort riche, nommé Danayana, qui habitait le village de Nalanda, assez proche de Radjagriha, la capitale du Magadha.

Tout près du village de Nalanda, vivait un autre riche brahme appelé Kolita Mugalana; son palais se trouvait au village de Kolita, ce seigneur ayant donné son nom au village qu'il habitait. Il n'avait qu'un fils, en qui reposaient toutes ses

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XLVII, pp. 3-6; pp. 8-10.— *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. V, p. 65.

espérances. Le jeune Mugalana et son voisin Sariputra (1) s'étaient liés d'une amitié sincère ; ils étaient devenus comme inséparables.

Un jour, une grande réunion de charité se tint sur le mont Giriguha, à une courte distance de la capitale ; les deux jeunes gens voulurent s'y rendre. L'un était monté sur son éléphant superbement harnaché, l'autre était assis sur un char traîné par quatre éléphants. Une foule innombrable avait envahi les alentours ; chevaux, éléphants, attelages de luxe circulaient sur toutes les routes. Une place d'honneur fut réservée aux deux nobles visiteurs. Sariputra, embrassant du regard cette multitude de gens tout occupés de leurs plaisirs, les chœurs de musiciens, les danseurs, les acrobates etc., fit cette réflexion : «Comment tant d'hommes peuvent-ils s'amuser de semblables bagatelles ? Qui d'entre eux vivra encore après cent ans ?» Se sentant mal à l'aise au milieu de tous ces enfantillages, il se leva de son siège, chercha un lieu solitaire et s'assit au pied d'un arbre. De sérieuses pensées roulaient dans son esprit.

Kolita, fatigué, lui aussi, par ce vacarme, se retira à son tour pour aller rejoindre son compagnon, qu'il trouva plutôt triste ; pour dissiper ses idées noires, il chanta ces vers :

Écoutez le son des tambours et des luths,
Écoutez les chants des jeunes garçons et des jeunes filles,
Entendez ces merveilleux concerts;
Pourquoi ne pas vous livrer à la joie ?

«Hélas ! mon cher ami, répondit Upatissa, dans cette assemblée immense, on n'entend que clameurs, chants, cris de joie ; pourtant, de toute cette multitude, il ne restera pas un seul vivant après cent années.

— Quel parti prendre ? se dirent les deux amis. — Mon cher ami, reprit Sariputra, il nous faut dire adieu au monde et

(1) *Ché-li-fou* 舍利弗 est le nom chinois de Sariputra. Mugalana ou Maudgalyayana se nomme *Mou-kien-lien* 目犍連 ou *Mou-lien* 目連.

rechercher la rosée bienfaisante de l'immortalité. — Selon ton bon plaisir, répondit Mugalana, je te suivrai.» Tous deux s'exhortèrent à la persévérance dans leur dessein. Rentrés dans leurs familles, ils durent soutenir une longue et pénible lutte contre l'opposition paternelle. Les parents, en effet, ne se résignaient qu'avec peine à se séparer de leurs chers enfants, et ce ne fut qu'après avoir épuisé toute la série des arguments inspirés par leur affliction, qu'ils se laissèrent arracher leur consentement.

Les deux jeunes gens allèrent d'abord se joindre aux 500 disciples de Sanjaya, maître hérétique de la secte des Paribrajikas, qui enseignait dans la capitale Radjagriha. Nos deux novices rasèrent leur chevelure, puis s'abandonnèrent à la direction de ce maître hétérodoxe, qui leur enseigna ses recettes magiques, ses prescriptions médicales et sa méthode d'abstraction (1). Pendant sept jours et sept nuits, les novices mirent en pratique tous ces procédés, sans trouver la paix du cœur.

D'un commun accord, ils résolurent d'abandonner ce maître dont ils avaient reconnu l'incompétence ; mais, avant de se séparer, ils firent le pacte suivant : « Le premier d'entre nous qui aura trouvé un bon maître dans la voie ascétique devra en avertir l'autre.»

À cette époque, Çakyamouni habitait le monastère de la Venouvana (2) avec ses 1.000 disciples nouveaux convertis. Un matin, dans le quartier de l'est de Radjagriha, un bonze nommé Asvajita (3) vint mendier son repas. Il s'avançait modestement, tenant son bol à la main ; son vêtement bien ajusté, son air recueilli, ses manières dignes frappèrent vivement Sariputra, qui conçut une haute opinion de sa vertu. Quand le bonze sortit de la ville, Sariputra le suivit pour lui demander à quelle secte

(1) Diverses sectes avaient recours à des excitants pour provoquer une sorte d'extase. (2) Ci-dessus, pp. 180 seq.

(3) Le nom de ce bonze varie suivant les textes : il est nommé encore Upasana ou Asvayujatta.

il appartenait et s'il recevait des disciples. Le bonze lui répondit qu'il était lui-même disciple du grand ascète Çakyamouni. Sariputra l'interrogea longuement sur la vie et la doctrine de cet habile maître, qui avait le talent de former des disciples d'une si haute vertu ; il alla même jusqu'à lui demander s'il le dépassait en perfection. Le bonze reprit humblement :

Une tige de moutarde en face du mont Suméru,
La trace des pas d'un bœuf comparée à l'Océan,
Un moustique comparé au garuda (1):
Telle est ma mesure comparée à la sienne.

Son interlocuteur, de plus en plus intrigué, insista pour connaître la doctrine qu'il prêchait. « Je ne suis encore que novice et peu versé dans ces matières ardues, repartit le bonze ; comment pourrais-je vous répondre pertinemment? Ce que je puis vous dire, c'est que notre maître nous répète souvent cette gatha :

Tout phénomène résultant d'une cause
Est aussi détruit par une autre cause;
La sagesse consiste à découvrir cette cause productrice (2).
Telle est la doctrine prêchée par notre maître.

Cette réponse fut comme un trait de lumière qui traversa l'esprit de Sariputra ; il se prosterna devant le bonze, tourna trois fois autour de lui, puis se mit incontinent à la recherche de son ami Mugalana, pour lui faire part de sa découverte. Celui-ci, le voyant arriver d'un air tout radieux, lui demanda s'il avait trouvé le chemin de la délivrance.

Tous deux prirent le parti d'embrasser la nouvelle doctrine malgré les objurgations de leur maître Sanjaya ; bien plus, les 500 disciples Paribrajikas se tournèrent aussi vers le grand prédicateur de la Venouvana ; et le malheureux maître, fou

(1) Garuda: puissant oiseau fabuleux, aux ailes d'or.

(2) Pour le bouddhiste, la sagesse consiste à découvrir la vraie cause de nos maux, l'ignorance, qui nous donne l'illusion de l'existence. Cette cause détruite, on arrive au nirvana, c'est-à-dire à l'extinction de toute existence personnelle. La lampe est éteinte faute d'huile.

de douleur, abandonné de tous, rendit l'âme en vomissant des flots de sang. Sariputra et Mugalana, accompagnés des 500 hérétiques, prirent le chemin de la Venouvana. Bouddha les reçut avec son habituelle bonne grâce et dit à ses bonzes: «Ces deux hommes seront les deux plus distingués de mes disciples; l'un se fera remarquer par la pénétration de son esprit, l'autre par son grand pouvoir.»

Au bout d'un demi-mois, Sariputra était déjà devenu arhat, et six jours après, ce fut le tour de Mugalana (1).

ARTICLE XII.

LA LÉGENDE DES 500 MARCHANDS.

La djataka contée par Çakyamouni au sujet des 500 disciples de Sanjaya, amenés par Sariputra, constitue un roman de haute imagination (2). Un livre entier du *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經 y est consacré.

«Comment, dirent les bonzes, Sariputra a-t-il pu ramener dans la bonne voie ces 500 Paribrajikas?» Bouddha prit la parole et leur répondit: «Sariputra, il est vrai, ramène aujourd'hui sur la route du salut ces 500 hérétiques égarés dans le désert de l'erreur; mais, croyez-en mon témoignage, dans les siècles précédents, il a déjà exercé envers eux cet acte de charité en les tirant d'une impasse. Ce n'est pas la première fois non plus qu'ils me doivent leur salut. Écoutez plutôt:

«Il y eut jadis un cheval royal, nommé *Ki-che* 雞尸, d'une superbe allure. Ce coursier, à la tête violette, était rapide

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XLVIII, pp. 1-18. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. V, p. 64-65.

(2) Sanjaya était un brahme chef d'école à Radjagriha. Sariputra et Maudgalyanyana, ses disciples, s'étaient partagé ses élèves après sa mort.

comme le vent; son hennissement rappelait le roulement du tonnerre.

«Dans ce même temps, 500 marchands du Magadha entreprirent une longue traversée pour affaires commerciales. Arrivés au port, ils chargèrent leurs marchandises, offrirent un sacrifice à l'Esprit de la mer, demandèrent pardon de leurs fautes, puis s'occupèrent des soins de l'appareillage.

«Quand le capitaine et tous les hommes de l'équipage furent à leur poste, on mit à la voile. Dès qu'ils eurent gagné la pleine mer, un ouragan terrible se déchaîna; le bateau fut jeté sur la côte du royaume des rakchas (1).

«Avant d'avoir pu arriver au mouillage, le navire fut brisé par la tempête. Les passagers se jetèrent sur des épaves flottantes et luttèrent contre le vent et les vagues pour parvenir au rivage. Les rakchas accoururent au secours des naufragés, dans l'intention de mener joyeuse vie avec eux pendant un certain temps; après quoi elles les enfermeraient dans leurs remparts de fer, suivant leur habitude. Pour leur donner le change, elles se transformèrent en fées d'une beauté ravissante. «Soyez sans crainte, braves gens, criaient-elles en s'approchant «de la mer; donnez-nous vos mains, allongez vos bras, efforcez-«vous de monter sur la rive.»

«Ces malheureux marchands, affolés par l'imminence du danger, sur le point de périr et prenant ces ogresses pour de vraies femmes, leur donnèrent la main et sortirent du sein des flots où ils étaient déjà à moitié engloutis. «Approchez, «leur dirent-elles, de leur voix la plus douce. Sans doute vous «venez de loin? Soyez nos maris, nous serons vos femmes! Sur «vous reposeront toutes nos affections, car ici nous n'avons «personne à aimer; faites renaître la joie dans nos cœurs attristés,

(1) Rakcha: ci-dessus, p. 77. Il sagit ici de rakchas féminins, sortes d'ogresses anthropophages, que certaines légendes ont quelquefois placées dans l'île de Ceylan.

«acceptez toute maîtrise sur nous. Hâtez-vous, braves gens, «entrez dans notre demeure et livrons-nous à la joie et au plaisir. «Plus de tristesse, plus de crainte. Nos maisons sont ornées pour «vous recevoir, vous y trouverez le confort. Le grand Esprit de «la mer nous a prises en pitié, il a submergé votre navire pour «nous procurer la joie de votre société.»

«D'abord les marchands se retirèrent à l'écart. «Hélas, «mon bon père ma bonne mère!» criait l'un. «Hélas! mes frères, «hélas! mes sœurs» criait un autre. «Hélas! mon épouse bien «aimée! toute ma parenté!» s'exclamait un troisième. «Adieu! «êtres chéris! Adieu terre natale, cher Magadha, nous ne vous «reverrons plus.» Bientôt on n'entendit plus qu'un immense concert de lamentations.

«Après avoir épanché leur douleur, les marchands revinrent trouver les rakchas et s'acheminèrent vers la ville. À mi-route, ils arrivèrent dans une large plaine où on ne voyait ni ronces, ni épines, ni décombres; pas de broussailles ou d'herbes sauvages sur cette terre privilégiée, mais une végétation luxuriante charmait les regards. Autour de grands étangs bordés de verdure, des prairies semées de fleurs s'étalaient comme de riants tapis aux brillantes couleurs.

«Plus loin, apparut la muraille quadrangulaire de la ville; elle était blanche comme neige. Sur tout le pourtour, se dessinait une ceinture de tours et de portes monumentales ornées de fenêtres ouvragées, de balustrades. Le centre était occupé par l'autel du Ciel; des oriflammes de toutes couleurs flottaient au sommet de ces monuments décorés de riches tentures et de précieux parasols d'honneur; l'air était embaumé de l'agréable senteur s'exhalant des brûle-parfums remplis d'aromates.

«Les nymphes, après avoir introduit les naufragés dans leur cité, les firent changer d'habits, puis les firent asseoir sur de moelleux canapés: dès lors commença la vie de plaisirs. Après quelques jours, ces femmes informèrent les marchands qu'il leur était interdit de s'approcher d'un certain lieu situé hors la porte

du sud, en dehors de la ville.

« Le chef de la corporation des marchands, homme intelligent et perspicace, se dit en lui-même : « Pourquoi nous fait-on cette « défense? Je profiterai du moment où toutes ces femmes seront « endormies et j'irai moi seul examiner cet endroit, afin de « prévoir les moyens à prendre à l'avenir, au cas où il y aurait « là un danger pour nous. » Une nuit donc, pendant que tout le monde était plongé dans un sommeil profond, il se leva doucement, s'arma d'un sabre bien affilé, puis s'avança avec mille précautions vers le lieu désigné. Au delà de la porte du sud, il entra dans un quartier désolé : pas un arbre, pas un brin d'herbe ; la seule vue de ce lieu sanvage lui donna le frisson. Après qu'il eut marché pendant un certain temps, d'horribles cris de douleur parvinrent à ses oreilles. Ses cheveux se hérissent sur sa tête, il sent ses jambes plier sous le poids de son corps.

« Dès qu'il eut repris ses sens, il s'avance sans bruit, retenant son souffle, et bientôt il voit s'élever devant lui une forteresse aux murs de fer. Les cris de douleur et d'angoisse sortaient de cette enceinte. Il en fit le tour et ne trouva pas de porte d'entrée.

« Au nord de cette cité, s'élevait un grand arbre appelé *ho-hoan* 合 歡, « réunion des joies » (*Mimosa arborea*). Planté tout près de l'enceinte, il dominait les murs.

« Le marchand grimpa sur cet arbre, pour plonger son regard à l'intérieur de l'enclos. Quel horrible spectacle ! Une centaine de cadavres gisaient sur le sol : quelques-uns à demi dévorés, d'autres paraissant respirer encore, mais une moitié de leurs membres était amputée.

« Des faméliques, mourant de faim et de soif, décharnés, les yeux rentrés dans l'orbite, les cheveux en désordre, se tenaient tristement assis ou se roulaient dans la poussière, et dans une lutte désespérée s'arrachaient mutuellement des lambeaux de chair pour les dévorer. De cette cité des pleurs, s'élevait une

douloureuse clameur, comme du fond des enfers de Yama.

« Cette vue remplit le cœur du marchand d'une terreur mortelle ; il sentait ses forces l'abandonner, à peine pouvait-il respirer. Dès qu'il eut un peu repris l'usage de ses facultés, il saisit convulsivement deux branches de l'arbre, les agita vigoureusement, les frappa l'une contre l'autre, pour attirer par ce bruissement l'attention des infortunés prisonniers de la forteresse de fer. Les suppliciés entendirent le frétillement du feuillage et aperçurent le marchand grimpé au sommet de l'arbre. « Qui « êtes-vous? crièrent-ils ; êtes-vous un deva, un naga, un yakcha, « un gaudharva, un asura, un kinnara, un garuda, un maho« raga (1), êtes-vous Indra ou Brahma, et venez-vous nous délivrer « de ce terrible lieu de tortures? » Tous ces malheureux détenus joignirent les mains, se prosternèrent en frappant la terre du front et s'écrièrent : « Bienfaisant personnage, pitié! pitié! nous « vous en supplions, tirez-nous de ce lieu de tourments. Oh! « délivrez-nous, pour que nous puissions revoir nos familles! »

« Le marchand, ému par les supplications des victimes, leur répondit : « Mes amis, je ne suis ni deva, ni naga, ni Brahma ; « je fais partie d'une corporation de marchands du Magadha, « échoués sur cette côte ; des femmes sont venues à notre secours, « et nous vivons présentement avec elles. Dites-moi, que pour« rais-je faire pour alléger vos souffrances?

—Hélas! cher ami, nous sommes, nous aussi, des marchands « du Magadha ; nous avions entrepris une longue navigation pour « chercher la richesse, et la tempête nous jeta sur cette côte. « Les rakchas vinrent nous secourir avec mille démonstrations « d'amitié ; elles nous conduisirent dans leur cité. Là, en leur « compagnie, nous avons joui des douceurs de la vie ; puis, dès « qu'elles apprirent votre naufrage en vue de la côte, elles nous

(1) Diverses catégories d'êtres formant les six échelons ou les six états de renaissance, soit dans les joies du ciel comme les devas, soit dans le genre animal comme les nagas et les garudas, soit dans le genre des prêtas, comme les yakchas, les rakchas, les kinnaras à tête de cheval ou d'autre animal. — Cf. Wieger, *Textes philosophiques*, pp. 347-367.

«enfermèrent dans cette enceinte de fer, où elles viennent nous «dévorer tout vivants. Il n'y a que quelques jours, nous étions «là 500 réunis, et déjà la moitié d'entre nous sont devenus la «proie de ces furies.

«Ces nymphes hypocrites ne sont que des harpies redouta- «bles, leur cœur est inaccessible à l'amour, elles ne se repaissent «que de la chair des vivants. — Quel moyen de s'échapper de «leurs mains? demanda le marchand. —Il vous reste une ressource « — Laquelle? — Le 15e jour de la IVe lune, le jour fixé pour la «joyeuse réunion du soleil et de la lune (1), le cheval royal «*Ki-che* 雞 尸, au poil argentin, à la tête violette, luttant de «vitesse avec le vent et poussant un hennissement semblable au «roulement du tonnerre, après avoir mangé son picotin aromatisé, «vient vers ces rivages, sort à demi du sein des eaux, puis, pre- «nant une voix humaine, il crie :

«Ceux qui veulent franchir la grande mer salée peuvent «venir, je m'engage à les transporter vers l'autre bord (2).» «Par trois fois il renouvelle son invitation. Si donc vous voulez «échapper à votre malheureux sort, profitez de la venue du cheval «*Ki-che* 雞 尸 ; c'est votre seul espoir.»

«Le marchand reprit : «Vous n'avez point vu ce cheval ; et, «si vous l'avez vu, pourquoi n'avez-vous pas profité vous-mêmes «de son passage pour vous évader? D'où viennent tous ces dires? «Ne sont-ce point de pures fables? — Ami, répliquèrent les pri- «sonniers, nous avons entendu une voix céleste qui nous disait : «Marchands du Magadha, pourquoi êtes-vous si peu intelligents? «Qu'attendez-vous ici? Le 15 de la IVe lune, c'est le jour de la «rencontre de la déesse lunaire avec le dieu solaire ; si vous désirez «prendre la mer et cingler vers le nord, profitez de l'apparition

(1) Cf *Recherches*, t. XII, pp 1181-1190 : le dieu solaire et la déesse lunaire La lune resplendit d'un plus vif éclat le 15e jour, parce qu'elle reçoit la visite du dieu solaire. C'est le jour de réunion du dieu et de la déesse.

(2) Sous cette allégorie, on reconnaîtra facilement le signal du changement de mousson. Les vents S.-O. se lèvent et poussent les navires vers le nord.

«du cheval royal.» Plusieurs d'entre nous ajoutèrent foi à cet «avertissement d'en haut, ils allèrent même sur le rivage à l'en-«droit où aborda le cheval royal, mais ils refusèrent son offre et «revinrent dans la ville. Nous sommes maintenant les victimes «de notre amour pour ces nymphes fallacieuses. Maintenant, «ajoutèrent-ils en gémissant, nous devons renoncer à l'espérance, «ces murs élevés sont infranchissables, et les trous qu'on essaie «de creuser sous leur base se comblent d'eux-mêmes. Il ne nous «reste plus que la désolante perspective d'être dévorés vivants par «ces ogresses. Jamais plus nous ne reverrons ceux que nous «aimions! Croyez-nous, fuyez, rentrez dans vos foyers, et quand «vous serez de retour dans nos villes et nos villages, n'oubliez «pas d'informer nos parents, nos alliés, nos amis, du malheur qui «nous est arrivé. Recommandez-leur bien de ne pas exposer «témérairement leur vie, pour l'amour du lucre, en s'aventurant «sur ce traître océan, si fertile en naufrages. Que chacun d'eux «demeure auprès des siens, et se contente d'y vivre en paix dans «une modeste aisance.»

«Ces discours remplirent l'âme du marchand d'une profonde terreur. Il descendit tout tremblant du faîte de son arbre. Pendant qu'il se laissait glisser en bas, il entendit tous ces infortunés pousser des cris lamentables: «Hélas! Magadha, ô terre chérie, «nous ne te reverrons donc plus? Ah! si nous avions connu le «sort qui nous attendait, nous eussions mangé de la fiente de «bœuf plutôt que de tomber dans cet épouvantable cachot. L'ap-«pât trompeur des richesses nous a séduits!»

«Le marchand rentra sans bruit dans la demeure des rakchas. Toutes dormaient profondément; il se remit au lit et y resta jusqu'au jour. «Dois-je avertir mes compagnons de ce «que je viens de voir? pensa-t-il. Si je les mets au courant de «cette redoutable situation, presque sûrement l'un ou l'autre «laissera percer le secret, les rakchas concevront des doutes et «nous jetteront peut-être dans cette forteresse de fer. Mieux «vaut donc me taire et attendre l'époque indiquée, pour les

«avertir de se tenir prêts. La gatha ne dit-elle pas:

Tout dépositaire d'un secret
A des intimes, des confidents,
À qui il ne peut rien cacher.
Chacun des initiés parle à son tour,
De là naissent des ressentiments
Et toute une chaîne de malheurs.
Le sage, pour ce motif,
Garde son secret pour lui seul.

«Arriva enfin le grand jour des révélations. La veille du 15 de la IVe lune, le chef de la corporation dit à ses camarades: «Arrachez de votre cœur ces faiblesses inavouables, cessez cette «vie molle et trop facile. Mon grand amour pour vous tous m'o-«blige à vous confier un important secret. Donc, cette nuit, «quand vous verrez toutes ces femmes endormies, levez-vous «sans bruit et venez tous me rejoindre à tel endroit.»

«Au milieu de la nuit, quand ils s'aperçurent que toutes les femmes étaient bien endormies, ils se levèrent doucement et partirent pour le rendez-vous.

«Alors le chef de la bande leur raconta ce dont il avait été témoin et le plan d'évasion que les infortunées victimes lui avaient indiqué. Tous furent d'avis d'attendre le cheval royal et de rentrer dans leur patrie pour retrouver leurs épouses.

«Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Le cheval royal, ayant pris son repas aromatisé, aborda au rivage, sortit des flots la partie supérieure de son corps, renouvela par trois fois son invitation d'usage: «Quiconque veut franchir l'océan «salé peut venir, je le transporterai sur l'autre bord.» En entendant ces mots, tous les marchands, remplis de joie et d'espérance, joignirent leurs mains, se prosternèrent et dirent au cheval *Ki-che* 雞尸: «Cheval-roi, nous voulons tous faire la «traversée, nous vous en prions, veuillez nous transporter.— Sa-«chez bien, leur répondit le cheval, que les rakchas vont accourir «à l'instant, apportant leurs enfants dans leurs bras, pour vous «supplier, vous conjurer avec larmes d'avoir pitié d'elles et de

« ne pas les abandonner. Ne vous laissez pas attendrir par leurs « prières, car tous ceux qui se laisseront aller à une pensée de « regret et diront : Celle-ci est ma femme, voilà mon fils ! voilà « ma fille ! ceux-là, dis-je, glisseront de dessus mon dos et « deviendront la proie de ces ogresses. Si, au contraire, vous refu- « sez de les reconnaître pour vos femmes et pour vos enfants, vous « n'aurez qu'à vous accrocher à mes poils : je vous promets une « heureuse et prompte traversée. Maintenant montez tous sur « mon dos, accrochez-vous à mes jambes, à mes pieds. » En un clin d'œil tous les marchands montent en croupe, s'attachent à toutes les parties de son corps ; le cheval pousse un joyeux hennissement, monte dans l'air et part rapide comme le vent.

« Cependant les rakchas, au premier hennissement du cheval royal, s'étaient levées brusquement. Elles constatent la disparition des marchands et les aperçoivent montés sur le dos du céleste coursier. Elles saisissent leurs enfants, garçons et filles, volent sur les bords de la mer, pleurent, gémissent, sanglotent : « Amis' « pourquoi nous abandonnez-vous ? Vous êtes nos maris : que « deviendrons-nous sans vous ? Quand vous étiez sur le point de « périr dans les vagues écumantes, nous sommes venues à votre « secours ; est-ce ainsi que vous nous payez de nos bienfaits ? Si « nous vous avons offensés en quelque chose, pardonnez-nous, « nous vous promettons qu'à l'avenir vous n'aurez plus à vous « plaindre de nous. Revenez ! Puis, si vous ne voulez plus de « nous, emmenez du moins vos enfants ! » Pendant que les rak- chas s'épuisaient en lamentations, le blanc coursier, rapide comme l'ouragan, transporta les marchands au delà de la grande mer et ils purent rentrer au Magadha.

« Le coursier *Ki-che* 雞尸, dit Bouddha en terminant son histoire, c'était moi-même ; ces 500 marchands étaient les 500 disciples de Sanjaya, et le chef intelligent et dévoué de cette corporation de marchands était Sariputra.

« De même qu'il m'amena jadis ses compagnons, pour que je les sauve des cruelles mains des rakchas et que je les transporte

sur l'autre bord du grand océan salé, de même aujourd'hui il les retire des chaînes de l'hérésie et me les ramène de nouveau, pour leur faire franchir la mer des misères humaines et les conduire à la délivrance (1).»

ARTICLE XIII.

ÇAKYAMOUNI RENTRE À KAPILAVASTU.

Suddhodana, sachant que le prince Siddhartha jouissait depuis six ans du privilège de l'illumination, envoya de nouveau Udayi, le fils de son ministre, et Tchandaka, l'écuyer fidèle, prier Siddhartha de rentrer dans son royaume, parce qu'il désirait vivement le revoir. Le fils du ministre s'acquitta habilement de cette mission. Le lieu de rencontre fut Bénarès. Il exposa à Çakyamouni les vifs désirs du roi, et la peine qu'avait causée à Yasôdharâ sa trop longue absence. La princesse, apprenant les macérations auxquelles il se livrait, s'était dépouillée de ses riches habits et de tous ses bijoux; elle ne prenait plus que des aliments grossiers: « Comment, disait-elle, pourrais-je me livrer à la joie et aux plaisirs dans mon palais, comment passerais-je ma vie dans les fêtes, tandis que mon seigneur porte tout le poids de la pénitence et des privations? N'est-il pas juste que je partage ses labeurs?

— Ce n'est point la première fois, repartit Bouddha, que Yasôdharâ tient pareille conduite à mon endroit. Je me rappelle que, dans nos existences antécédentes, il y a de longs siècles, un roi des cerfs et toute une troupe de ces animaux, erraient en liberté, broutant l'herbe dans un site solitaire. Un chasseur découvrit par hasard le lieu du rendez-vous, il tendit un piège et prit justement le chef de bande. Toute la troupe prit la fuite; seule une biche, voyant son chef de bande pris au piège,

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. XLIX, pp. 1-14.

resta près de lui et l'encouragea en disant :

Roi des cerfs, réunissez toutes vos forces;
Des pieds, des cornes travaillez ferme,
Tandis que le chasseur qui a tendu ce piège
N'est pas encore de retour en ces parages.

« Le roi des cerfs lui répondit tristement :

Vainement je déploie toutes mes forces;
Je ne puis me tirer de ce lacet
Tressé avec de solides lanières de cuir.
Montagnes et forêts merveilleuses,
Puissiez-vous ne plus jamais être le théâtre
D'un malheur pareil au mien!

« Et, continue la gatha :

Pendant que le cerf et la biche
Tremblaient de frayeur en mêlant leurs larmes,
Voici qu'arrive le cruel chasseur,
Armé d'un bâton et d'un coutelas.

« Le cerf, à la vue du chasseur s'avançant le bâton en main, dit à la biche :

Voici venir le chasseur
Au visage sinistre, affublé d'une peau de cerf;
Bien sûr il me dépouillera,
Me coupera en morceaux et m'emportera.

« La biche s'avança doucement vers le chasseur et lui adressa ces paroles :

Maître chasseur, écoutez ma prière :
Étendez ici une couche d'herbe,
Puis commencez par enlever ma peau;
Ensuite vous tuerez le cerf.

« Le chasseur, stupéfait, lui demanda quels liens de parenté l'unissaient au cerf. « C'est mon époux, repondit la biche ; si forts « sont les liens de l'amour qui nous unit, que je ne puis me « résoudre à lui survivre. Commencez d'abord par me tuer, après « viendra son tour ! — Voilà une épouse vraiment affectionnée, « pensa le chasseur ; rarement, bien rarement on trouve pareil « dévouement ! » Et, plein d'admiration pour l'héroïsme de cette biche, il lui dit :

De toute ma vie n'ai entendu pareil discours!
Les animaux font la leçon aux hommes;
Sur terre on vit rarement pareille merveille.
Comment pourrais-je encore oser vous nuire?
Non seulement je ne vous tuerai pas,
Mais encore je rendrai la liberté à votre époux.
Je vous fais à tous deux grâce de la vie;
Continuez à vivre en bons époux.

« Ce disant, le chasseur débarrassa le cerf des lacets qui le retenaient captif. »

Bouddha dit à Udayi : « Sachez-le bien, ce cerf, c'était moi, la biche était Yasôdharâ; aujourd'hui comme par le passé, elle partage mes peines et mes travaux. Si grand fut l'excès de sa douleur, que pendant six années, Rahula, le fruit de notre union, ne put sortir de son sein.

« Lorsque les envoyés du roi, mon père, assurèrent Sa Majesté que son fils Siddhartha, après sa vie pénitente, s'était levé de son siège et jouissait des splendeurs de la sagesse, lorsque Suddhodana m'eut invité à monter sur le trône de mes pères, Yasôdharâ sentit renaître l'espérance dans son cœur : « Je serai « reine ! » pensa-t-elle. Frémissante de joie, elle se parfuma, revêtit ses habits les plus somptueux, se para de ses bijoux les plus précieux, prit part à un somptueux banquet, puis elle alla se reposer sur un lit riche et moelleux : Rahula vint au monde. Six années s'étaient écoulées depuis sa conception. »

L'enfant fut revêtu d'habits magnifiques ; rien ne fut épargné pour les soins de sa première enfance. Le roi Suddhodana bondit de colère en apprenant la naissance de cet enfant. « Comment ! dit-il ; voilà six ans que le prince héritier a quitté le palais, et aujourd'hui Yasôdharâ met un enfant au jour ! » Il rassembla sans tarder les membres de la famille pour délibérer sur cette grave affaire. « Yasôdharâ, leur dit-il, a déshonoré le prince héritier, elle me déshonore, moi et toute ma famille ; que devons-nous faire en cette occurrence ? » Tous de répondre qu'un châtiment exemplaire devait lui être infligé ; puis chacun émit

son opinion sur le genre de supplice qu'il convenait de choisir. « Qu'on lui coupe les cheveux et qu'on la fustige », dit l'un. « Qu'on lui coupe le nez et les oreilles », dit l'autre. « Qu'on lui arrache les yeux », dit un troisième. « Précipitons-la dans un puits ou dans le feu », criaient d'autres. « Elle mérite d'être attachée à une colonne de fer embrasé, ou d'être jetée pieds et poings liés, pour être écrasée sous les pieds des bœufs et des éléphants », hurlaient d'autres voix. « Qu'on la scie plutôt en deux ou qu'on la coupe en morceaux », criait-on ailleurs. Suddhodana prit la parole et dit : « Je condamne à mort Yasôdharâ et l'enfant qu'elle a mis au monde. »

Bouddha connut le danger imminent où se trouvait Yasôdharâ et son fils ; touché de compassion, il eut la pensée de lui venir en aide. Vaisravana, un des quatre grands rois du ciel, qui se trouvait près de Bouddha, connut sa pensée ; il prit de l'encre, un pinceau et une feuille de tâla (palmier éventail), puis vint les présenter à Çakyamouni.

Le Très Honoré du siècle écrivit de sa propre main une attestation ainsi conçue : « L'enfant qui vient de naître est mon propre fils, n'en doutez pas. » Vaisravana prit le document autographe, se transporta au milieu de l'assemblée des Çakyas, et devant tous, jeta la pièce à conviction devant les yeux de Suddhodana.

« Ce document, s'écria le roi, est écrit de la main même du prince Siddhartha, j'en ai la certitude. » Toute l'assemblée fut convaincue et Yasôdharâ fut graciée.

Elle avait pourtant eu connaissance du mauvais parti qu'on lui préparait, aussi s'était-elle rendue auprès de la reine Pradjâpati. « L'enfant dont je viens d'accoucher, lui avait-elle dit, est bien le descendant légitime du prince, je vous le jure. Du reste, j'ai ouï dire qu'on l'a prié de revenir ; en pareille matière, il est le meilleur juge : à son retour on l'interrogera, et s'il le récuse pour son fils, je consens à mourir. » Pradjâpati raconta au roi la conversation qu'elle avait eue avec la princesse. Son

raisonnement lui parut conforme à la raison; malgré tout, il conservait encore quelques doutes sur sa conduite privée et celle-ci souffrait grandement de cette suspicion; elle retourna donc trouver la reine et lui proposa un moyen radical pour achever sa complète justification: c'était de faire surnager à la surface de l'eau une grosse pierre, sur laquelle Siddhartha s'était souvent assis. Le prodige eut lieu et Suddhodana lui rendit sa confiance.

Udayi et Tchandaka avaient eu déjà l'intention de se déclarer disciples de Bouddha. Ils lui exposèrent leur intention de le suivre et d'obéir aux prescriptions de sa loi; leur demande fut accueillie.

Le Très Honoré les députa pour porter la nouvelle de sa prochaine visite à Kapilavastu. Au reçu de cet ordre, Udayi et Tchandaka se mirent en route et arrivèrent au jardin des nyagrodhas, près de la capitale. Justement, Suddhodana, monté majestueusement sur son char royal, faisait une excursion dans ce jardin. Il aperçut Udayi et l'écuyer, la tête rasée, revêtus de la chape des bonzes et un bol à la main. «Qui sont ces deux hommes que je vois ici dans cet étrange accoutrement?» dit le roi à ses officiers. «Ce sont, répondirent-ils, deux disciples du prince Siddhartha.» Le roi parut saisi d'une soudaine tristesse; il repartit d'un air mécontent: «Mon fils était si beau, si majestueux, mes regards se reposaient sur lui avec complaisance; mais ces gens-là me font mal à voir, dites-leur de se retirer, je refuse de les admettre en ma présence.» Ces paroles achevées, il s'enfonça dans le jardin. «Que faire? pensèrent les ministres; nous ne pouvons pas chasser ces deux envoyés, car l'un est le fils du grand ministre, l'autre est le délégué spécial du prince.» Ils prirent le parti de les cacher dans un lieu solitaire, afin que le roi, au sortir du jardin, ne les vît plus.

Pendant que ces péripéties se déroulaient à Kapilavastu, Çakyamouni déclarait à ses disciples le projet qu'il avait formé de visiter les contrées voisines et de rentrer dans son pays natal. Sariputra, se levant de son siège, le félicita d'entreprendre ce

voyage. Ce fut aussi à sa demande que Bouddha raconta les prodiges qui s'étaient multipliés pendant le voyage du bouddha Sikhin, la première fois qu'il rentra dans le pays de ses aïeux (1).

Alors Çakyamouni et ses disciples prirent le chemin de Kapilavastu. D'éclatants prodiges signalaient leur passage par les différentes localités; des troupes d'esprits célestes chantaient en notes joyeuses les prérogatives de Bouddha, des pluies de fleurs parfumées jonchaient les sentiers qu'il devait suivre. Dès qu'il fut arrivé dans le jardin des nyagrodhas, aux abords de la capitale, Udayi et Tchandaka se présentèrent devant lui, le saluèrent et lui dirent: « Suddhodana est très éloigné de la conversion, il est même indisposé contre les bonzes et refuse de les voir. - Qui d'entre vous, répliqua Bouddha, se sent capable d'aller trouver le roi et de le convertir? — Sariputra seul peut affronter cet obstacle, reprirent quelques-uns; d'autres proposaient Mugalana, ou Mahâ Kâsyapa etc. — Moi, dit le Très Honoré du monde, je préfère confier cette mission à Udayi: mieux que tout autre il est apte à la mener à bonne fin. »

Udayi revêtit son manteau, prit son bol, puis alla directement au palais; il demanda à l'un des portiers où se trouvait présentement le roi. On lui répondit qu'il traitait les affaires de l'État avec ses ministres. Udayi se dirigea vers la salle du trône et se dissimula dans un des appartements de côté; mais les ministres l'aperçurent: aussitôt ils ordonnèrent aux gardiens des portes d'expulser ce bonze, « car si le roi l'aperçoit, ajoutèrent-ils, il se mettra en colère. » Les gardiens, au reçu de cet ordre, allaient chasser Udayi, quand ils reconnurent en lui le fils du grand ministre, le compagnon des jeux d'enfance du prince Siddhartha; ils n'osèrent plus le mettre dehors. Les ministres, voyant que leurs ordres n'étaient pas exécutés, demandèrent aux hommes de service pourquoi ils n'obéissaient pas à leurs injonctions. « Cet homme, répondirent-ils, est le

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LI. — *Che-kia-che-pou* 釋迦氏譜, p. 79.

propre fils du grand ministre, l'intime, le compagnon inséparable du prince héritier ; comment oserions-nous l'obliger à sortir ? »

Finalement, personne n'osa le repousser ; et quand le roi quitta la salle du trône pour rentrer dans ses appartements, Udayi le suivit résolument, se tenant à distance respectueuse en sa présence. Suddhodana le vit, poussa un soupir pour exhaler la tristesse de son cœur et dit : « Voilà donc la vie misérable que mène mon fils ? Chassez ce bonze de ma présence ! Qui l'a introduit ? » Personne ne répond, personne n'ose l'éconduire. Alors Udayi, s'adressant au roi, sut habilement faire naître dans son esprit des doutes sur son origine et quelques désirs de connaître la loi nouvelle, qui promettait l'assurance de ne plus renaître et le nirvana final.

« Où est le bonze, ton maître, demanda le roi ? — Il vient d'arriver dans le jardin des nyagrodhas, aux portes de la capitale. » Le roi, par honneur pour son fils, commanda qu'on fît asseoir Udayi et qu'on lui servît un repas. On s'empressa aussitôt d'apporter de l'eau pour lui laver les mains, et des mets furent placés devant lui. Le bonze ne voulut pas les goûter ; comme on lui en demanda la raison, il répondit qu'il voulait les porter à son maître. De nouveau, Suddhodana se troubla, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. « Hélas ! dit-il, mon fils si délicat, nourri dans le palais au sein des délices, pourquoi faut-il le voir embrasser une vie si mortifiée ? Comment est-il réduit à m'envoyer ce bonze pour mendier en son nom une maigre alimentation ? Prenez ce repas, dit-il au bonze, je vais en faire préparer un spécialement pour lui. » Udayi fit remarquer au roi que le prince n'accepterait aucun mets peu conforme aux règles de l'abstinence. Alors le roi fit apporter d'autres aliments au bonze et lui commanda de porter ce repas à son maître. En prenant congé du roi, Udayi exprima le souhait que Sa Majesté daignerait prendre la peine de saluer son fils, maintenant qu'il était parvenu à la dignité sans égale de bouddha. « Allez lui annoncer, reprit le monarque, qu'aujourd'hui même, dans quelques

moments, j'irai le visiter.» Udayi remercia respectueusement, puis partit, emportant le repas destiné à Çakyamouni et le message du roi son père.

Suddhodana prit conseil de ses ministres pour fixer le mode de réception ; ensuite il commanda à un crieur public de proclamer par les rues de Kapilavastu que le roi, suivi de tout son cortège, se rendrait à la rencontre du prince Siddhartha ; de plus, il donna des ordres pour qu'on préparât un grand festin, avec des aliments maigres. Udayi, de retour auprès de Çakyamouni, eut la joie de lui annoncer le plein succès de sa mission, et lui présenta le repas que son père lui envoyait. Tous les bonzes avaient peine à comprendre comment Udayi avait pu convertir le roi et arriver à un si heureux résultat. «Déjà le même cas s'est présenté dans les siècles passés, dit Bouddha.

«J'ai souvenance qu'autrefois un roi des perroquets, nommé Suputra, vivait à Bénarès avec 80.000 autres de ces oiseaux (1). Son épouse s'appelait Suputri. Il prit fantaisie à cette dernière de manger des mets servis sur la table du rajah de Bénarès.

«Comme elle n'avait pas le moyen de se procurer cette alimentation de choix, elle tomba dans un état de tristesse telle, qu'on la voyait dépérir de jour en jour. Son mari lui demanda la cause de son chagrin et finit par en avoir l'explication. Il se trouva dans une grande perplexité : comment lui procurer les aliments qu'elle convoitait? «Si j'entre dans le palais, pensait-il, «je m'expose à perdre la vie. — Je mourrai, lui dit son épouse, si «je ne puis me procurer cette alimentation, et le fruit de mes «entrailles aura le même sort que moi.» Un des perroquets entendit la conversation et s'engagea à apporter les aliments royaux que la reine convoitait si vivement. «Si vous réussissez dans vo«tre entreprise, reprit le roi des perroquets, je vous promets une «récompense». Le perroquet alla se percher sur un arbre près de la salle à manger du rajah et attendit. Une servante arrive,

(1) Ce récit ne manque pas de couleur locale : les voyageurs, en effet, mentionnent tous qu'une infinité de perroquets voltigent autour des édifices de Bénarès.

portant entre ses mains un plat d'argent rempli de mets exquis qu'elle se dispose à présenter au roi. Le perroquet fond sur elle, se penche sur sa tête, lui mord le nez avec tant d'opiniâtreté, que l'infortunée lâche le plat, dont le contenu tombe à terre.

« Le perroquet saisit rapidement dans son bec un des meilleurs morceaux et l'emporte pour le donner au roi. Celui-ci s'empressa d'aller l'offrir à son épouse, qui put enfin satisfaire ses désirs. À diverses reprises, le perroquet renouvela ses prouesses, et toujours avec le même succès. À la fin, le roi s'étonna de cette audace et dit : « Quelle chose étrange ! Comment cet oiseau vient-il si fréquemment manger les mets de « ma table, et molester mes servantes ? » Il fit venir son maître de chasse et lui enjoignit de prendre l'oiseau voleur.

« De fait, l'oiseau fut pris dans un filet habilement tendu, et on le donna au roi. « Pourquoi, lui dit le rajah, viens-tu ainsi « voler mes mets et déchirer la figure de mes servantes ? » Le perroquet avoua la cause de son larcin et répondit qu'il obéissait à son roi.

« Brahmadatta, émerveillé de la conduite de ce bon serviteur, s'écria : « Qu'il est rare de trouver un tel dévouement au service « de son prince !

« Mes félicitations ! poursuivit le rajah en s'adressant au « perroquet. Continue à venir chercher des mets de ma table ; « si quelqu'un s'y oppose, viens m'en avertir, et je me charge de « t'en donner moi-même une part. »

« Le roi des perroquets, ajouta Bouddha, c'était moi ; le perroquet qui s'était dévoué pour m'apporter ces aliments, c'était Udayi et, dans ces temps, Suddhodana était le rajah de Bénarès. Cette histoire vous apprendra que ce n'est point aujourd'hui la première fois que Udayi me procure de la nourriture (1). »

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LII. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. V, pp. 66,67.

ARTICLE XIV.

LA VISITE DU ROI SUDDHODANA.

Suddhodana, entouré de toutes les femmes de son harem et de celle du harem de Suddhartha, escorté des membres de la famille royale, des quatre grands maréchaux de ses armées, de toute sa cour militaire et de tous ses officiers civils, dans toute la pompe de sa majesté, traversa la capitale à la tête d'un brillant cortège de 99.000 personnes : ce fut dans cet appareil imposant qu'il s'avança vers le jardin où s'était arrêté Bouddha. En voyant arriver ce fastueux défilé, le prince pensa en lui-même : « Si je ne me lève pas pour saluer mon père à son arrivée, on ne manquera pas de faire des réflexions malveillantes : « Comment ! « lui qui se pique d'enseigner aux autres leurs devoirs, il ne « daigne pas même se lever devant son père ? » Si je me lève pour lui présenter mes devoirs, mes disciples devront faire de même, c'est donc les obliger à une grosse irrégularité (1). Par ailleurs, s'ils restent assis pendant que je me lève, ils me manquent gravement de respect. » Pour obvier à tous ces inconvénients, Bouddha, par un effet de sa miraculeuse puissance, s'éleva dans les airs au-dessus de son siège, et, tantôt marchant, tantôt debout, tantôt assis ou couché, son corps parut environné de fumée ou de flammes ; les Esprits protecteurs de la cité, les Esprits gardiens des portes devancèrent le cortège en traversant les airs, puis vinrent se prosterner aux pieds du Vénérable des mondes, en chantant :

Jou-lai, au jour de votre sortie de la capitale,
Vous fîtes le solennel serment
De ne pas rentrer dans cette cité
Avant d'avoir terrassé tous les démons.
Aujourd'hui, c'est un fait accompli :
Le Très Honoré a remporté une pleine victoire,

---

(1) Les arhats ne doivent pas se lever même devant un roi.

Il est arrivé au point culminant de la sagesse,
Tous ses vœux se sont réalisés;
Arbitre du bonheur des humains,
Il est parvenu à la dignité de bouddha,
Et, par condescendance pour sa famille,
Il rentre aujourd'hui dans cette ville.

Le roi, témoin de ce pouvoir prodigieux, comprit que le prince, depuis son adieu au monde, était devenu un grand saint et un glorieux ascète ; il descendit de son char et se dirigea lentement vers Bouddha. Ce dernier descendait graduellement en même temps que le roi approchait ; il se trouva à sa place première quand Suddhodana y parvint. En contemplant le prince héritier la tête rasée, dépouillé de tout ornement, les épaules couvertes de la chape des bonzes, le monarque sentit son cœur brisé de tristesse ; il s'affaissa jusqu'à terre, et quand il revint à lui-même, il demeura incliné, inondant le sol de ses larmes. Tous les officiers de son escorte se lamentaient et pleuraient.

« Cette famille des Çakyas, infatuée d'un immense orgueil, me regarde du haut de sa grandeur, pensa Çakyamouni ; si je reste à terre, ces princes superbes regarderont comme une humiliation de se prosterner à mes pieds : je vais donc m'élever d'une dizaine de pieds en l'air ; me voyant ainsi au-dessus de terre, ils devront bien se courber devant moi. » Suddhodana se releva, puis se prosterna devant Bouddha en disant :

Aujourd'hui, pour la troisième fois, je m'incline devant vous.
Je le fis au jour de votre naissance,
Puis une seconde fois le jour du labourage,
Quand je vous trouvai à l'ombre de l'arbre (1).
Aujourd'hui se renouvellent les prodiges;
Vos yeux sont purs comme la fleur nouvellement éclose,
Je sens mon cœur se remplir d'allégresse
Et je vous fais une troisième révérence.

---

(1) Le jour où le deva de la pagode se leva de son siège (ci-dssus, p. 35) et le jour où l'ombre du jambu resta immobile (p. 51), Suddhodana, pressentant la prodigieuse destinée du prince, s'était prosterné à ses pieds.

L'exemple de Suddhodana fut imité par les 500 princes, qui, tous, se prosternèrent devant Bouddha quand il fut redescendu sur son siège. Aussitôt, pour manifester sa puissance et forcer leur admiration, il remonta dans les airs, changea plusieurs fois de forme, prit les apparences les plus bizarres, divisa son corps, parut environné de feu et de fumée, puis descendit encore sur son siège pour expliquer la loi de la délivrance qu'il venait prêcher au monde.

Malgré tout, Suddhodana ne pouvait complètement chasser de son cœur l'intime chagrin qui revenait toujours l'assiéger.

Jetant un regard hautain sur tous les disciples de Çakyamouni rangés à ses côtés, il lui dit: «D'où viennent tous ces hommes que je vois ici? Quelle est leur origine?» Le Très Honoré désigna de la main chacun d'eux et le lui nomma: «Voici Sariputra, Mahâ Kâsyapa, Urivalva Kâsyapa etc...; ceux-ci sont de nobles brahmes du Magadha: Mugalana etc.» Après cette énumération, le roi parut mécontent. «Mon fils, pensait-il, est de race royale, d'une grande distinction, d'une rare majesté; le voici maintenant dans la société des brahmes: c'est un déshonneur!» Il se leva de son siège sans insister et rentra au palais.

ARTICLE XV.

CONVERSION DE UPALI ET DE 500 PRINCES.

Un jeune homme nommé Upali (*Yeou-pouo-li* 優波離) avait suivi la foule pour voir Bouddha. Sa mère le conduisait par la main. Elle s'approcha du Vénérable du siècle, et lui demanda s'il accepterait son enfant pour disciple. Upali était le barbier des princes Çakyas. À quatre reprises différentes, la mère pria Çakyamouni de l'admettre au nombre de ses suivants; pendant ce dialogue, le jeune barbier monta les quatre degrés de l'échelle de l'abstraction (dhyânas).

Le roi, aussitôt après son retour au palais, rassembla tous les princes de la famille et leur tint ce discours : « Si mon fils Siddhartha ne se fût pas fait ermite, il serait maintenant sur le trône ; maintenant il a atteint la dignité de bouddha et n'a encore pour disciples que des brahmes : cet état de choses ne me paraît pas conforme à sa dignité royale ; il convient que des princes de la famille régnante coupent leur chevelure et se constituent ses compagnons. — Que devons-nous faire tout d'abord ? répondirent les princes. — Quelques-uns d'entre vous, me semble-t-il, devraient quitter leur famille ; par exemple : sur cinq frères, deux ou trois pourraient quitter le siècle ; une famille qui compte quatre enfants en donnerait deux, celle qui en a trois, en fournirait un. Les fils uniques devront rester dans le monde, sans quoi notre famille serait éteinte. — S'il en est ainsi, dirent les princes, que Votre Majesté donne une proclamation officielle, puis ceux d'entre nous qui voudront suivre le prince, donneront leurs noms. »

500 jeunes princes de la famille des Çakyas inscrivirent leurs noms, se dépouillèrent de leurs bijoux de leurs riches vêtements, et résolurent de les donner en toute propriété au jeune Upali, leur coiffeur. Ce dernier, après réflexion, refusa de les garder en sa possession : « Ces princes de noble race, pensa-t-il, abandonnent leurs bijoux, se dépouillent de leur riche costume, quittent leurs fonctions honorables pour se mettre à la suite de Bouddha : pourquoi ne les imiterais-je pas ? » Pendant que les princes allaient annoncer à leurs parents la résolution qu'ils avaient prise, Upali se présenta devant Bouddha et lui dit : « Je désire vous suivre et quitter ma famille. » Le Très Honoré du monde l'admit pour son disciple. Les princes, après avoir pris congé de leurs parents, revinrent trouver Suddhodana et lui dirent : « Grand roi, nous voici prêts. Veuillez nous présenter au Vénérable du siècle. Il a quitté sa famille : il est juste que nous l'imitions et que nous le suivions. » Suddhodana conduisit lui-même les 500 princes et les présenta à son fils ;

tous lui firent la révérence et se rangèrent à ses côtés. Le roi prit la parole en ces termes : « Votre Altesse n'a pour compagnons que des brahmes : c'est une anomalie qui doit cesser. Voici 500 princes de votre famille qui désirent suivre votre loi et se mettre sous votre conduite ; j'espère que vous accueillerez leur demande. » Bouddha leur adressa quelques mots, puis exigea que tous fissent la prostration devant Upali et devant les 500 bonzes ses disciples. Suddhodana lui-même dut se conformer à l'étiquette. Le Vénérable du monde leur dit ensuite avec une grande majesté : « Descendants de la race royale, déposez aujourd'hui votre orgueil, brisez la morgue des Çakyas (1) ! »

ARTICLE XVI.

RAHULA ET LA LÉGENDE.

---

§ 1. LA LÉGENDE DES MAHASANGHIKAS.

Suddhodana dit à Bouddha : « J'espère que vous et vos disciples me ferez le plaisir de vous asseoir demain à un banquet dans mon palais. » Çakyamouni garda ce silence significatif qui prouvait que l'offre était acceptée. Le roi se leva de son siège, salua, fit trois fois le tour du Très Honoré et rentra en ville. Dès son retour au palais, on s'occupa activement de préparer un magnifique festin ; le lendemain, quand les derniers préparatifs furent terminés, des envoyés allèrent annoncer que le roi attendait ses hôtes. Bouddha mit son manteau, prit son bol et partit escorté de ses nombreux disciples. Aussitôt qu'il fut

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LIV. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. VI, p. 68.

entré au palais, Suddhodana le fit asseoir à la première place; de chaque côté, ses disciples s'assirent au rang assigné à chacun d'eux. Le roi voulut faire lui-même les honneurs du festin. Le repas terminé, il lava le bol du Très Honoré, vint se placer à ses côtés et lui dit : « Vénérable du monde, je désire entendre de votre bouche la doctrine du salut, qui doit me tirer des ténèbres de l'erreur et me conduire à l'éternel repos. » Çakyamouni exposa à son père la doctrine de la délivrance. Quelques explications ultérieures que lui donna Sariputra achevèrent de faire la pleine lumière dans son esprit, et il résolut de se déclarer disciple de Bouddha. « Permettez-moi de quitter le monde, dit-il au Très Honoré; je veux observer les prescriptions bouddhiques. » Çakyamouni, dans sa prescience, comprit l'impossibilité actuelle d'un tel projet. « Grand roi, lui répondit-il, le temps n'est pas encore venu; restez plutôt dans votre palais et, par vos aumônes, faites-vous un trésor de mérites. »

Le jour suivant, la reine Pradjâpati invita Bouddha et ses disciples à un somptueux banquet. Le troisième jour, ce fut le tour des concubines de Suddhodana, qui voulurent offrir des mets de choix au prince et à ses suivants. Enfin le quatrième jour, une brillante réception les attendait dans le palais de Siddhartha; Rahula était présent : il avait alors six ans; il n'était sorti du sein de sa mère que six années après sa conception (ci-dessus, p. 209).

Yasôdharâ voulait profiter de la présence du prince pour se justifier des soupçons qui planaient sur sa conduite. C'est dans ce but qu'elle avait résolu d'inviter tous les membres de la famille Çakya à un grand banquet où Siddhartha et tous ses disciples fussent présents. Elle prépara donc un splendide festin. Le matin venu, des envoyés portèrent l'invitation à Bouddha, au roi et à tous les princes de la famille régnante.

Bouddha revêtit son manteau, prit son bol et partit avec les 1.250 bonzes de sa suite. Quand tous les convives eurent pris place, Yasôdharâ dit au petit Rahula : « Va trouver ton père

au milieu de tous ces bonzes (1). » Puis, se tournant vers les princes, elle leur dit : « Que Rahula reconnaisse lui-même celui à qui il doit la vie ! » Rahula alla directement vers son père, qu'il sut reconnaître au milieu de tous les bonzes ; il lui adressa la parole et avec une grâce enfantine : « Comment vous portez-vous ? N'avez-vous pas trop chaud ? » Le roi, voyant l'enfant s'avancer sans hésitation vers le prince Siddhartha, demanda ouvertement au Très Honoré si ce jeune enfant était bien son fils. « Sans aucun doute, grand roi, c'est bien mon propre fils, et Yasôdharâ est parfaitement inocente des accusations dont on a voulu la charger. S'il est resté six ans dans le sein de sa mère, c'est en raison d'actes posés dans une vie antécédente. » L'affirmation de Çakyamouni dissipa tous les doutes ; les princes se disputèrent l'honneur de le servir à table et de laver son bol à la fin du repas.

Le banquet terminé, tout le monde entoura Bouddha. Le roi, par l'intermédiaire des bonzes, le fit prier de leur raconter les djatakas (2) qui avaient occasionné cette tardive naissance de Rahula. Le Très Honoré y consentit et commença par celle de Rahula.

---

§ 2. DJATAKA DE RAHULA.

Un roi de race brahmanique, nommé *Jen-t'ien* 人 天 (Manushya deva), eut deux fils. L'aîné s'appelait le Soleil, Sûrya, le cadet la Lune, Chandra. Tous deux se sentaient sans attrait pour la vie séculière ; la solitude les attirait. Quand le roi fut mort, Sûrya se désista de ses droits à la couronne en faveur de son frère ; celui-ci refusa la dignité royale, prétextant qu'elle appartenait à l'aîné de la famille et non au cadet. Les

(1) Certains récits disent que, par un effet de la puissance de Bouddha, tous les bonzes étaient devenus exactement semblables. (2) Cf. p. 152, n. 1.

deux frères tombèrent cependant d'accord sur un point, à savoir que celui qui prendrait l'autorité royale pourrait commander à l'autre, et que ce dernier devrait lui obéir sous peine de s'attirer une grave punition. Ce principe posé, Sûrya accepta la succession paternelle, puis commanda à son frère de monter sur le trône à sa place. Sûrya, désormais libre de ses actes, se retira dans la solitude, embrassa la vie ascétique, puis commença à prêcher par la parole et par l'exemple à tous ceux qui le suivirent dans cette nouvelle voie. Il fit le vœu de ne vivre que d'aumônes, de ne rien s'approprier, pas même un bol d'eau ou une branche de saule (1). Dans la suite, il oublia sa promesse : un jour qu'il était pressé par la soif, il apercut une cruche d'eau et, sans demander la permission au propriétaire, il en but le contenu pour se désaltérer. Quand le porteur de cruche fut de retour, il trouva le récipient vide et éclata en invectives : « Ne se dirait-on pas ici dans une caverne de voleurs, bien plutôt que dans la retraite d'un ermite ? » Le solitaire, entendant cet homme maugréer, revint le trouver : « C'est moi qui ai bu le contenu de cette urne, pour apaiser la soif qui me dévorait. — Bien ! reprit l'individu ; puisque c'est vous qui avez bu mon eau, n'en parlons plus ! »

L'ermite se retira tout triste. « J'ai violé mon vœu, pensa-t-il. J'avais juré de ne rien m'approprier, et voilà que j'ai volé l'eau que ce brave homme avait puisée ! » L'âme tout occupée par ces tristes pensées, il s'assit à terre, quand quelques-uns de ses disciples se présentèrent devant lui et le saluèrent selon l'usage. Sûrya leur dit : « Ne me présentez plus vos respects : je suis un voleur. — Que dites-vous là, maître ? — Ne m'appelez plus désormais votre maître : j'ai violé mes engagements. J'ai volé de l'eau : je ne mérite plus de vous avoir pour disciples ; vous devez me punir comme un voleur. — Jamais nous n'oserions en agir ainsi avec notre maître, reprirent les disciples. » Sûrya se rendit auprès du roi Chandra, qui le reçut brillamment aux portes de la ville

(1) Pour les aspersions d'eau lustrale.

et se prosterna à ses pieds. « Ne me rendez aucun honneur, dit l'ermite, je ne mérite que le châtiment des voleurs : j'ai volé de l'eau, j'ai forfait à mes engagements. »

Chandra, admirant la délicatesse de cet ascète et ne trouvant du reste rien de répréhensible dans cet acte, lui répondit : « De mon autorité royale, je permets à tout ermite de prendre les remèdes, les fruits, l'eau et les aliments nécessaires pour subvenir à sa subsistance ; vous n'avez donc aucune transgression à vous reprocher.— Cette loi est nouvelle, reprit l'ermite ; elle n'existait pas au jour où je me suis rendu coupable du larcin, donc elle ne saurait me disculper.—Je veux, répliqua le roi, que cette loi ait un effet rétroactif et qu'elle soit considérée comme existante, à partir du jour de mon élévation au trône.» L'ascète demeurait quand même inconsolable de la transgression de ses engagements. Il supplia le roi de lui infliger une punition. Comme il insistait, un des alliés de la famille pria le roi de lui infliger une sanction pénale pour ne pas le contrarier trop vivement. Sur ce, Chandra lui donna pour pénitence de se retirer dans une solitude de son parc. Par inadvertance, il oublia son détenu ; ce ne fut qu'au bout de six jours que son souvenir revint à sa mémoire. Aussitôt, regrettant le traitement trop sévère que l'ermite avait dû subir pendant ces six jours de détention, il demanda à ses ministres si l'ermite n'était pas sorti du parc ; sur leur réponse négative, il publia un édit dans tout son royaume, pour rendre la liberté à tous les captifs, hommes, animaux ou oiseaux. Il offrit ensuite à Sûrya des mets abondants et délicats ; enfin il lui rendit la liberté.

« Savez-vous, mes bonzes, qui était ce Sûrya? dit Çakyamouni. Eh bien, c'était moi ; et Chandra était Rahula. Pour avoir laissé cet ermite six jours entiers dans son parc, sans s'occuper de lui, il a dû subir une réclusion de six années dans le sein maternel. »

---

§ 3. DJATAKA DE YASÔDHARÂ.

Dans le lointain des siècles, la femme d'un riche éleveur s'en alla avec sa fille pour traire les vaches dans un pâturage. La tâche achevée, elles revenaient avec deux bassins pleins de lait; la jeune fille portait le plus grand et la mère le plus petit.

Quand elles furent arrivées à un lieu désert, vers le milieu de la route, la mère dit à sa fille: «Presse un peu le pas: cet endroit est mal famé.» La jeune fille riposta: «Comment voulez-vous que je marche vite en portant ce grand et lourd bassin?» Nonobstant, la mère pressait toujours sa fille de marcher plus vite, parce qu'il y avait du danger à s'attarder dans cet endroit. «On me fait porter le plus lourd fardeau, pensa la fille, puis on veut encore m'obliger à courir. Nous verrons!» Sur ce, elle dit à sa mère: «Prenez ce bassin et portez-le un peu, j'ai besoin de m'arrêter ici un instant.»

La mère, chargée des deux bassins, s'avançait péniblement, tandis que sa fille revenait à pas lents. Elle dut faire ainsi six kroças (p. 79, n. 2) en portant son lourd fardeau.

Cette jeune fille était Yasôdharâ; parce que, dans une de ses précédentes existences, elle obligea sa mère à porter ce lourd bassin à une distance de six kroças, elle mérita la peine de porter Rahula dans son sein pendant six années.

Çakyamouni se leva et regagna sa solitude. Yasôdharâ envoya Rahula demander à Çakyamouni la faveur de lui succéder et de recueillir son droit d'héritage. Avec une simplicité enfantine, il lui disait: «Grand bonze, je veux ma principauté, je veux ma principauté.»

Bouddha dit à ses bonzes: «Cet enfant me demande une principauté; il ignore que le temps brise les diadèmes. Je veux lui donner les biens impérissables dont je suis le dépositaire.»

Çakyamouni prit Rahula par la main et l'emmena avec lui dans le jardin des nyagrodhas; il le confia à son disciple Sariputra,

qui eut pour mission de le préparer à son entrée au noviciat.

Le disciple obéit et réussit à souhait; l'enfant fut considéré comme membre de la communauté et se soumit avec plaisir aux observances monacales (1). Son exemple fut suivi par plusieurs autres enfants. Çakyamouni dit à ses bonzes: «Retenez bien mes paroles: Rahula sera le plus zélé d'entre vous tous pour le maintien de la discipline religieuse.»

ARTICLE XVII.

CONVERSION DU FRÈRE DE BOUDDHA.

La conversion de Nanda (*Nan-t'ouo* 難 陀) est une des plus mouvementées dont il soit fait mention dans les livres bouddhiques. Nanda était le fils d'une des concubines de Suddhodana et, par conséquent, le demi-frère de Bouddha. Il ne s'était point rangé parmi les princes qui avaient suivi le Très Honoré et avait même résisté à ses exhortations. «Suivez-moi, Nanda, lui avait dit Çakyamouni, quittez votre famille. — Je veux bien, avait-il, répondu, faire l'aumône à vous et à vos bonzes; je suis prêt à fournir libéralement le vêtement, le logement, la nourriture et les remèdes à tous les membres de votre communauté; mais je ne veux pas me faire moine.» Bouddha renouvela ses instances, mais ce fut en vain.

Un après-dîner, le Très Honoré, accompagné d'un de ses disciples, se dirigea vers la demeure du prince Nanda. Celui-ci se trouvait alors à l'étage de son palais, regardant la campagne et se récréant avec son épouse Sundari (*Suen-t'ouo-li* 孫 陀 利). Dès qu'il aperçut Çakyamouni, il s'empressa de descendre, lui présenta ses hommages et dit:

---

(1) Il faut croire que la ferveur première ne dura pas longtemps, car les livres bouddhiques abondent en histoires attribuées à cet enfant terrible, que Bouddha eut grand'peine à courber sous le joug de la règle.

« Soyez le bienvenu, Très Honoré ; d'où venez-vous? Faites-moi l'honneur d'entrer dans mon salon et veuillez vous asseoir. » Çakyamouni répondit en quelques mots, entra, alla s'asseoir et garda le silence. Nanda lui dit : « J'espère que vous me ferez le plaisir d'accepter à déjeuner ; je vais vous faire préparer des mets de choix.— J'ai pris mon repas, répondit Bouddha ; inutile de faire des préparatifs. — Malgré cela, vous accepterez bien quelque petit dessert au riz et au miel?—Comme vous voudrez. — Bien ! » Nanda prit le bol de Çakyamouni, le remplit d'un consommé de riz et de miel et le lui présenta. Bouddha ne prit point le bol ; il se leva avec son compagnon, sortit du palais et reprit le chemin de son ermitage. Nanda dut bien sortir avec lui et le suivre en tenant toujours le bol dans ses mains. Son épouse, Sundari, qui le vit partir portant ce bol, l'appela du haut de sa tour : « Nanda, mon prince, où allez-vous? » Nanda lui répondit en montrant son bol : « Je vais offrir ces aliments à Bouddha dans son ermitage ; dans un moment je serai de retour.— Surtout, revenez vite, prince, lui cria Sungari ; ne vous attardez pas ! » Bouddha, après être sorti du palais, traversa lentement les rues de la ville de l'est à l'ouest, pour que tous les citadins pussent bien voir Nanda le suivre, portant son bol plein d'aliments. Les habitants, étonnés, se disaient : « Sûrement Nanda s'est, lui aussi, déclaré disciple de Çakyamouni. »

De retour au monastère, Bouddha fit signe à un bonze de recevoir le bol d'aliments que Nanda venait lui offrir. Le bonze comprit l'ordre du maître, s'avança vers Nanda et reçut le bol de ses mains. Aussitôt Nanda fit la révérence, puis se disposa à prendre congé pour rentrer dans son palais. « Ne rentrez pas, lui dit Bouddha. — Vénérable du siècle, je ne veux pas quitter ma famille ; ce que je prétends faire, c'est de me montrer toujours généreux pour vous venir en aide, ou pour secourir votre communauté. » Çakyamouni reprit : « Dans cet immense territoire de Jambüdwipa, qui mesure 7.000 yôjanas de longueur, les arhats sont aussi nombreux que les pousses de bambou.

Supposez qu'un homme charitable s'engage à pourvoir à tous leurs besoins pendant leur existence terrestre, et leur élève à chacun un stupa commémoratif après leur entrée au nirvana, puis orne ces stupas de parasols d'honneur, de clochettes précieuses, leur offre à profusion l'encens, les fleurs, l'huile, les lampes...; dites-moi, Nanda, un tel homme n'acquerrait-il pas d'éminents mérites? — Certainement! répondit Nanda. — Eh bien! sachez-le, celui qui renonce au monde pour me suivre dans la solitude et observer les règles monacales, acquiert des mérites incomparablement plus grands. Il vous faut donc absolument renoncer aux délices du siècle et embrasser la vie religieuse. Les plaisirs sensuels passent rapidement, ils n'engendrent que troubles et chagrins, séparations et déchirements, car tôt ou tard il faut bien y renoncer. Faites-y réflexion, Nanda, croyez-moi, cessez de les convoiter.» Tous ces discours n'arrivèrent point à convaincre le prince; il persista dans sa volonté de rester dans le monde. Seulement, par déférence pour le Très Honoré du siècle, il inclina la tête et lui répondit: «Vénérable du monde, il faut que je quitte ma famille!» Sans retard, Çakyamouni mande un bonze et lui dit: «Faites venir le barbier!» Le bonze obéit; bientôt le barbier se présenta, tenant son rasoir à la main, prêt à couper la chevelure de Nanda.

«Pourquoi insistez-vous tant pour faire raser mes cheveux? dit Nanda en faisant un geste répulsif. — Laissez faire, riposta Bouddha; entrez dans mon ordre, observez ma discipline et vous couperez par la racine toutes les misères humaines.»

Nanda n'osa pas résister: ses cheveux furent rasés, il commença à réciter les prières, puis sept jours après il recevait la chape et le bol réglementaires: il était devenu bonze!

Nanda était un beau jeune homme, de haute mine et de parfaite distinction; il se fit confectionner une chape semblable à celle de Bouddha et s'en revêtit. Un jour, en le voyant arriver au chapitre, les bonzes le prirent pour le Très Honoré: ils se

levèrent et commençaient déjà à s'avancer pour lui faire accueil, quand ils s'aperçurent de leur erreur. Ils se plaignirent à leur maître de ce qu'ils regardaient comme une infraction à la règle.

Çakyamouni demanda à Nanda, devant tous ses disciples, s'il était bien vrai qu'il se fût présenté avec un habit semblable au sien, pour usurper son autorité? Nanda ne le nia point. Séance tenante, Bouddha défendit formellement à tous ses disciples d'en agir ainsi à l'avenir. « Si l'un d'entre vous, dit-il, ose encore revêtir une chape semblable à la mienne, il devra subir la peine prévue par les canons disciplinaires (pratimôksha). — Puisque Çakyamouni me défend de porter une chape en tout semblable à la sienne, pensa Nanda, je m'en procurerai une différente, mais non moins belle. » Quand il fut en possession de sa nouvelle et précieuse chape, il s'en revêtit, se parfuma les sourcils, chaussa de belles pantoufles ; puis, tenant son parasol dans la main gauche et un bol superbe dans la main droite, il alla trouver Bouddha et l'avertit qu'il allait mendier. Ce dernier lui dit : « Est-ce que vous avez renoncé au monde pour vous faire bonze ? — Parfaitement, j'y ai renoncé, reprit Nanda. — Si vous avez renoncé au monde, pourquoi alors revêtir ces habits somptueux? Pourquoi vous parfumer? À quoi bon ce parasol d'une main et ce magnifique bol dans l'autre, pour aller implorer l'aumône? Si vous meniez la vie d'un ascète, si vous portiez un habit pauvre et sordide, à la bonne heure ! »

Profitant de cette circonstance, il rassembla ses disciples et leur dit : « À partir de ce jour, je vous défends de porter des habits de luxe, de vous parfumer, de mettre de la recherche dans le choix de votre chaussure ou de votre bol, quand vous sortirez pour demander l'aumône. Toute infraction à cette règle sera rigoureusement punie. »

Nanda se vit bien obligé de quitter ses beaux habits, ses superbes chaussures, d'échanger son bol et de renoncer aux parfums pour sa toilette ; mais ce qu'il renonça à sacrifier, ce fut l'espoir de retrouver un jour son épouse Sundari. Il résolut

de dire adieu à la vie religieuse et à toutes les prescriptions de de sa règle, pour retourner au plus tôt dans son palais. Il passait, tous les loisirs de sa retraite forcée à dessiner l'image de cette épouse bien-aimée, soit sur des fragments de tuile, soit sur des planches. Plusieurs bonzes s'en plaignirent à Bouddha : « Pourquoi Nanda, dans notre monastère, passe-t-il ses journées à dessiner des images de femmes sur des morceaux de tuile ou sur des planches ? »

Çakyamouni réunit de nouveau la communauté et demanda à Nanda, devant tous les moines, si ce qu'on disait de lui était vrai. « C'est exact, répondit Nanda.—Vous faites mal, reprit le Très Honoré ; est-il admissible que des moines passent leur temps à dessiner des figures de femmes et prennent plaisir à les considérer ? Désormais il est interdit au bonzes de dessiner des représentations féminines et de prendre plaisir è les considérer. Ces dessinateurs malavisés devront être punis d'après la règle. »

Un jour que Nanda devait être de garde au vihâra pendant que Bouddha allait mendier, il résolut de mettre à profit cette opportune circonstance pour rentrer chez lui. Bouddha, pénétrant l'intime pensée de son disciple, lui fit cette recommandation avant son départ : « Si, pendant mon absence, vous deviez vous éloigner, ayez soin de fermer toutes les portes de la bonzerie avant votre départ. » Ceci dit, le Vénérable du monde partit pour la ville, afin de quêter sa nourriture. « Voici le moment propice, pensa Nanda ; je rentre chez moi au plus vite ! »

En sortant du vihâra, il vit la porte de la chambre de Bouddha ouverte ; vite il courut la fermer. Il allait repartir, quand il s'aperçut que celle de Sariputra était aussi ouverte ; d'un tour de main, il la ferma. En franchissant le seuil de la porte, il constata que la chambre de Mugala était ouverte ; il dut retourner de nouveau pour fermer la porte. Mais pendant qu'il la fermait, celle de Mahâ Kâsyapa s'ouvrit à son tour, et ainsi de suite : à peine avait-il fermé celle de Uravilva Kâsyapa que la

chambre du voisin s'ouvrait. Il courut ainsi de cellule en cellule, toujours sans succès : à peine l'une fermée, l'autre s'ouvrait ; il prit le parti de renoncer à les fermer. « Après tout, se dit-il, pourquoi prendre tant de peine ? Quoi que je fasse, si ces bonzes mettent la main sur moi, j'aurai toujours tort à leurs yeux, soit que je ferme leurs portes, soit que je les laisse ouvertes ! Il est temps de partir, car le Très Honoré ne tardera pas à revenir. »

Nanda se sauvait à travers le bois des nyagrodhas, quand Bouddha, de son regard préternaturel, vit toutes ses démarches. Il se transporta en un clin d'œil de la cité de Kapilavastu dans le jardin du monastère. Nanda l'aperçut, se cacha prestement derrière un gros nyagrodha et s'assit au pied de l'arbre.

Le Vénérable du monde, par un prodige, déracina l'arbre et le suspendit dans les airs, laissant ainsi Nanda à découvert.

« Où alliez-vous, Nanda ? lui dit Bouddha. — Je m'en retournais chez moi, riposta-t-il, car je ne puis me faire à la pensée de quitter les plaisirs et l'indépendance de la royauté ; le souvenir de la princesse Sundari, mon épouse, me fascine ; je ne me sens aucun goût pour les exercices de ma profession. Je veux en finir et rentrer dans le siècle. »

Bouddha lui récita cette gatha :

Qui désire sortir du bois en sort ;
Mais, à peine sorti, il y rentre.
Vous, Vagara, pensez-y donc :
À peine échappé au filet, vous rentrez dans le filet (1).

Çakyamouni rappela cet axiome de la loi pour le plus grand bien de Nanda et réitéra ses exhortations : « Vénérable Nanda, vous devez, d'un cœur pur et avec pleine adhésion, pratiquer les prescriptions de ma loi, pour tarir en vous la source des douleurs. » Nanda, malgré toutes ces leçons de morale, n'avait

(1) La sculpture n° G. 11 du Musée de Calcutta reproduit la scène du Parc des Figuiers. On voit l'arbre demeurant suspendu en l'air et Nanda aux pieds de Bouddha, lui avouant sa faute. Cf. Foucher, fig. 238.

que du dégoût pour la vie monacale, abhorrait la règle et voulait rentrer dans son palais.

Dans ce même temps, un noble personnage invita Çakyamouni à un festin dans sa demeure. C'était, justement, encore le tour de Nanda de garder la bonzerie; il comptait bien mettre de nouveau son projet à exécution et réunir à s'évader. Bouddha, toujours parfaitement averti, commanda à Nanda de balayer les chambres et de remplir la cruche à eau des bonzes. Nanda, bien décidé à s'enfuir, balaya à la hâte la chambre de Bouddha. La besogne terminée, un coup de vent dispersa la poussière dans l'appartement; le travail était à recommencer. « Cela suffit pour le balayage, pensa Nanda; je ne m'en occupe plus! Je vais remplir d'eau les cruches des bonzes, puis je me sauverai. » Une nouvelle difficulté l'attendait: il remarqua que les cruches se vidaient à mesure qu'il les remplissait. Il renonça encore à cette seconde tâche, parce qu'il voulait sortir du couvent avant le retour de Bouddha.

Tandis que Nanda traversait le bois des nyagrodhas, pour rentrer chez lui, Çakyamouni vit tout ce qui se tramait; il se transporta soudain de la maison de son hôte sur le chemin que devait suivre le fugitif. Nanda le vit venir et se cacha dans l'anfractuosité d'un rocher. Bouddha aplanit le rocher: le sol devint uni comme la main, Nanda resta à découvert. « Que vouliez-vous encore faire, Nanda? lui cria le Très Honoré. – J'ai promis à Sungari de rentrer, j'ai manqué à ma parole, je veux m'en retourner. » Bouddha répliqua: « Pourquoi pensez-vous toujours à Sungari? Son corps n'est qu'un sac en peau, tendu par des os et des muscles, il contient une cervelle, du sang, des sécrétions, des ordures, des horreurs; une vraie sentine!... (1). »

La conversion de Nanda n'avançait guère. Dégoûté des pratiques religieuses et des règles, il se lia d'amitié avec six

(1) La suite du texte est d'un réalisme si grossier, que j'omets de le traduire (Cf *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經. liv LVI, p 14).

bonzes qui observaient mal leur règle, et du matin au soir ils s'entretinrent de propos lubriques. Bouddha, mesurant du regard les funestes effets de cette détestable conduite, se dit en lui-même : « Cette liaison finira par le perdre sans ressource ; il importe de la rompre à tout prix. » Il fit immédiatement avertir Nanda qu'il le prenait pour compagnon, pendant un voyage qu'il ferait en ville. Nanda y consentit bien volontiers. Quand ils furent entrés dans la cité de Kapilavastu, Bouddha avisa la boutique d'un marchand de poisson. Une centaine de poissons à moitié en putréfaction gisaient sur une couche d'herbes sauvages. « Venez, dit-il à Nanda ; prenez une poignée de ces herbes sur lesquelles on a étalé ces poissons. Nanda enleva une poignée d'herbes de dessous les poissons et les tint dans sa main. Peu après, Bouddha lui dit : « Remettez-les maintenant à leur place. » Le disciple exécuta encore cet ordre. « Maintenant, sentez votre main et dites-moi quelle odeur s'en dégage.— Elle sent horriblement mauvais ! répondit Nanda. — Ainsi arrive-t-il, continua Çakyamouni, à celui qui s'associe à de mauvais amis : au bout de fort peu de temps, ce frottement exerce une influence délétère sur la vie tout entière, ils se nuisent mutuellement en se communiquant leurs vices, et vite leur réputation est ruinée (1). »

Le Très Honoré continua sa route jusqu'à la porte d'une parfumerie ; sur l'étalage figuraient des cosmétiques, des poudres de senteur, des eaux parfumées. « Approchez-vous, dit-il Nanda ; prenez dans vos mains quelques-uns de ces aromates. » Le disciple obéit, et les tint pendant quelques instants dans ses mains. « Maintenant ,remettez-les sur l'étalage, puis sentez vos mains. — Elle sont parfumées, reprit Nanda ; elles exhalent une odeur délicieuse ! — Voilà, dit le Maître, le symbole des bonnes amitiés ! Les amis vertueux se communiquent mutuellement leur bonnes qualités, la bonne odeur de leurs vertus se répand au loin. »

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LVI, pp. 5-15.

Çakyamouni rentra au couvent, réunit le chapitre et s'adressa à Nanda en ces termes : « Nanda, cessez toute relation avec ces six bonzes irréguliers. Ne vous liez plus d'amitié avec eux : la compagnie d'amis pervers produit de pernicieux effets. Choisissez-vous pour amis des bonzes de bonne édification, comme Sariputra, Mugalana, Mahâ Kâsyapa et autres : vous profiterez en leur compagnie. »

Malgré de si pressantes exhortations, les honneurs du monde et les attraits séducteurs de Sundari exerçaient toujours la même fascination sur le cœur de Nanda. Çakyamouni eut recours à des moyens énergiques : il combattit le feu par le feu.

Il prit donc Nanda par la main, le fit sortir du bois des nyagrodhas et le transporta sur le sommet du mont de l'« Enivrant Parfum » (1). Deux arbres, frottés vigoureusement l'un contre l'autre par des rafales de vent, prirent feu et déterminèrent un immense incendie : 500 singes qui gambadaient sur les arbres de la montagne furent cernés par les flammes, leur poil prit feu ; ils essayaient vainement d'éteindre l'embrasement qui les dévorait. Une guenon inspirait particulièrement la pitié : son corps était horriblement brûlé et elle essayait d'éteindre les flammes avec ses mains. Bouddha montra à Nanda cette malheureuse bête et dit : « Vénérable Nanda, Sundari, votre Dulcinée, est-elle plus belle et plus gracieuse que cette guenon ? » Nanda, pour toute réponse, se contenta de regarder Bouddha.

Le Vénérable des mondes reprit la main de son disciple et le transporta au ciel des « Trente-trois » (le ciel d'Indra), à l'entrée du jardin de plaisance, où le dieu Indra vint se réjouir avec 500 jeunes filles d'une beauté ravissante. « Voyez-vous ces jeunes fées, qui se promènent et s'amusent ? — Je les vois, Très Honoré. — Sundari, le princesse Çakya l'emporte-t-elle sur ces beautés célestes ? — Hélas ! Très Honoré, Sundari

(1) Certains textes appliquent ces légendes à Ananda (ci-dessus, p. 24 ; ci-dessous, pp. 238 seq.). Il y a confusion entre les deux noms : Nanda et Ananda.

est mille fois, cent mille fois plus belle que la guenon, mais il n'est pas moins juste d'avouer qu'elle est dix millions de fois et même dix milliards de fois moins gracieuse que ces divines beautés. — Aimeriez-vous vous égayer avec ces charmantes femmes?» Nanda, transporté de joie, lui répondit: «Très Honoré, je vous avoue que j'éprouverais un plaisir indicible à me récréer en leur compagnie. — Vénérable Nanda, vous ne sauriez en cette vie jouir des délices de leur société; si vous désirez y parvenir, il vous faut, d'un cœur allègre, observer les prescriptions de ma loi et les obligations de votre état; je vous promets qu'en récompense de cette observance, vous renaîtrez après votre mort dans ce lieu délicieux, où vous pourrez folâtrer à loisir (1).» À ces mots, Nanda, ne pouvant plus dominer ses joyeux transports, s'écria: «Vénérable du monde, à partir de ce jour, je veux m'acquitter avec exactitude de tous les devoirs de ma profession, car je veux, dans la vie future, jouir de ce bonheur ineffable que vous me promettez et vivre dans la joie et les plaisirs avec ces charmantes femmes.» Bouddha saisit le bras de Nanda et le ramena du ciel des «Trente-trois» au lieu d'où ils étaient partis.

Pour gagner la récompense promise, Nanda se mit résolument au travail; de tout son cœur il s'adonna à l'observance des lois monacales. Désormais il fut sobre dans son alimentation, assidu à la récitation des prières soir et matin; on ne le vit plus s'amuser ou rire: il évitait la colère et la médisance, il s'exerçait courageusement à la retraite, au silence, à la méditation et à la modestie. Quand ses compagnons, étonnés d'un changement si subit, lui demandaient: «Vénérable Nanda, autrefois vous ne rêviez que fêtes et festins; vous passiez de longues

(1) L'idéal n'est pas très relevé; pourtant, c'est la peinture exacte du bonheur des devas des cieux bouddhiques et la récompense de toutes les œuvres vertueuses, avant la délivrance finale. Plus d'un savant n'a pas assez compris cette morale facile, qui ressemble fortement à celle du Coran. Les plaisirs sensuels sans mesure et sans frein, avant d'arriver à l'annihilation pratique du nirvana: voilà tout le système de la rétribution bouddhique.


heures à dormir sur un lit moelleux; vous passiez le meilleur de votre temps à jouer, à badiner; les choses sérieuses, le travail, la contemplation vous faisaient horreur; pourquoi donc maintenant cette tempérance, ces prières assidues, ces veilles, ce sérieux? Pourquoi tant d'efforts pour méditer, pour vivre dans le silence et la solitude?» Nanda répondait invariablement: «Vénérables, vous devez savoir que le Très Honoré m'a promis une récompense pour ma vie future: j'aurai 500 femmes d'une parfaite beauté. Voilà tout le secret de mes persévérants efforts.»

Bouddha, voyant que Nanda observait sa règle par amour pour ces 500 fées des palais célestes, entreprit de le faire monter jusqu'au dernier échelon de la perfection bouddhique, c'est-à-dire, la délivrance finale, qui, en coupant la racine des renaissances, met pour toujours à l'abri des douleurs. Il prit le bras de Nanda et le conduisit dans la cité des damnés. Dans un cachot de l'enfer on voyait une chaudière de cuivre, chauffée à blanc par un feu intense; des flammèches s'échappaient de ses parois. Le Très Honoré lui dit: «Demandez à ces sbires infernaux pour qui ils chauffent si fortement cette chaudière vide.» Nanda, pour obéir à son maître, demanda aux démons à qui était destinée cette chaudière étincelante. Les démons lui répondirent:

«La sœur de la mère de Bouddha (1) a mis au monde un fils, nommé Nanda; c'est pour lui que nous chauffons cette chaudière de cuivre. — Mais, repartit Nanda tout tremblant, ne savez-vous pas que Bouddha lui a promis de renaître dans le le ciel d'Indra, et que, s'il observe les règles monastiques, il est appelé à couler des jours heureux en compagnie de 500 filles des palais célestes? — Parfaitement! Mais nous avons appris

(1) Suddhodana avait pris pour épouses deux filles de Suprabouddha: l'aînée, Maya, qui fut mère de Bouddha; et la plus jeune, Pradjâpati, qui fut mère de Nanda. Cf ci dessus, chap. I., art. II, pp 22 seq.

Fig. 21.



Nanda voit sa place dans les enfers. (p. 236)

aussi que, lorsqu'il descendra du ciel des «Trente-trois», il renaîtra ici (1).» Ces paroles le glacèrent d'épouvante; il se dit: «Si je dois ensuite subir ce supplice, je ne veux plus de ces femmes, ni des plaisirs des cieux.» Le Vénérable du monde le prit par la main, le tira de l'enfer; finalement tous deux se retrouvèrent dans le bois des nyagrodhas. Cette vision de l'enfer éteignit dans le cœur de Nanda tout désir des divertissements mondains; il se tenait recueilli, méditatif dans la solitude, aussi parvint-il rapidement à la transcendance des arhats. Il alla trouver Çakyamouni, se prosterna à ses pieds et, après s'être rangé à ses côtés, il lui dit: «Très Honoré, maintenant j'ai rejeté loin de moi cette convoitise des plaisirs sensuels avec les devis des cieux; je suis arrivé à la parfaite abstraction.»

Cependant les bonzes, ses confrères, croyaient encore que Nanda ne s'adonnait aux pratiques ascétiques, que dans le but d'arriver aux jouissances charnelles des devas; il importait de les détromper. Le Très Honoré du monde réunit donc les bonzes et leur adressa ce discours: «Le modèle du bonze accompli, c'est Nanda: le modèle de la modestie, c'est Nanda; le modèle de la vertu, c'est Nanda; le modèle du recueillement, c'est Nanda; le modèle de la tempérance, c'est Nanda; le premier levé et le dernier couché, c'est Nanda; le modèle de la pureté de vie, c'est Nanda: bref, il excelle dans les «huit abstractions». Entre vous tous, c'est Nanda qui possède à un plus haut degré la maîtrise de tous ses sens.»

Çakyamouni raconta ensuite à la communauté comment Nanda avait mérité cette faveur par ses bonnes œuvres précédentes (2).

---

(1) Lorsque les devas ont épuisé la coupe des plaisirs et reçu au ciel toute la récompense dûe à leurs bonnes œuvres, leur auréole s'éteint, ils meurent dans les cieux; alors ils renaissent sur terre ou dans les enfers pour subir le châtiment de leurs démérites. Le cycle des renaissances n'est rompu que par le nirvana, ou l'annihilation de l'existence personnelle.

(2) *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. VI, pp. 68-71 — *Che-kia-che-pou* 釋迦氏譜, p. 80. — *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LVII, pp. 1-12.

ARTICLE XVII.

DEVADATTA ET ANANDA, LES DEUX COUSINS DE BOUDDHA.

Le prince Devadatta (*T'i-p'ouo-ta-touo* 提 婆 達 多), témoin de la conversion d'un grand nombre de jeunes gens de la famille Çakya, qui quittaient le monde pour embrasser la carrière ascétique à la suite de Çakyamouni, alla demander à ses parents la permission de les imiter. Ceux-ci donnèrent leur consentement.

Devadatta revêtit ses habits les plus somptueux, monta un superbe éléphant, puis traversa les rues de Kapilavastu. Au moment où il allait franchir la porte de la capitale, un brahme renommé dans l'art de la divination, le voyant passer dans cet attirail pompeux, prédit que sa démarche serait infructueuse. Le prince se dirigea vers le couvent où habitait Çakyamouni, se prosterna à ses pieds et lui dit: «Très Honoré, je désire être reçu au nombre de vos disciples.» Bouddha, qui avait présent à la pensée tout son karma, n'ignorant ni sa conduite passée, ni sa destinée future, lui répondit: «Devadatta, l'état religieux ne vous convient pas. Retournez dans votre demeure, restez dans le monde et amassez des mérites en faisant de larges aumônes en faveur des œuvres bouddhiques.»

Après avoir essuyé ce refus, Devadatta se présenta à Sariputra et le pria de l'admettre dans la communauté. Sariputra lui demanda s'il s'était d'abord adressé au Maître, et quelle réponse il en avait reçue. «Voici ce qu'il m'a dit, répliqua Devadatta: «Ne vous faites pas religieux; restez dans votre «famille, faites l'aumône»...— Je ne puis aller contre la décision du Maître», pensa Sariputra; il refusa donc d'admettre Devadatta et lui conseilla de se soumettre à l'avis de Bouddha.

Devadatta s'adressa à Mugalana et en reçut exactement la même réponse. Tous les autres bonzes qu'il consulta: Mahâ Kâsyapa, Urivalva Kâsyapa etc..., lui conseillèrent d'obtempérer

aux avis de leur Maître (1).

Devadatta remonta sur son éléphant blanc, traversa la cité de Kapilavastu et rentra dans son palais.

Son frère Ananda (*A-nan* 阿 難) voulut suivre l'exemple des princes admis dans la communauté de Çakyamouni ; il alla à son tour prier ses parents de le lui permettre. Sa mère, pour une question de jalousie mesquine, était plutôt indisposée contre Bouddha, aussi ne voulut-elle pas permettre à Ananda de se ranger sous son obédience.

Devadatta passa une convention avec Ananda : « Si vous parvenez, lui dit-il, à obtenir l'assentiment de vos parents, faites-le-moi savoir, et je vous accompagnerai dans la solitude. » Ananda résolut de tromper la vigilance paternelle et de se sauver dans une région voisine, où habitait un ami de son père. Il prit donc 500 roupies, et s'esquiva secrètement. Quand il fut arrivé à destination, il donna cette somme d'argent au noble personnage, le priant de pourvoir à sa subsistance.

Ces préliminaires posés, Ananda se retira dans un lieu solitaire, où il se condamna à un silence absolu. À l'heure de son repas, il partait en silence, prenait sa nourriture en silence, et revenait en silence. Quand les habitants du pays, émerveillés de tant d'abnégation, lui adressaient la parole, il ne répondait pas et se contentait de les remercier par un signe, puis il passait son chemin. Dans tout le pays on ne l'appela plus que : « le richi de *P'i-t'i-yé* 毗 提 耶 », nom du pays qu'il habitait.

Les parents d'Ananda apprirent le lieu de sa retraite ; on les informa qu'il était devenu richi. Ils envoyèrent aussitôt quelqu'un lui dire : « Puisque vous avez pris le parti de nous quitter, revenez à Kapilavastu et faites-vous bonze comme les autres jeunes gens de la famille Çakya. » Ananda s'empressa de faire part de cette bonne nouvelle à Devadatta :

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛 本 行 集 經, liv. LVII.

«Maintenant, lui dit-il, mes parents me permettent de me faire moine. — Qui pensez-vous choisir pour maître? répondit Devadatta. – Je vais me mettre sous la conduite de Bouddha.»

Devadatta repartit: «Je suis déjà allé trouver Bouddha, je lui ai demandé d'être admis au nombre de ses disciples: il me l'a refusé. — Alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à Sariputra? — Lui aussi n'a pas voulu m'admettre. — Avez-vous demandé à Mugalana? Oui: il m'a renvoyé; j'ai essuyé le refus de tous les principaux bonzes de la suite de Çakyamouni.— Puisqu'il en est ainsi, où voulez-vous que nous allions? — Je veux en garder le secret pour moi seul. – Je vous suivrai où vous irez, lui dit Ananda.»

Les deux jeunes gens firent cependant encore une tentative pour être admis dans la communauté bouddhique, car nous les retrouvons en compagnie de Maniruddha, de Mahanama et de Bhadraka, lors de leur entrevue avec Bouddha au village de Anumegha. Ces derniers furent reçus comme disciples, mais le Très Honoré refusa d'admettre Devadatta et Ananda. Les deux exclus se retirèrent dans les Montagnes Neigeuses (probablement l'Himalaya), où ils prirent pour maître un richi célèbre nommé Sangha (*Seng-k'ia* 僧伽), de la secte des Paribrajikas. Sangha, qui ignorait le karma de Devadatta, accepta les deux postulants.

Ananda resta quelque temps dans cette solitude; puis l'idée lui vint de se présenter de nouveau à Bouddha. Il alla donc en demander la permission à son maître; celui-ci la lui accorda, et le pria même de présenter ses respects à Çakyamouni (1).

Devadatta demanda à Sangha la permis ion d'accompagner Ananda; tous deux descendirent des Montagnes Neigeuses, se rendirent auprès de Bouddha et le saluèrent.

Devadatta lui dit: «Très Honoré, déjà je vous ai demandé

---

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv LVIII, pp. 1-16.

de m'admettre à la vie religieuse; ne voyez-vous pas qu'aujourd'hui je suis devenu ascète?» Bouddha reprit: «Devadatta, pourquoi vous êtes-vous fait religieux? Est-ce donc par inimitié pour moi?» Les bonzes dirent à Bouddha: «Quelle chose étange! Vous n'avez pas cessé d'exhorter Devadatta, pour son plus grand bien; et vos bienfaits ne servent, dirait-on, qu'à l'indisposer contre vous. — Ce n'est pas d'aujourd'hui, reprit Çakyamouni, que Devadatta me rend le mal pour le bien.» Il expliqua ensuite à ses disciples la cause de cette inimitié personnelle.

Dans leurs existences précédentes, ils avaient déjà vécu en ennemis irréconciliables. Dans l'une de ces vies antérieures, ils furent un oiseau à deux têtes. L'une des têtes se nommait Garuda, l'autre Upagaruda; ces deux têtes étaient constamment en opposition: quand l'une dormait, l'autre veillait; ce que faisait l'une, l'autre ne voulait pas le faire. Les choses allèrent si loin, que la tête Upagaruda avala du poison et toutes deux y trouvèrent la mort. «Upagaruda ajouta Çakyamouni, c'était Devadatta; et moi, j'étais Garuda (1).»

Ananda, après son admission dans la communauté, se montra particulièrement attentif à toutes les instructions de Çakyamouni; il conservait précieusement dans sa mémoire toutes les paroles sorties de sa bouche; il devint l'homme de bon conseil, toujours parfaitement averti, et d'une habileté consommée pour résoudre les doutes qu'on venait lui exposer. Bouddha proclama devant toute la communauté que, parmi les bonzes les plus remarquables de son entourage, Ananda était, sans contredit, celui qui retenait le mieux les instructions qu'il entendait.

Un jour qu'Ananda se rendait du couvent de la Jetavana (2) à la ville de Sravasti, des brahmes étaient réunis sous un gros arbre appelé «sesava». Ils se dirent les uns aux autres: «Voici venir le plus intelligent, le plus érudit des disciples de Gautama.»

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LIX. pp 1-4

(2) Ci-dessous, pp 242 seq.

Dès qu'il fut arrivé près d'eux, il lui posèrent la question suivante : « Vénérable, voyez ce sesava. Pourriez-vous nous dire le nombre de ses feuilles ? » Ananda regarda l'arbre et répondit : « Sur ses branches de l'est, il y en a tant de milliers et tant de centaines ; sur toutes ses autres branches, au sud, à l'ouest et au nord, il y en a tant de milliers et tant de centaines. » Sa réponse donnée, il continua sa route. Quand il se fut éloigné, les brahmes enlevèrent une centaine de feuilles sur les branches du nord et les cachèrent tout près de l'arbre. Ananda, en rentrant au vihâra, passa encore sous l'arbre ; les brahmes lui dirent de regarder l'arbre et de leur dire combien il avait de feuilles. Ananda connut, par sa science préternaturelle, que les brahmes avaient caché une centaine de feuilles arrachées aux branches du sesava ; en conséquence, il leur répondit : « Il y en a tant à l'est, tant au sud, tant à l'ouest. Au nord, il n'en reste que tel nombre. » Ceci dit, il reprit sa route vers le couvent.

Les brahmes, émerveillés, se dirent : « Ce bonze est vraiment très intelligent ! » Ce fut, pour eux, comme le premier pas vers la vérité ; ils devinrent croyants et montèrent jusqu'au degré d'arhats (1).

ARTICLE XIX.

FONDATION DE LA BONZERIE DE LA JETAVANA.

Après un assez long séjour dans son pays natal, Çakyamouni reprit la route du Magadha et rentra à Radjagriha dans le couvent de « La Bambouseraie ».

Bouddha reçoit la visite de Sudatta. — Prasênadjit, roi du Kosala, avait un grand ministre nommé Sudatta (*Siu-ta* 須達) (2),

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LX, pp. 8-15.

(2) D'après d'autres textes, Sudatta était un riche marchand de Sravasti, ou même le « prévôt des marchands ».

possesseur d'une immense fortune; ses aumônes l'avaient fait surnommer: «le bienfaiteur des orphelins» (Anâthapindada). Il avait sept fils. Six déjà étaient mariés; restait le septième, jeune homme de rare mérite, l'objet des prédilections paternelles: Sudatta cherchait pour lui une épouse, de noble famille, belle et gracieuse. Il demanda donc aux brahmes de son entourage, où il pourrait trouver cette jeune personne ornée de tous les dons de l'esprit et du corps. Ceux-ci lui répondirent: «La fille de *Hou-mi* 護彌, grand ministre du Magadha, remplit toutes les conditions voulues. Cet homme jouit d'une fortune colossale, l'or et les pierreries abondent dans ses palais, sa jeune fille est d'une beauté sans pareille: c'est un mariage assorti!»

Sudatta, tout joyeux, envoya de riches présents au ministre et lui fit demander la main de sa fille pour son jeune fils. *Hou-mi* 護彌 donna une réponse affirmative. Sudatta demanda aussitôt un congé au roi et partit pour Radjagriha. *Hou-mi* 護彌 lui fit préparer des appartements. Dans le palais, tous étaient affairés, on apprêtait un grand festin.

«Pour qui tous ces préparatifs? dit Sudatta au maître de la maison; offrez-vous donc un banquet au roi, au prince héritier, ou à quelque grand ministre? — Nous avons invité bouddha et ses bonzes, répondit *Hou-mi* 護彌. —Quel est le nom de ce bouddha?— C'est Siddhartha, le fils du roi Suddhodana; aussitôt après sa naissance, il fit sept pas et s'écria: «Je suis l'être le «plus noble de la terre et des cieux.» Pour échapper à la maladie, à la vieillesse, à la mort et à toutes les infortunes humaines, il s'est fait ermite; puis, après six années de dure pénitence, il est parvenu au terme de la perfection, il est devenu bouddha.— Et qu'appelez-vous bonzes?—Çakyamouni, après son illumination, céda aux instantes prières de Brahma, et se détermina à prêcher sa doctrine au monde. Il commença par convertir les cinq richis, ses compagnons de pénitence, qui s'étaient retirés à Bénarès, dans le «Parc des cerfs»; puis il gagna à sa cause Kâsyapa et ses deux frères avec leurs 1.000 disciples; Sariputra

et Mugalana suivirent cet exemple et se rangèrent sous l'obédience de Bouddha avec tous leurs disciples. Ces convertis, et beaucoup d'autres encore, vont prêcher à leur tour la doctrine du salut ; ce sont eux qu'on appelle moines ou bonzes. »

Sudatta, ayant appris cette heureuse nouvelle, attendait avec impatience le lever du jour. Plusieurs fois même, pendant la nuit, il se disposa à partir ; mais, craignant d'être molesté par les mauvais esprits, il rentra dans son appartement. Un deva descendit des cieux et lui cria : « Ne renoncez pas à votre projet ; cette entrevue avec Bouddha vous sera grandement fructueuse. Un seul pas fait vers lui est plus profitable que l'acquisition de 100 chars chargés d'or et de pierreries. »

Sudatta se sentit confirmé dans sa résolution par cette voix d'en-haut ; il résolut de se mettre en route le matin suivant dès l'aube. Bouddha, dans sa prescience, savait que le ministre viendrait le visiter ; il vint donc au devant de lui et lui apparut resplendissant comme une montagne d'or. Sudatta ne savait par quels moyens lui exprimer son respect ; le Très Honoré s'en aperçut, le fit asseoir, et lui expliqua les quatre vérités saintes, les quatre causes fondamentales de nos misères, la caducité de toutes les choses humaines ; puis il l'admit au nombre des pieux laïques, ses sectateurs.

Sudatta joignit les mains, se mit à genoux aux pieds de Bouddha et lui dit : « Je compte beaucoup d'amis dans la ville de Sravasti, qui profiteraient comme moi de vos instructions, s'ils avaient le bonheur de les entendre. - Dans la ville de Sravasti, il n'y en a pas deux comme vous ; cette cité est pleine d'hérétiques : difficilement ils ajouteraient foi à ma doctrine sainte. -- Je vous prie de vouloir bien venir à Sravasti pour convertir tous ces esprits dévoyés et les remettre sur le sentier de la vérité. — La manière de vivre des moines diffère de celle des laïques ; dans cette ville il n'y a point de couvent pour nous loger : comment faire ? — Votre disciple y avisera, reprit Sudatta ; veuillez seulement me donner votre promesse. »

Bouddha garda le silence, signe ordinaire de son acceptation.

La première bonzerie de Sravasti (le jardin de Jeta). — Sudatta dit à Çakyamouni : « Je dois emmener à Sravasti la fiancée de mon fils, pour célébrer le mariage. À mon retour dans le Kosala, je vous construirai un monastère ; mais j'ignore le mode de construction adapté à vos usages : je vous prie d'envoyer avec moi un de vos disciples, qui me donnera les indications nécessaires. — Dans cette cité de Sravasti, pensa Bouddha, les brahmes attachés aux écoles hétérodoxes sont fort nombreux ; si j'envoie là un bonze d'une portée intellectuelle ordinaire, ils ne manqueront pas de le provoquer et de le réduire au silence. Sariputra me paraît être le seul homme à la hauteur de la situation : il est lui-même de race brahmanique, intelligent et entreprenant ; je vais lui confier cette mission. » Il adjoignit donc Sariputra à Sudatta pour traiter les affaires concernant la fondation de cette nouvelle bonzerie.

Sudatta demanda quelle distance Bouddha parcourait en une journée pendant ses voyages. Sariputra répondit qu'il parcourait d'ordinaire la moitié d'une yôjana officielle (1).

Le ministre fit donc construire de vingt lis en vingt lis, sur la route de Radjagriha à Sravasti, des kiosques artistement travaillés, où des traiteurs seraient installés à ses frais pour subvenir à l'alimentation de Bouddha pendant tout le trajet.

Le ministre et le délégué de Çakyamouni, dès leur arrivée à la capitale, se mirent à la recherche d'un emplacement convenable pour la nouvelle bonzerie. Ils n'en trouvèrent qu'un seul renfermant tous les avantages désirables : c'était le parc ou jardin de plaisance du prince héritier, Jeta. Ce terrain était uni, planté d'arbres magnifiques, à une distance raisonnable de la ville ; bref, il convenait à merveille pour la construction du couvent. A une plus longue distance de la ville, les bonzes pourraient

(1) La yôjana officielle, ou chemin parcouru par le défilé royal, équivalait à 40 lis Cf. ci-dessus, p. 79. n. 2.

moins facilement s'y rendre pour quêter; plus rapproché, le bruit troublerait leur recueillement. C'était donc le site idéal. Sudatta, tout joyeux, s'en alla trouver le prince Jeta et lui dit: « Je pense construire un vihâra pour Bouddha; votre parc nous conviendrait: voulez-vous me le vendre? » Le prince répondit: « N'y pensez pas! J'aime à me promener, à me divertir sous ces bosquets ombreux: comment pourrais-je penser à les vendre? » Sudatta ne se tint pas pour battu; il revint à la charge à plusieurs reprises. Un jour, pour en finir, le prince riposta:

« Si vous le pavez d'or sur toute sa superficie, je vous le céderai! — Bien! je l'accepte à ce prix, répondit Sudatta. — Ah! je vous ai dit cela en riant, s'empressa d'ajouter le prince. — Un prince, répondit Sudatta, ne peut revenir sur sa parole; il ne peut tromper par de fausses promesses: ce serait donner un mauvais exemple à ses peuples. » Le débat s'échauffa. On convint d'en référer à un conseil suprême, qui donna gain de cause au ministre Sudatta. Il y fut décidé que, le prix ayant été fixé et la vente promise, le prince devait à son honneur de tenir sa parole.

Sudatta appela des ouvriers, fit apporter de l'or par ses éléphants, et le dallage avança rapidement. Les 80 *k'ing* 頃 (1) de terrain étaient déjà presque entièrement couverts d'or, et Sudatta constatait que l'or tiré de ses réserves suffirait à terminer le dallage. Le prince Jeta vint examiner les travaux; il demeura persuadé que l'immense fortune du ministre suffirait à mener l'entreprise à bonne fin. « Puisque, se dit-il, le ministre Sudatta fait de si formidables dépenses pour élever un couvent à Bouddha, cet homme doit être doué d'une vertu bien merveilleuse! » Il commanda qu'on cessât immédiatement les travaux et dit à Sudatta:

« Le terrain vous appartient; les arbres sont à moi: j'en ferai

(1) Le *k'ing* 頃 est une mesure agraire comprenant 100 meous ou environ 6,11 hectares. La propriété contenait donc à peu près 489 hectares.

Fig. 22.



Dallage en or d'un futur terrain de pagode. (p. 246)

présent à Bouddha, puis nous bâtirons le vihâra à frais communs (1).» Les travaux commencés, l'opposition des six grands chefs des sectes hétérodoxes ne tarda pas à se déclarer. Les maîtres de l'hérésie allèrent trouver le roi et lui dirent: «Nous avons appris que Sudatta veut bâtir un monastère pour l'ascète Gautama. Nous prions Votre Majesté d'ordonner une joute publique entre les bonzes et nous. S'ils sortent victorieux de la lutte, qu'on leur accorde droit de cité; sinon, qu'on leur refuse l'entrée de la capitale.»

Le roi appela Sudatta et lui fit part de la proposition des docteurs de l'hérésie. Cette nouvelle difficulté attrista profondément le ministre. Le lendemain, Sariputra, le voyant très préoccupé, lui en demanda la raison. Sudatta lui apprit alors tout ce qui venait de se passer. «J'accepte leur défi, dit Sariputra. Ces hérétiques, fussent-ils aussi nombreux que les pousses de bambou du Magadha, n'ont pas le pouvoir de remuer un poil sur mon pied.» Cette fière réponse rendit l'espoir à Sudatta; il prit ses habits de cour, eut une nouvelle entrevue avec le roi et le pria de convoquer le peuple à la séance. Un crieur public proclama par toute la ville que, dans sept jours, les hérétiques et le bonze Sariputra feraient exhibition de leur puissance, dans un lieu fixé hors de la ville. Au jour marqué, une foule innombrable assiégeait les abords de ce lieu. Le roi s'y rendit, et les chefs des écoles hétérodoxes, accompagnés d'un nombre infini de disciples, s'y trouvèrent réunis. Les chefs d'écoles étaient tous assis sur des estrades élevées. Un seul manquait: c'était Sariputra; il voulait arriver après ses adversaires pour les mettre dans l'obligation de se lever de leurs sièges à son apparition au milieu d'eux.

«Voyez, commençaient déjà à crier les hérétiques; Sariputra a peur, il n'ose paraître!» Le roi lui-même demanda à Sudatta pourquoi le disciple de Gautama ne se présentait pas. Le

(1) Bouddha, pour remercier les deux donateurs, appela le nouveau couvent: Jetavana Anâthapindadarama: «parc de Jeta, jardin de plaisance de Sudatta».

ministre, fort soucieux, courut supplier Sariputra de venir au rendez-vous. Sariputra le suivit, s'avança avec beaucoup de dignité ; les hétérodoxes se levèrent comme involontairement à son arrivée et le saluèrent ; après quoi il monta sur le siège élevé que lui avait préparé Sudatta.

Un des faux docteurs ouvrit la séance. Pour faire parade de son pouvoir préternaturel, il fit croître aux yeux du public un grand arbre couvert de feuilles, de fleurs et de fruits. Des bravos sortirent de toutes les bouches. Sariputra, par l'effet de sa puissance supranaturelle, fit surgir une trombe qui déracina l'arbre, et le réduisit en poudre. La foule l'acclama ; son adversaire était humilié.

Lao-tou-tch'ai 勞度差, c'était le nom de ce magicien, revint à la charge. Il creusa instantanément un magnifique étang aux rives enchanteresses, où de belles fleurs aquatiques s'ouvrirent sous les yeux des spectateurs émerveillés. Sariputra fit aussitôt paraître un monstrueux éléphant armé de six défenses, ornées chacune de sept gigantesques fleurs de lotus. L'éléphant s'avança jusqu'au bord de l'étang, en absorba toute l'eau et le laissa à sec. Nouvelles félicitations !

Le magicien fit alors sortir de terre une haute montagne couverte de verdure, d'arbres fruitiers, de bosquets, de fleurs, au milieu desquels on apercevait des sources d'eau limpide, des pièces d'eau. Mais voici que Sariputra fit paraître un roi du ciel : celui-ci n'eut qu'à montrer la montagne avec son sceptre de diamant, pour la faire disparaître sans qu'il en restât trace.

Au moment même où le peuple, enthousiasmé, félicite le bonze, voici qu'un dragon à dix têtes paraît dans les nuées du ciel ; des éclairs déchirent les masses nuageuses, la terre tremble sous de formidables coups de tonnerre. La panique ne fut pas de longue durée, car Sariputra créa un garuda (1), qui, d'une

(1) Les garudas, oiseaux aux ailes d'or, sont les ennemis les plus redoutables des dragons ; ils volent à la surface des mers et dans l'immensité de l'air pour les becqueter (cf p. 108). C'est cet oiseau qu'on trouve souvent représenté sur les images de Bouddha.

aile rapide, fendit les airs et dévora le dragon.

Par ordre du magicien, un bœuf de grande taille, à l'encolure puissante, aux cornes affilées, se précipita en mugissant sur son vainqueur. Un lion parut et le mit en pièces.

Enfin, le magicien hérétique se changea en un yakcha de taille gigantesque ; ce diable, au buste monstrueux, avait une énorme tête ignée, où roulaient des yeux rouges, semblables à deux courges sanglantes ; des dents acérées sortaient de sa gueule ; son seul aspect inspirait l'épouvante. Sariputra prit la figure du grand Mahâraja Vaisravana, un des quatre grands rois du ciel. À cette vue, le yakcha trembla de frayeur et voulut fuir. Tout à coup, il se vit enfermé dans un cercle de flammes ardentes ; seul le lieu où se tenait Sariputra était épargné par l'incendie. Dans l'impossibilité d'échapper à ce feu vengeur, il se jeta à terre, cria miséricorde en implorant grâce pour la vie : aussitôt le brasier s'éteignit. La victoire était complète, la cause de Bouddha était gagnée ; les travaux du couvent furent poussés activement.

Une çaitya (grande salle de prédication) fut construit pour Bouddha ; le vihâra (ou samghârâma, monastère pour l'habitation des bonzes), contint 12.000 cellules, divisées par groupes de dix. Quand les constructions furent achevées, Sudatta jugea nécessaire d'avertir le roi, et, pour que le bouddhisme fût introduit officiellement dans la capitale, il obtint que le souverain enverrait un délégué qui, en son nom, et avec grand apparat, irait recevoir Bouddha et l'introduirait solennellement dans le nouveau monastère.

La prise de possession de la nouvelle bonzerie eut un grand retentissement dans tout le pays et produisit les plus heureux effets (1).

---

(1) *Hien-yu-king* 賢愚經, liv. X, pp. 295-297. — *Che-kia-che-pou* 釋迦氏譜, p. 82. — Sudatta, pendant sa dernière maladie, fut assisté par Bouddha; il mourut joyeux et reprit naissance dans le ciel Tuchita. Cf. *Che-kia-che-pou* 釋迦氏譜, p. 82.

Tout près de la demeure de Sudatta, un grand stupa fut érigé en mémoire de la conversion d'un sectaire Angoulimâlya, nommé *Ou-nao* 無 惱 ; voici son histoire :

Conversion de Ou-nao 無 惱. — *Ou-nao* 無 惱 était fils d'un ministre de Sravasti. Doué d'une force colossale, il pouvait tenir tête à 1.000 lutteurs. Son père lui conseilla d'aller prendre des leçons chez un brahme sivaïte, de la secte des Angoulimâlyas. Ce sectaire lui dit : « Si tu peux, dans l'intervalle de sept jours, tuer 1.000 personnes et orner ta tête avec 1.000 de leurs doigts, tu monteras dans le ciel de Brahma. » Ces sectaires scélérats du royaume de Sravasti étendaient leurs cruautés sur les villes et les royaumes voisins. Ils tuaient les hommes, coupaient leurs doigts et s'en faisaient des guirlandes dont ils ornaient leur tête. Par ces exploits ils prétendaient gagner le ciel. *Ou-nao* 無 惱 prit son sabre, se mit en campagne et coupa la tête à tous les passants qu'il rencontra. Dans tout le pays, ce fut le règne de la terreur. Le septième jour au matin, il avait tué 999 personnes : il lui manquait encore un doigt pour compléter les 1.000. Il eut beau chercher, il ne trouva pas : tout le monde avait pris la fuite dans la contrée ; il ne vit plus que sa mère, qui lui apportait son repas. Sans balancer, il court vers elle et se dispose à lui donner le coup mortel, tout en lui expliquant le motif de cette apparente cruauté.

Au moment même où il abordait sa mère, Bouddha prit la figure d'un bonze et vint se placer devant lui. *Ou-nao* 無 惱 se précipita sur lui pour le tuer ; mais à mesure qu'il avançait, le bonze s'éloignait à une vitesse égale, se maintenant toujours à une même distance de lui ; pourtant, chose étrange, il ne paraissait point se hâter. « Attendez-moi, lui cria *Ou-nao* 無 惱, arrêtez donc un moment ! – Arrêter, reprit Bouddha ; mais je suis toujours au repos, et toi, tu ne cesses de t'agiter ! — Pourquoi me parlez-vous ainsi, repartit *Ou-nao* 無 惱 ? Que signifie ce langage ? — Ce qu'il signifie ? Le voici : moi, j'ai trouvé le repos, la paix

véritable; toi, dans l'hérésie, tu n'as trouvé que trouble et agitation. Tu cours nuit et jour pour assassiner les gens, tu entasses crime sur crime.» *Ou-nao* 無惱 comprit le bien fondé de ces reproches; il fit sa soumission à Bouddha et demanda à être admis dans le sein de la loi. Après s'être exercé avec persévérance à pratiquer les règles de sa nouvelle profession, il obtint la dignité d'arhat.

Conversion des Nirgranthas (ascètes nus). — 500 brahmes pénitents de la secte des Nirgranthas, ou ascètes nus, apprirent l'insigne humiliation que venaient de subir les six chefs des partis hérétiques (1). «Notre doctrine est désormais méprisée, se dirent-ils; nos disciples se débandent. Il ne nous reste plus qu'un parti à prendre: brûlons-nous vifs; ainsi, du moins, nous laisserons notre nom à la postérité.» Sur ce, ils élevèrent un bûcher et voulurent y mettre le feu; mais Bouddha, toujours miséricordieux, ne permit pas qu'ils pussent allumer le combustible; bien plus, il apparut lui-même environné de flammes et se tint tout près du bûcher. «À quoi bon allumer ces branchages? dirent les Nirgranthas. Jetons-nous dans ces flammes qui pétillent tout près de nous.» Ô prodige! le feu devint pour eux comme une brise rafraîchissante; une sensation de bien-être envahit tout leur corps. Leur joie fut encore décuplée dès qu'ils contemplèrent la personne de Bouddha, siégeant au sein de ce foyer embrasé. Tous demandèrent à devenir ses disciples et parvinrent à la dignité d'arhats.

Sravasti était la capitale du Kosala, qui occupait une partie du territoire actuel de l'Oude. D'après Cunningham, cette capitale se trouvait au sud de la Rapti, à 58 milles au nord de l'Oude. On croit assez généralement qu'elle devait se trouver environ à 7 milles à l'ouest de Fizabad, grande ville du royaume de l'Oude.

Au Ier siècle de notre ère, le roi Ujjain défit le monarque bouddhiste du Kashmir et rétablit le culte des brahmes. La lutte entre les deux religions se continua; et quand *Fa-hien* 法顯 vint à Sravasti, environ 400 ans apr. J.-C., il trouva cette ville déjà ruinée; il n'y restait que quelques bouddhistes et quelques bonzes.

---

(1) Ci-dessus, pp. 247 seq; cf. ci-dessous, pp. 255 seq.

Les trois premiers bouddhas de notre kalpa seraient nés dans les environs de cette ville. *Fa-hien* 法顯 visita les stupas élevés sur le lieu de leur naissance (1).

ARTICLE XX.

LA BRU DE SUDATTA. — CONDITION DE LA FEMME.

Sudatta avait une bru acariâtre et querelleuse. On désespérait de la rendre plus traitable. « Il n'y a que Bouddha qui soit capable de la changer », disait-on. Bouddha, suivi de ses moines, étant entré un jour dans la demeure de Sudatta, tous les membres de la famille vinrent lui présenter leur respects, excepté Udaya, la méchante bru, qui se cacha dans un appartement retiré. Bouddha, par un acte de sa surhumaine puissance, rendit tous les murs transparents comme du cristal. Udaya, se voyant découverte, dut venir saluer Bouddha, qui lui fit cette exhortation :

« Une bru ne doit jamais manquer d'égards pour ses beaux-parents et son mari. La condition féminine est une voie d'expiation et de souffrance. La naissance d'une fille est déjà un sujet de peine pour son père et pour sa mère, qui ne l'élèvent qu'à regret. La jeune fille craint pour son mariage, pour sa séparation de la famille ; elle craint son mari, redoute les douleurs de l'enfantement. Enfant, elle doit subir les réprimandes de ses parents ; adulte, elle tombe sous la coupe de son mari ; dans sa vieillesse, elle est à la merci de ses enfants et de ses petits-enfants. Sa vie consiste à se lever tôt, à se coucher tard, à

---

(1) *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. III, pp 17-20 — *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. VI : description de Sravasti. — *Mémoire analytique* sur la carte de l'Asie centrale et de l'Inde, pp. 355 et 356 —*Fa-hien-tchoan* 法顯傳, liv. XXI — *Che-kia-che-pou* 釋迦氏譜, p. 82. — *Che-kia-fang-tche* 釋迦方誌, édition japonaise, liv. I, p 93.

Fig. 23.



Le poisson à 100 têtes. (p. 253)

travailler sans relâche ; elle doit manger après les autres, subir sans rancune les invectives de son mari, éviter toutes mauvaises relations. Il lui faut garder la maison quand son mari sort, ne voir que les bons côtés de celui-ci et fermer les yeux sur ses défauts, être serviable, humble, obéissante, vigilante, déférente, réservée dans ses paroles et sa conduite, conciliante, douce, exhortant toujours à bien faire, rejetant de son cœur tout attrait illégitime, gardant la viduité jusqu'à sa mort, pleine de politesse et d'aménité dans toutes ses manières. »

Udaya dit à Bouddha : « Dorénavant, je veux me montrer serviable et déférente a l'égard de mes beaux-parents et de mon mari. »

ARTICLE XXI.

LE POISSON À 100 TÊTES.

Pendant un de ses voyages dans la principauté de Vaisal (1), Bouddha s'était assis non loin du fleuve *Li-yué* 犂 越, qui séparait le royaume de Vaisali du royaume de Vridji. Des pêcheurs (2) prirent dans leurs filets un poisson à 100 têtes, de formes les plus étranges : têtes de mulet, têtes de cheval, têtes de chameau, têtes de tigre, de loup, de porc, de renard etc. Il était si énorme que 500 pêcheurs n'arrivèrent pas à le hisser sur la rive ; on dut appeler des bergers, et il fallut les efforts réunis de 1.000 hommes pour tirer ce monstre du lit du fleuve. Au

---

(1) Vaisali était la capitale d'un petit État indépendant, au nord de la ville actuelle de Patna. Elle était sise non loin du bord oriental de la Gandaki, à 130 lis au nord du Gange. Les pèlerins bouddhistes, au VIIe siècle, la trouvèrent en grande partie ruinée.

(2) Ces pêcheurs étaient des hommes du royaume de *Fou-li-che* 弗 栗 恃 (Vridji) *Hiuen-tsang* 玄 奘 vit, sur le bord du fleuve « Revati » (?), un stupa d'une trentaine de pieds de hauteur, à l'endroit où se passa cette scène,

moment où les pêcheurs s'apprêtaient à le tuer, Çakyamouni, de son œil transcendant, les aperçut. Il se sentit ému de pitié; par un effet de sa puissance, il s'élança dans les airs, gagna la rive du fleuve et s'assit les jambes croisées. « Ne tuez pas ce poisson, leur dit-il; je veux lui ouvrir la porte du bonheur. Je lui ferai sentir l'ascendant de ma majesté toute-puissante, et en lui révélant le secret de son existence antérieure, je lui ferai parler le langage des hommes et je mettrai dans son cœur des sentiments humains. »

Bouddha l'interrogea ainsi : « Quel crime avez-vous commis dans vos vies précédentes, pour être tombé dans cette voie d'expiation et avoir mérité de renaître sous cette monstrueuse figure? — Jadis, reprit le poisson, je connus le bonheur et je naquis dans une noble famille; je fus le célèbre brahme Kapila. »

Ananda pria le Très Honoré de raconter à l'assistance la djataka de cet être monstrueux. Bouddha s'exprima en ces termes :

« Autrefois, un brahme eut un fils nommé Kapila. Ce jeune homme était fort intelligent. Un jour, sa mère lui demanda s'il connaissait quelqu'un de plus intelligent que lui. Le jeune homme répondit que les bonzes lui étaient supérieurs. « Alors, « reprit la mère, pourquoi ne vas-tu pas t'instruire auprès « d'eux? »

« Le jeune brahme suivit le conseil de sa mère et alla étudier la doctrine bouddhique. pendant ses discussions avec les bonzes, si ceux-ci se trouvaient à court d'arguments, il les invectivait : « Vous n'êtes que des ignares, leur disait-il; vous « êtes des benêts, des bestioles! Têtes de brutes! » Il reprit naissance dans le corps d'un poisson à 100 têtes d'animaux, en punition des injures proférées contre la personne des bonzes. »

Tous les pêcheurs et les bergers demandèrent à Bouddha la faveur d'être admis dans les rangs de ses disciples.

Cet exemple d'une punition si rigoureuse fit comprendre à Ananda et à tous ses compagnons, combien il est nécessaire de se surveiller dans toutes ses actions, paroles et pensées.

Le poisson, après avoir entendu la prédication de la loi, termina sa vie ; il obtint de renaître dans le palais des dieux (1).

Çakyamouni, à son retour de Sravasti, ne fit que passer à Vaisali ; il rentra dans le couvent de « La Bambouseraie », et c'est là que nous le retrouverons.

ARTICLE XXII.

CONVERSION DE ÇRIGOUPTA. — HUMILIATION DES CHEFS SECTAIRES. — CONVERSION D'UN BRAHME.

Au nord-est de Radjagriha, en dehors de la porte septentrionale, on voyait, au VII[e] siècle, trois stupas rappelant des épisodes glorieux de la vie de Çakyamouni.

Le premier stupa, non loin de la tranchée ouverte dans la montagne pour donner accès en ville, fut élevé au lieu où Devadatta et le roi Adjâtaçatrou lancèrent un éléphant furieux sur Bouddha, dans le dessein de le faire périr (ci-dessous, chap. IV, art. IV).

Le second rappelle le lieu de la conversion de Sariputra (ci-dessus, pp. 194 seq.).

Le troisième fut érigé près de la fosse où le notable Çrigoupta avait dissimulé une fournaise embrasée pour perdre le Très Honoré. Voici l'exposé de cette aventure:

Chen-je 申 日, Çrigoupta, partisan de l'hérésie, fort attaché aux six maîtres d'hétérodoxie, Purana, Kâsyapa et autres, invita Bouddha à un festin dans l'intention de lui nuire. Il avait fait creuser une fosse profonde, remplie de feu, habilement dissimulée sous le sentier que Bouddha devait suivre ; et au cas où il éviterait ce premier péril, des mets empoisonnés devaient mettre fin à ses jours. *Yué-koang* 月光, Candraprabha, fils de Çrigoupta,

---

(1) *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄 奘, liv. VII: description du Vridji. — *Hien-yu-king* 賢 愚 經, liv. X, p. 298.

représenta à son père que Çakyamouni était un grand saint, que Mara avec toutes ses légions avait inutilement combattu contre lui pour entraver sa marche vers l'illumination suprême. Tous ces guerriers fameux, avec leur merveilleux pouvoir, avec leur armes mystérieuses, avaient dû s'avouer vaincus, et leur chef lui-même, si acharné à la perte de cet ennemi de sa domination, s'était incliné devant lui, avouant son impuissance. «Si tous les bataillons du Suméru n'ont pu faire tomber un seul cheveu de sa tête, que pensez-vous faire avec votre fosse de feu et vos mets empoisonnés? Ne dirait-on pas un moustique qui s'efforcerait de renverser une montagne, ou une mouche qui aurait la prétention de voiler le soleil et la lune avec ses ailes? Une telle entreprise ne peut que tourner à la confusion de celui qui la tente; mieux vaut se désister alors qu'il en est temps encore, et faire sa soumission au Très Honoré des mondes... »

Çrigoupta s'obstina dans son perfide projet et répliqua: «Si Bouddha connaissait mes plans cachés, n'aurait-il pas refusé mon invitation? N'aurait-il pas su que je lui préparais une fosse de feu et des aliments empoisonnés? Il ne l'a pas fait; pour moi, c'est la meilleure preuve de son ignorance.»

Le jour où Bouddha s'achemina vers la demeure du notable, il parut comme auréolé d'une extraordinaire majesté: c'est qu'il voulait subjuguer le cœur de son hôte et confondre les six fauteurs d'hérésie, qui s'étaient concertés pour le faire mourir. Dès qu'il fut arrivé devant la demeure de Çrigoupta, la fosse pleine de feu se changea en un bassin rempli d'eau, sur laquelle flottait une belle fleur de lotus. Ce prodige remplit le coupable d'une salutaire terreur, et lui donna à penser qu'il venait de commettre une erreur. D'un regard il interrogea les six maîtres hétérodoxes, comme pour leur demander conseil dans cette circonstance critique: tous se turent et s'éclipsèrent. Çrigoupta, resté seul, prit le parti de faire des excuses à Bouddha, lui disant qu'il avait été séduit par de fausses doctrines et qu'il le priait de lui pardonner.

«J'ai voulu vous faire tomber dans un guet-apens, lui dit-il; les mets que je vous avais destinés contiennent du poison. Je vous prie de bien vouloir patienter un moment pendant qu'on en préparera d'autres. — Inutile de vous donner cette peine, répondit Çakyamouni; ceux-ci sont parfaits, ils ne sauraient me nuire: tout le poison en a disparu.»

Dès qu'on les eut servis, un arôme délicieux parfuma tout l'appartement.

«Très miséricordieux Sauveur de tous les êtres, s'écria Çrigoupta, pardonnez-moi.—Il vous suffit de reconnaître votre faute pour qu'elle soit pardonnée, répondit Bouddha. Je vais vous exposer les excellences de ma loi, briser les liens qui enlacent votre cœur et vous prêcher ma sublime doctrine.»

Il l'instruisit donc des huit abstractions, des quatre vérités fondamentales, des trois renoncements, des six voies de la délivrance, de la rétribution qui suit les bonnes et les mauvaises actions, et sut donner un remède approprié à chacune de ses infirmités, de sorte que son esprit fut éclairé et son cœur changé (1).

Les six fauteurs d'hérésie dont nous venons de parler avaient perverti le royaume du Magadha par leurs fausses doctrines. Le frère du roi Bimbasara était le plus solide soutien de ces imposteurs. Le roi, qui était adepte fervent de la loi bouddhique, essayait de le ramener à de plus saines idées; mais ce prince croyait éperdûment les racontars de ces six personnages influents et ne voulait en aucune façon entendre parler de la doctrine de Bouddha. Il eut même un conciliabule avec ces sectaires, et ils affirmèrent hautement qu'ils ne craignaient point de démontrer en public que leur doctrine valait bien la sienne.

Le roi les prit au mot; un jour fut fixé, pour que les six

(1) Le prodige ci-dessus a été rappelé par les artistes qui ciselèrent les bas-reliefs du musée de Lahore, n° -124, et de Calcutta, n° G. 173. Cf. Foucher, pp. 531,533.

champions de l'hétérodoxie pussent se mesurer avec leur adversaire. Bouddha se présenta au jour marqué. Il monta majestueusement sur l'estrade ; à sa droite et à sa gauche, Indra et Brahma vinrent prendre place ; le roi Bimbasara et la brillante escorte de ses ministres donnaient à la réunion un caractère de majestueuse solennité. Bouddha étendit le bras, puis posa la main sur son siège. Au même instant, les cinq génies souverains renversèrent les sièges des six hérésiarques ; Vajrapani, le grand Mahâraja, armé d'un sceptre de diamant flamboyant, menaça de les frapper. Les sectaires s'enfuirent précipitamment ; tous leurs disciples prièrent Bouddha de les admettre au nombre de ses bonzes.

Conversion d'un brahme. — Pendant une excursion que Bouddha fit dans le royaume de *Kiu-mi* 拘 彌, il se heurta à l'opposition systématique d'un brahme puissant, ministre de cet État. Son épouse ne valait pas mieux que lui. Le brahme recommanda à son épouse de fermer impitoyablement la porte du palais, au cas où le bonze Gautama se présenterait. Le lendemain même, Bouddha apparut soudain dans l'intérieur du palais. La femme du brahme refusa de lui parler. Bouddha lui adressa ces paroles : « Vous, brahmes, vous ajoutez sottement foi aux fausses doctrines et vous refusez de croire aux Trois Précieux (1) ! »

La vision s'évanouit. Encore plus irritée par cette remontrance, la femme se dépouilla de ses bijoux, revêtit de vieux habits et s'assit sur la terre nue en signe de deuil. Quand son mari fut de retour, il lui demanda la cause de son chagrin. « Le bonze Gautama est venu me maudire, reprit-elle ; il m'a dit : « Vous autres, brahmes, vous croyez aveuglément des faussetés « et vous persistez à ne pas croire ma doctrine ! » — Demain nous verrons ! » riposta le brahme. Le lendemain, la porte du palais resta ouverte ; puis quand Bouddha revint, le jour suivant, le

(1) *San-pao* 三 寶, les Trois Précieux, c'est-à-dire : Bouddha, la loi et la communauté des moines Cf. ci-dessus, p. 136 ; ci-dessous, p. 265.

Fig. 24.



Bouddha échappe au sabre d'un brahme. (p. 258)

brahme saisit son sabre et se précipita sur lui pour le tuer. Bouddha s'éleva dans les airs, hors de portée de l'assassin. Ce prodige changea subitement le cœur du persécuteur, qui tomba aux pieds de Bouddha en implorant son pardon. Bouddha redescendit à terre, exhorta le brahme, l'instruisit et en fit un zélé partisan de sa doctrine. Son épouse imita son exemple.

Bientôt, dans tout le pays, on ne parla plus que de la conversion de cet ennemi déclaré des doctrines bouddhiques. Çakyamouni disait à tous ceux qui s'en étonnaient: «Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que date l'ère des conversions de ces ennemis du bouddhisme; de tout temps les choses se sont passées ainsi.»

CHAPITRE IV.

LA PRÉDICATION, PÉRIODE MÉDIANE.

ARTICLE I.

CHAMP D'ACTION DE BOUDDHA.

Préceptes bouddhiques. — Cette période, qui comprend près de quarante annés, commence à peu près vers l'époque du second voyage de Bouddha à Kapilavastu. Nous ne trouverons plus aucun ordre chronologique dans tous ces épisodes légendaires; ce ne sont que des arrangements après coup, agencés diversement, sans lieu, sans date, sans fondement historique. Les textes plus récents, qui ont la prétention de classer par années cet amas anecdotique, ne sont généralement que de pures inventions, ne reposant sur aucun texte «pâli», vu qu'il

n'existe pas, dans cette langue, de biographie de Bouddha suivant un ordre chronologique rigoureux. Donc les textes chinois, qui ne sont que des traductions plus ou moins fidèles des livres hindous, et des recueils de légendes, ne peuvent jeter aucune lumière sur l'enchaînement chronologique des diverses parties du récit.

Par ailleurs, le genre de vie adopté par Bouddha et ses bonzes est mis en relief d'une façon bien patente.

Chaque année, pendant les trois mois de pluies, qui rendent les voyages difficiles dans l'Inde, Çakyamouni fixait sa résidence dans l'une ou l'autre des grandes bonzeries bâties près des faubourgs des villes, en dehors du tumulte, et à proximité de ces grands centres, pour la facilité des approvisionnements.

Le plus souvent, il choisissait le vaste parc de « La Bambouseraie », près de Radjagriha (ci-dessus, pp. 180 seq.), ou les délicieux jardins du prince Jeta, à Sravasti (pp. 242 seq.). Des étangs couverts de lotus, une verdure luxuriante, des parterres tapissés de fleurs, de vastes couvents à l'aspect grandiose et renfermant tout ce que l'architecture et la statuaire avaient produit de plus artistique, concouraient à en faire des séjours enchanteurs.

La saison des pluies passée, Çakyamouni reprenait ses lentes pérégrinations à travers le Magadha, le Kosala, le pays de Vaisali et les régions voisines.

Ce genre de vie, surtout pendant la période médiane, laisse le champ libre à l'imagination des bouddhistes ; il a été exploité de différentes manières suivant le but des intéressés. Les sectes dissidentes ont imaginé des discours prononcés, des prodiges opérés pour confirmer leurs assertions ; nous allons voir se dérouler dans les articles suivants les fameux textes sur lesquels elles prétendent bâtir leurs systèmes.

Dans ce chapitre, nous verrons se dessiner plus nettement la mission du bouddha, le pouvoir illimité dont il use pour accréditer son enseignement et les diverses classes d'êtres auxquelles s'étend sa prédication, jusqu'au jour où il entre pour

toujours dans l'éternelle quiétude du nirvana.

Le mot sanscrit *bouddha* (de *budh*, connaître), souvent traduit en chinois par *kio* 覺 (savoir, connaître), et translittéré *fou-t'ouo* 佛陀 ou *fou* 佛, désigne un Illuminé, descendu sur terre pour la dernière période de son existence humaine. Après avoir accumulé des mérites incalculables pendant la série des kalpas antérieurs, il atteint enfin l'apogée de la science suprême et de la perfection au jour de son illumination finale, puis passe les dernières années de sa vie en ce monde, à communiquer sa science à tous les êtres des trente-deux cieux (pp. 262 seq.), yakchas, devas etc...; aux dammés et aux prêtas; à tous les êtres de tous les mondes, hommes, animaux, oiseaux..., qu'il achemine sur la voie du nirvana et retire du fatal engrenage de la métempsycose.

Le bouddha monte à son gré dans toutes les sphères des cieux, descend dans les enfers, au fond des mers dans les palais des rois-dragons, parcourt tous les mondes, voit en esprit toutes les séries indéfinies d'existences par où ont passé tous les êtres; il connaît clairement les mérites et les démérites de chacun d'eux en particulier, pendant leurs innombrables vies successives; bref, il est omniscient.

Le bouddha est encore tout-puissant: tout plie à sa volonté aux cieux et sur terre; cependant il n'est qu'un homme pur, car le bouddhisme ne connaît pas de Dieu, dans la vraie acception du terme.

Le bouddha est donc un homme pur qui, par ses propres mérites passés, par le libre sacrifice de soi-même pour le salut des êtres, par son dévouement sans limites et même insensé, s'élève à la dignité de Sauveur de l'univers, et acquiert, de lui-même, au jour glorieux de son illumination suprême, le pouvoir sans bornes de commander à tous les démons à tous les devas des cieux, à tous les habitants de la terre. Il peut déroger même, suivant son bon plaisir, à la loi tyrannique et fatale de la rétribution, de manière à sauver d'une façon arbitraire tel ou tel

être, en lui accordant la grâce du pardon et une faveur sur laquelle il n'avait pas droit de compter d'après son «karma».

En définitive, le bouddha est un homme qui, par ses propres forces, se fait Sauveur, se donne à lui-même son propre pouvoir et s'élève au rôle d'un Dieu omniscient, tout-puissant, tout en restant homme pur; c'est l'orgueil à sa plus haute puissance, sous la forme la plus spécieuse qui fut jamais: la charité.

Puisque nous allons suivre notre Bouddha dans ses courses apostoliques par la terre et les cieux, il est bon de rappeler ici brièvement la constitution d'un monde au sens bouddhique.

Au centre de la terre, s'élève le mont Suméru, entouré des sept chaînes des monts d'Or, qui lui servent comme de remparts. Au delà des monts d'Or, s'étend la grande Mer Salée et se dessinent les quatre continents, encerclés par la chaîne des monts de Diamant (ou de Fer, suivant d'autres textes), qui forment la limite extrême du monde.

Dans cet immense océan, d'où émergent les continents, les Chinois bouddhistes logent aussi les dragons et les rois-dragons (les nagas et les nagarâjas hindous): leurs palais se trouvent au fond des mers. Là encore habitent les géants marins nommés asuras, génies qui livrent parfois de si terribles combats aux devas et tentent d'escalader leurs cieux.

Au-dessus de la surface de la mer et au-dessous des astres, se roulent en volutes autour du mont Suméru les trois sphères habitées par les génies yakchas, ogres féroces qui se délectent de chair humaine; par les nagas, garudas etc... La quatrième volute, qui contourne le mont Suméru, à peu près à mi-hauteur, comprend les palais des dieux stellaires, ou devas des vingt-huit constellations (1). Au-dessus de la sphère des astres, commencent, à proprement parler, les cieux bouddhiques, qui s'élèvent en formant vingt-huit orbes superposés (2).

(1) Cf. *Recherches*, t. XII. pp 1181 seq.: divinités stellaires.

(2) Quelques auteurs comptent au nombre des orbes célestes les quatre régions inférieures, et arrivent ainsi au total de trente-deux.

Le premier orbe comprend le ciel des quatre grands rois, nommés *Se ta kin-kang* 四大金剛, Mahârajas. Il est localisé sur tout le pourtour de la seconde moitié du mont Suméru.

Le deuxième orbe est le ciel *Tao-li-t'ien* 忉利天, encore appelé le ciel des «Trente-trois», qui se déploie sur l'immense plateau au sommet du Suméru. Là se trouve le palais d'Indra, *Ti-che* 帝釋, que nous trouvons mêlé à tous les grands événements de la vie de Bouddha.

Le troisième orbe comprend le ciel de Yama.

Le quatrième orbe est formé par le ciel Tuchita, d'où Çakyamouni descendit pour s'incarner dans le sein de Maya (1). C'est la pénultième demeure des futurs bouddhas.

Le cinquième orbe est, comme les précédents, habité par les devas et les apsaras.

Le sixième orbe est le royaume de Mara, le dieu-diable, l'Homicide, l'ennemi du bien, que nous avons déjà vu à l'œuvre, aux jours de la tentation de Bouddha (2).

Les septième, huitième et neuvième orbes, de la région médiane des cieux, sont habités par *Fan-wang* 梵王 (Brahma), ses officiers et ses sujets glorifiés.

Telles sont les régions où il nous faudra suivre Bouddha, au cours de sa prédication, le plus ordinairement du moins, car il monta jusqu'aux cieux supérieurs de la pure abstraction (3).

D'après la doctrine bouddhique, il existe dans tout l'univers une infinité de mondes semblables à celui dont nous venons de donner la description ; tous ces mondes sont, sinon identiques, du moins constitués sur le même modèle : chacun d'eux compte

---

(1) Ci-dessus, p. 25

(2) Ci-dessus, pp. 113 seq.

(3) Ces questions sont traitées avec plus de détails dans les *Textes Philosophiques* du P. Wieger, s. j., pp. 320-333. Nous n'en donnons ici qu'un aperçu général, suffisant cependant pour guider le lecteur au cours des récits qui vont suivre.

ses bouddhas ou Sauveurs, qui se succèdent par intervalles, pour ramener tous les êtres dans le droit chemin et les conduire à la parfaite stabilité du nirvana. Pendant que l'un ou l'autre de ces mondes se pervertit et s'abîme dans le cataclysme à la fin du kalpa, les autres sont en pleine restauration ; mais comment sont-il repeuplés? Voici : les devas des cieux supérieurs, épargnés par le désastre, finissent par épuiser leur lot de bonheur ; alors ils renaissent sur la nouvelle terre, redeviennent hommes, femmes, animaux ou oiseaux, d'après la mesure de leurs mérites ou démérites passés, et peu à peu le monde régénéré se trouve repeuplé. Tous les êtres, en effet, sont de même espèce quant au *moi* (1) ou principe plus subtil et survivant à la déchéance des formes extérieures ; la seule différence entre les êtres, c'est que ce *moi* est habillé diversement, suivant ses œuvres bonnes ou mauvaises. Carpe, perroquet, chien, singe, cerf, homme, démon, deva, bouddha... ont tous un karma spécifiquement semblable ; la tunique extérieure, c'est-à-dire le corps, varie suivant les sujets. Le bouddha, ou l'Illuminateur, s'adresse donc à tous ces êtres pour les retirer de la roue de la métempsycose, et les faire entrer au nirvana ou, d'après les partisans de l'amidisme moderne, dans les joies sans fin du Paradis de l'Ouest ; il est le docteur et le Sauveur de tous les êtres dans les six voies de l'existence (2).

Promulgation de la loi bouddhique (*mahâyâna*).—Le bouddha Lochâna, tout éblouissant de clarté, assis sur son trône de fleurs de lotus, s'adressa au Bouddha Çakyamouni, siégeant sur un trône de fleurs, et lui tint ce discours : « La délivrance est un diamant précieux enfoui dans le champ du cœur, c'est le germe précieux de la nature du bouddha, qui est renfermée à l'état embryonnaire dans tous les êtres de l'univers ; en se développant il produit le parfait bouddha (3). »

---

(1) Ci-dessus, p. 90. — Quatre opinions : Le moi réel et permanent, le moi-série, le moi purement subjectif et le nihilisme absolu de Nagarjuna.

(2) Hommes, devas, yakchas, prêtas, damnés, règne animal.

(3) Cf. *Recherches*.., t. VI, pp 87-90 : Lochâna.

Çakyamouni voulut donc promulguer solennellement cette loi de la bouddhification. D'abord il recommanda un respect filial pour les « Trois Précieux » : Bouddha, la loi, la communauté des moines (ci-dessus, p. 258) ; puis il apparut comme transfiguré au sein d'une intense lumière et fit cette proclamation : « Tous, vous êtes des bouddhas en germe ou des bouddhas enfants ; pour développer en vous cette nature, vous devez toujours avoir présents devant vos yeux les quatre principes sacrés et observer les commandements de Bouddha.

« Rois, princes, ministres officiers, bonzes, bonzesses, devas des cieux puissants de ce monde, gens du peuple, pécheurs et pécheresses, serviteurs et servantes, Mahârajas, habitants des cieux inférieurs, animaux, si vous voulez toujours renaître hommes et développer en vous le germe de la nature du bouddha, vous devez observer scrupuleusement les dix préceptes de la loi bouddhique :

1°. Ne tuer aucun être vivant. — 2°. Ne pas voler. — 3°. Ne pas commettre d'impureté. — 4°. Ne pas mentir. — 5°. Ne pas boire de vin. — 6°. Ne médire ni des laïques ni des moines. — 7°. Ne pas chercher son profit au détriment d'autrui. — 8°. Ne pas être avare. — 9°. Ne haïr personne. — 10°. Vénérer de tout cœur Bouddha, sa loi, son ordre, et s'abstenir de les vilipender par attachement pour les sectes dissidentes.

ARTICLE II.

SECOND VOYAGE À KAPILAVASTU.

Le *Pao-tsi-king* 寶積經 décrit l'arrivée de Bouddha dans le bosquet des nyagrodhas, les pourparlers, le cortège royal et l'entrée en scène de tous les dieux de l'Olympe ; nous passons ces détails, qui ne sont guère qu'une répétition de ce que nous avons vu lors de la première visite (ci-dessus, pp. 207 seq.).

Signalons seulement le discours de Bouddha au roi Suddhodana et les prodiges opérés en présence de son père.

---

§ 1. SERMON AU ROI.

« La doctrine que je prêche est bonne au commencement, au milieu et à la fin ; elle est très profonde, délectable, vraie et sans mélange d'erreur... ; elle expose excellemment la règle de de nos actions, elle explique tout dans le plus menu détail ; v. g. les six éléments du monde physique : la terre, l'eau, le feu, le vent, le vide, les êtres intelligents ; les six sensations : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, les perceptions ; les phénomènes moraux : l'amour, la haine, l'ignorance, qui sont les trois causes de nos renaissances dans les quatre voies d'expiation, et qui nous maintiennent dans l'engrenage de la métempsycose, sujets à la mort et à la renaissance. Ma doctrine définit la loi inexorable de la rétribution : pas un seul acte qui n'ait des conséquences, et tout être qui agit reçoit le salaire de ses actes ; mal adviendra à celui qui suit le sentier du vulgaire.

« Sachez donc, grand roi, que la vraie sagesse consiste dans l'abstraction, dans le vide ; le vide est la porte de la délivrance, car le vide exclut la pensée ; qui ne pense pas ne désire pas, et qui ne désire pas n'agit pas : tels sont les trois degrés d'abstraction qui nous acheminent vers la délivrance totale ou nirvana. En écartant les objets sensibles, on coupe court à tout désir et on atteint les limites da la paix finale. Il faut arriver à se persuader que, dans le monde, tout est vide, néant, illusion et rêve. »

Le roi tira grand profit de ce discours.

---

§ 2. CONFIRMATION DE SA DOCTRINE PAR UN PRODIGE.

Le roi dit à Çakyamouni : « Très Honoré, Bouddha est mon fils. Il m'est donné de vous revoir sur cette terre, mais je

ne vois que votre extérieur, je ne puis voir votre intérieur. Siddhartha, jadis, dans mon palais vous portiez les trente-deux signes de votre destinée future, tous les ministres ont pu en être témoins; maintenant que vous êtes devenu Bouddha, ces signes sont encore infiniment plus évidents.

«Mais, après votre entrée au nirvana, comment les générations postérieures, qui n'auront plus l'avantage de vous voir, pourront-elles, malgré cela, avoir part au bienfait de votre loi? Veuillez nous expliquer ce point important.» Bouddha parut un moment comme absorbé dans une profonde réflexion; puis un jet de lumière multicolore sortit de sa bouche, se projeta sur le visage de Suddhodana, illumina le ciel et tout l'appartement d'une clarté éblouissante, et rentra dans la bouche du Très Honoré.

Pour montrer à tous l'image de son corps glorieux, il transforma subitement tout le vihâra en une montagne de jade blanc, haute comme le Suméru et percée de 100.000 niches. Dans chacune de ces excavations apparut l'image de Bouddha.

À ses pieds surgit une large fleur de lotus, à 1.000 pétales; de chaque pétale s'échappèrent 1.000 rayons lumineux, et chacun de ces rayons forma 1.000 images de Bouddha entouré de tous ses disciples. Bouddha dit alors à son père: «Quand je serai entré dans le repos de mon nirvana, si mes disciples ont soin de se détacher des choses terrestres, de fuir tout mal et de se rappeler la permanence de ma gloire, ils jouiront du même avantage que ceux qui ont eu le bonheur de me voir: toutes leurs fautes leur seront pardonnées, leurs vœux seront accomplis et tous, dans une vie postérieure, atteindront le repos suprême.»

---

§ 3. PRADJÂPATI PREND L'HABIT DE BONZESSE.

Pradjâpati, la mère adoptive de Bouddha, se présenta devant lui. Elle avait pris la résolution de renoncer au monde et


d'embrasser la vie religieuse. « J'ai appris, dit-elle, que les femmes résolues à pratiquer la perfection, peuvent devenir bonzesses ; c'est pourquoi je désire vivement suivre cette nouvelle carrière et dire adieu au monde. Çakyamouni l'en dissuada et reprit : « N'y pensez point : les femmes qui voudront suivre ma règle et prendre l'habit, devront toute leur vie garder la continence et observer les lois bouddhiques. » À plusieurs reprises, elle réitéra sa demande, mais elle essuya toujours le même refus.

Ananda l'aperçut à la porte de Çakyamouni ; elle était toute en larmes. Ayant appris pourquoi elle pleurait, il la consola et lui dit : « Ayez bon espoir ; je vais intercéder pour vous. » Ananda présenta donc de nouveau sa demande à Bouddha ; il refusa de l'accueillir. Ananda fit valoir tous les soins qu'elle lui avait prodigués depuis sa plus tendre enfance pour le nourrir, parfaire son éducation etc... « C'est bien, répondit Bouddha ; je suis redevable à ma mère adoptive d'un infinité de bienfaits : elle m'a nourri, élevé, et si je suis maintenant parvenu à la suprême sagesse, c'est à elle que je le dois. Mais ne me doit-elle pas, elle aussi, la grande faveur de la foi aux « Trois Précieux » ? N'a-t-elle pas été admise à la connaissance des « cinq préceptes » (ne pas tuer ; ne pas voler ; ne pas commettre d'impureté ; ne pas mentir ; ne pas boire de liqueurs ennivrantes) ? Si les femmes se font bonzesses, elles devront observer huit règles pendant toute leur existence et elles y seront strictement obligées. »

Ananda alla rapporter à Pradjâpati ce que Bouddha venait de lui dire ; elle accepta les conditions imposées.

Çakyamouni dit alors à Ananda : « Si j'accepte les femmes comme bonzesses, en 500 ans elles arriveront à corrompre peu à peu la pureté de ma doctrine ; et qu'arrivera-t-il ? Je trouve chez elle cinq défauts, qui me paraissent de sérieux obstacles à eur admission. » Nonobstant ces difficultés, Pradjâpati fut admise, l'ordre des bonzesses fut fondé, et elle en fut la première supérieure. Une de ses plus ferventes novices fut l'épouse de

Fig. 25.



Pradjâpati se fait bonzesse (p. 268)

Mahâ Kâsyapa, dont nous avons déjà raconté la conversion en donnant la légende du premier patriarche du bouddhisme (ci-dessus, chap. III, art. X, pp. 192 seq.).

La grande part qu'eut Ananda dans l'établissement de l'ordre des bonzesses, lui méritait une place à part dans les annales de la nouvelle congrégation, aussi y fut-il toujours honorée d'un culte spécial (1).

---

§ 4. CONVERSION DE 500 MEMBRES DE SA FAMILLE.

500 hommes de la famille Çakya, témoins des prodiges et de l'état surhumain de la personne de Çakyamouni, vinrent le prier de leur pardonner toutes leurs fautes passées et de les admettre dans la compagnie de ses suivants. Bouddha raconta ainsi l'histoire de leur existence précédente :

« Un vieillard nommé *Je-yué-té* 日月德, Suryacandra, eut 500 fils et petits-fils (2). Il ne cessait de les exhorter à suivre la doctrine du bouddha *P'i-p'ouo-che* 毗婆尸, Vipaçyi, le premier du présent kalpa. Ses enfants n'ajoutaient aucune croyance à ses dires. Intelligents par ailleurs, versés dans toutes les connaissances littéraires et scientifiques, ils avaient coutume de s'excuser en disant : « Nous n'avons trouvé cette doctrine « dans aucun de nos livres ; notre vieux père a été aveuglé par « les bonzes ! » Tous ces hommes tombèrent subitement malades et arrivèrent bientôt aux portes de la mort. Leur vieux père ne se lassait pas de leur répéter :

« Votre incrédulité est la cause de vos maux. Croyez-moi, « invoquez le nom de Vipaçyi, et vous obtiendrez du moins la

---

(1) Ce fut à cette occasion que Bouddha formula les huit procédés respectueux imposés aux femmes. Cf. Rémusat, *Fou-koué-ki*, p. 111. — *Che-kia-che-pou* 釋迦氏譜, édition japonaise, p. 81.

(2) Ces nombres : 500, 84.000... v. g. 500 éléphants, 84 000 stupas etc..., sont des idiotismes hindous, qui signifient simplement : plusieurs, beaucoup. Ils ne doivent pas être pris à la lettre ; notons-le une fois pour toutes.

« faveur de renaître au ciel, après votre mort. Il n'est que temps, « car le glaive de l'impermanence va trancher le fil de vos jours. »

« Ces hommes suivirent enfin le conseil de leur père, invoquèrent le nom du bouddha et reprirent naissance parmi les devas des cieux. Cependant, en punition de leur incrédulité passée, ils ne méritaient point la faveur d'entendre la prédication de la vraie loi. Vous êtes ces hommes, dit Bouddha aux princes convertis ; maintenant que, dociles à ma voix, vous vous repentez de vos travers passés, vous méritez d'arriver à la vérité, vos yeux s'ouvrent à la vraie lumière. »

Ces gentilshommes firent connaître au roi leur intention de quitter le siècle pour s'adonner à la pratique de la perfection. « Allez plutôt vous-mêmes exposer votre projet à Bouddha », répondit Suddhodana. Tous vinrent donc s'offrir à Çakyamouni, qui les accueillit avec la formule habituelle : « Moines, soyez les bienvenus ! » Tous se firent bonzes.

ARTICLE III.

BOUDDHA CONVERTIT LES ANIMAUX ET LES HOMMES.

Nagas et rakchas subjugués et convertis. — Dans une grotte du royaume de *Na-k'ien-ho-lo* 那乾訶羅, Nagarahâra, un dragon venimeux, sorte de naga, menait joyeuse vie avec cinq *lo-tch'a* 羅剎, rakchas, métamorphosés en cinq filles de nagas. Ces mauvais génies suscitaient des tempêtes de grêle, des épidémies et des famines, depuis déjà quatre ans.

Le roi avait inutilement convoqué tous les plus fameux magiciens pour dompter ces êtres malfaisants. Il eut recours à Bouddha. Celui-ci commanda à Sariputra, à Mugulana et à 500 de ses bonzes de se transformer en dragons et d'enrouler leurs anneaux de façon à lui former un trône ; de leurs gueules

jaillirent des gerbes de feu qui, en se réunissant, formèrent une esplanade étincelante comme l'or et sur laquelle étaient disposés sept trônes précieux.

Dans les rayons d'or émanés de la tête de Çakyamouni, apparurent des milliers de bouddhas lumineux, qui remplirent les cieux. Le roi-dragon aperçut le Vénérable des mondes qui s'avançait droit vers lui. En un clin d'œil, père, fils, officiers et soldats furent prêts au combat. Un effroyable orage éclata: éclairs, tonnerre, grêle, faisaient rage; la gueule du dragon vomissait des flammes. Les cinq filles de nagas reprirent soudain leur forme native; de leurs yeux s'échappaient des éclairs. Le fils du naga aperçoit les innombrables bouddhas qui remplissent l'air et crie aussitôt à son père:

«Voyez donc tous ces bouddhas!» Ces mots étaient à peine achevés, que les grands Mahârajas, brandissant leurs massues, entrèrent en scène. Les flammes qui s'échappaient de ces massues fulgurantes brûlaient le corps du naga. Celui-ci prit peur, il se jeta dans le centre même de l'auréole qui entourait Bouddha. Soudain, il sentit comme une céleste rosée qui rafraîchit tous ses membres, et se prosterna, plein de reconnaissance, aux genoux du Très Honoré. Les rakchas l'imitèrent: tous furent reçus comme des enfants dans les bras de leur mère. Le naga et tout son entourage demandèrent à faire partie des convertis. Bouddha leur expliqua sa loi.

Histoire du bouddha: «*la splendeur du lait*». — Bouddha, au cours d'un de ses voyages dans le pays de Vaisali, fut pris d'un malaise. Il envoya son disciple Ananda demander du lait à un richard nommé *Mo-yé-li* 摩耶利, Mudgala. Cet homme était sectateur de l'hérésie et ennemi du bouddhisme. «Si je refuse le lait qu'il me demande, pensa Mudgala, on ne manquera pas de me trouver avare; mieux vaut envoyer cet homme traire lui-même une de mes vaches fort méchante: elle le tuera d'un coup de corne et sa doctrine y gagnera une humiliation de plus.» Tout en faisant ce raisonnement, il commanda

à son fils de mener Ananda tout près de cette méchante bête, mais de se bien garder de l'aider. Ananda, arrivé près de la vache en question, se rappela l'ordre qu'il avait reçu de Çakyamouni: celui-ci, en effet, lui avait défendu de traire lui-même l'animal. Indra descendit du ciel, prit la figure d'un jeune homme et s'approcha de la vache. Ananda le pria de bien vouloir la traire, pour lui donner du lait. Le jeune homme s'y prêta obligeamment. Il alla chercher un récipient et se mit à l'œuvre; l'animal ne bougea pas. «Comment se fait-il, pensa le richard, que cette bête, d'ordinaire si intraitable, se laisse ainsi approcher aujourd'hui? Si le disciple de Gautama est doué d'un tel pouvoir, que penser du maître lui-même?» Il crut à Bouddha à partir de ce jour.

Ananda porta le lait à Çakyamouni, qui, en le recevant, lui confia le secret suivant:

«Cette vache est l'avatar d'un homme ayant refusé de croire à Bouddha. Voilà déjà seize kalpas écoulés depuis qu'il commit cette faute, et toujours il fut réincarné en vache. Parce que, aujourd'hui, il a consenti à donner volontiers du lait pour le service de Bouddha, il sera tiré du cercle de la métempsycose; après le présent kalpa, il obtiendra la dignité de bouddha et portera le nom de *Jou-koang-fou* 乳光佛, «bouddha le lait resplendissant».

Conversion de prostituées. — La ville de Sravasti regorgeait de femmes de mauvaise vie; les jeunes gens, cédant à leurs séductions, dépensaient jusqu'à 200 pièces d'or ou d'argent en une seule nuit. *Jou-liu-ta* 如閭達, Jyâhroda, gros richard de la capitale, avait trois fils, dont le second se nommait *Hoa-té* 華德. Ces trois jeunes gens, tout entiers à leurs divertissements licencieux, fréquentaient les lieux de perdition et jetaient l'or à poignées, si bien qu'au bout d'un mois, les coffres de leur père se trouvèrent vides. Jyâhroda s'en aperçut et demanda à son procureur où était passé tout cet or. «*Hoa-té* 華德 et ses deux frères, répondit le caissier, viennent chaque jour y puiser

Fig. 26.



Ananda fait traire la vache (p. 272)

largement, pour subvenir à toutes leurs dépenses en compagnie des mauvaises femmes. »

Le père informa le roi de ce qui se passait. Il le pria de promulguer des règlements qui missent fin à un tel état de choses, puis de condamner à la peine capitale toutes ces méchantes créatures. Le roi reconnut le bien-fondé de ces plaintes et répondit : «Si vos fils vous ruinent, vous qui êtes si riche, que penser des personnes moins fortunées? Quant à faire mourir ces femmes, jamais! Je crois à la doctrine de Bouddha, et je me ferais scrupule de tuer même une fourmi ; comment tuerais-je des hommes? Du reste, *Jou-lai* 如 來 peut les convertir ; allons ensemble le trouver. » *Jou-lai* 如 來 pria le roi de faire rassembler toutes ces prostituées par son ministre *Tchen-t'ouo-lo* 旃 陀 羅.

Le roi, frappant sur son tambour d'or, convoqua tous les grands de sa Cour et tout le peuple à une assemblée plénière. Bouddha s'y rendit, accompagné de ses 1.250 bonzes. Ceux-ci, en vertu de leur pouvoir transcendant, se transformèrent de diverses façons, volèrent dans les airs et exhibèrent leurs prodigieux prestiges. Les prostituées furent toutes converties et se plièrent à l'observation des cinq préceptes.

Un novice de 100 *ans.* — Un vieillard de Radjagriha, ayant atteint la centaine, et nommé *Che-li-pi-t'i* 尸 利 苾 提, Srivriddhi, entendit dire que la vie des bonzes était une source d'immenses mérites. Il prit aussitôt la résolution d'embrasser cette vie et alla trouver Bouddha dans son monastère de « La Bambouseraie », au Magadha. Quand il demanda à être introduit près de Çakyamouni, on lui répondit qu'il était absent.

« En son absence, reprit le vieillard, qui est celui qui le remplace pour traiter les affaires du monastère? — C'est Sariputra », répondit-on. Il va donc s'adresser à Sariputra et le prie de l'admettre au noviciat des bonzes. « Vous êtes trop âgé, reprit Sariputra. Vous ne pouvez plus étudier ; vous n'arriverez jamais à être un contemplatif ; par ailleurs, vous n'avez plus les forces suffisantes pour rendre des services : pour ces trois motifs, je ne

puis vous recevoir dans notre ordre. Retournez chez vous. » Kâsyapa, Upali et tous les arhats lui firent invariablement la même réponse. Le vieux sortit du monastere et s'arrêta tout en larmes près de la porte extérieure. Bouddha alla le trouver et lui demanda avec une douce affection la cause de son chagrin.

Le vieillard, apercevant Bouddha rayonnant de gloire et lui adressant la parole avec tant de mansuétude, se sentit rempli d'une grande joie intérieure, comme un fils en présence de son père. Il se jeta à ses pieds et lui dit : « Quelle faute ai-je donc commise, pour qu'on refuse de m'admettre parmi les bonzes ? — Qui vous a dit que les vieillards ne peuvent être admis ?—Sariputra et tous vos disciples, répondit le vieux. » Bouddha le consola et lui dit : « Ne vous affligez plus : l'admission des bonzes est une affaire qui me regarde seul. Sariputra et les autres n'ont rien à y voir. Venez, suivez-moi. » Bouddha rentra au monastère avec le vieillard et commanda à Mugalana de l'admettre au rang des bonzes. « Ce vieillard, ajouta-t-il, est destiné à devenir arhat. » La suite prouva la justesse de cette prévision.

ARTICLE IV.

ATTENTATS CONTRE LA VIE DE BOUDDHA.

Les sectaires, jaloux et humiliés, tentèrent plusieurs fois d'enlever la vie à Çakyamouni, leur adversaire ; mais le plus implacable ennemi de Bouddha fut, sans contredit, son cousin Devadatta.

§ 1. BOUDDHA DOMPTE LES ÉLÉPHANTS IVRES.

Devadatta indisposa le roi Adjâtaçatrou contre Çakyamouni (1) ; le roi interdit la propagande du bouddhisme dans son

(1) Devadatta voulait tuer Çakyamouni et se déclarer le bouddha Sauveur ; Adjâtaçatrou, de son côté, avait comploté d'assassiner son père Bimbasara pour s'emparer de la couronne. *Hien-yu-king* 賢愚經, liv. XII, p. 310.

Fig. 27.



Bouddha dompte les éléphants furieux. (p. 275)

royaume. Ayant appris que Bouddha s'était retiré dans les montagnes avec 500 de ses disciples, Devatta alla trouver le souverain et l'avertit que ses disciples s'étaient scindés ; que c'était le moment d'en finir avec cette doctrine. Il pria donc le roi d'inviter Çakyamouni à un banquet pour le lendemain : à son entrée en ville, on lancerait sur lui une bande d'éléphants, qu'on aurait préalablement enivrés. « Bouddha sera écrasé, pensait-il, et, par le fait de sa disparition, je serai moi-même le bouddha Sauveur. » Le roi, aussitôt, alla inviter Bouddha à venir en ville. Bouddha savait parfaitement qu'on voulait le faire tomber dans un guet-apens ; il accepta quand même l'invitation : « Grand est votre mérite ! » répondit-il. De retour dans sa capitale, le roi fit savoir à Devadatta que Bouddha et ses 500 arhats entreraient en ville, le lendemain, à l'heure fixée pour le festin.

À ce moment précis, les éléphants, dans toute la fureur de l'ivresse, se ruent en barrissant sur tout ce qui s'oppose à leur passage ; sous cette trombe vivante, tout tombe en morceaux, murs, maisons ; les habitants affolés prennent la fuite, les arhats montent dans les airs, Ananda a seul le courage de rester à côté de Bouddha. Cependant la troupe d'éléphants se dirige vers eux, fonce sur eux pour les écraser. Bouddha lève cinq doigts ; il en sort cinq lions, qui, poussant un rugissement terrible, se précipitent vers les éléphants. Ceux-ci tombent à terre, n'osant pas même lever la tête ; leur ivresse a cessé et des pleurs tombent de leurs yeux, comme pour manifester leur repentir. Ce prodige inspira une salutaire terreur au roi, à ses ministres et à tout le peuple. — Bouddha et ses compagnons se dirigèrent tranquillement vers le palais royal. Quand le repas fut terminé, le roi présenta ses regrets au Très Honoré et lui fit ses excuses pour l'attentat dirigé contre sa personne, avouant qu'il avait été induit en erreur par des calomniateurs. Bouddha s'adressa au roi devant ses officiers et lui dit : « La calomnie a huit causes principales : on cherche son propre intérêt au détriment d'autrui ; on élève sa réputation en ruinant celle des autres ; on ridiculise autrui pour vanter ses propres mérites ; on prend un malin

plaisir à mortifier les autres, et autres causes de ce genre. Peu d'hommes restent inaccessibles aux séductions de la calomnie. »

Un stupa encore debout au VII[e] siècle rappelait l'endroit où furent domptés les éléphants, en dehors de la porte septentrionale de Radjagriha (1).

Les anciens monuments retrouvés dans les ruines ne font, d'ordinaire, mention que d'un seul éléphant, c'est-à-dire de l'éléphant Nâlâgiri. Le bas-relief du musée de Lahore n° 600, la belle sculpture de l'*Indian Museum* de Londres, représentent le furieux pachyderme, au moment précis où il sort par la porte de Radjagriha, alors que Bouddha se rend à une invitation à dîner.

Ananda seul avec le fidèle Vajrapani accompagnent le Vénérable; les murs de la ville sont couronnés de curieux.

À peine Çakyamouni a-t-il posé sa main sur la tête de l'éléphant, que l'animal furieux devient calme.

Les textes chinois font jaillir des cinq doigts de la main de Bouddha cinq lions, chargés de dompter non plus le seul éléphant Nâlâgiri, mais une troupe d'éléphants.

---

§ 2. DEVADATTA TENTE DE LUI ENLEVER LA VIE.

Devadatta, l'ennemi personnel de Bouddha, attenta de nouveau à ses jours pendant qu'il séjournait à Radjagriha. Il engagea à prix d'argent une troupe de 500 brahmanes, tous habiles archers, et les posta dans un bois, où ils attendirent le passage de Çakyamouni pour le percer de leurs flèches (2).

Quelle ne fut pas leur stupeur en voyant toutes leurs flèches se transformer en fleurs! Tous jetèrent leurs arcs et leurs flèches et se prosternèrent aux pieds du Très Honoré pour lui demander pardon. Ils implorèrent comme une grande faveur la permission de se joindre à ses disciples; dans la suite, ils parvinrent tous au degré d'arhats.

(1) *Mémoires* de *Hiuen-tsang*, 玄奘, liv. IX.

(2) Les bas-reliefs du musée de Calcutta n^os^ G. 10 et 12, et le n° 730 de Lahore représentent ces assassins à gages armés de massues. Vajrapani accompagne le Maître.

Fig. 28.



Le guet-apens de Devadatta (p. 277)

Les bonzes étaient indignés de voir Devadatta nourrir des sentiments de vengeance contre Bouddha, malgré la miséricordieuse condescendance de celui-ci à l'endroit de son ennemi. «Ce que vous voyez maintenant, leur dit Çakyamouni, a eu lieu mainte et mainte fois dans nos existences précédentes. Écoutez plutôt :

«Un homme, appelé Ingrat, chef d'une compagnie de marchands qui étaient allés au delà des mers pour se procurer des marchandises précieuses, revenait avec ses compagnons, quand le navire tomba dans un remous. Deux asuras le retinrent et l'empêchèrent d'avancer. Le navire était perdu corps et biens, si une tortue gigantesque ne fût venue soulever le bâtiment sur son dos et le conduire à la côte. Cette tortue charitable avait fait tant et de si vigoureux efforts, qu'elle se trouva épuisée de fatigue ; elle alla se reposer sur la rive et s'endormit. Ingrat arrive, un coutelas à la main, et veut la tuer ; les marchands, ses compagnons, s'y opposent unanimement, en reconnaissance du sauvetage qu'elle venait d'opérer. Ingrat répond : « Moi, j'ai « faim ; bienfaitrice ou non, je la tue et je la mange ! » Ce disant, avec son poignard il lui enlève la vie. Ingrat, c'était Devadatta ; et la tortue, c'était moi.»

À 100 pas est du vihâra de la Jetavana, à Sravasti, le bonze *Hiuen-tsang* 玄奘 vit une excavation large et profonde ; c'est la fosse de Devadatta, qui s'enfonça vivant dans les enfers, au moment où il s'apprêtait à empoisonner Bouddha. Dominé par l'ambition, jaloux des succès de Çakyamouni, il voulut se poser lui-même en bouddha Sauveur ; comme il était intelligent et entreprenant, il sema la division parmi les disciples de Bouddha, et essaya d'opérer une scission entre eux (1). Sariputra et Mugalana, par leurs instructions et leur zèle, parvinrent à

(1) Par ses conseils pervers, il poussa encore le roi du Magadha, nommé Adjâtaçatrou, à emprisonner son père Bimbasara, qui mourut de faim et de misère dans son cachot, au VIe siècle av. J.-C., cinq ans avant la mort de Bouddha, ou huit ans, suivant le *Dipawansa*, liv III, p. 60.

conjurer le mal et ramenèrent les dissidents. Devadatta introduisit sous ses ongles un poison subtil, puis vint comme pour présenter ses hommages à Çakyamouni; en réalité, il voulait exécuter un plan homicide. Ce fut en ce lieu-là même que la terre s'entr'ouvrit et engloutit le perfide. Pendant un kalpa entier il doit subir les tourments de l'enfer; ensuite, il renaîtra parmi les devas, dans les jouissances célestes, pendant soixante kalpas. Si, dans sa naissance subséquente, il se conduit correctement, il deviendra pratyeka bouddha sous le nom de *Nan-ou* 南無, parce qu'en mourant il invoqua Bouddha sous ce titre.

Ananda et Mugalana exprimèrent le désir de le visiter dans l'enfer; ils purent le contempler dans son cachot, où il était brûlé vivant. Ils lui prédirent, pour le consoler, qu'il deviendrait dans la suite un pratyeka bouddha; cette nouvelle le remplit d'une immense joie.

«Quels supplices endurez-vous? lui demandèrent les visiteurs. — Je suis écrasé sous une roue de fer incandescent, broyé avec des pilons de fer, piétiné par un éléphant noir, et un volcan en éruption vient sans cesse m'obstruer la bouche. Ma chape de moine s'est changée en une feuille de tôle ardente, qui me brûle le corps affreusement: maintenant je me prosterne aux pieds de Bouddha» (1).

ARTICLE V.

ORIGINE DE L'AMIDISME.—PRODIGES OPÉRÉS.

Adjâtaçatrou, prince héritier du Magadha, sous l'influence pernicieuse de son mauvais conseiller Devadatta, retenait prisonniers au fond de leurs palais son père Bimbasara et sa mère

(1) *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv. VI, pp. 67,68. — *Che-kia-che-pou* 釋迦氏譜, p. 80. — *Che-kia-fang-tche* 釋迦方誌, p. 93. — *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. VI.

Vâidehi (*Wei-t'i-hi* 韋提希). La reine captive, abîmée dans sa douleur, tourna sa pensée vers Bouddha et se prosterna en disant: «Très Honoré du monde, majesté suprême, il m'est impossible d'aller me présenter devant vous pour implorer votre assistance!» Au même moment, Bouddha, accompagné de Maudgalyayana, d'Ananda et d'Indra, descendit du haut des cieux et se présenta aux yeux de la reine.

«Vénérable de l'univers, s'écria-t-elle, quelle faute ai-je donc commise pour avoir mérité de mettre au monde un si indigne fils? Dites-le moi, et mettez fin à mon anxiété; puis retirez-moi de ce siècle pervers, enseignez-moi le moyen de renaître dans un monde meilleur!» Un trait de lumière jaillit entre les sourcils du Très Honoré; celui-ci apprit alors à la reine que non loin de là, dans les pays de l'Ouest, se trouve le paradis de délices d'Amida; qu'elle devait, en conséquence, tourner toutes ses pensées et ses désirs vers ce monde de toutes les félicités. «Qui veut renaître dans cette fortunée patrie, continua Çakyamouni, doit observer trois choses:

«1° se montrer pieux à l'égard de ses parents, respectueux pour ses maîtres et ses supérieurs, ne tuer aucun être vivant et s'appliquer aux dix bonnes œuvres;

«2° honorer les Trois Précieux (1), observer les cinq préceptes (2) et ne blesser en rien la justice;

«3° méditer les quatre vérités saintes, avoir foi dans la rétribution, réciter des prières mahâyâna, puis invoquer de tout son cœur le bouddha Amida du paradis de l'Ouest, *Koan-in-p'ou-sa* 觀音菩薩 et le bouddha *Ta-che-tche* 大勢至, Mahâsthâma (3).

«Vous verrez alors ces trois bouddhas brillants de lumière, assis sur leur trône de lotus, inondant de clarté toutes les régions de ce royaume, et vous renaîtrez dans ces parages fortunés.»

---

(1) Bouddha, la Loi, la Confrérie. Cf. ci-dessus, pp. 136, 258. (2) p. 268.

(3) Dans une pagode de bonzesses à *Jou-kao* 如臯, près de la porte du sud, on voit une belle représentation de cette triade amidiste.

Plus tard, Çakyamouni expliqua à Ananda l'origine du bouddha Amida (1) et les moyens à prendre pour renaître dans son ciel. «Autrefois, lui dit-il, il exista un bouddha nommé *Che-tse-tsai* 世自在. D'abord il fut roi ; renonçant à sa couronne, il se fit ascète sous le nom de *Fa-tsang* 法藏. Il émit quarante-huit grands vœux, qui concernaient la félicité de son royaume et le salut de tous les êtres : il devint bouddha ; son prénom fut *A-mi-t'ouo-fou* 阿彌陀佛 (Amida ou Amitha).

«Son royaume devint immense et surpassa en prospérité tous les royaumes du monde ; aussi tous les êtres désirèrent vivement renaître dans ce séjour de paix et de bonheur. Ceux qui méritent cette faveur renaissent d'une fleur de lotus ; leur corps brille comme l'or pur et est marqué des trente-deux signes de bonheur. L'humaine raison n'arrive pas à comprendre leur mystérieux pouvoir. Leur intelligence est illuminée des plus vives clartés, et, par une faveur spéciale de ce bouddha, jamais plus ils ne seront soumis à la loi fatale des transmigrations.

«Trois classes de gens peuvent espérer renaître dans ce lieu de délices : 1° les bonzes qui ont quitté leur famille, renoncé au monde, invoqué Amida de tout leur cœur et acquis de grands mérites ; 2° les hommes du monde qui, sans quitter le siècle, ont invoqué Amida de tout cœur et ont pratiqué la vertu suivant leur condition ; 3° ceux qui, trop imparfaits pour pratiquer tout le bien qu'exigeait leur état, ont cependant de bon cœur invoqué Amida, au moins de temps en temps.»

Çakyamouni s'adressa ensuite à *Mi-lé-fou* 彌勒佛, Maitreya (le futur bouddha), et lui dit : «Puisque ce royaume est la «Terre pure», le séjour de la paix et de la joie, pourquoi tous les êtres s'attachent-il avec tant de ténacité aux bagatelles de ce misérable monde ? Pourquoi ne s'efforcent-ils pas de pratiquer la vertu, pour mériter cette éternelle félicité ?

---

(1) Cf. *Recherches*, t. VI, pp. 18-84. — Ce passage est tiré du *Koan-ou-liang-cheou-fou-king* 觀無量壽佛經; cf. *Tsing-t'ou-tchen-tchong* 浄土晨鐘, chang kiuen, pp 4, 5.

«Pour vous, efforcez-vous d'enseigner cette doctrine. Quand, dans les âges futurs, toute bonne doctrine aura disparu de ce monde, ma miséricordieuse bonté assurera du moins la perpétuité de celle-ci, pour le salut de tous les êtres (1).» Puis Bouddha expose à Sariputra les délices de ce ciel: «Dans les régions de l'Ouest, au delà des cent milliards de mondes régis par des bouddhas, se trouve une contrée magique nommée *K'i-lo* 極樂. C'est là qu'habite le bouddha Amida. La douleur n'a plus d'accès dans ce royaume, où tous les êtres jouissent de tous les plaisirs; c'est pour ce motif qu'il se nomme: «la Joie suprême». Cet Élysée est d'une splendeur qui défie toute description et même toute conception. Quiconque a entendu parler d'Amida, doit l'invoquer pendant sept jours; alors ce bouddha lui apparaîtra au moment de la mort et viendra lui-même l'introduire dans cette terre vierge, séjour de toutes les félicités (2).»

L'amidisme s'appuie sur ces discours, prêtés à Çakyamouni et consignés dans le *Ou-liang-cheou-king* 無量壽經 et dans le *A-mi-t'ouo king* 阿彌陀經. Ils ont été insérés subrepticement dans la vie du Bouddha chinois. Nous les avons réunis ici, pour donner une idée plus claire de l'amidisme, attribué à Çakyamouni par les inventeurs du système.

---

§ 1. UNE FIGURE RETOUCHÉE.

La reine Mallika (*Mo-li* 末利) avait donné le jour à une fille d'une figure difforme, un vrai monstre de laideur. Quand elle fut grande, on la donna pour épouse à un seigneur sans fortune. On lui bâtit une résidence, où elle fut enfermée étroitement comme dans une prison à sept enceintes. Le roi Prasênadjit

(1) Les succès de l'amidisme, d'après les tenants de cette doctrine, auraient été prédits par Bouddha lui-même. C'est sur ce texte qu'ils s'appuient pour le prouver. Cf. *Che-kia-jou-lai-ing-hoa-che-tsi* 釋迦如來應化事蹟, liv. III, pp. 1 et 21.

(2) *Che-kia-jou-lai-ing-hoa-che-tsi* 釋迦如來應化事蹟, liv. III, p. 41.

commanda à son gendre de porter toujours avec lui la clef de cette forteresse, d'avoir soin d'en fermer lui-même les portes chaque fois qu'il sortait, et de n'y laisser pénétrer personne. Les dépenses d'entretien étaient prises sur le trésor royal ; le mari avait rang parmi les grands du royaume.—Aux réunions mensuelles de l'aristocratie, chaque seigneur était accompagné de son épouse ; seul, le gendre du roi n'amenait jamais la sienne : chacun de se demander la raison de cette conduite. Finalement, ses amis s'entendirent pour l'enivrer ; quand il eut roulé à terre, ils prirent la fameuse clef et envoyèrent quelqu'un ouvrir les portes pour voir la femme en question.

Celle-ci, pendant l'absence de son mari, tout en se lamentant sur son état de réclusion, s'était adressée à Bouddha et l'avait supplié de lui venir en aide. Bouddha connut son désir et lui apparut. La recluse implora de nouveau sa pitié, et se trouva soudain transformée en une femme d'une merveilleuse beauté.

Aussi celui qui ouvrit la porte fut frappé de sa distinction et de ses attraits ; vite il referma la porte, et la clef fut remise à son propriétaire. Celui-ci, en rentrant, trouva cette gracieuse jeune femme et lui demanda son nom.

« Je suis votre épouse, reprit-elle ; j'ai prié Bouddha d'avoir pitié de moi et il m'a transfigurée comme vous voyez. » Le roi et les heureux époux allèrent présenter leurs remerciements à Çakyamouni.

---


§ 2. L'INVITATION DU PERROQUET.

Un jour, Bouddha cheminait vers le Magadha. Le roi des perroquets, l'ayant aperçu de loin, vint l'inviter, lui et ses disciples, à bien vouloir passer une nuit dans leur forêt, pour leur prêcher la doctrine du salut (1).

---

(1) Les oiseaux, aussi bien que les devas et les hommes, ont part aux bienfaits de la prédication des bouddhas.

Fig. 29.



Une figure retouchée (p. 282)

Bouddha acceda à sa demande. Le perroquet fendit les airs et alla réunir tous ses congénères pour souhaiter la bienvenue à leur libérateur. Çakyamouni, arrivé dans la forêt, s'assied au pied d'un arbre ; ses compagnons l'imitent et tous se mettent eu méditation. Le perroquet contempla avec ravissement Bouddha et ses disciples absorbés dans la contemplation. Toute la nuit il voltigea autour d'eux, pour s'assurer qu'aucune bête féroce, qu'aucun brigand ne rôdaient dans les alentours avec l'intention de leur nuire. Le matin, au point du jour, quand Bouddha partit, le perroquet le devança tout joyeux, vola droit vers la capitale, Radjagriha, et annonça au roi Bimbasara que le Très Honoré et ses disciples approchaient de la ville, qu'il devait se hâter de faire les préparatifs pour héberger la communauté.

Au reçu de cette nouvelle, le roi commanda de préparer des vivres ; puis tous les ministres se portèrent au devant de Bouddha, avec des drapeaux, des parasols d'honneur, de l'encens et de fleurs.

La nuit suivante, le perroquet mourut ; il reprit naissance dans le ciel d'Indra. Peu après, il descendit du ciel, vint se prosterner devant le Très Honoré, et lui offrit, avec de l'encens et des fleurs, le témoignage de sa reconnaissance. Bouddha lui prêcha les quatre principes fondamentaux : le deva fut éclairé et devint adepte laïque.

---

§ 3. LES DEUX PERROQUETS DE SUDATTA.

Une autre légende du même genre raconte la conversion des deux perroquets de Sudatta. Au début de la conversion de celui-ci, les bonzes allaient chaque jour dans son palais, pour parfaire son instruction religieuse. Deux perroquets, parfaitement éduqués, parlaient très distinctement et avertissaient les gens de la maison de l'arrivée des bonzes. Ananda se prit d'affection pour ces perroquets et s'appliqua à leur prêcher la doctrine. Il les appelait ses disciples. Les deux oiseaux écoutaient docilement et lui témoignaient à leur façon la joie qu'ils ressentaient

à l'annonce de cette bonne nouvelle du salut. Une nuit, ils furent dévorés par une bête sauvage. Ananda en fut tout contristé.

« Un animal sauvage a dévoré les perroquets mes disciples, dit-il à Çakyamouni ; je désirerais savoir où ils ont repris naissance.— Parce qu'ils ont été dociles à tes instructions, répondit Bouddha, ils ont repris naissance dans le ciel des quatre grands rois (ci-dessus, p. 263). Après une série d'existences comme devas dans les cieux, ils reviendront s'incarner sur terre, se feront bonzes et atteindront l'état éminent des pratyekas bouddhas.»

---

§ 4. CONVERSION DES OIES SAUVAGES.

Un autre jour, pendant que Bouddha expliquait sa doctrine sur les bords d'un étang, à Bénarès, une bande d'oies sauvages passa au-dessus de sa tête et s'abattit soudain dans le voisinage pour écouter ses merveilleux enseignements.

Un chasseur les prit au filet et leur enleva la vie. Ces oies sauvages renaquirent dans le ciel d'Indra, et revinrent dans leurs corps glorieux de devas, exprimer leur reconnaissance au Très Honoré (1).

---

§ 5. CONVERSION DES BUFFLES FURIEUX.

Dans un marais du royaume de Kosala, Çakymouni et ses disciples firent la rencontre d'un troupeau de buffles de grande taille et fort méchants. Les bergers leur crièrent de loin de ne pas s'approcher et de prendre un autre chemin, parce que plusieurs de ces animaux étaient fort dangereux et pourraient les blesser.

« Soyez sans inquiétude, leur répondit Bouddha ; je sais.» Il n'avait pas fini de parler, que ces animaux, queue en l'air, tête

(1) *Hien-yu-king* 賢愚經, liv. XII. p 309 ; liv. XIII. p 310

baissée, fondent sur eux en mugissant. Bouddha étend la main : cinq lions sortent de ses cinq doigts, puis une crevasse profonde, remplie de flammes pétillantes, se creuse et forme comme un cercle de feu autour de lui et des buffles furieux. Ceux-ci, épouvantés, ne sachant où fuir, viennent se réfugier dans le seul emplacement épargné par ces flammes envahissantes, c'est-à-dire devant le Très Honoré. Là, ils se jettent à ses genoux en inclinant la tête, lèchent ses pieds avec leur langue, le regardent d'un air suppliant. Bouddha, voyant leur cœur changé, leur dit : « Vous êtes venus avec un cœur pervers, dans l'intention de me percer de vos cornes ; et maintenant vous me léchez les pieds ! » Dès qu'ils eurent entendu ces paroles, les buffles renoncèrent à l'eau et à l'herbe ; ils moururent, et reprirent une vie bienheureuse dans le ciel d'Indra. Ils descendirent alors du céleste séjour et offrirent des fleurs et des aromates à leur libérateur, lui exprimant toute leur reconnaissance pour le grand bienfait qu'ils venaient de recevoir. Ils furent admis dans la catégorie des pieux laïques (1).

---

§ 6. LE CHIEN BLANC.

Bouddha passait devant la demeure d'un jeune homme Dhûti (*Tou-t'i* 都提), dans le pays de Sravasti. Le jeune homme était absent. Un chien blanc, qui mangeait dans une écuelle placée sur

(1) Les prodiges ci-dessus racontés, et celui que fit Bouddha pour dompter les éléphants furieux (ci-dessus, pp. 274 seq.), sont quelquefois représentés sur les sculptures des grandes pagodes chinoises. On en trouve un joli modèle dans la pagode *Koang-fou-se* 廣福寺, à *T'ai-hing hien* 泰興縣. De chaque côté de Çakyamouni, on voit un éléphant blanc portant sur son dos un buffle noir à l'aspect furieux ; sur le dos du buffle est perché un perroquet: triple monument attestant le pouvoir de Bouddha.

Cette légende se trouve aussi dans le Avadâna-çataka traduit par Feer: *Annales du Musée Guimet*, t. XVIII, p. 224.

un divan (1), aperçut Bouddha, sauta à terre et se mit à aboyer. Bouddha lui dit : « Chien blanc, c'est pour garder ton trésor, que tu es revenu ici ! » Le chien, d'un air courroucé et triste, alla se coucher. Le jeune homme, rentré à la maison, voyant le chien couché et n'osant plus se lever, demanda qui avait pu l'effrayer ainsi. « C'est le Très Honoré », lui répondit-on. Le jeune homme, mécontent, alla trouver Bouddha, qui lui dit : « Ce chien, c'est ton propre père. Si tu en doutes, rentre à la maison et demande-lui de te montrer sa cachette. » Dhûti courut à la maison et dit au chien : « Si vraiment, dans ta vie précédente, tu fus mon père, retourne manger et indique-moi où tu as caché tes richesses. » Le chien alla sous le divan, flaira le sol, gratta avec ses pattes et déterra un trésor. On crut en Bouddha, et on l'invita à passer la nuit dans la famille pour y expliquer la doctrine de la rétribution.

Bouddha expliqua que cet homme, en punition de son trop grand attachement aux richesses, avait été changé en chien et condamné à garder le trésor qu'il avait enfouï pendant sa dernière existence. Continuant son instruction, il ajouta : « Hommes et femmes abrègent leur vie en tuant des êtres vivants ; quiconque veut parvenir à une haute vieillesse, doit se garder de les tuer ou de les maltraiter. La pauvreté et la douleur sont la punition de la convoitise et du vol. Si vous êtes riches, faites d'abondantes aumônes. Éloignez-vous du commerce des méchants, aimez à fréquenter les gens de bien : voilà la vraie sagesse.

« Dhûti, mon enfant, sache bien que tu seras riche, que tu vivras longtemps et que tu seras savant, si tu pratiques les œuvres qui t'y disposent, c'est-à-dire : l'aumône, la miséricorde et l'étude. Toute action bonne ou mauvaise reçoit toujours sa récompense ou sa punition ; telle cause, tel effet : voilà la loi. »

---

(1) Le divan chinois ressemble plutôt à un lit ; une petite table rectangulaire est placée au milieu : le maître de maison et son visiteur s'asseoient de chaque côté.

Fig. 30.



Le chien blanc (p. 286)

ARTICLE VI.

BOUDDHA MANIFESTE SA PUISSANCE.

L'enfant retiré du feu. — Dans une ville du royaume de Tchampâ (*Tchan-p'ouo* 膽 婆) (1), un riche seigneur s'adonnait à toutes les pratiques superstitieuses des hérétiques, pour obtenir un héritier. Sa femme étant devenue enceinte, il demanda aux six maîtres hérésiarques, si c'était un garçon ou une fille que son épouse devait mettre au monde. Tous répondirent que c'était une fille. Bien grande était la peine de cet homme. Des amis intelligents lui conseillèrent de s'adresser à Bouddha et de lui demander son opinion. « C'est sûrement un garçon », répondit Bouddha. Les sectaires, mûs par la jalousie et le dépit, préparèrent une mangue empoisonnée qu'ils remirent au seigneur, lui recommandant de la donner à son épouse, au moment des couches, afin de faciliter la délivrance. À peine la malheureuse mère eut-elle absorbé le poison, qu'elle expira. Son mari lui fit donner la sépulture. La cérémonie crématoire devait avoir lieu hors de la ville. Bouddha dit alors à Ananda :

« Je veux me rendre au lieu de la crémation, pour confondre les sectaires et exterminer leurs erreurs. » Dès que le seigneur eut aperçu Bouddha, il lui dit : « Tout espoir est perdu pour l'enfant et pour la mère. À quoi bon avoir engendré un fils ? » Bouddha reprit : « Vous ne m'avez point demandé si la mère mourrait ou non, mais vous m'avez interrogé seulement pour savoir si c'était un garçon ou une fille qu'elle portait dans son sein. Pour vous donner la preuve que c'est bien un garçon, que cette vieille femme aille le prendre au milieu des flammes. » Le feu dévorait le corps de la défunte et son ventre venait de s'ouvrir sous l'action de la chaleur. Une vieille femme entra dans le brasier, prit l'enfant, l'apporta à Bouddha, qui le remit vivant entre les bras de son père en disant : « La vie de l'homme

(1) Sur la rive méridionale du Gange.

est aussi instable que les bulles d'air à la surface de l'eau, mais l'homme vraiment favori du bonheur (grâce à ses antécédents) ne craint ni le feu ni le poison.»

Le seigneur tomba aux genoux de Bouddha et lui dit: «Pardonnez-moi, je vous prie. J'ai été un insensé d'ajouter foi à ces secte hétérodoxes. Dorénavant, je veux être un de vos fervents adhérents.» On appela l'enfant Jyotiska, «le Flamboyant» ou «le Retiré des flammes» (*jyotis*) (1).

Bouddha met une armée en déroute.— Adjâtaçatrou, roi du Magadha, puissant et redoutable, toujours en guerre avec les États voisins (avant sa conversion), était la terreur des honnêtes gens. Tout le peuple eut recours à Bouddha. Celui-ci résolut de le convertir. Dès que le roi eut connu son dessein, il rassembla son armée, se posta sur le chemin avec ses fils et résolut de s'opposer par la force des armes au passage de Bouddha.

Aussitôt qu'il parut à l'horizon, tous les assaillants virent des vagues de lumière et des gerbes de feu s'échapper de son corps; il s'approcha ensuite, pénétra hardiment dans leurs rangs et traversa leurs bataillons. Les tambours restèrent muets, aucun arc ne se banda, personne ne dégaina; éléphants et chevaux s'enfuirent pêle-mêle, les fantassins rebroussèrent chemin; l'armée tout entière, frappée de terreur, se débanda, et les ténèbres épaisses qui se répandirent sur la terre, achevèrent la confusion et la déroute.

Çakyamouni se dirigea vers la capitale, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes; il entra au palais, s'assit dans la salle du trône, où tous les habitants des cieux vinrent lui former une garde d'honneur. Le roi et ses fils, apprenant que Bouddha était entré au palais, vinrent l'y rejoindre. Le monarque lui présenta ses respects en disant: «Pardonnez-moi ma stupidité, mon manque de courtoisie et mes procédés désobligeants. J'ai

---

(1) Cf. bas reliefs du musée de Calcutta (1895); du musée de Lahore, nº 706, et fig. 260: Foucher, t. I, p. 527.

manqué d'égards envers un homme du ciel, un saint, en m'opposant, moi et mes ministres, à votre entrée dans mon royaume et à la prédication de votre doctrine pour le bien de mon peuple.»

Apparition de Bouddha au roi de Nan-kouo 難國. — Le roi de *Nan-kouo* députa un de ses officiers à Sravasti, dans le but de demander en mariage Samadhika (*San-mo-kié* 三摩竭) (1), la fille de Sudatta, pour son fils, le prince héritier. Sudatta, désagréablement impressionné par le teint noir de l'envoyé royal, hésita et voulut prendre conseil auprès de Bouddha. «Accordez-lui votre fille», dit Çakyamouni. Après l'arrivée de la jeune fiancée au palais, le roi fit introduire dans la salle du festin les chefs de sa religion et leurs disciples. Ces hommes appartenaient à la secte des nirgranthas ou ascètes nus (2). Le roi se présenta ensuite avec la reine, le prince héritier et sa nouvelle épouse.

Au moment de faire le salut d'usage à ces maîtres de religion, Samadhika fut écœurée par la vue de ces hommes au corps nu, au visage grotesque rappelant plutôt le grouin du porc et le museau du chien, qu'une face humaine; elle courut s'enfermer dans sa chambre et ne voulut plus en sortir.

Les chefs de religion prièrent le roi de demander à la jeune femme qui était son guide religieux. «Je suis la doctrine de Bouddha, reprit-elle. — Peut-on le voir? demanda le roi. — Bouddha est très puissant, répondit la jeune femme; il suffit de brûler de l'encens en son honneur et de l'inviter, même de loin, pour qu'il se présente.—Très bien! repartit le monarque, invitez-le.»

Samadhika monta sur un autel élevé, alluma de l'encens, fit ses révérences et dit: «Le roi de Nan-kouo ne connaît pas Bouddha, il désire le voir; je vous prie donc de daigner lui apparaître demain matin avec vos disciples.» Bouddha et ses disciples, par la vertu de leur puissance surhumaine, se transformèrent, montèrent sur des animaux transcendants: dragons, phénix, tigres, léopards, bœufs, chevaux, paons etc..., prirent leur essor à travers

(1) *Aliàs* Sumagadha. — Sudatta, surnommé Anâthapindada, le donateur de la Jetavana, ci-dessus, pp. 242 seq. — (2) Ci-dessus, p. 251.

l'espace et se présentèrent devant le roi et sa cour. Le souverain et tous les nirgranthas entendirent les instructions du Très Honoré et rentrèrent dans la voie du salut.

La vieille servante. — Le ministre Sudatta avait une vieille servante nommée Bhritidhara (*P'i-ti-lo* 毘 低 羅). C'était une femme très soigneuse, qui s'occupait de tout le matériel, et à qui l'on confiait même les choses les plus précieuses. Sudatta invitait fréquemment Bouddha et sa communauté, faisait de larges aumônes aux bonzes, prenait soin d'eux pendant leurs maladies, alors même qu'ils se montraient exigeants. La vieille servante, qui s'entendait à l'épargne, se fâcha contre tous ces hôtes importuns. « Notre maître est donc bien peu clairvoyant? répétait-elle. Comment s'est-il laissé endoctriner par tous ces bonzes charlatans, toujours en quête d'aumônes, sans rime ni raison? » Elle prit le parti de ne plus s'occuper de Bouddha, de sa loi et de ses bonzes. La reine Mallika (*Mo-li* 末 利) apprit les propos tenus par cette vieille servante. « Comment se fait-il, pensa-t-elle, que Sudatta, si affectionné au bouddhisme, garde quand même toute son estime pour cette esclave, malgré tant de propos inconvenants? » La reine manda l'épouse de Sudatta.

Dès que celle-ci se fut rendue au palais, la reine lui dit: « Votre vieille servante parle d'une façon fort désavantageuse de Bouddha, de sa religion et des moines; pourquoi ne lui donnez-vous pas son congé? — Bah! reprit cette femme, Bouddha est la miséricorde même; comment douter qu'il ne pardonne à cette brave femme, comme il l'a fait à tant d'autres? » La reine goûta fort cette réponse. « Précisément, j'invite Bouddha demain, reprit-elle; je vous prie de bien vouloir m'envoyer la servante en question. » Le lendemain matin, avant l'arrivée de Bouddha au palais, le ministre Sudatta remit à sa servante une somme d'or et d'argent, en lui recommandant de la porter au roi, pour couvrir une part des dépenses occasionnées par la réception.

La vieille obéit, mais de mauvaise humeur; dès qu'elle vit venir Bouddha, elle se disposa à lui tourner le dos et à se

Fig. 31.



Guérison du petit aveugle (p. 291)

retirer. Bouddha étendit ses deux mains, et de ses dix doigts sortirent dix bouddhas. Il exposa ensuite sa merveilleuse doctrine. Rien n'y fit; la vieille servante sortit du palais et continua à se tenir sur la réserve. « Décidément, dit Bouddha, je ne lui suis pas sympathique; affaire d'inimitié ancienne. Rahula réussira mieux.» Il commanda à Rahula de monter dans les airs et d'aller trouver la vieille servante. Dès qu'elle eut entendu les instructions de Rahula, elle mit sa confiance dans les Trois Précieux (1), accepta les cinq préceptes (2) et fut associée à la catégorie des pieuses laïques.

Guérison de l'aveugle-né, fils d'aveugle. — Dans la principauté de Bénarès vivait un homme très riche et très avare, nommé Vighna (*Yué-nan* 越難). Son fils, Candana (*Tchen-t'an* 旃檀), était d'une avarice plus sordide encore.

« Ne laissez pénètrer aucun mendiant!» Telle était la consigne rigoureuse donnée au portier. Vighna mourut et reprit naissance dans le sein d'une pauvre femme aveugle. « Te voilà enceinte, lui dit son mari; tu es aveugle, et je n'ai pas les moyens de te nourrir: va mendier ta vie.» Ce disant, il la chassa de sa demeure. La pauvre aveugle alla se réfugier dans une maison en ruines, et ce fut là qu'au bout de neuf mois elle mit un fils au monde; pour comble d'infortune, cet enfant était aveugle. Quand il eut atteint l'âge de sept ans, sa mère l'envoya mendier. Le petit aveugle arriva précisément à la maison de son fils Candana; comme le portier était absent, le pauvre enfant pénétra dans l'intérieur de la cour et implora la charité.

Le propriétaire l'entendit et héla le portier. Cet homme, craignant d'être puni pour n'avoir pas surveillé sa porte, saisit l'aveugle, l'entraîna vivement et le poussa dehors avec tant de brutalité, qu'en tombant il se démit l'épaule et se blessa à la tête. La mère apprit ce qui s'était passé et vint se lamenter à la porte du richard. « Quel être inhumain a pu traiter ainsi mon enfant?» s'écriait-elle. Alors les Esprits gardiens de la

(1) Ci-dessus, pp. 136, 258. (2) Ci-dessus, p. 268.

porte (1) prirent la parole cet dirent à l'enfant: «Ce n'est là qu'une petite partie de ta punition; l'expiation la plus pénible te reste à accomplir dans une autre existence. Pendant ta vie précédente, tu regorgeais de richesses et tu as refusé de faire l'aumône: tu reçois maintenant ce que tu mérites; après ta mort, tu seras encore puni plus rigoureusement.» Il s'était formé un attroupement considérable, et l'on percevait de fort loin les conversations. Bouddha entendit ce tumulte et demanda à Ananda la cause de ce rassemblement. Dès qu'il l'eut apprise, il se dirigea vers le petit aveugle, lui donna quelques aliments et posa la main sur sa tête. À l'instant, les yeux de l'enfant s'ouvrirent à la lumière et ses blessures furent guéries. Il reçut aussi la connaissance infuse des actions de sa vie antérieure. Bouddha lui demanda devant la foule: «Dans ta vie précédente, tu t'appelais Vighna, n'est-ce pas? — Oui», répondit l'enfant. Tous les témoins de ce fait crurent en Bouddha.

Guérison et conversion d'un incrédule. — Un fervent disciple des hérétiques, ami de Sudatta, ne croyait ni à Bouddha, ni aux médecins, ni aux magiciens. Cet incrédule tomba gravement malade; ses amis allèrent le visiter et lui conseillèrent de s'adresser à Bouddha pour obtenir sa guérison. Il répondit sèchement: «Je vénère les esprits du ciel et de la terre: je ne changerai point mes principes jusqu'à mon dernier soupir.» Sudatta lui fit visite et l'exhorta d'une façon pressante à avoir recours à Bouddha. «Il possède un pouvoir merveilleux, lui dit-il, sa seule vue donne le bonheur. Puisque vous n'éprouvez aucun soulagement dans vos maux, pourquoi ne l'appelez-vous pas? Essayez du moins, faites-le venir, écoutez ses enseignements, faites-lui réciter ses prières et ses incantations.»

Cet homme finit par consentir. Sudatta invita Bouddha, qui, à son entrée dans la demeure du malade, parut tout éclatant de lumière. Cette vive clarté dissipa les ténèbres intellectuelles

(1) *Men-chen* 門神. — Cf. *Recherches*, t. XI, pp. 976-981. — *Manuel des Superstitions*, pp. 89, 90, 115.

de l'hérétique, en même temps qu'elle adoucit ses souffrances corporelles. Bouddha lui dit: «Trois causes amènent ordinairement la mort: 1° le malade refuse le médecin; 2° il ne suit pas exactement ses ordonnances; 3° par esprit d'orgueil et d'indépendance, il rejette tout bon conseil et veut se conduire à sa guise. Par contre, tout malade qui désire sérieusement sa guérison, doit faire choix d'un habile médecin, s'abandonner à sa conduite, prendre les médicaments qu'il prescrit, puis ne pas négliger d'éloigner les mauvaises influences et les diables malfaisants (1). Il doit, de plus, pratiquer un culte orthodoxe, s'adonner aux bonnes œuvres, se montrer bienfaisant à l'égard de tous les êtres; voilà ce qui touche le cœur des Esprits, attire le bonheur et bannit toute infortune.» En entendant ce discours, le malade se sentit pénétré d'une douce paix; son mal disparut entièrement; il lui sembla qu'un nectar merveilleux s'infusait dansson être. Lui, toute sa maison, et ceux qui furent témoins de ce fait, demeurèrent remplis de respect pour Bouddha et s'affectionnèrent à sa doctrine.

ARTICLE VII.

INSTRUCTIONS DE BOUDDHA SUR L'AUMONE, LES JOIES, LES PEINES ET LA PIÉTÉ FILIALE.

Le trésor.— Un grand personnage fort riche, nommé Surata (*Sieou-lo-t'ouo* 修羅陀), fervent bouddhiste, avait coutume, chaque année, d'inviter à dîner Bouddha et ses bonzes, le 8e jour de la XIIe lune (2). Avant de mourir, il recommanda à son fils de rester fidèle à cette tradition de famille.

---

(1) On voit ici percer les tendances des bonzes jongleurs partisans du tantrisme.

(2) La bouillie du 8 de la XIIe lune: *Manuel des Superstitions*, p. 136.

Virata (*Pi-lo-t'ouo* 比羅陀), son fils, eut des revers de fortune et finalement tomba dans la misère; il se trouva dans l'impossibilité de subvenir aux frais de la réception. Cependant, quelque temps avant l'époque fixée, Bouddha envoya Mandgalyayana lui rappeler l'ancienne coutume de son père et lui demander s'il entendait s'y conformer. Virata répondit: «Mon père, sur son lit de mort, m'a recommandé de continuer cette tradition; je n'oserais pas aller contre sa volonté. Je prie donc le Très Honoré de me faire l'honneur d'accepter mon invitation pour le 8 de la XIIe lune». Mandgalyayana informa Bouddha de la réponse qu'il venait de recevoir.

Virata envoya aussitôt sa femme emprunter à intérêts la somme de 200 sous d'or, pour acheter des provisions. Au jour marqué, Bouddha et ses disciples vinrent au rendez-vous et furent bien traités. Virata ne manifesta pas le moindre regret de la dépense occasionnée par cette invitation onéreuse.

La nuit suivante, des trésors cachés sortirent de terre et, le matin venu, les deux époux stupéfaits les virent étalés sous leurs yeux. Leur joie fut mêlée de crainte: ils se demandèrent si les autorités locales ne feraient point une enquête pour connaître la provenance de ces grandes richesses. Ils prirent le parti d'aller exposer leur doute à Bouddha, qui les rassura, car les biens que le respect des volontés paternelles, l'aumône et la vertu procurent, ne sauraient devenir une source de malheurs.

L'aumône du pauvre brahme. — Tous les habitants de la ville de Radjagriha s'étaient cotisés pour inviter à diner Bouddha et ses bonzes. Chacun s'était inscrit pour 100 pièces de monnaie. Un pauvre brahme, nommé Kétu (*Ki-t'eou* 雞頭), n'avait pas d'argent à donner. On lui dit sans façon: «Puisque tu ne donnes rien, sors d'ici.» Kétu s'en alla, tout triste, raconter sa mésaventure à son épouse. Celle-ci lui dit: «Va trouver le brahme *Fou-ché-mi-touo-lo* 弗賒蜜多羅, et demande-lui à emprunter une somme d'argent. Si, après dix jours, capital et intérêts ne lui sont pas versés intégralement, je consens à me

constituer son esclave.» Kétu alla aussitôt emprunter les 100 pièces d'argent; il les porta au collecteur, en lui demandant de bien vouloir l'admettre à la réunion. Le collecteur répondit que tout était préparé, qu'on n'avait plus besoin de son argent. Kétu rentra chez lui; puis son épouse et lui allèrent respectueusement offrir leur aumône à Bouddha. Celui-ci dit au pauvre brahme: «Invite-moi chez toi avec tous mes disciples.» Kétu obéit.

Indra commanda à Vaisramana de prêter son concours pour le festin; le deva Viçvakarman fut chargé de construire la salle de la loi, où Bouddha devait exposer sa doctrine: ainsi fut fait. Le Très Honoré commanda au brahme d'inviter de sa part le roi et sa Cour à assister à la réunion.

Le roi s'y rendit avec tous ses ministres. Bouddha, entouré du cortège royal et honoré par la présence des dragons des cieux, entra dans la salle de prédication, où il fit un merveilleux exposé de sa doctrine. Le roi et tous ses officiers furent charmés de cette réunion.

En quoi consiste le vrai bonheur? — Un jour de printemps, quatre bonzes novices, en promenade dans le parc de la bonzerie de la Jetavana, s'assirent sous des pruniers en fleurs et se mirent à philosopher sur le bonheur. «En quoi consiste le bonheur parfait ici-bas?» se demandaient-ils.

Le premier dit: «Le vrai bonheur? Mais n'est-ce pas de pouvoir se promener en liberté à travers les campagnes verdoyantes, d'admirer les splendeurs de la nature aux plus beaux jours du printemps, alors que les arbres sont en fleurs et que l'air est embaumé des plus suaves senteurs?»

«Pour moi, reprit le second, il me semble que le plus grand bonheur que puisse goûter l'homme ici-bas, se trouve dans les fêtes de famille, où tous, parents et alliés, se réunissent au même banquet, agrémenté de chants et de concerts de musique.»

Un autre dit: «Moi, je préfererais une grande fortune, qui me permît de vivre dans l'abondance, le luxe et la liberté,

ayant à mon service chevaux et voitures, tout le confort et toute la magnificence que le cœur humain peut rêver. »

« Mais, reprit le quatrième, ces hommes favorisés de tous les avantages de la fortune, qui ont épouse et concubines d'une remarquable beauté, richement vêtues, ruisselantes de pierreries, ces favoris du sort ne jouissent-ils donc pas de toute la somme de bonheur auquel peut prétendre un cœur mortel ? »

Bouddha connut le sujet de leur conversation et vint les trouver pour les instruire. « Tout ce que vous venez d'énumérer, leur dit-il en les abordant, n'engendre que le mécompte, la crainte et la sollicitude. Là n'est point le véritable bonheur. Les splendeurs de la nature printanière périssent en automne et en hiver. Les joies des réunions de famille sont attristées par la séparation. Vos héritiers se partagent vos trésors et vos attelages. Cette beauté enivrante d'une épouse et des concubines, n'engendre à la longue que satiété, ennui et dégoût.

Le désir produit la crainte. Celui qui se lance à la poursuite des jouissances attire des dangers sur sa personne et sur sa famille, s'expose à mille chagrins. Donc, qui veut trouver le bonheur doit éteindre en soi toute volition, tout désir : voilà la vraie sagesse et le parfait bonheur. » Les novices crurent aux paroles de Bouddha, suivirent ses conseils et devinrent tous arhats.

Quel est le plus grand des maux? — « Quel est le plus pénible de tous nos maux ? » se demandaient un jour quatre bonzes en conférence dans le jardin du monastère.

« C'est la passion de la luxure », dit l'un. « C'est la faim et la soif », dit l'autre. « Non ; c'est la colère », ajouta le troisième. Le dernier pensait que c'était la crainte. Pendant qu'ils discutaient sans pouvoir tomber d'accord, Bouddha, qui connaissait leurs propos, alla les trouver et leur dit : « Vous n'avez point trouvé la vraie source de tous nos maux. La racine de toutes nos douleur, c'est le corps. La faim, la soif, le froid, le chaud, la colère, la luxure, la crainte ... tout cela vient de ce que nous

avons un corps : c'est lui qui est la vraie source de toutes nos peines. Qui veut mettre un terme à la douleur doit donc s'appliquer à l'abstraction ; puis, dans la retraite et le silence, éteindre en lui tout désir, toute volition, pour arriver ainsi à l'extinction, au nirvana, qui est, en définitive, le terme bienheureux où la douleur n'a plus de prise sur nous, parce qu'il nous délivre de la renaissance dans un corps.

« Un bonze s'était retiré jadis dans une gorge de montagnes pour y mener la vie solitaire. Il avait pour voisins un pigeon, un corbeau, un serpent et un cerf. Pendant la journée, chacun cherchait sa pâture ; la nuit venue, ils rentraient dans leurs gîtes.

« Le solitaire entendit une nuit un de leurs dialogues, où chacun contait la cause de ses peines. Le pigeon commença : « Rien « de tyrannique comme la volupté ! Quand la pasion de l'amour « s'allume en moi, le danger, la mort même, ne sauraient m'arrê- « ter. — Quand la faim me presse, reprit le corbeau, quand « mon estomac est vide, je ne vois plus clair, je ne raisonne « plus, je cours même le risque de tomber dans un filet et d'y « perdre la vie : quelle tyrannie que la faim ! — Au moment où « la colère me domine, continua le serpent, je ne connais plus ni « proche ni étranger ; je puis tuer un homme, quand même ce « serait m'exposer à une mort évidente. — Pour moi, dit le cerf, « la peur, voilà mon faible. Je crains sans cesse le loup, le tigre, « le chasseur ; au moindre bruissement, je m'abandonne à une « course folle, franchissant rochers et précipices. — Hélas ! « s'écria le solitaire, le plus grand malheur sur cette terre, c'est « d'être assujetti à un corps ! »

La satire. — Un vieux brahme du Magadha, usé par l'âge, appuyé sur un bâton, tenant en main un bol, s'en allait de maison en maison, quêtant sa nourriture. Bouddha lui demanda comment il en était arrivé à ce degré de misère. « J'avais quelque bien, répondit le vieillard : j'ai tout dépensé pour marier mon fils, je lui ai donné tout mon avoir. Maintenant, il ne me reste plus qu'à tendre la main pour vivre. Pouvez-vous retenir une poésie

satirique, que je vais vous donner, lui dit Bouddha, et la réciter à votre fils? — Oui », répondit le vieillard. Alors Bouddha fit entendre les stances suivantes :

Grande est la joie du père à la naissance d'un fils.
Pour lui il amasse des biens;
Pour lui procurer une épouse,
Il sacrifie toute sa petite fortune
Et lui donne jusqu'au dernier coin de terre.

Le fils, lui, oublie les bienfaits de son père :
Figure d'homme et cœur de diable,
Il bannit loin de lui ce vieux père;
Vieux cheval au rebut,
Il ne vaut plus la peine qu'on lui donne des pois et du foin.

Moi, je suis brillant de jeunesse,
Et mon père est cassé de vétusté,
Qu'il aille mendier sa subsistance!
Son bâton tordu me rendrait plus de service
Je pourrais m'en servir pour me défendre des bœufs,
Ou pour chasser les chiens importuns;
Il me servirait d'appui dans l'obscurité
Et m'éviterait de tomber dans une fosse ou dans un puits :
Lui, du moins, me serait de quelque utilité.

Le vieux brahme s'en fut chanter cette satire à la porte de son fils ; tous les voisins vinrent l'écouter. Le fils, honteux et repentant, fit rentrer son vieux père dans sa demeure, lui prépara un bain, changea ses habits et l'établit maître de maison. Le vieux, reconnaissant du bienfait signalé qu'il devait à Bouddha, alla se prosterner à ses pieds pour lui exprimer toute sa gratitude, et voulut lui offrir un bel habit (1). Bouddha l'accepta, instruisit le vieillard et le renvoya content.

---

(1) Hommage du disciple à son maître.

Fig. 32.



Un paysan marche sur les eaux du Gange (p. 299)

ARTICLE VIII.

BOUDDHA INSTRUIT ET RÉFORME TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ.

Les pêcheurs. — Vers le sud-est de Sravasti, le Gange est large et profond. Sur ses bords vivaient de nombreuses familles de pêcheurs, qui n'avaient point encore entendu prêcher la doctrine du salut. Ces hommes, tout occupés de leur pêche, âpres au gain, d'un caractère violent, étaient difficiles à convertir.

Cependant, Bouddha savait que, pour eux, l'heure du salut avait sonné. Il alla donc s'asseoir au pied d'un arbre, sur les bords du fleuve. Tous les voisins, attirés par l'éclat merveilleux qui s'échappait de sa personne, vinrent le saluer respectueusement. Bouddha les fit asseoir et commença à les instruire ; mais ces gens n'ajoutèrent point foi à ses paroles.

Alors Bouddha, par un acte de sa puissance, détermina un homme de la rive sud à traverser le fleuve : il marcha sur les eaux sans enfoncer au-dessus de la cheville du pied, puis vint trouver le Très Honoré et s'inclina devant lui avec respect. Tous les gens, émerveillés de ce prodige, demandèrent au nouveau venu qui il était, et de quel charme magique il avait usé.

« Depuis que nous habitons sur les bords de ce fleuve, ajoutèrent-ils, nous n'avons encore jamais vu quelqu'un marcher sur les eaux sans s'y enfoncer. — Je suis un pauvre simplet de la rive méridionale du Gange, répondit le passager ; j'ai appris que Bouddha était ici, et comme je n'avais guère espoir de le voir passer le fleuve pour m'instruire, je suis venu le trouver de ce côté. J'ai demandé là-bas aux riverains du fleuve, si l'eau était profonde ; ils m'ont répondu qu'elle pouvait monter jusqu'à la cheville du pied (1), je les ai crus et j'ai passé le lit du fleuve :

(1) Les riverains du fleuve lui parlèrent ainsi pour se moquer de sa simplicité — si, toutefois, c'était un habitant de la contrée et non un fantôme.

voilà tout le charme dont j'ai usé. — Bien! Bien! lui dit Bouddha; quiconque a une foi profonde, peut franchir l'abîme de la naissance et de la mort. » Les habitants du village se laissèrent convaincre; tous embrassèrent le bouddhisme.

Le boucher.—Les fauteurs des sectes dissidentes cherchaient toutes les occasions de vilipender Bouddha et sa doctrine. Ils se concertèrent. D'un commun accord, il fut décidé qu'on le ferait inviter à dîner chez un boucher, dont le métier est de tuer les êtres vivants. « Sûrement il acceptera, se disaient-ils, et même il complimentera le boucher; alors nous nous trouverons là, et nous aurons beau jeu pour tourner en ridicule les inconséquences de notre adversaire. » De fait, Bouddha accepta l'invitation du boucher et lui dit: « Tout fruit arrivé à maturité tombe de l'arbre; de même, quand la somme de bonheur est complète, le salut arrive. » Au jour fixé, Bouddha et ses bonzes se rendirent chez le boucher. Tous les adversaires jubilaient: « Aujourd'hui, se disaient-ils, il est pris au piège! S'il loue le boucher, dont la profession est de tuer les animaux, nous crierons à l'inconséquence de sa conduite; s'il le blâme, pourquoi accepte-t-il son invitation? Quoi qu'il dise, nous le tenons! »

Bouddha, après les cérémonies d'usage, s'assit à table et prit son repas. Son omniscience, qui lui permet de lire au fond des cœurs, connut que l'heure du salut avait sonné pour un grand nombre de ces hommes. Il tira de sa bouche son énorme langue et s'en couvrit tout le visage. (Ce signe est le symbole de l'éloquence et de la force de persuasion des bouddhas.) Il parut ensuite illuminé d'une lumière intense, qui éclaira toute la ville; et d'une voix puissante il prononça les paroles suivantes:

La nourriture du juste, c'est la vraie doctrine.
Insensés, jaloux, pourquoi pensez-vous à mal?
Qui fait le mal moissonne le mal,
Car il sème une semence de douleur.
Tout mal appelle le châtiment;
Tout bien appelle le bonheur.
Chacun est traité selon ses œuvres;

Il n'y a pas la moindre erreur.
Celui qui fait le bien moissonne le bien,
Car il sème une semence de joie (1).

Les sectaires, éclairés par ces instructions si nettes, et, plus encore, frappés par le prodige qu'ils avaient vu, se prosternèrent aux pieds de Bouddha et lui demandèrent en grâce d'être admis comme bonzes postulants. Leur désir fut exaucé. Le boucher, lui aussi, fut converti avec toute sa famille ; tous devinrent adeptes de Bouddha.

Les chasseurs. — Dans le pays montagneux aux alentours de Radjagriha, les habitants étaient chasseurs de profession. Bouddha alla les visiter et s'assit au pied d'un arbre. De tout son corps jaillirent des projections d'une lumière éblouissante ; les rochers et la forêt étincelaient de clarté. Les hommes étaient partis pour la chasse ; il ne restait que les femmes, qui gardaient la maison. Toutes accoururent pour voir Bouddha et le saluer.

Bouddha commença par leur exposer les avantages de la mansuétude à l'égard des êtres vivants, et la grande faute que l'on commet en leur enlevant la vie. Ce discours ne parut point du goût des auditrices, car bon nombre s'en allèrent. Les autres lui dirent : « Dans ces montagnes, le peuple ne vit que de gibier ; accepteriez-vous quelques-uns de ces aliments, si nous vous en préparions ? » Çakyamouni leur répondit : « Tous les bouddhas ont défendu de manger la chair des animaux. Je ne tiendrai pas un langage différent. » Il ajouta encore :

« L'homme peut manger une multitude d'autres mets ; pourquoi s'obstine-t-il à détruire les êtres vivants pour conserver sa propre vie ? N'est-ce pas une coutume pernicieuse, qui ne lui profite en rien ? En se nourrissant de céréales, il conserve son existence et vit jusqu'à un âge avancé ; au contraire, s'il se nourrit de la chair des animaux, il contracte une foule de

(1) Le boucher a mal fait de tuer les animaux, il en sera puni ; il a fait une bonne œuvre en m'invitant, il en recevra la récompense.

maladies, meurt prématurément et retombe dans les voies d'expiation. N'est-ce pas un crime de tuer les autres pour conserver sa propre vie?»

Sur ces entrefaites, les chasseurs, revenant au logis, aperçurent leurs femmes assises autour de Bouddha. Dans un premier mouvement de colère, ils bandent leurs arcs et s'apprêtent à lui faire un mauvais parti. Toutes les femmes leur crièrent: «Arrêtez! C'est un saint, qui n'a aucune mauvaise intention.» Les chasseurs se repentirent de leur conduite inconsidérée et vinrent saluer Bouddha.

Le Très Honoré leur exposa d'une façon saisissante les avantages attachés à la miséricorde à l'égard des êtres vivants, leur peignit sous de vives couleurs le crime qu'il commettaient en les privant de la vie, enfin les assura que cette mansuétude est une source de bonheur en ce monde et le gage du ciel de Brahma dans l'autre. Les chasseurs se convertirent à la loi bouddhique.

L'homme difforme.—Un homme riche du royaume de Sravasti eut un fils si laid, qu'il ressemblait plutôt à un diable qu'à un homme. Dès qu'il eut grandi, ses parents l'éloignèrent du pays. Les oiseaux et les animaux eux-mêmes fuyaient, épouvantés, quand il l'apercevaient dans les bois, où il allait cueillir des fruits sauvages pour se nourrir. Bouddha s'apitoya sur son sort et résolut de le sauver. Il partit donc avec ses disciples et se dirigea vers la forêt. Dès que le jeune homme l'aperçut, il prit la fuite. Bouddha, par un prodige, l'immobilisa; puis, pendant que tous les bonzes étaient en méditation, les jambes croisées, assis sous les arbres de la forêt, prit l'apparence d'un homme au visage disgracieux, couvert d'habits en lambeaux. Tenant dans la main un bol plein d'aliments, il s'avança doucement vers le fugitif, en lui montrant cette nourriture. «Voilà un homme de ma condition», pensa le vagabond. Il vint donc le trouver et partagea avec lui les aliments contenus dans le bol. Pendant qu'ils mangeaient ensemble, le nouveau venu changea de visage

Fig. 33.



Le vidangeur (p. 303)

et se transforma en un fort bel homme. Le vagabond s'en étonna et lui demanda la raison de cette transformation subite.

« Voici ! reprit l'autre ; en mangeant, j'ai jeté un regard d'espérance vers ces bonzes qui prient là-bas au pied de ces arbres et j'ai désiré leur ressembler ; grâce à eux, je me suis trouvé tout changé. » Le vagabond, animé du même espoir et se sentant, du reste, plus confiant dans la protection de cet étranger, espéra aussi obtenir la même faveur. À ce moment, Bouddha se montra à lui sous sa vraie figure, dans toute sa beauté, et auréolé d'une brillante lumière. Le pauvre vagabond tomba à ses genoux : alors il fut, lui aussi, complètement transformé. Il crut en Bouddha et implora la grâce d'être admis au nombre des bonzes. Sa demande fut favorablement accueillie ; il se rasa les cheveux, prit l'habit de bonze et devint arhat.

Le vidangeur de la caste des parias. — À Sravasti, Bouddha aperçut un vidangeur nommé *Tchen-t'ouo-lo-eul* 旃陀羅兒 et l'appela vers lui.

« Je porte des immondices, répliqua cet homme, je suis tout malpropre ; je n'ose pas m'approcher de vous. » Çakyamouni le prit par la main, le mena sur les bords de la rivière pour le faire se laver, et lui dit : « Je veux vous sauver. » De retour au monastère, il commanda aux bonzes de le recevoir au noviciat. Cet homme marcha d'un pas rapide dans le sentier de la perfection ; dix jours ne s'étaient pas encore écoulés qu'il était parvenu au degré d'arhat. Son pouvoir préternaturel étonnait tout le monde : il pénétrait dans un bloc de pierre carré et s'y asseyait pour réparer ses vieux habits. Le roi apprit que Bouddha venait de recevoir parmi ses disciples cet homme d'une condition abjecte. Il ne dissimula point son étonnement. « Comment ! pensa-t-il, lui qui est de noble race et entouré de disciples de familles distinguées, lui qui a accès dans les palais des rois, qui est admis aux banquets de la Cour, comment a-t-il pu admettre comme disciple ce *Tchen-t'ouo-lo-eul* 旃陀羅兒, d'infime condition ? N'est-ce pas une honte ? » Étant parti avec l'intention de lui reprocher

cette manière de faire, le roi aperçut un bonze entouré par les devas des cieux, et qui, dès qu'il eut vu le roi s'approcher, s'enfonça dans le rocher, d'où il ne sortit qu'après le passage du souverain.

Le roi demanda à Bouddha le nom de ce bonze doué d'un si merveilleux pouvoir. « C'est le vidangeur », répondit-il. Le Très Honoré saisit cette occasion d'instruire le roi par une comparaison : « Ces belles fleurs de lotus, si pures et si parfumées, ne poussent-elles pas dans la vase? Pourquoi Votre Majesté, dont l'œil est si perspicace, les admet-elle dans le palais? Ces fleurs de lotus forment les plus gracieux décors. Le sein d'où elles sont nées est impur, mais les fleurs qu'il produit sont admirables. — Cet homme, conclut le roi, est arrivé contre toute prévision à un très haut degré de perfection ; je veux moi-même pourvoir à tous ses besoins ; je veux qu'il ne manque de rien(1). »

---

(1) Ce passage, inséré dans la vie de Bouddha, a pour but de montrer comment il exhortait les brahmes à se montrer moins intraitables pour la distinction des castes, surtout quand il s'agissait de ses disciples.

D'aucuns ont peut-être exagéré la portée de cet acte; ils en ont conclu de suite que Bouddha avait été le fervent apôtre du nivellement des castes et le réformateur de la société. Cette assertion est d'autant plus spécieuse qu'elle est en partie vraie ; cependant, elle n'est pas la vérité tout entière.

Ce que Çakyamouni a tenu surtout à affirmer, c'est le nivellement des castes en faveur de sa doctrine: ce fut plutôt un plaidoyer *pro domo suâ*, qu'une tentative d'abolir les castes dans la société civile et une campagne de charité au profit de la société elle-même, car sa théorie porte sur les échappés du monde, sur ses disciples et non sur l'état de la société.

L'apparente charité du bouddhisme laisse toujours percer une pointe d'égoïsme. Ainsi en est-il pour l'aumône: le bouddhiste a « toujours le droit de recevoir et jamais le devoir de donner ». Tout ce qu'on peut dire en pareille matière, c'est que la thèse générale du bouddhisme est ainsi conçue: la délivrance, qui ne peut-être atteinte que par l'adhésion à Bouddha, à sa loi et à son ordre, est proposée aux puissants et aux humbles de ce monde, à tous sans exception.

Çakyamouni par sa réforme religieuse et morale, n'attaquait pas de front le système des castes, clef de voûte de l'édifice brahmanique: mais, en appelant toutes les créatures humaines, sans distinction de rang, de naissance et de sexe, à ses prédications, à la vie ascétique, au salut enfin, il semblait s'en prendre au système lui-même.

En prêchant l'égalité des devoirs, l'égalité devant la fin suprême, c'est-à-dire la possibilité pour tous les hommes, quelles que fussent leur caste et leur naissance, d'échapper à la loi de la transmigration et d'arriver au nirvana, Çakyamouni faisait, d'une certaine manière, le procès des castes.

Les voleurs. – Le roi de Sravasti fit saisir une bande de 500 voleurs et les condamna à la peine capitale. Ces malheureux implorèrent l'assistance de Bouddha. Celui-ci envoya Ananda dire au roi : « Vous gouvernez des hommes, vous devez aimer vos sujets comme vos enfants ; comment pourriez-vous enlever la vie à 500 hommes ? C'est un crime de tuer un seul homme ; que dire du meurtre de 500 ? » Le roi répondit : « Si Bouddha veut bien m'assurer que ces malfaiteurs ne s'adonneront plus désormais au brigandage, je consens à leur pardonner. — Permettez-moi, reprit Ananda, d'aller porter cette réponse à Bouddha. » Bouddha le renvoya sans retard annoncer au roi qu'il se portait garant que ces hommes ne feraient plus le métier de voleurs. Ananda courut d'abord avertir le geôlier que Bouddha intercédait pour les condamnés ; puis il rentra au palais pour assurer le roi que Çakyamouni répondait de leur conduite future. Sur cette assurance, le souverain les fit tous mener

---

En admettant la femme dans la vie religieuse, il préparait son émancipation.

Aussi, de toutes parts, les populations coururent-elles au-devant du novateur et de ses doctrines, qu'il avait su adapter à l'usage de tous.

Conclure de là que Bouddha a été un champion du mouvement social, mettant sur un même pied le riche et le pauvre, le brahme et le paria, ce serait déchirer du même coup des milliers de pages des écrits bouddhiques, qui nous décrivent avec une insistance marquée, la noble origine des disciples de Çakyamouni, étalent avec complaisance les généalogies de leurs ancêtres ; exagèrent à dessein la haute fortune de ses adhérents, leurs qualités de brahmes, de chefs d'écoles, de favoris des rois, de ministres d'État etc. etc. Çakyamouni lui-même ne se fait-il pas constamment gloire de sa naissance, du luxe de ses palais, de la noblesse et de la royauté héréditaire de sa famille? Certes, si l'humilité fut jamais bannie d'un cœur humain, on peut dire que ce fut du sien. Il entendait bien surpasser tous les hommes de la terre, tous les devas du ciel en noblesse et en vertu ; tous les ascètes du passé, du présent et de l'avenir, en pénitence et en mortification pendant ses six années de retraite ; tous les êtres de l'univers en science et en sagesse. Du reste, avant la délivrance finale, la renaissance dans une famille de brahmes, riche et puissante, n'est-elle pas prônée par Bouddha comme la récompense des bonnes œuvres?

Tout ce que l'on peut dire en restant dans les limites de la vérité, c'est que la condition de naissance ne constituait pas un empêchement absolu pour l'admission ; mais Çakyamouni ne cachait point ses préférences pour les candidats de noble race et de grande fortune.

Quoi qu'il en soit de la théorie, on retrouvait, dans la pratique, l'orgueil du Çakya, habilement dissimulé sous la robe du bonze : l'égalité était, avant tout, une vertu de façade.

enchaînés devant Bouddha, qui les attendait assis dans un lieu solitaire.

À peine les voleurs l'eurent-ils entrevu, que leurs chaînes tombèrent d'elles-mêmes ; tous coururent se précipiter aux genoux de leur libérateur. Celui-ci leur fit une exhortation si touchante, qu'il les convertit tous. Bouddha leur demanda s'ils se sentaient disposés à quitter le monde. « Hélas! s'écrièrent-ils, si nous avions quitté le monde, nous ne serions point tombés dans ce misérable état! »

Les 500 voleurs rasèrent leur chevelure, reçurent le bol et l'habit et se firent moines.

Les bonzes du VIIe siècle racontent le même fait avec une variante:

À trois ou quatre lis au N.-O. du vihâra de Sravasti, s'étend la forêt des « Yeux recouvrés ». Le roi Prasênadjit s'était emparé d'une bande de brigands qui terrorisaient la contrée, et leur avait fait arracher les yeux. Ces malheureux erraient dans la forêt, en proie à la faim et à toutes les misères. Ils invoquèrent Bouddha, qui habitait la Jetavana. Le Très Honoré fit souffler une rafale de vent qui apporta des Montagnes Neigeuses des herbes médicinales. Les voleurs appliquèrent ces herbes sur leurs orbites béants et furent instantanément guéris. Tous se convertirent et jetèrent leurs bâtons, qui prirent racine (1).

Le roi Houo-mé 和 墨. – Un roi, nommé *Houo-mé*, s'était laissé séduire par les doctrines pernicieuses des sectaires, et poussait son peuple à offrir des animaux en sacrifice aux divinités.

La mère du roi tomba gravement malade ; tout remède était inefficace ; alors, le roi demanda aux maîtres hérésiarques quelle était la cause de cette maladie? « Les étoiles ont dévié de leur orbite, répondirent-ils, les deux principes *in* 陰 et *yang* 陽 (passif et actif) sont en désaccord: voilà pourquoi la reine est souffrante.—Comment obtenir sa guérison? poursuivit le roi. — Vous devez sacrifier au Ciel 100 victimes: bœufs, chevaux, porcs

(1) *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. VI: Sravasti. — *Che-kia-fang-tche* 釋迦方誌, p. 93.

et brebis.» Le roi commanda aussitôt de conduire les victimes sur le tertre du Ciel, pour y être immolées. Bouddha, ému de compassion pour ces infortunées victimes, alla demander une audience au roi. Dès que le monarque le vit entrer, il le salua et lui annonça qu'il allait faire un sacrifice pour la guérison de la reine.

Bouddha dit au roi : « Pour avoir de bonnes récoltes, il faut cultiver la terre ; pour obtenir le bonheur, on doit faire l'aumône ; qui veut une longue vie doit pratiquer la miséricorde, et on n'arrive à la science que par l'étude : en définitive, on récolte ce qu'on a semé. Or, tuer des êtres vivants pour demander la vie est un détestable moyen de l'obtenir ; immoler des bœufs et des chèvres pendant 100 ans en l'honneur des esprits, ne vaut pas une œuvre de miséricorde.» Ce disant, Bouddha parut tout étincelant de lumière. Le roi, touché par ce prodige et par les paroles qu'il avait entendues, se repentit de sa conduite passée et n'immola point les victimes ; la reine guérit. Ce souverain devint fervent bouddhiste, aima son peuple en vrai père, pratiqua la vertu , et dans tous ses États régnèrent la joie et l'abondance.

ARTICLE IX.

BOUDDHA PRÊCHE LES GÉNIES DES CIEUX ET DES ENFERS.

---

§ 1. L'ENFANT EMPORTÉ PAR LE DIABLE.

Ts'ai-té 財 德, notable de Sravasti, apprit à son jeune fils, âgé de cinq ans, à répéter souvent l'invocation : «Gloire à Bouddha !» Un diable anthropophage (1) s'empara un jour de

(1) Atavika, un de ces yakchas, ogres anthropophages, dieux-diables, habitant vers la base du mont Suméru ; ci-dessus, p. 262

l'enfant et allait le dévorer. Dans ce pressant danger, le petit prononça comme d'instinct sa formule habituelle : « Gloire à Bouddha ! » et le démon ne put le dévorer. Cependant, quand l'enfant vit du feu sortir des yeux de son ennemi, il réitéra son invocation : « Gloire à Bouddha ! » Le Vénérable de l'univers l'entendit ; par un acte de sa puissance, il se transporta dans le marais désert et lui apparut, tout brillant de lumière, pour le protéger dans ce pressant péril. Le roi des diables saisit une énorme pierre et voulut la jeter sur Bouddha pour l'écraser.

Alors le Vénérable du monde entra dans l'extase de feu. Il apparut au milieu d'immenses vagues de flammes, qui embrasèrent le marais et le desséchèrent ; son air de bonté et de miséricorde semblait inviter le coupable à se rendre. Il n'en fut rien : le démon s'obstina. Vajrapani, le roi du ciel, tenant d'une main sa massue d'or et de l'autre brandissant son sabre affilé, le frappa au front. Le roi des diables se prit à trembler, il livra l'enfant, se mit à genoux devant Bouddha et le supplia de lui faire grâce de la vie. Le grand roi Vajrapani lui cria : « Cède à Bouddha ! Embrasse sa loi, observe les cinq préceptes ; sinon, je te réduirai en poudre. » Alors, le roi des diables dit à Bouddha, en joignant les mains : « Je suis habitué à dévorer les hommes ; s'il ne m'est plus permis de tuer les êtres vivants, que mangerai je ? — Si tu me promets de ne plus tuer, répondit Bouddha, je te promets, moi, en vertu de ma puissance, qu'aussi longtemps que le bouddhisme subsistera, tu ne souffriras jamais de la faim ; mes disciples pourvoiront à ta subsistance. » Le roi des démons, au comble de l'allégresse, s'engagea à l'observation de la loi et des cinq préceptes, puis remercia avec effusion le grand roi du ciel, de lui avoir procuré un si inappréciable bonheur.

Le récit qu'on vient de lire est une variante de la légende traditionnelle, connue sous le nom de : Conversion du yakcha Atavika, le yakcha forestier, qui résidait dans un figuier, à un carrefour de la forêt (1).

(1) Ce yakcha était un avatar de Ston-thub, officier de Bimbasara, qui l'avait chargé de protéger les marchands contre les voleurs Il avait été ensuite mis à mort pour sa mauvaise conduite.

Le roi d'Atavi («A-lo-pi», le roi d'Alawée), dont parle Mgr Bigandet, avait dû, pour racheter sa propre vie, promettre au yakcha Atavika (Alavaka) une victime humaine à dévorer chaque jour. Pour exécuter sa promesse, il lui fit livrer par son ministre tous les assassins, les voleurs et les grands coupables. Les malfaiteurs venant à manquer, il fallut livrer les innocents. L'anthropophage continua ainsi pendant douze ans ses sanglantes gloutonneries.

Un jour advint où le fils du roi devait être livré au monstre. Bouddha, passant en revue la condition de tous les êtres, vit la cruelle position du roi d'Atavi et de son fils: il résolut de sauver la victime et de convertir le monstre.

En vertu de son pouvoir miraculeux, il se transporta, de son couvent de la Jetavana, dans la demeure du redoutable yakcha. Après avoir essuyé une opposition déterminée et violente, il dompta son furieux adversaire par sa douceur, sa patience et sa bonté. Le yakcha posa au Bouddha les énigmes qu'il proposait à ses victimes avant de les dévorer. Il trouva les réponses si justes et si persuasives qu'il se convertit, fit sa soumission à Çakyamouni et rendit l'enfant, qu'on lui avait déjà livré. Telle est l'anecdote contée par l'École du sud.

Dans cette nouvelle version, on a eu soin d'introduire une doctrine qui est comme la base de l'amidisme, c'est-à-dire l'efficacité miraculeuse de l'invocation à Bouddha, soit pour écarter les maux de la vie présente, soit pour remettre les péchés, soit même pour mériter l'intervention personnelle d'Amida, qui vient lui-même conduire les défunts dans son paradis de l'Ouest. Les Mahâyanistes, docteurs du «Grand Développement», placent ici comme un *confirmatur*, une nouvelle preuve, de la théorie qui a été exposée avec plus de détails dans l'article V du présent chapitres (ci-dessus, pp. 278-281).

Le no 1 des 13 bas-reliefs du stupa de Sikri, au Gandhara, maintenant déposés au musée de Lahore, représente la conversion du yakcha Atavira. Le no G. 21 du musée de Calcutta a mis en acte le même tableau d'une façon plus complète encore. L'ogre essaie de lancer sur le Bouddha un quartier de rocher pour l'écraser. Notre texte explique ainsi «le gros objet sphérique» que le yakcha tient dans sa main droite, et que M. Foucher, p. 511, hésitait un peu à identifier avec la terrible arme *chêla*, que lui prête la légende singalaise. Les textes chinois disent nettement que c'était «une grosse pierre». Mais, il pourrait se faire que ce fût une pierre magique, une arme transcendante, comme les génies bouddhiques et taoïstes en possèdent.

Les images tibétaines des scènes bouddhiques publiées par Hackin (*Mémoires concernant l'Asie Orientale*, t. II) illustrent parfaitement la légende du yakcha d'Atavi. Cf. planche XII.

---

§ 2. LE FILS DE LA DIABLESSE, LA YAKSINI HARITI.

L'épouse de Pancika (*Pan-tché-kia* 般 闍 迦), grand roi des yakchas, avait engendré 500 fils, tous très puissants. Le dernier né de ces diables, nommé Pingala (*P'in-kia-lo* 嬪 伽 羅), c'est-à-dire «le Bien-aimé», était d'une beauté remarquable. Sa mère, Hariti, la reine des yakchas, d'une cruauté et d'une rapacité extraordinaires, tuait les enfants des hommes, filles et garçons, pour les donner en proie à son Benjamin. Le peuple, désireux d'en finir avec ces actes de gloutonnerie, eut recours à Bouddha.

Le Très Honoré s'empara du jeune diablotin Pingala et l'emprisonna au fond de son bol (1). Sa mère, très affligée de cette disparition, le chercha vainement par le monde pendant sept jours entiers. Sur ces entrefaites, elle entendit dire que Bouddha était omniscient: elle alla donc le consulter.

Bouddha lui dit: «Tu as 500 fils, et tu n'en as perdu qu'un seul; pourquoi t'affliges-tu si fort, et cours-tu par le monde entier pour le retrouver? La plupart des hommes n'ont qu'un fils, quatre ou cinq au plus, et tu ne cesses de tuer leurs enfants pour nourrir le tien!» La reine des yakchas reprit: «Si je retrouve mon Pingala, jamais plus je ne tuerai les enfants des hommes.» Bouddha lui montra alors son fils au fond de son bol. La diablesse appela à son secours ses 499 autres fils pour l'enlever par la force. Tous leurs efforts demeurèrent sans résultat. Hariti dut s'humilier et supplier Bouddha de bien vouloir le lui rendre.

«Si tu veux te conformer aux lois bouddhiques, observer les trois refuges (triçarana), les cinq défenses (pancaveramani) et t'abstenir de tuer les hommes, je te le rendrai.» La reine des diables y consentit et recouvra son Benjamin. «Désormais, observe fidèlement les préceptes, ajouta Bouddha; tu es la fille

(1) Pâtra.

du roi *Kié-ki* 羯肌 (« Kié-ni »), qui vécut au temps du bouddha Kâsyapa, et c'est parce que tu as manqué à ta promesse et transgressé les règles de sa loi, que tu as été réduite à ta condition actuelle (1).

---

§ 3. L'INVITATION DU ROI DU CIEL.

Vajrapani, un des rois du ciel, pria Bouddha de lui faire l'honneur d'accepter une invitation dans son palais et de bien vouloir prêcher sa doctrine à tous les habitants de son ciel, afin de les convertir. L'invitation fut acceptée. Après le festin, le grand roi demanda à Bouddha de faire une conférence. Le Très Vénérable expliqua à toute l'assemblée comment il est nécessaire de croire et d'observer la loi bouddhique avec toutes ses prescriptions, dût-il en coûter la vie : « Il faut, dit-il, s'abstenir de toute injustice, ne point tuer, ne point commettre d'impureté, ne point mentir ; éviter les paroles blessantes et calomnieuses, l'envie, la jalousie, la colère ; bref, il faut fuir tout mal, pratiquer tout bien et exhorter les autres à tenir la même conduite. » Bouddha leur proposa ensuite l'exemple de ses bonzes, assidus à l'observance de leurs règles par amour pour la perfection. Il finit en les exhortant à imiter tous les pieux laïques qui s'étaient rangés à sa suite.

Vajrapani, tous les « devas » et « apsaras » avec leurs nombreuses familles, écoutèrent cette doctrine avec attention et grand fruit.

---

§ 4. DÉLIVRANCE DES ÂMES FAMÉLIQUES.

Maudgalyayana, après l'acquisition de son pouvoir préternaturel, voulut sauver son père et sa mère, pour s'acquitter du

---

(1) Cette légende, comme la précédente (p. 309), a fourni un motif d'illustration aux artistes tibétains. Cf. Hackin, pl. XVII.

devoir de la piété filiale. En vertu du don de double vue, il aperçut sa mère au milieu d'une troupe d'âmes faméliques (prêtas) ; elle était maigre et privée de tout aliment. À cette vue, son cœur se fendit de tristesse. Il prit un bol de nourriture et alla le lui offrir. Sa mère prit le bol dans sa main gauche et voulut, de sa main droite, porter les aliments à sa bouche; mais ils n'avaient pas encore touché ses lèvres, qu'ils s'enflammaient et tombaient en cendres. Maudgalyayana, éploré, alla conter sa peine à Bouddha. «Ta mère a commis des péchés graves, répondit Bouddha. Tes propres forces ne suffisent pas pour la tirer de sa lamentable situation. Les esprits des cieux et de la terre ne réussiraient pas mieux. Il ne te reste qu'une ressource: c'est d'inviter tous les bonzes de grande vertu, à unir comme en un faisceau toutes leurs forces transcendantes pour la sauver, et c'est cette institution libératrice qu'il me faut établir maintenant. J'ordonne donc que tous ceux qui veulent délivrer leurs parents jusqu'à la septième génération, préparent des mets succulents, des friandises, et invitent tous les bonzes les plus vertueux de la contrée à venir s'asseoir à un banquet. Après le festin, ils prieront pour obtenir d'abord toutes sortes de félicités et des centaines d'années de vie à leurs pères et mères actuellement existants, puis la délivrance de leurs parents morts, qu'ils tireront de la foule des âmes faméliques, pour les faire renaître au ciel et jouir d'un bonheur sans nuages. Les disciples de Bouddha doivent exceller dans la piété filiale, avoir toujours leurs parents présents à la mémoire et, chaque année, le 15 de la VIIe lune, célébrer avec éclat la fête du *Yu-lan-hoei* 盂蘭會, pour faire l'aumône aux bonzes (1).»

---

(1) Cf. *Recherches*, t. VI, pp. 159-162 — *Manuel des Superstitions*, pp. 82, 134.

§ 5. DISTRIBUTION DE VIVRES AUX PRÊTAS (1).

Les prêtas ou âmes faméliques, appelés en chinois *Ngo-koei* 餓 鬼, « diables affamés », constituent une catégorie de suppliciés errant par le monde, sans refuge, sans moyen de subsistance, décharnés, la peau collée sur les os, crâne conique, se réfugiant dans les tombeaux et les bois, courant en vagabonds dans certaines régions de l'enfer ou parqués dans la « ville des suicidés ». Leur gosier est aussi petit que le chas d'une aiguille : ils ne peuvent rien absorber pour se nourrir. Cette dure condition constitue un des trois états de punition.

Ananda était souffrant. Il alla trouver Bouddha et lui dit : « La nuit dernière, j'ai vu des esprits faméliques d'une maigreur, étonnante. De leurs visages s'échappaient des jets de flammes l'orifice de leur gosier pouvait être comparé au chas d'une aiguille, leurs cheveux tombaient en désordre autour de leur crâne conique ; les poils qui couvraient leur corps, leurs ongles longs et acérés, leur donnaient l'apparence de brutes. Ils me dirent :

« Dans trois jours tu mourras et tu viendras ici avec nous.— « Comment pourrais-je bien éviter ce supplice ? » leur dis-je. Ils me répondirent : « Si tu jettes des aliments dans le Gange, une « multitude d'esprits faméliques, de brahmes et de génies (2) « viendront les recueillir et tu prolongeras ta vie. » Je vous demande donc, Vénérable du monde, poursuivit Ananda, comment je pourrai éviter ce supplice dont on m'a menacé ?—N'aie aucune

(1) Cf. *Manuel des Superstitions*, p. 84.

(2) Dans le bouddhisme dégénéré, on a peu à peu adjoint aux prêtas d'autres génies ou mânes des morts, mieux partagés dans l'autre vie, mais qui ne dédaignent pas cependant quelques offrandes de victuaille. Dans cette catégorie rentrent tous les petits fonctionnaires inférieurs et gens rapaces, qui ont la charge des ponts, des cours d'eau de moindre importance, des montagnes, des collines, des bois, des vallées, des arbres etc... Plusieurs parviennent à se créer une position avantageuse, et leur protection n'est point à dédaigner.

crainte, reprit Bouddha. Au point de transcendance où tu es arrivé, ta vertu et ton pouvoir sont sans bornes; tu n'auras qu'à réciter l'incantation que je te donnerai (1). Tu la réciteras sept fois. Après avoir rempli d'aliments un bol bien propre, invoque le nom des quatre bouddhas. Ceci fait, prends le bol dans ta main gauche; puis, avec le pouce et l'index de la main droite, projette autour de toi, à sept reprises, quelques particules des aliments contenus dans ce bol, en présence de tous les esprits faméliques, dont le nombre peut être comparé aux grains de sable du rivage. D'après les mesures usitées dans l'autre monde, chacun des prêtas pourra ainsi recueillir vingt-neuf boisseaux de céréales. Cette dose d'alimentation suffira pour les engraisser; ils se dépouilleront de leur corps actuel et pourront renaître dans les cieux.»

Cette cérémonie est pratiquée annuellement par les bonzes, sur le bord des cours d'eau et des fleuves. Ils prennent quelques grains de riz entre le pouce et l'index et se servent de ce dernier doigt comme d'un ressort pour les projeter au loin; à peu près comme les enfants projettent une bille avec le pouce. Ils accomplissent la même cérémonie chez les particuliers, quand ils y vont prier pour l'âme des défunts.

Ce dialogue de Çakyamouni et d'Ananda a été imaginé dans le but d'autoriser cette cérémonie, fructueuse au point de vue pécuniaire.

Bouddha termina son discours en disant: «Tous ceux qui feront cette aumône alimentaire en récitant l'incantation indiquée, gagneront d'immenses mérites; il atteindront une haute et heureuse vieillesse. Toutes les âmes faméliques les protégeront et leur obtiendront toutes sortes de bonheurs.»

---

§ 6. PRÉDICATION DANS LES CIEUX STELLAIRES.

Bouddha monta dans le ciel des astres, où les dieux stellaires, les esprits des vingt-huit constellations et des douze

(1) Ici figurent des sons hindous, rendus plus ou moins exactement par des sons chinois.

astérismes (1), se réunirent pour entendre ses instructions. Il leur donna une incantation (2) formulée par un des bouddhas du passé, nommé Salaraja (*Cha-lo-wang jou-lai* 娑羅王如來), pour écarter tous les malheurs.

« Si l'un ou l'autre d'entre vous, monarques des cieux, leur dit Bouddha, ou si vos ministres ont à se plaindre de l'influence pernicieuse des cinq planètes ou de l'étoile *Lo-heou* 羅睺 (3), ou d'une comète, ou de la marche irrégulière, de la prédominance néfaste des mauvaises étoiles, il suffira de réciter ce charme exorciste, et toute adversité disparaîtra comme par enchantement, le malheur se changera en félicité.

« Pendant la récitation de cette formule incantatoire, il convient d'exposer une statue de Bouddha, d'allumer des bougies et de l'encens en son honneur. »

---

§ 7. LA BRANCHE DE SAULE ET L'EAU LUSTRALE.

Candrakirti, grand personnage de Vaisali, vint informer Çakyamouni qu'une terrible épidémie sévissait dans toute la contrée ; les remèdes des médecins, l'art des magiciens, demeuraient impuisants à enrayer le fléau ; en conséquence, il priait Bouddha de daigner mettre un terme à cette calamité publique.

Bouddha lui répondit : « Dans l'Ouest, il y a un bouddha

---

(1) Le ciel des dieux stellaires est placé immédiatement au-dessous du ciel des quatre grands rois Mahârajas. Ici, les quatre régions inférieures des orbes environnant le Suméru sont computées au nombre des cieux, et c'est pour ce motif qu'on donne le nom de ciel, à cette sphère habitée par les devas des constellations. Cf. ci-dessus, p. 263.

(2) Les sons du charme hindou sont figurés par des caractères chinois plus ou moins homophones.

Nous sommes ici en plein *tantrisme*. Les sectaires ont inventé ce texte pour autoriser leur erreur par la parole même de Çakyamouni.

(3) Cf *Recherches*, t. XII : « Divinités stellaires ».

nommé *Ou-liang-cheou* 無量壽 (un des noms d'Amida) et deux poussahs: *Koan-che-in* 觀世音 (Avalokitesvara) et *Ta-che-tche* 大勢至 (Mahastama), tous très compatissants aux misères humaines; prosterne-toi devant eux et demande-leur assistance.»

Au moment même où il prononçait ces paroles, ces trois poussahs apparurent au sein d'une mystérieuse clarté, sortie de la personne de Bouddha. Tout le royaume de Vaisali parut comme baigné dans un flot de lumière. Alors, tous les habitants préparèrent un rameau de saule et de l'eau pure pour les présenter à *Koan-in p'ou-sa* 觀音菩薩, puis ils invoquèrent la Triade.

Koan-in 觀音, la très miséricordieuse, très compatissante protectrice de tous les êtres, leur recommanda de réciter de tout cœur les invocations: «Gloire à Bouddha! Gloire à la Loi! Gloire à l'Ordre! Gloire à Koan-in, la très miséricordieuse!»

Puis, s'adressant à Bouddha, elle lui dit: «Je vais réciter le merveilleux charme des bouddhas des dix directions, pour le salut de tous les êtres. Quiconque récitera ce charme magique, échappera à toute crainte, à tout danger, à tout malheur, au glaive, au poison; et les épidémies disparaîtront soudain.» À peine cette formule d'incantation était-elle achevée que l'épidémie cessa dans tout le royaume de Vaisali (1).

---

(1) L'amidisme moderne honore la Triade ci-dessus nommée, et recommande l'aspersion d'eau lustrale avec une branche de saule. J'ai vu le même dispositif dans les rues des villes et des bourgs, au jour de la fête de *Koan-in p'ou-sa* 觀音菩薩. On place devant la porte des maisons, un vase rempli d'eau pure et une branche de saule, afin que la déesse Koan-in daigne asperger l'habitation avec cette eau lustrale, qui, croit-on, a la vertu d'éloigner tout malheur et d'attirer tout bonheur. La fiole d'eau lustrale et le rameau de saule sont les insignes de cette déesse. (*Recherches*, t. VI, p. 148.) — L'invention de ce rite est attribuée à Çakyamouni par les partisans de l'amidisme, qui veulent par là en faire valoir l'efficacité.

Fig. 34.



La branche de saule et l'eau lustrale de Koan-in. (p. 316)

ARTICLE X.

BOUDDHA PROTÈGE SES DÉVOTS.

Offrande de fleurs à Bouddha. — Pendant un de ses voyages, Çakyamouni passa par la ville de Radjagriha. Le prince avait commandé aux employés de son palais d'aller lui cueillir de belles fleurs. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfants étaient donc sortis pour faire la cueillette ; le soir, au moment de rentrer, ils aperçurent Bouddha qui s'avançait avec majesté, précédé et suivi de ses disciples, au milieu desquels il apparaissait comme le soleil montant glorieux dans sa carrière, comme la pleine lune au milieu des etoiles.

Tous coururent à sa rencontre, s'inclinèrent devant lui et le saluèrent en disant : « La vie humaine est instable ; c'est un rare bonheur de rencontrer un bouddha et d'entendre ses intruc_tions. Aujourd'hui, il nous est donné de voir le Saint ; n'est-ce pas vraiment comme le malade qui reçoit la visite du médecin ?

« Nous sommes de pauvres employés, soumis à nos maîtres, et n'ayant pas la liberté d'agir suivant nos goûts. Le roi nous a commandé d'aller lui cueillir des fleurs, et nous devons, sous peine de mort, les lui présenter à la fin du jour. Cependant, comme la rencontre de Bouddha est une chose des plus rares, dussions-nous être punis de mort, nous venons vous offrir nos fleurs. Depuis d'innombrables kalpas, nous roulons de vie en vie ; nous avons été abreuvés de souffrances, et personne ne nous a encore enseigné la doctrine qui nous délivrera de la renaissance ; c'est pourquoi nous venons aujourd'hui vous faire hommage de ces fleurs, à vous et aux « Trois Précieux ». Dût-il nous en coûter la vie, nous vous prions de les accepter, de nous épargner de pénibles renaissances dans les voies de l'expiation et de nous donner une nouvelle vie dans un lieu de paix. »

Bouddha vit la sincérité de leur cœur. Il les instruisit de la loi et des préceptes bouddhiques et les mit sur le chemin

de la stabilité perpétuelle. Ces braves gens profitèrent si bien des instructions reçues, que Çakyamouni leur assura qu'ils deviendraient des bouddhas sous le nom de *Miao-hoa* 妙 花, «Fleurs merveilleuses».

L'étendard offert à Bouddha. — Pendant le séjour de Çakyamouni à Kapilavastu, un noble personnage, jouissant d'une fortune énorme, se maria à une femme de haute noblesse. Celle-ci voulut confectionner un étendard, qu'elle offrit à Bouddha. Après dix mois révolus, elle mit au monde un fils d'une remarquable beauté; le jour de sa naissance, on vit apparaître dans les cieux, au-dessus de la ville, un grand et superbe étendard: en mémoire de ce prodige, on donna au nouveau-né le nom de Bhadraka (*Pouo-touo-kia* 波 多 迦). Quand ce jeune homme fut devenu grand, il fit un jour la rencontre de Çakyamouni, pendant une de ses promenades hors la ville. Il le vit resplendissant comme 100 soleils. Il courut, tout joyeux, lui présenter ses hommages et écouter ses exhortations. Dès son retour, il demanda à ses parents la permission de revêtir l'habit des bonzes: on ne voulut pas le contrister, et la permission lui fut accordée. Le jeune homme revint aussitôt trouver Çakyamouni et prit l'habit des moines. Sa ferveur à observer les préceptes lui valut de bonne heure des facultés supranaturelles; il devint un objet d'admiration pour la terre et les cieux.

Bouddha conta alors à ses bonzes la légende d'une de ses vies antérieures: «Jadis vécut un roi nommé *P'an-t'eou* 槃 頭, qui bâtit sept tours, où les reliques qu'il s'était procurées furent exposées à la vénération publique. Vers ce même temps, un homme de bien arbora un grand drapeau au sommet de ces tours.

«En récompense de cette bonne action, pendant 91 kalpas il ne tomba jamais en enfer, ne fut pas une seule fois changé en bête et ne fit pas même une fois partie de la troupe des esprits faméliques; toujours il reprit naissance parmi les hommes ou dans le rang des devas, dans les délices des cieux, et toujours

on vit flotter un étendard au-dessus de sa tête. Aujourd'hui enfin, il a fait ma rencontre, il est bonze, il a atteint la sagesse. Cet homme, c'est Bhadraka, ici présent.»

Offrande d'une pièce d'étoffe.—Bouddha entra un jour dans une ville pour mendier. Un brahme remarqua que son habit était un peu usé et déchiré; aussitôt, il rentra chez lui, prit une pièce de tissu de laine blanche et la lui donna pour rapiécer son vieil habit. Çakyamouni accepta et prédit au donateur, qu'après 100 kalpas, il deviendrait bouddha.

«Comment, lui demande-t-on, une si petite aumône peut-elle mériter à ce brahme une pareille récompense?» Bouddha explique: «Dans les siècles passés, un grand dignitaire invita un bouddha à venir passer trois mois chez lui; sa demande fut favorablement accueillie. Peu de temps après, le roi *P'an-t'eou* 槃頭 le pria aussi de bien vouloir séjourner trois mois dans son palais, avant d'aller chez son ministre. Le bouddha s'excusa en disant que sa parole était engagée. Le roi pria son ministre de lui céder la priorité. «Volontiers, reprit le ministre, pourvu «que Votre Majesté me promette les trois choses suivantes: «1° de répondre de ma vie; 2° de m'assurer que le bouddha «restera toujours ici; 3° de se porter garant de la tranquillité «du royaume.»

«Le roi proposa un moyen de conciliation: «Vous l'inviterez «un jour, et moi l'autre.» Le ministre y consentit, et tous deux furent satisfaits. Le ministre renouvela aussi les habits du bouddha et de tous ses disciples. Vous devez savez savoir que ce grand ministre qui se montra si généreux pour ce bouddha et ses suivants, c'était alors le même brahme que vous voyez ici. Depuis cette époque, de génération en génération, il a toujours été comblé de bonheur, et voilà pourquoi, après l'offrande d'une pièce d'étoffe qu'il vient de me faire aujourd'hui, il reçoit une si belle récompense (1).»

---

(1) La même légende se trouve dans le *Hien-yu-king* 賢愚經, liv. XII, p. 311.

Offrande d'une poignée de terre (1). — Ananda et Çakyamouni parcouraient les rues d'une ville pour demander l'aumône. Ils rencontrèrent une troupe d'enfants qui s'amusaient à élever une maison en terre et y apportaient de la poussière. C'était, disaient-ils, un grenier public, et la poussière figurait les céréales.

Un de ces petits, voyant venir Bouddha, voulut lui faire l'aumône ; il prit donc une poignée de poussière, qu'il appelait du grain, et vint l'offrir à Bouddha. Celui-ci inclina la tête, accepta l'offrande de l'enfant, puis la donna à Ananda en disant : « Prends cette terre et dépose-la sur le sol de ma cellule. » Ananda obéit : à son retour, il jeta la terre dans la chambre de Çakyamouni.

« Cent ans après mon entrée au nirvana, continua Bouddha, cet enfant qui vient de me donner généreusement une poignée de terre, deviendra roi sous le nom de *A-chou-kia* 阿輸迦, Açoka (ci-dessus, pp. 31, 32) ; ces autres enfants seront ses ministres. Tout le territoire de son vaste royaume sera ouvert à la propagande de ma doctrine, le bouddhisme y sera en grand honneur, et il fera de riches aumônes à mon ordre. Il partagera aussi mes reliques et bâtira pour elles une infinité de tours dans le royaume de *Yen-feou-t'i* 閻浮提 et dans tous les pays voisins. » Ananda reprit : « Comment cette poignée de terre peut-elle bien lui valoir l'honneur d'élever tant de monuments à votre gloire ? — Dans les temps passés, répondit Çakyamouni, quand parut le bouddha Pushya (2), le roi *Pouo-sai-k'i* 波塞奇 et ses ministres lui donnèrent une gracieuse hospitalité. Ce roi, venant à réfléchir que tous les petits États voisins n'avaient point, comme le sien, l'avantage de voir le bouddha et d'entendre ses exhortations, résolut de leur envoyer ses images. Il manda des artistes qui firent 84.000 images du bouddha, et toutes furent distribuées

(1) L'aumône d'une poignée de poussière est figurée sur le nº G. 36 de Calcutta. Jaya donne de la «farine», c'est-à-dire deux poignées de poussière, au moine mendiant. Son compagnon, Vijaya, joint les mains.

(2) Le dix-huitième des 21 bouddhas du précédent kalpa.

dans les pays voisins. Ce mérite n'est pas inférieur à celui de la construction de 84.000 stupas. Ce roi, c'était l'enfant que tu viens de voir, le futur Açoka (1).»

La chape de Bouddha.—Quatre rois-dragons, nommés *Hi-k'i* 噏氣, *Ta-hi-k'i* 大噏氣, *Hiong-p'i* 熊羆 et *Ou-liang-ché* 無量色, vinrent se prosterner aux pieds de Çakyamouni et lui dirent: «Il y a, dans les mers, quantité de petits nagas de diverses espèces, qui sont continuellement dévorés par les oiseaux aux ailes d'or *Kin-tche-niao* 金翅鳥, garudas (2). Ces oiseaux mangent les épouses et les petits des nagas: c'est une grande désolation dans toutes ces familles; nous venons vous supplier de mettre un terme à leurs maux.» Bouddha quitta sa chape, la remit aux quatre rois-dragons et leur dit: «Les garudas n'ont aucun pouvoir sur ceux qui sont revêtus de la chape des bonzes et observent les cinq préceptes. Prenez donc ma chape, puis partagez-la, de manière à en donner un morceau à chacun des nagas de l'océan: tous s'en revêtiront et n'auront plus rien à craindre pour l'avenir. — Mais, pensèrent les rois-dragons, dans l'océan, c'est par milliers qu'on compte les petits dragons; comment diviserons-nous cette chape, de façon à pouvoir en donner une part à chacun d'eux?» Bouddha n'ignora point leur pensée, aussi il ajouta: «Partagez ma chape entre les nagas des mers, elle suffirait à revêtir tous les dragons de trente millions de mondes.»

(1) Un démarquage de cette prédiction, relative au roi Asoka, a été audacieusement entrepris dans le vinaya des Mulasarvastivadins, pendant la période où les théories mahâyanistes venaient grossir les recueils primitifs.


Bouddha, y est-il dit, s'étant rendu de nouveau au village de «l'Arbre sec», il y eut un jeune garçon qui fit un stupa de terre pour s'amuser. Bouddha dit alors à Vajrapani: «Voyez-vous ce petit garçon qui s'amuse à faire un stupa de terre? Après mon nirvana, cet enfant sera le roi Kaniska, «Or pur», qui élèvera un grand stupa, qu'on appellera le stupa de Kaniska; et il étendra la religion de Bouddha.» Cf. B. E. F. E. O., 1914, p. 18.

(2) Les dragons nagas et les oiseaux aux ailes d'or garudas, font partie, d'après les bouddhistes, du règne animal. Ils se divisent en classes nombreuses, vivent en familles; les sujets des classes supérieures sont des potentats.

Les rois-dragons commencèrent le partage. Ils en tirèrent 1.000 et 10.000 morceaux; chaque dragon reçut sa part, et la chape de Bouddha ne diminuait point de grandeur. Les dragons, au comble de la joie, vinrent présenter leurs remerciements à Çakyamouni et lui dirent: «Vos paroles se sont vérifiées à la lettre. Vous nous avez tirés d'une impasse. Puisque nous vous devons la vie, nous désirons tous observer votre loi et obéir à vos ordres. Donc, à partir d'aujourd'hui, tous nous voulons suivre et défendre la vraie doctrine.»

La lampe brillante. — Une pauvre mendiante nommée *Nan-t'ouo* 難 陀, Nanda, enviait le bonheur du roi, des ministres et des gens fortunés qui pouvaient faire l'aumône à Bouddha. «C'est pour la punition de mes péchés, se disait-elle, que je suis née dans cet état de pauvreté; vainement je cultive le champ du bonheur, je n'ai point de semence à y jeter!» Après avoir quêté péniblement une journée entière, elle n'avait recueilli qu'une pièce de monnaie; elle acheta un peu d'huile, qu'elle porta respectueusement à la pagode où habitait Bouddha, la versa dans la lampe allumée en son honneur, en le priant d'avoir égard à cette petite offrande d'une pauvre femme et de daigner lui accorder, avec l'illumination dans une vie postérieure, l'extinction de toutes les calamités attachées aux perpétuelles renaissances. Son vœu formulé, elle fit une révérence à Bouddha et partit. Le soir venu, toutes les lampes de la pagode s'éteignirent; seule, la lampe de la pauvresse resta brillante, comme si on venait d'y ajouter de l'huile. Maudgalyayana, qui était de service ce jour-là, voyant que cette lampe continuait à brûler avec le même éclat, voulut la souffler, mais elle resta allumée. Il essaya ensuite de l'éteindre en passant rapidement la main au-dessus de la flamme, mais sans plus de succès. Alors, il prit l'extrémité de la manche de son habit et s'en servit comme d'un éventail pour éteindre la flamme: elle resta aussi brillante qu'auparavant. Bouddha, voyant Maudgalyayana s'efforcer d'éteindre cette lampe, lui dit: «Tu n'arriveras pas à éteindre cette lampe, alimentée par l'aumône d'une

Fig. 35.



La lampe brillante. (p. 322)

personne de grand cœur. » Plus tard, la pauvre mendiante revint saluer Bouddha, qui lui prédit que, dans les kalpas futurs, elle deviendrait un bouddha nommé *Teng-koang* 燈光, « la Lampe brillante ». La mendiante demanda et obtint la faveur de se faire bonzesse (1).

ARTICLE XI.

DEVOIRS DES ROIS. – RÉMISSION DES PÉCHÉS.

Devoirs des rois.—*Cheng-koang* 勝光, Jinaprabha, roi du Kosala, vint prier Çakyamouni de lui tracer une règle de conduite.

Bouddha lui dit : « Le roi doit être un père pour ses sujets ; son seul désir doit tendre à les corriger et à les conduire dans le chemin du devoir. Si vous vous montrez le père de vos sujets, ceux-ci se montreront vos enfants, ils seront loyaux et dévoués. Le fils du ciel doit se montrer toujours bienfaisant et miséricordieux, ne point grever son peuple d'impôts, ni urger avec trop de sévérité le paiement des redevances. Son devoir est de punir les méchants avec pondération, d'encourager et de récompenser les bons, d'éloigner des charges publiques les traîtres et les gens irascibles ; enfin il doit suivre les exemples des anciens rois, qui ne condamnaient jamais à mort. On ne renaît homme qu'en raison des mérites acquis dans les existences antécédentes : le

---

(1) Plusieurs auteurs ont cru voir ici l'histoire du bouddha *Jan-teng* 燃燈, « la Lampe brillante ». Cette opinion est peu probable. Cf. *Recherches*, t. VI, pp. 67-77 : *Jan-teng* 燃燈. — Ces exemples, et une foule d'autres insérés dans les livres bouddhiques, nous donnent la vraie note sur l'aumône d'après les idées de Çakyamouni : « Faites l'aumône à Bouddha, dépensez sans compter dès qu'ils s'agit de Bouddha, de sa loi et de ses bonzes. » Çakyamouni ne loue et n'estime que la charité faite à lui-même, à son ordre ou à ses œuvres.

« Toujours recevoir et ne jamais donner » : telle paraît être encore la devise des milliers de bonzes qui peuplent les pagodes chinoises. Religion stérile pour le bien de l'humanité.

meurtre d'un homme crie vengeance. Vous devez toujours rendre vos hommages aux Trois Précieux, et vous bien garder des fausses doctrines. Après ma mort, vous et vos ministres, vous protégerez efficacement le bouddhisme et vous veillerez à ce qu'on ne le persécute pas, afin que cette doctrine puisse se propager d'âge en âge. Si vous vous conformez à mes conseils, alors les rois-dragons du royaume seront dans l'allégresse, les vents et les pluies vous seront mesurés dans une juste proportion ; tous les habitants des cieux vous acclameront, partout régneront l'abondance et la joie, votre royaume sera à l'abri de toutes les calamités, votre règne sera long et prospère, vous coulerez des jours heureux jusqu'à une haute vieillesse, tous les rois vos voisins, fascinés par votre gloire, viendront vous présenter leurs hommages, vous serez le premier souverain de votre siècle, et tous se feront un honneur d'être les vassaux d'un roi si vertueux. Bien plus, ils sauront sacrifier leur vie même, s'il le faut, pour votre service, assurés qu'ils seront de renaître dans les joies du ciel. Tous rivaliseront d'émulation pour imiter les vertus de leur souverain. Enfin, un tel monarque est assuré de reprendre naissance parmi les devas dans la félicité des cieux (1). »

La contrition bouddhique. — Le poussah *Sin-siang* 信 相 vit en songe un tambour d'or et un acte de contrition écrit en vers Il alla raconter ce songe à Bouddha.

« J'ai vu, dit-il, un tambour d'or, dont le merveilleux son peut guérir et anéantir toutes les douleurs de l'enfer, des âmes faméliques et des renaissances sous forme animale ; toutes les souffrances de la pauvreté et de l'adversité ; toutes les angoisses de ceux qui sont sans appui, sans refuge et sans protection.

« C'est pour tous ces infortunés que je viens aujourd'hui

---

(1) Dans cette exhortation, un habitué reconnaîtra sans peine plusieurs idées favorites des lettrés chinois. C'est un amalgame de bouddhisme et de confucéisme.

Fig. 36.



Le tambour d'or. (p. 324)

implorer la clémence et la commisération du Vénérable du monde et de tous les poussahs, les priant de recevoir mon acte de contrition et de témoigner de son efficacité dans tous les mondes. »

Voici cet acte de contrition :

« Tous les péchés que j'ai commis pendant les kalpas précédents sont la vraie cause des tristesses et des douleurs qui m'accablent. Poussahs des dix directions, Vénérables de l'univers, qui avez le pouvoir de consoler tous les êtres, daignez agréer l'expression de mon repentir le plus sincère et me délivrer entièrement de mes craintes. Vénérables bouddhas, veuillez laver dans l'eau de votre grande miséricorde toutes les souillures de ma vie.

« Je me repens de tout mon cœur de toutes mes fautes passées, je m'accuse de toutes celles de ma vie présente et je proteste que je ne veux plus les commettre à l'avenir. Quant à mes péchés passés : sensualités, paroles, intentions, actions, je les confesse sans détour ; j'en suis confus et repentant. Je mérite, je l'avoue, une punition pour ma conduite coupable ; aussi est-ce avec un cœur vraiment contrit que je déteste aujourd'hui toutes mes fautes aux pieds de Bouddha. Je me déclare tout prêt à embrasser la vraie doctrine, de quelque part qu'elle me vienne, soit de ce monde, soit d'un autre, et je veux réformer mes actes, mes paroles, mes pensées, pour arriver, dans une vie future, à la parfaite sagesse. »

ARTICLE XII.


MORT DE SUDDHODANA. — DEUILS DE FAMILLE.

La maladie.— Suddhodana fut pris d'une maladie grave, qui le conduisit rapidement jusqu'aux portes de la mort. Dans cette

extrémité, il dit à ses frères qui l'entouraient : « La mort ne m'attriste pas tant que l'absence de mon fils Siddhartha, de mon second fils Nanda, de mon neveu Ananda et de mon petit-fils Rahula : je ne pourrai plus les revoir ! Toutes les douleurs, pourtant bien vives, que me cause la maladie, me paraissent légères, si je les compare à cette privation. » Sukhôdana lui répondit : « Nous avons appris que votre fils Siddhartha se trouve actuellement sur le Mont des Vautours, au Magadha, à plus de 2.000 lis d'ici. Il est à craindre que l'envoyé n'arrive pas à temps ; ne vous affligez donc pas outre mesure de cette circonstance, indépendante de notre volonté. » Suddhodana reprit : « Bien que mon fils soit séparé de moi par la distance, son cœur, je le sais, ne m'oublie point. Depuis qu'il est devenu bouddha, sa tendresse est sans bornes, son pouvoir illimité ; il connaît tout, il entend tout, personne ne l'implore en vain et tous les élus reçoivent sa protection en temps opportun. Un homme cerné par les brigands, destitué de tout moyen de défense, ne songe plus à se protéger par ses propres forces, il n'a d'espoir que de crier au secours, pour qu'on vienne le délivrer. Un malade aux prises avec une grave maladie, appelle de tous ses vœux un habile médecin : ainsi en est-il de moi aujourd'hui ; toute mon espérance repose en mon fils. »

Bouddha assiste son père à la mort. — Çakyamouni connut les pressants désirs de son père mourant. Il fit aussitôt venir son fils Rahula, Nanda son frère, Ananda son cousin, puis tous s'élevèrent en l'air et volèrent à travers l'espace, laissant après eux une longue traînée lumineuse, et descendirent dans la ville de Kapilavastu, devant les portes du palais. Bouddha entre ; son père en l'apercevant, étend ses deux mains et lui dit : « *Jou-lai* 如 來, je désire que vous me touchiez de la main, pour me donner la paix et calmer les insupportables douleurs que je ressens par tout le corps. Mais puisque, sur mon lit de mort, je revois mon fils, mes douleurs ne comptent plus. » Après un moment de silence, il poursuit :

Fig. 37.



Bouddha au chevet de son père mourant. (p. 326)

« Vos désirs sont accomplis, vous êtes devenu bouddha; maintenant, ne devez-vous pas contenter les désirs de tous les êtres du monde? — Ne vous affligez plus, je vous prie, répond Bouddha en posant sa main sur le front de son père; acceptez la mort de bon cœur. » Suddhodana prend alors la main de son fils, la place sur son cœur et dit: « Maintenant je vous vois, cela me suffit, tous mes désirs sont accomplis. Je vais vous quitter, je ne pourrai plus jouir de vos instructions: bienheureux ceux à qui il est donné de vous entendre! Vous, mon fils, vous ne m'avez pas oublié, vous êtes venu me consoler, merci. »

Ce disant, le roi joignit ses deux mains avec grand respect et rendit l'esprit.

Les funérailles. — Dès que le roi Suddhodana eut rendu le dernier soupir, ses proches parents lavèrent son corps avec des eaux parfumées et le lièrent dans un suaire de fine étoffe en laine blanche, puis ils le déposèrent dans un cercueil. Le Très Honoré, pour donner un exemple de piété filiale à tous ces hommes qu'il prévoyait ne devoir payer que d'ingratitude les bienfaits de leurs parents, voulait lui-même porter le cercueil de son père. À ce moment, les quatre grands rois des cieux, venus pour assister aux funérailles, se mirent à genoux et demandèrent à Bouddha la faveur de porter eux-mêmes le cercueil du roi. Çakyamouni y consentit; les quatre grands Mahârajas apparurent sous forme humaine, soulevèrent le cercueil et le portèrent sur leurs épaules, au milieu des pleurs et des lamentations de tout le peuple. Çakyamouni, le corps courbé sous le poids de la douleur, tenant en main un brûle-parfums, conduisit le deuil jusqu'au lieu désigné pour la crémation. Alors, il aida à préparer le bûcher et les parfums, puis alluma lui-même le feu.

Il profita de cette lugubre cérémonie pour faire une exhortation à tous ceux qui étaient présents:

« Tout passe en ce monde, dit-il, tout est souffrance et vanité, Le moi est un trompe-l'œil et rien n'est permanent. La vie n'est

qu'une illusion, une apparence qui s'évanouit comme la chaleur, la flamme ou l'image de la lune reflétée dans les eaux. Bien courte est la vie! Efforcez-vous donc d'échapper au cycle des renaissances et de la mort, pour parvenir à la stabilité dernière.»

Quand les flammes du bûcher crématoire eurent achevé leur œuvre, tous les princes de la famille royale versèrent à profusion des fioles d'eau parfumée pour éteindre le feu, puis on recueillit pieusement les restes du défunt. Ces reliques furent placées dans une urne d'or; un stupa fut élevé en leur honneur, et cette tour commémorative fut ornée d'étendards de soie, de parasols d'honneur et de clochettes.

Malheurs de famille. — Prasênadjit, roi du Kosala, voulut épouser une jeune fille de la famille Çakya; mais son père, Mahanama, qui redoutait, non sans raison, les emportements de ce prince, revêtit d'habits somptueux la fille d'une de ses servantes et l'envoya au roi à la place de sa propre fille. De cette femme, que le souverain reconnut solennellement pour son épouse légitime, naquit le prince *Lieou-li* 流 離, Viroûdhaka, appelé encore Vaidûrya (ci-dessus, pp. 49, 54).

Un jour que ce jeune prince, âgé de huit ans, était allé dans la famille de Mahanama, son prétendu grand-père maternel, celui-ci venait de construire un grand hall, salle de la loi, où l'on avait invité Bouddha à prêcher. Le prince alla s'asseoir sur l'estrade préparée pour Çakyamouni. Les membres de la famille Çakya, indignés de cette outrecuidance, le firent déguerpir prestement, en le traitant de «fils de servante».

Viroûdhaka leur garda rancune de cet outrage. Après qu'il eut succédé à la couronne, il résolut de venger son ancien affront. Il mit donc dans son parti tous les ennemi de la famille et en particulier les sectaires Jaïnas, puis il leva des troupes et vint camper à quatre lis est de la Jetavana. Un bonze avait prévenu Bouddha de ce qui se tramait, et le Très Honoré était allé s'asseoir au pied d'un arbre desséché, sur le bord du chemin.

Viroûdhaka aperçut Bouddha, descendit de son char et lui

présenta ses respects. « Pourquoi, lui dit-il, restez-vous assis au pied de cet arbre mort, alors que, tout près de vous, des arbres touffus semblent vous inviter à jouir de leur ombrage?» Bouddha lui répondit: «Les membres de ma famille peuvent être comparés aux branches et aux feuilles d'un arbre: maintenant que ces branches vont être coupées et ces feuilles détruites, comment pourrais-je compter sur leur ombrage? Voilà pourquoi je me suis assis au pied de ce tronc desséché.» Le roi, vivement impressionné par ce qu'il venait d'entendre, réfléchit sur l'inconvenance qu'il y aurait à exterminer la famille de Bouddha, et rentra dans sa capitale avec son armée. Le danger fut donc conjuré cette première fois. Un stupa marquait jadis le lieu de cette rencontre mémorable.

La paix ne fut pas de longue durée; bientôt, Çakyamouni avoua à Maudgalyayana que l'heure fatale allait sonner pour les membres de la race royale des Çakyas. Pourtant, comme tous ces gens observaient la loi bouddhique, ils se contentèrent de se tenir sur la défensive pendant une dizaine de jours, afin d'épargner l'effusion du sang. Seulement quatre hommes de ce clan accoururent pour repousser l'ennemi par la force des armes. Parce qu'ils avaient osé livrer combat et verser le sang, contre les préceptes de la mansuétude bouddhique, ils furent exilés au-delà des Montagnes Neigeuses. Ces hommes devinrent chefs des quatre principautés: Oudyâna, Bamyan, Himatala et Çâmbi; leur postérité est restée célèbre.

Quand les troupes ennemies envahirent le territoire de Kapilavastu pour ruiner le clan des Çakyas, la plupart des gens de la famille se sauvèrent hors du royaume; les autres ouvrirent les portes de la capitale et se livrèrent au vainqueur. Presque tous furent emmenés en captivité et massacrés. *K'i-t'ouo* 祇陀, le prince héritier, fut du nombre des victimes. Des centaines et des milliers de stupas, qu'on voyait autrefois au nord-ouest de la ville de Kapilavastu, indiquaient le lieu où se passa cette scène de carnage.

Le vainqueur avait fait choix de 500 jeunes filles, qu'il pensait introduire dans son harem ; celles-ci jurèrent avec indignation, que jamais elles n'y consentiraient. Le roi leur fit couper les pieds et les mains, et elles furent précipitées dans une fosse profonde près Sravasti. Bouddha envoya un bonze, qui put leur prêcher la loi du salut ; elles furent converties et reprirent naissance dans la félicité des cieux. Indra recueillit leurs restes mutilés et prit soin de les incinérer.

Hiuen-tsang 玄奘 put voir le stupa qui rappelait le lieu ensanglanté par cette hécatombe.

Bouddha avait annoncé à ses disciples que, dans sept jours, Viroûdhaka périrait misérablement ; c'est dans le vihâra du jardin de Jeta qu'il avait fait cette prédiction. Le roi, en ayant été informé, fut d'abord effrayé ; cependant, le matin du septième jour, voyant que partout régnait le calme, que rien de fâcheux ne lui était advenu, il chassa toute préoccupation et partit joyeux avec ses guerriers pour une excursion sur les bords de la rivière *A-tche-lo* 阿脂羅 : soudain, un ouragan terrible, une pluie diluvienne et d'affreux coups de tonnerre assaillirent le prince et ses partisans, qui périrent tous jusqu'au dernier. Le feu du ciel anéantit son palais et les édifices publics de sa capitale.

Une autre légende nous fournit un récit différent de la triste fin du persécuteur. Le septième jour au matin, Viroûdhaka s'était rendu sur les bords d'un étang avec les concubines de son harem. Toutes montèrent dans une barque de plaisance ; et pendant qu'il se divertissait en leur compagnie vers le milieu de l'étang, des tourbillons de flammes environnèrent l'embarcation et la réduisirent en cendres. Le roi tomba au fond des enfers, où il subit les tortures des damnés (1).

Le drame sanglant et la fin lamentable du persécuteur et de son conseiller Ambarisa, sont figurés sur la planche XVII des peintures tibétaines de Hackin

Le roi et son ministre, brûlés vifs dans une pavillon bâti sur pilotis, furent précipités dans l'enfer Avîtchi.

---

(1) *Che-kia-fang-tche* 釋迦方誌, pp. 93, 94. — *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. VI. — *Che-kia-che-pou* 釋迦氏譜, pp. 81, 82.

Fig. 38.



Punition des ennemis de la famille de Bouddha. (p. 330)

ARTICLE XIII.

ANURUDDHA ET BHADRAKA.

Anuruddha, ainsi nommé parce que les devas lui apportaient des trésors pendant qu'il reposait sur sa couche, était le second fils de Tulodana (1). Son frère aîné s'appelait Mahanama. Ce dernier, considérant que chaque branche de la famille royale donnait quelques-uns de ses membres à la communauté monacale de Bouddha, dit à son frère cadet: «Chacune des familles de notre clan fournit un ou plusieurs compagnons à Çakyamouni; notre famille n'a encore rien donné: l'un de nous deux devra se faire bonze.» Anuruddha lui répondit: «Quitte la famille si tu le veux; quant à moi, je reste dans le siècle.»

Son frère lui passa l'héritage et tous les soucis de l'administration des biens de famille. Ces charges parurent bientôt trop onéreuses à Anuruddha; il changea complètement d'avis: il proposa à son frère de rester dans le monde, lui se ferait moine. Passant du désir à l'acte, il alla de suite demander le consentement de ses parents. «Nous n'avons que deux enfants, reprirent les parents; nous vous aimons si tendrement, que la séparation nous causera une peine infinie. Nous en mourrons de chagrin; ne pensez pas à nous quitter. — Je veux me ranger sous la règle de Bouddha reprit résolument Anuruddha; j'espère que vous n'y mettrez pas d'opposition.»

La douzième année du règne de Bhadraka, successeur de Suddhodana sur le trône de Kapilavastu, Anuruddha obtint de sa famille la permission si longtemps demandée, à condition que le roi lui-même suivrait cette carrière; restait donc à gagner à sa cause le souverain lui-même. La scène de ce nouveau drame se passa dans le palais Nataka, où le roi assistait à une

---

(1) Généalogie du *Che-kia-pou* 釋迦譜, liv I, p. 8 — D'autres textes le donnent comme fils de Amritodana. Cf. ci-dessus, chap. I, art. II, p. 24.

séance musicale, au milieu de toutes ses concubines. Bhadraka demanda tout d'abord sept années de plaisirs et de jouissances avant d'abdiquer le pouvoir souverain. Pressé ensuite par les exhortations d'Anuruddha, il consentit à quitter son entourage après cinq ans ; peu à peu il en vint à deux ans et un an ; enfin il consentit à céder la couronne au bout de sept jours.

Au jour convenu, Bhadraka, Anuruddha et plusieurs autres princes, allèrent en grande pompe se présenter à Bouddha, dans le village de Anumégha, où ils furent admis dans la communauté (1).

Dans les temps qui suivirent, quelques bonzes s'avisèrent de dire à Bouddha, que Bhadraka trouvait son nouveau genre de vie trop pénible ; lui qui venait de renoncer aux splendeurs du palais et à l'indépendance de la royauté, ne cessait, disaient-ils, d'exhaler sa tristesse en douloureuses lamentations. « Nous venons de le voir assis au pied d'un arbre, répétant ces seuls mots : Ô bonheur ! Ô félicité ! »

Bouddha envoya aussitôt un bonze vers Bhadraka pour le mander en sa présence. Bhadraka vint trouver le Très Honoré, se prosterna à ses pieds et se tint ensuite debout près de lui.

Bouddha lui posa alors cette question : « Bhadraka, est-il vrai que vous trouvez triste votre nouvel état de vie, et que le souvenir des magnificences du palais, des douceurs de votre existence passée, revient vous assaillir et remplit votre cœur d'amertume et de regrets ?

« Pourquoi, assis au pied des arbres, ou seul dans votre cellule, ou cheminant par les sentiers, avez-vous toujours à la bouche ces exclamations : Ô bonheur ! Ô félicité ! — Vénérable du monde, reprit Bhadraka, aux jours où je siégeais sur mon trône, la tête ceinte du diadème, au milieu de mes palais entourés de sept murs d'enceinte, sous la protection de ma garde, défendu par des régiments de cavaliers et de piétons armés de

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LVIII, pp. 3-13.

tous les engins de guerre : arcs, flèches, sabres, piques, masses d'armes à tête de diamant, bien que les abords de ma forteresse fussent défendus par de profonds fossés, je tremblais au moindre bruit qui venait frapper mon oreille pendant la nuit ; le sommeil fuyait ma paupière, j'avais le frisson, mes cheveux se hérissaient sur ma tête. Maintenant, Très Honoré, pendant les nuits les plus sombres, je repose seul dans ma cellule, ou même en plein air au pied des arbres, au milieu des bêtes fauves, et je n'éprouve plus la moindre frayeur ; je vis dans la paix et la tranquillité, heureux d'avoir échangé les soucis de la royauté pour le calme de la solitude. En réfléchissant que je suis sous la conduite du Vénérable de l'univers, que je marche dans le droit sentier de la vraie loi, que je suis assuré d'une vie de mérites et d'une mort heureuse ; pour tout dire en un mot, quand je viens à comparer les prétendues voluptés des rois aux paisibles jouissances des moines, je me sens comme impuissant à contenir les transports de ma joie, et je m'en vais, répétant à tous les échos : Ô bonheur ! Ô félicité ! »

Voici la gatha dans laquelle il épanchait ses chants de reconnaissance :

Naguère, je vivais au fond de mon palais,
Entouré de sept enceintes de hautes murailles,
Munies de tours et percées de meurtrières ;
De larges fossés en défendaient l'accès ;
Des soldats nombreux et bien armés
Me gardaient nuit et jour avec vigilance :
Et ce redoutable appareil de force militaire
Ne parvenait pas à calmer mes alarmes.
Maintenant, devenu membre de votre communauté,
Personne n'est chargé de ma protection ;
Nous nous protégeons mutuellement,
Mon sort est celui de tous vos disciples ;
Nous vivons joyeux et contents
Dans la solitude des lieux sauvages,
Dans les forêts, au pied des arbres,
En marche, debout, assis ou couchés.

Autrefois, je montais un superbe éléphant,
J'étais vêtu d'habits somptueux,
On me servait les mets les plus recherchés,
Des chefs-d'œuvre de l'art culinaire;
Maintenant, assis ou couché à ma guise,
Revêtu vaille que vaille d'habits grossiers,
J'ai tari la source de tous les soucis,
Je suis parvenu à la vraie liberté !

Çakyamouni, s'adressant à toute la communauté, s'exprima ainsi: «Celui d'entre vous tous qui a sacrifié la plus haute situation pour se déclarer mon disciple, c'est certainement Bhadraka. — Comment, répliquèrent les bonzes, a-t-il mérité une si brillante destinée? Quelles ont été ses œuvres méritoires dans ses existences passées? — Il y a bien longtemps, reprit Bouddha, un mendiant venu d'une ville de province arriva à Bénarès. Les mendiants de cette cité lui firent assez mauvais accueil et le traitèrent en intrus. «Je n'ai rien fait pour les «contrarier, pensa le pauvre homme; pourquoi me traitent-ils si «mal?» Un jour, il trouva une coupe de cuivre dans un tas de décombres. Il attacha la coupe au bout de son bâton et parcourut toute la ville, allant de rue en rue, de ruelle en ruelle, n'oubliant aucun quartier, et criant: «À qui cette coupe de cuivre? Que «celui à qui elle appartient vienne la réclamer!» Personne ne se présenta; il la porta au palais de Brahmadatta, rajah de Bénarès. Le propriétaire, après avoir inutilement cherché son bien, était parti pour un village voisin. À son retour, il apprit que la coupe avait été retrouvée; il alla se présenter au prétoire du rajah, pour réclamer son bien. Brahmadatta, avant de lui rendre l'objet retrouvé, fit venir le mendiant et lui demanda la provenance de cette coupe. Le mendiant lui dit: «Grand roi, je vous l'ai «remise pour que vous en disposiez à votre gré. Je l'avais «d'abord attachée au bout de mon bâton, et j'avais parcouru la «ville pour retrouver le propriétaire: je ne l'ai apportée ici «qu'après avoir constaté l'inutilité de mes recherches.»

«Le rajah admira fort l'honnêteté du mendiant et s'engagea à lui accorder la faveur qu'il lui demanderait. «Puisque

« Votre Majesté veut bien avoir égard à mes désirs, je lui deman-
« derai d'être promu officiellement roi des mendiants de la ville
« de Bénarès. — Demande-moi une faveur plus profitable que
« celle-là, poursuivit le rajah ; à quoi te servira de devenir le roi
« de ces pauvres hères ? Demande-moi de l'or, de l'argent ou une
« dignité : je te l'accorderai. — Grand roi, puisque j'ai trouvé grâ-
« ce devant vous, permettez-moi de m'en tenir à ma première
« demande. »

« Le rajah, quoique surpris, consentit. Or, à Bénarès, on comptait 500 mendiants de profession. Leur nouveau roi les réunit et leur déclara qu'ils auraient à obéir à ses ordres. Il décréta que les mendiants devraient mettre en commun tout ce qui leur serait donné et se partager ces aumônes en frères.

« Lui-même fit un jour l'aumône à un pratyeka bouddha ; celui-ci s'envola dans les airs après avoir reçu la nourriture que le roi des mendiants venait de lui offrir. Le mendiant tomba aussitôt à genoux, et supplia le bouddha de lui accorder une renaissance dans des conditions moins dures que sa présente existence. « Qu'il me soit accordé plus tard, dit-il, de renaître « dans une famille opulente, puis d'être revêtu de la dignité « royale, en attendant le jour du salut final, de la délivrance « définitive. » Ce roi des mendiants n'était autre que Bhadraka, que vous voyez ici au milieu de vous (1). »

Anuruddha fait un prodige.—Pendant le séjour de Bouddha dans le couvent de Bénarès, des pluies continuelles empêchèrent les bonzes d'aller quêter en ville. Ananda dit à Çakyamouni : « Il ne nous reste plus de vivres ; que faire ? — Ne soyez pas inquiet, répondit Bouddha ; Anuruddha y pourvoira. » Quand la pluie eut cessé, Anuruddha mit son manteau, prit son bol et partit pour recueillir des aumônes. Ce jour-là, il ne reçut rien. Au moment où il rentra, 500 récipients pleins de vivres tombèrent des cieux ; le bonze les fit transporter au vihâra, puis alla inviter Bouddha :

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LIX. pp 4-13.

« Très Honoré, le repas est servi. » Çakyamouni et tous les bonzes vinrent au réfectoire ; tous mangèrent à discrétion. Le repas terminé, Anuruddha s'écria devant tous les bonzes : « Prodige ! prodige ! que miraculeux est le pouvoir des arhats ! »

Anuruddha raconta lui-même à ses compagnons la djataka d'une de ses existences antécédentes, pendant laquelle il avait reçu les faveurs de Çakyamouni :

« Je me souviens que, dans les siècles passés, un homme sans argent et sans ressource, vivait à Bénarès. Survint alors une grande famine, le peuple mourait de faim, les routes et les champs étaient jonchés de cadavres. Un pratyeka parcourut un jour toute la ville sans obtenir d'aumône. Notre pauvre homme, témoin de sa détresse, le fit venir chez lui et lui donna deux mesures de grain, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait, puis il partit pour cueillir des branchages dans un bois, près d'un cimetière situé hors de la ville. En passant près d'un vieux tombeau, il vit un squelette se lever, s'accrocher à son cou et s'y cramponner si fortement qu'il lui fut impossible de s'en débarrasser. Le soir, au soleil couchant, le pauvre homme rentra en ville, portant toujours ce squelette sur son dos. Des gens qui l'aperçurent lui crièrent : « Pourquoi apportez-vous ces « ossements humains en ville ? — Hélas ! je ne puis les décoller de « mon cou ; soyez assez bons pour me venir en aide, car tous mes « efforts sont inutiles. »

« Ce fut peine perdue ; le bûcheron dut rentrer chez lui avec son macabre fardeau. Mais à peine eut-il franchi le seuil de sa porte, que tous les ossements tombèrent à terre et se changèrent en or. « Je ne veux pas jouir seul de tout ce trésor, pensa la « brave homme ; je veux en employer une part en œuvres chari- « tables. »

« Il va donc trouver le rajah Brahmadatta, lui raconte comment il possède un trésor et lui expose son désir de faire quelques bonnes œuvres avec une partie de sa fortune. Le rajah commanda à deux de ses fidèles serviteurs de le suivre et de lui

rapporter ce qu'on leur donnerait. Quand ils furent entrés dans la maison, le pauvre bûcheron leur dit : « Voyez mon trésor ! »

« Les envoyés, ne voyant qu'un squelette, crurent à une mauvaise plaisanterie, s'en retournèrent fort mécontents et informèrent le rajah du méchant tour qu'on venait de leur jouer. Le rajah se fâcha. Cependant le pauvre homme, qui avait suivi les délégués, continuait d'affirmer que c'était bien de l'or et non des os.

« Il pria pour que les yeux du souverain fussent ouverts, et lui montra les pièces d'or qu'il tenait à la main, comme preuve de sa sincérité. Par un nouveau prodige, le rajah put, en effet, les voir distinctement. Il lui demanda quelle œuvre méritoire il avait faite, pour obtenir cette insigne récompense. Le pauvre homme lui raconta l'aumône faite au pratyeka bouddha. « Personne ne « pourra vous voler ce trésor, riposta le rajah ; gardez-le pour vous « seul, et faites-en ce qu'il vous plaira. » Ce pratyeka bouddha, c'était Çakyamouni ; le pauvre homme, c'était moi (1). »

CHAPITRE V.

FIN DE LA PRÉDICATION; MORT DE BOUDDHA.

ARTICLE I.

BOUDDHA DÉSIGNE SON SUCCESSEUR. — SON SÉJOUR AU CIEL D'INDRA.

Bouddha sentait ses forces faiblir ; les peines, les deuils, les contradictions qui ne lui avaient point manqué pendant sa longue

(1) *Fou-pen-hing-tsi-king* 佛本行集經, liv. LX, pp. 1-8.

vie, lui firent pressentir que le dénouement final approchait.

Nous allons voir se dérouler rapidement la dernière étape de sa vie terrestre.

Origine du Fa-hoa-king 法 華 經. — C'est à cette période de sa vie que les partisans de l'École *Fa hoa-tsong* 法 華 宗 (1) ont imaginé de faire remonter l'origine du sutra *Fa-hoa* 法 華, qui est comme la base de leur croyance.

Bouddha se rendit sur le Mont des Vautours, où il voulut manifester sa gloire en présence des hommes et des dieux. Tous les bonzes, toutes les bonzesses, le roi Adjâtaçatrou lui-même, prirent part à cette imposante assemblée. Les cieux y étaient représentés par les poussahs, les quatre grands rois Mahârajas et les délégués des huit ministères des rois-dragons. Bouddha parut, abîmé dans une extase profonde ; une pluie de fleurs tomba des cieux, la terre trembla d'allégresse et s'illumina d'une douce clarté. Ce fut dans ces circonstances solennelles qu'eut lieu la promulgation du *Fa-hoa-king* 法 華 經.

Çakyamouni, sorti de son extase, déclara à Sariputra et à tous les bouddhas assemblés, que la grande affaire du salut de l'univers arrivait à un tournant d'une importance sans précédent. Pour sauver les êtres, il faut d'abord les instruire, et le traité du *Fa-hoa-king* 法 華 經 est destiné à leur communiquer l'étincelle initiale, qui allumera en eux le flambeau de la sagesse et atteindra son parfait développement au jour de l'illumination finale. Il suffit donc de développer, d'alimenter par la coopération personnelle, ce germe d'illumination, pour arriver à l'état bienheureux de la bouddhification.

Un prodige vint corroborer l'assertion de Bouddha : les assistants virent un grand nombre de stupas sortir de terre, et tous les bouddhas applaudirent aux déclarations de Çakyamouni.

Bouddha confie le patriarcat à Mahâ Kâsyapa. — Bouddha prit dans sa main une des fleurs tombées du ciel. Tous les

(1) Cf. *Recherches*, t. VIII, pp. 4-40.

Fig. 39.



Bouddha confie le patriarcat à Kâsyapa. (p. 338)

disciples gardèrent un profond silence. Seul, Mahâ Kâsyapa, le Vénérable, esquissa un sourire. Bouddha lui adressa la parole en ces termes : « Je ne laisse aucun écrit pour transmettre à la postérité ma merveilleuse doctrine et ses insondables mystères ; c'est à toi, vénérable Kâsyapa, que je confie ma loi. »

Le Très Honoré s'avança alors jusqu'au pied de la tour des « Nombreux enfants », fit asseoir Kâsyapa à ses côtés, se dépouilla de sa chape et l'en revêtit en disant : « Je te confie ma mystérieuse doctrine ; à toi de la défendre. Je commande à Ananda de t'aider dans l'accomplissement de cette tâche. »

Bouddha prononça alors une formule incantatoire, par laquelle il lui conféra l'investiture de sa nouvelle dignité. L'incantation achevée, Bouddha s'adressa de nouveau à Kâsyapa et lui dit : « Je te lègue ma chape au tissu d'or ; tu la transmettras à ton successeur, et ainsi de génération en génération, jusqu'au bouddha Maitreya. Prends garde qu'elle ne se détériore. » Kâsyapa se prosterna et dit : « Je le promets. L'obéissance à vos ordres est pour moi un devoir de respect. »

Tel est le récit de cette scène de succession, où Çakyamouni passa le gouvernement de son ordre à son disciple Mahâ Kâsyapa. Ananda fut nommé vice-président avec succession future. C'est pour ce motif principalement que, presque toujours, dans les pagodes chinoises, Bouddha paraît accompagné de ces deux premiers patriarches du bouddhisme.

Bouddha prêche sa mère Maya. — Bouddha monta au ciel d'Indra (1), s'assit, les jambes croisées, au pied d'un arbre appelé *pouo-li-tche-touo-lo* 波利質多羅, et y demeura en paix pendant trois mois. Des milliers de fleurs de lotus, des milliers de figures de Bouddha, apparaissaient dans la gloire éclatante qui environnait sa personne ; si brillante était cette lumière qu'elle éclipsait celle de tous les astres et du soleil lui-même (2).

(1) Le ciel des trente-trois dieux, les Trayastrimças.

(2) Cette légende explique facilement tous les détails du bas-relief de Sikri, n° 5 (musée de Lahore). Cf. Foucher, fig. 243.

Bouddha se présenta, plein de respect, à sa mère, et lui dit : « La douleur et la joie viennent tour à tour impressionner notre corps ; l'important est de couper court à toutes ces vicissitudes. » Ces paroles dissipèrent les derniers nuages qui, dans l'esprit de Maya, voilaient encore la splendeur de la vérité. Elle se prosterna aux pieds de Bouddha et lui dit : « Dans toutes les conditions de la vie, nous recevons la visite de la douleur et de l'adversité. Je crois que les passions sont la vraie cause de cet esclavage ; je désire donc arriver à la parfaite sagesse dans ma vie future, afin de trancher définitivement la racine de toute souffrance. »

Bouddha reprit : « Les êtres de l'univers ne parviennent point à la parfaite abstraction, parce qu'ils n'éteignent point en eux l'amour, la haine et l'ignorance. Pour cette triple raison, ils restent toujours soumis à la loi de la renaissance et de la mort. Dans ces conditions, il est déjà fort difficile de renaître dans les les cieux ; que dire de la délivrance de la métempsycose ? De ces trois sources empoisonnées sortent tous les maux de la vie présente, comme la perte de la réputation, le mépris et l'abandon des parents et des amis ; puis, quand vient l'heure du trépas, quelles terreurs ! quelles peines de conscience ! quels amers regrets ! Il faut donc se faire violence pour arriver à la parfaite abstraction, il faut arracher les vraies racines de tous ces maux. Pourtant, disons-le avec douleur, presque tous les hommes prennent une route diamétralement opposée. »

Ceux qui furent témoins de cette exhortation de Bouddha à sa mère ne purent retenir leurs larmes et regrettèrent leur conduite passée.

Bouddha recommande les damnés à Ti-tsang-wang 地藏王. — Ce fut pendant son long séjour dans le ciel d'Indra que Bouddha recommanda les âmes damnées au poussah *Ti-tsang-wang* 地藏王 (1), le roi des entrailles de la terre. Çakyamouni

(1) Kshitigarbha, disent certains auteurs. Plusieurs poussahs ont porté ce nom

étendit sur sa tête sa main brillante comme l'or et lui adressa ces paroles: «Dans ce monde pervers, j'ai changé le cœur des plus obstinés et des plus rebelles; je les ai tirés du sentier de l'erreur, pour les remettre sur le chemin de la vérité. Malgré tout, le grand œuvre de la conversion de l'univers n'est pas encore totalement achevé: un ou deux sur dix restent dévoyés.

«Maintenant je vais entrer au nirvana. Aujourd'hui donc, dans ce ciel *Tao-li-t'ien* 忉利天, en présence de tous les devas, je vous confie tous les damnés qui passeront par les brûlantes demeures de l'enfer, jusqu'à l'avènement du futur bouddha Maitreya. N'oubliez point mes paroles. Faites en sorte qu'ils ne s'enlisent point dans le mal. S'il arrive aussi que les devas, malgré quelques errements, commencent cependant à mettre ma doctrine en pratique, protégez-les de tout votre pouvoir, pour les retenir sur la pente du vice. Quand leurs fautes crient vengeance, si, sur le point de tomber dans les tourments, ils prononcent une prière ou une invocation à Bouddha, usez de votre puissance pour leur épargner l'enfer et les faire renaître dans les joies des cieux. Je confie encore à vos soins tous les êtres de la terre et des cieux, qui passeront par les demeures infernales après l'avènement de Maitreya. Mettez toute votre puissance en œuvre pour les sauver. — Soyez sans inquiétude, répondit *Ti-tsang-wang* 地藏王; tous les êtres de la terre et des cieux qui professeront le bouddhisme et qui manifesteront, ne serait-ce qu'une simple pensée de respect et de vénération pour Bouddha, recevront les effets de ma protection. Quant à ceux qui observeront votre loi, je les guiderai vers la parfaite sagesse et la délivrance.»

Cette adjonction a pour but d'autoriser de la parole même de Bouddha, la secte florissante qui honore le poussah *Ti-tsang-wang* 地藏王 comme l'intendant des régions infernales. Le poussah chinois honoré sous ce nom est le bonze *Mou-lien* 目連, de *Kieou-hoa-chan* 九華山 (1).

---

(1) *Recherches*, t. VI, pp. 157-166.

ARTICLE II.

BOUDDHA DESCEND DU CIEL. — SES PREMIÈRES STATUES CÉLÈBRES.

Dans l'enceinte de la capitale du royaume de Kaûçambi, le bonze *Hiuen-tsang* 玄奘 vit un grand vihâra, haut de soixante pieds, qui contenait une statue de bois de santal, au-dessus de laquelle était suspendu un dôme en pierre. Cette statue avait été sculptée par les soins de Oudayana, roi de cette contrée, pendant le séjour de Bouddha au ciel d'Indra.

Ce souverain, craignant de ne plus le revoir, avait prié le vénérable Mugalana d'user de son pouvoir préternaturel, pour envoyer au palais des dieux un habile artiste, qui pût contempler la figure de Çakyamouni, et la reproduire au vif dans une statue en bois de santal, de cinq pieds de hauteur.

Un autre texte prétend que ce fut Visvakarman, un deva du ciel, qui prit la figure d'un artiste, descendit sur terre le jour anniversaire de la naissance de Bouddha et sculpta cette statue en une seule journée.

Le *Che-kia-pou* 釋迦譜, p. 82, cite une autre opinion, suivant laquelle cette première statue aurait été fondue en or.

Le roi la fit transporter sur le dos d'un éléphant et alla au-devant du Très Honoré, quand il descendit des cieux à vingt lis à l'est de la capitale de Kapitha. Un monument grandiose, renfermant des merveilles de sculpture, fut élevé au lieu même où s'effectua cette descente. Là, dans l'enclos du couvent, se trouvaient les trois escaliers précieux, qu'Indra, le roi du ciel, avait établis pour permettre à Çakyamouni de descendre du parc céleste *K'i-t'ouo-lin* 祇陀林 sur la terre de l'Inde. Celui du milieu était en or, celui de gauche en cristal et celui de droite en argent. Bouddha descendit par l'escalier du milieu. Il était environné d'une éblouissante lumière et escorté de tous les devas. Il apparaissait glorieux comme la pleine lune au milieu des étoiles, comme un soleil radieux qui perce les nuages irisés à l'horizon.

Brahma descendait à sa droite par l'escalier d'argent et le couvrait d'un parasol blanc orné de pierreries.

Indra, tenant à la main son chasse-mouches blanc, descendait à sa gauche par l'escalier de cristal.

Les airs, embaumés des plus délicieuses senteurs, retentissaient des accords divins. Les quatre grands rois des cieux s'avançaient sous une pluie de fleurs, tenant en main de riches présents, qu'ils offrirent au Très Honoré.

Ces escaliers existaient encore il y a quelques centaines d'années, dit *Hiuen-tsang* 玄奘; mais ils ont complètement disparu, et sur les anciennes fondations les souverains de différents royaumes firent construire en briques trois escaliers semblables aux premiers et les firent décorer de matériaux précieux. Leur hauteur atteint environ soixante-dix pieds. Ils sont dominés par un vihâra, au centre duquel s'élève une statue de Bouddha sculptée en pierre. Sur les deux escaliers de gauche et de droite, on voit les statues d'Indra et de Brahma, dans l'attitude de la descente.

Lorsque Bouddha fut arrivé au bas des degrés de l'escalier d'or, la statue en bois de santal sembla s'animer et joignit les mains pour le saluer. S'adressant à sa statue, il lui dit: « Dans l'avenir, tu joueras un grand rôle pour la propagation de ma doctrine dans le monde. Je vais entrer dans mon repos; je te confie mes disciples (1). »

Se tournant ensuite vers le roi Oudayana, il ajouta: «Vous avez, le premier, donné l'exemple à suivre; votre mérite est sans parallèle; en favorisant la confiance de tous les êtres en ma loi salutaire, vous avez solidement planté la racine de tout bonheur.» Indra assura aussi le roi que Çakyamouni l'avait beaucoup loué de son acte de foi, avant même de descendre du ciel. Bouddha reprit la parole pour louer ceux qui honoreront ses statues, et ajouta ces mots dignes de remarque: « Tous ceux qui m'élèveront des statues en bois, en terre, en or, en argent, en cuivre, en

(1) Ces paroles de Çakyamouni font mieux comprendre le culte que les païens rendent à leurs statues. Pour eux, elles ne sont pas une simple représentation de Bouddha: elles sont Bouddha en personne.

fer, ou en un métal quelconque, que mon image soit sculptée en une pierre précieuse, ou fondue, ou moulée, brodée ou dessinée, n'aurait-elle que la grandeur d'un doigt, tous ceux-là, dis-je, attireront le bonheur sur leur personne, obtiendront la rémission des plus grandes fautes, ne renaîtront jamais dans la pauvreté et l'abjection, éviteront les trois voies de punition, et reprendront toujours naissance parmi les hommes ou au nombre des devas dans les joies célestes. »

Une seconde statue, en or celle-là, fut exécutée sur le modèle de cette première, par ordre du roi Prasênadjit. Elle avait aussi cinq pieds de hauteur.

Enfin, une troisième statue, en pierre, fut plus tard sculptée par ordre du roi Açoka, après que son frère se fut retiré dans la solitude. Elle avait seize pieds de hauteur et se trouvait placée dans une grotte.

Telles sont les plus célèbres statues de Çakyamouni, élevées dans les premier temps, et fréquemment mentionnées dans les ouvrages chinois ou dans les traductions des textes bouddhiques (1).

Ces mêmes auteurs parlent aussi des quatre tours les plus célèbres élevées à la mémoire de Çakyamouni, dans les premiers siècles ; ce sont :

la tour commémorative de sa Naissance, à Kapilavastu ;
la tour de l'Illumination, au Magadha, près Gaya ;
la tour de la Prédication, à Bénarès, au Parc des Cerfs ;
la tour du Nirvana, à Kusinagara, au lieu de sa mort (2).

Plusieurs éditions de la vie de Çakyamouni décrivent la cérémonie du « Lavage des statues de Bouddha » avec des eaux parfumées, le jour anniversaire de sa naissance. Elles attribuent à Çakyamouni le passage du *Koan-fou-king* 灌佛經 préconisant cette cérémonie pour attirer la protection des devas:

(1) *Che-kia-fang-tche* 釋迦方志, p. 92. — *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. IV : royaume de Kapitha; liv. V : royaume de Kaûçambi. — *Che-kia-pou* 釋迦譜, p. 82.

(2) *Che-kia-pou* 釋迦譜 p. 82. — Cf. ci-dessous, p. 384.

« Toute aumône faite aux bonzes, dans le but de subvenir aux frais de la cérémonie, confère au donataire les mêmes faveurs qu'il eût obtenues, s'il avait eu le bonheur de voir Bouddha en personne, pendant son séjour sur terre. »

La cérémonie n'a sans doute plus le succès désiré; toujours est-il que, dans les dernières éditions, on a retranché cette adjonction (1).

La descente du ciel des Trayastrimças, et le triple escalier monumental, établi par l'architecte des dieux pour faciliter la descente de Bouddha sur la terre de l'Inde, près de Sânkâcya, sont commémorés d'une façon très pittoresque, sur les bas-reliefs du musée de Bonbay et du musée de Calcutta (cf. Fournier, fig. 264, 265) et dans les peintures tibétaines (cf. Hackin, planches VII et XIII).

ARTICLE III.

VOYAGE À VAISALI.

Çakyamouni était dans sa soixante-dix neuvième année. Après avoir prêché dans les villages de Nalanda et de Patalie, il arriva sur les bords du Gange, près de la ville actuelle de Patna, dont il prédit la future prospérité. Il passa le fleuve et remonta vers la ville de Vaisali.

La courtisane convertie. L'« Amravana ».— Il se reposait assis au pied d'un arbre dans un bois de manguiers, quand une courtisane fameuse, nommée *Ngan-p'ouo-p'ouo-li* 菴婆婆梨, Apapalika (2), vint le trouver. C'était une célébrité trop connue de la cité de Vaisali. Elle descendit de son char luxueux, se prosterna respectueusement aux pieds de Bouddha, et parut profondément frappée du maintien modeste du grand prédicant.

---

(1) Édition de 1914, Chang-hai, Presse Commerciale.

(2) Nommée ailleurs Amradàrika ou Amrapàlî, « la fille du manguier ». — Deux bas-reliefs du musée de Lahore retracent l'histoire de la donation du verger de manguiers. Cf Foucher, fig. 245.

Elle écouta avec attention ses conseils et ses instructions, promit de changer de conduite et demanda même, comme une grâce, la permission d'être admise dans la communauté des bonzesses.

La courtisane pria ensuite Bouddha de lui faire l'honneur d'accepter une invitation à dîner dans sa demeure, avec tous les bonzes de sa suite.

Cette faveur lui fut accordée ; aussi retourna-t-elle au plus vite pour préparer le repas de Bouddha et de ses disciples.

Ce même jour, des princes vinrent offrir des présents à Çakyamouni et le prièrent de venir le lendemain, avec tous ses arhats, prendre place à un grand banquet, qu'ils se disposaient à lui offrir. Il leur exprima ses regrets ; mais sa parole était donnée : il ne pouvait plus manquer à la promesse qu'il venait de faire à la courtisane. Tous ces princes, vêtus d'habits somptueux, accompagnés d'une suite brillante, manifestèrent leur mécontentement de se voir préférer une femme aux mœurs trop faciles ; ils eurent même, à cette occasion, quelques paroles dures. Bouddha persista dans sa résolution. Il voulut leur montrer la fragilité de tous les biens terrestres :

« Ici-bas, leur dit-il, il n'y a que cinq choses précieuses : 1° l'apparition d'un bouddha sur terre ; 2° la prédication du bouddha ; 3° la foi en la parole du bouddha ; 4° la conformité de la vie aux enseignements du bouddha ; 5° la délivrance finale et le salut définitif. »

Le lendemain, Çakyamouni, suivi de tous ses disciples, prit la route de Vaisali. Tous entrèrent dans la maison de Apapalika, où ils trouvèrent servi un splendide banquet. La courtisane prit en main une aiguière d'or, et versa elle-même l'eau nécessaire pour les ablutions d'usage. Le festin terminé, elle dit à Bouddha : « Je possède ici un magnifique jardin et un verger de manguiers ; permettez-moi de vous les offrir. »

Sa généreuse donation fut acceptée avec reconnaissance pour la fondation d'un monastère. La courtisane prit un petit

siège, vint s'asseoir modestement aux pieds de Bouddha, et écouta ravie ses salutaires exhortations ; dans son cœur s'éveilla le désir d'une vie meilleure, et sa conversion fut complète (1).

Ce récit nous fait assister à l'origine de la célèbre bonzerie de «l'Amravana», ou couvent du verger de manguiers.

Le bonze *Hiuen-tsang* 玄奘 put voir encore le grand vihâra, devant lequel s'élevait un stupa. Ces constructions se trouvaient à une petite distance au sud de la ville. Il vit aussi le stupa bâti sur l'antique demeure de la courtisane Apapalika. Ce fut dans ce lieu même, d'après une vieille tradition, que Pradjâpati, la mère adoptive de Bouddha, entra au nirvana. Voici le narré de cet épisode:

Mort de Pradjâpati.—Pradjâpati, la tante de Bouddha, ayant appris qu'il pensait à quitter la terre, vint le trouver avec toutes les bonzesses de sa communauté et toutes les novices, en tout 500. Elle se jeta à ses pieds, joignit les mains et lui adressa la parole en ces termes : «Il me serait trop pénible de vous voir mourir et d'être privée de vos salutaires instructions : accordez-moi la faveur de de vous précéder dans la tombe.» Bouddha garda un silence d'approbation. Pradjâpati posa ses mains sur les pieds de Çakyamouni, en disant : «Je ne vous verrai plus. Je ne jouirai plus des avantages de votre loi si parfaite. Je ne verrai plus *Jou-lai* 如來, le promulgateur de la loi de vérité, qui gouverne les cieux et régit l'univers. Plus jamais je ne vous verrai!» Toutes les bonzesses répétèrent ces paroles d'adieu et implorèrent la même grâce que leur supérieure. Leur demande fut exaucée.

Bouddha fit alors une dernière exhortation à Pradjâpati et à ses bonzesses. Il leur représenta au vif les misères de la vie, les douleurs et les tristesses de la renaissance et de la mort.

«On ne peut éviter ce cortège de calamités ajouta-t-il, qu'en éteignant en soi tout désir, toute pensée, en se rendant semblable à un vase vide et pur.» Toutes les bonzesses l'écoutèrent avec une grande joie ; elles tournèrent ensuite trois fois autour

---

(1) *Tch'ang-ngo-han-king* 長阿含經, liv II, pp 8 14.

de Bouddha, le saluèrent et se retirèrent. De retour dans leur monastère, elles s'assirent sur leurs sièges et entrèrent en contemplation. Pradjâpati fut soudain surnaturalisée, en vertu d'un pouvoir immanent ; elle s'enfonça dans la terre, reparut vers le sud-est, vola dans les airs, plana à la hauteur de sept fois environ l'élévation des plus grands arbres, assise ou couchée sur l'aile des vents : de la partie supérieure de son corps jaillissaient des éclairs, des nuées se fondaient en eau sous ses pieds. Bientôt les autres bonzesses participèrent à la même puissance transcendante, et tous les cieux parurent illuminés par cette pléiade de météores. Toutes moururent à la même heure. Çakyamouni commanda aussitôt qu'on leur préparât des obsèques solennelles, et qu'on les accompagnât, avec des drapeaux, au lieu marqué pour l'incinération.

Bouddha fixe l'époque de sa mort. — Les bonzes voyageurs du VIIe siècle relatent qu'un stupa se dressait à côté de l'ancien vihâra de l'Amravana : ce fut en cet endroit que Bouddha annonça sa mort et en fixa l'époque.

Mara Pisuna, le roi des diables, vint se jeter aux genoux de Bouddha et lui dit : « Je vous invitai jadis, vous vous le rappelez, à entrer au nirvana. C'était dans les jours qui suivirent votre illumination. Vous me répondîtes alors, que le nombre de vos moines et de vos bonzesses, de vos novices des deux sexes, n'était pas encore au complet, et que vous ne pouviez accéder à ma prière. Maintenant, la même raison n'existe plus, car l'organisation de vos communautés est parfaitement établie, l'œuvre du salut est achevée : je vous prie donc de ne plus retarder votre entrée dans le repos suprême. Le temps de l'extinction est venu : les êtres que vous avez sauvés sont aussi nombreux que les grains de poussière. »

À ces mots, Bouddha plaça quelques grains de sable sur son ongle et dit à Mara : « Ces quelques grains de sable posés sur mon ongle, peuvent-ils entrer en comparaison avec tous ceux qui restent sur la terre ? » Le Méchant fut contraint de répondre

négativement. «Eh bien! ajouta Çakyamouni, le nombre de mes convertis peut être comparé aux grains de sable que tu vois sur mon ongle, et ceux qui restent à convertir sont aussi nombreux que tous les sables de la terre. Néanmoins, dans trois mois, j'entrerai dans mon repos suprême.» L'Homicide Mara, au reçu de cette réponse, ne se posséda plus de joie; il s'inclina aux pieds de Bouddha et rentra dans son palais.

À l'instant même où Bouddha consentit à quitter ce monde, il y eut un tremblement de terre, le soleil sembla comme voilé, les vents et les pluies dérogèrent aux lois qui les régissent; les dragons épouvantés remplirent les airs tout autour de Bouddha. Ananda lui-même, terrorisé par le tremblement de terre, en demanda la cause.

«Il y a huit causes qui produisent les tremblements de terre, répondit le Très Honoré:

«1° la terre repose sur l'eau, l'eau est portée par le vent et le vent est au-dessus du vide: quand le vent se lève, l'eau est agitée et la terre secouée;

«2° quand un bonze ou une bonzesse ont pénétré le grand secret et exercent leurs pouvoirs transcendants;

«3° quand le nouveau bouddha descend du ciel Tusita dans le sein d'une mère, pour sa dernière réincarnation terrestre;

«4° à la naissance du bouddha, au moment où il sort du flanc gauche de sa mère;

«5° au jour de l'illumination suprême d'un bouddha;

«6° le jour où le nouveau bouddha commence la prédication de sa sublime doctrine;

«7° quand, arrivé à la fin de sa prédication, le bouddha consent à entrer dans son repos final;

«8° le jour de la mort du bouddha et de son entrée au nirvana (1).»

---

(1) *Tch'ang-ngo-han-king* 長阿含經, liv. II, chap. 2

Ananda se jeta par trois fois aux pieds de Bouddha, pour le supplier de passer au moins un kalpa sur cette terre.

« On a coutume de dire, ajouta-t-il, que celui qui est parvenu à acquérir un pouvoir préternaturel, peut vivre pendant tout l'espace d'un kalpa, s'il le désire ; pourquoi tenez-vous donc une conduite différente et mourez-vous si tôt ? — Ananda, repartit Çakyamouni, crois-tu à la doctrine de Bouddha l'Illuminé ? — Oui, certainement, reprit le disciple. — Si tu y crois, pourquoi viens-tu me presser à trois reprises consécutives ? Les devas et les hommes, les êtres de la terre et des cieux, n'ont-ils pas à leur disposition tout ce qui leur est nécessaire pour se sauver pendant le présent kalpa ? Tes exigences sont donc inacceptables Déjà j'ai rejeté la vie, pourquoi veux-tu m'obliger à la reprendre ? Pourrais-tu forcer un gentilhomme à s'ingurgiter de nouveau les aliments qu'il vient de vomir ? — Non, répliqua Ananda. — Puisque je viens de vomir le *moi*, comment viens-tu m'exhorter à le reprendre et à manger à ma parole ? Ananda, il n'y a rien de durable en ce monde ! » À ces mots, Ananda ne put contenir la désolante tristesse qui l'oppressait ; il gémit, pleura, se lamenta et éclata en amers regrets (1).

Quoi qu'il en soit des interprétations tentées pour affaiblir la portée de cette conversation entre le maître et le disciple, l'idée dominante qui s'en dégage, c'est qu'un profond découragement s'empara de leur âme, quand la grande réalité de la mort vint dissiper les dernières illusions. Bien des rêves s'évanouirent.

---

(1) *Tch'an-ngo-han-king* 長阿含經, liv. II, ch. 2. — *Che-kia-fang-tche* 釋迦方誌, p. 95.

ARTICLE IV.

VERS KUSINAGARA, LE LIEU DU TRÉPAS.

Bouddha passa dans le village de Welouva, où il réunit ses bonzes pour leur faire des conférences. Cette année de prédication devait être la dernière. Vu la difficulté de se procurer des vivres pour une si nombreuse communauté, il commanda bientôt à ses bonzes de se disperser dans les pays voisins, où ils avaient des établissements, et resta seul avec Ananda.

Maladie de Çakyamouni. — Pendant l'été, il fut atteint d'un mal très douloureux; il en fit la confidence à son compagnon: «Je souffre cruellement, lui dit-il; j'ai tout le corps endolori. Maintenant, tous mes disciples sont dispersés, ma mort dans ces circonstances serait un malheur; il me faut donc surmonter énergiquement mon mal et prolonger mon existence.» Ananda, constatant les progrès du mal, lui exprima son profond chagrin: «Votre état me remplit d'une si poignante tristesse, que je suis tout bouleversé. J'avais toujours entretenu l'espoir que vous n'entreriez pas si tôt dans votre repos, et que vos disciples auraient encore la consolation de vous posséder longtemps. — Pourquoi tant vous préoccuper de ma personne? reprit Çakyamouni. Je suis très vieux, j'ai quatre-vingts ans, mon corps ressemble assez à un vieux chariot, qui exige de continuelles réparations pour ne pas tomber en morceaux. Seule la force de l'excuse retarde la dissolution de mon enveloppe corporelle. Ananda, que désirable est la délivrance de toutes les misères de ce monde! Quelle paix nous procurera le nirvana! La loi est le seul refuge pour tous mes disciples. Ceux-là seront mes vrais enfants, qui éloigneront de leur cœur et de leur vie, la paresse, la médisance, la concupiscence, et s'appliqueront à l'observation de leur règle.»

Bouddha, après cette instruction, fit quelques pas et alla s'asseoir au pied d'un arbre. Il se plaignit d'une violente

douleur dans la région de l'épine dorsale. Ce fut dans cet état de fatigue qu'il continua son voyage vers Kusinagara.

À environ 60 lis nord-ouest de Vaisali, un grand stupa rappelait le lieu où les habitants de cette dernière ville prirent congé de Bouddha. Sachant qu'ils ne devaient plus le revoir, ils éclataient en sanglots et ne pouvaient se résigner à cette cruelle séparation. Çakyamouni creusa entre eux et lui le lit profond d'une rivière ; puis, comme dernier souvenir, il leur légua son bol.

Conversion de Poukata. — Après une assez longue étape sur le chemin de Kusinagara, le Très Honoré dit à Ananda : « Je souffre beaucoup du dos ; prépare-moi un siège sous cet arbre : je veux m'y reposer. » Ananda obéit. Ce fut alors que le prince Poukata (*Fou-koei* 福 貴), ancien disciple d'Alara, vint à passer ; son cortège était composé de 500 chars. Il aperçut Bouddha assis, en contemplation au pied d'un arbre ; il s'approcha de lui et vint lui offrir son respect. « Tout ce vacarme, ce roulement de chars, vous auront troublé sans doute ? lui demanda le prince. — Non, répondit Bouddha, je ne les ai pas même remarqués. — Cela me rappelle, poursuivit le prince, que mon maître, pendant un de ses voyages, s'était, lui aussi, assis à l'ombre d'un arbre au bord de la route ; sur ces entrefaites, un marchand passa avec 500 chars de marchandises. Un voyageur attardé par cet encombrant convoi, alla trouver Alara et lui exposa ce contretemps. Comme il ne paraissait pas comprendre, il lui demanda s'il n'avait point vu passer cette multitude de véhicules. « Non ! répondit Alara. — Étiez-vous ici ? — Oui. — Étiez-vous éveillé ? — Oui ; voilà l'abstraction où peuvent atteindre les ermites ! » Bouddha répondit à son interlocuteur : « D'après votre manière de voir, vous considérez comme un prodige de trouver un homme éveillé, en possession de ses sens et ne remarquant pas le roulement de nombreux chariots. Trouveriez-vous moins extraordinaire, qu'un homme, pendant la veille, en pleine possession de ses facultés, n'entende pas les roulements du tonnerre

pendant un orage terrifiant?

«C'est pourtant ce qui m'arriva un jour que je passais dans le village de *A-yué* 阿 越. Je m'étais arrêté dans une cabane en paille, quand éclata un orage effrayant. Bientôt les éclairs déchirent la nue, la terre tremble sous les éclats du tonnerre ; deux frères qui labouraient dans un champ sont foudroyés avec leurs quatre bœufs. Peu après, un paysan m'aborda pour me raconter ce sinistre : je n'avais rien vu, rien entendu, tant j'étais absorbé dans l'abstraction mentale. Voilà un exemple du calme d'esprit que peut produire l'abstraction chez les arhats : ils restent imperturbables, et comme étrangers au milieu des plus effroyables convulsions de la nature.» Le prince, convaincu de la supériorité de Bouddha sur son ancien maître Alara, se déclara son disciple, se prosterna à ses genoux et lui fit cadeau de deux habits en tissu d'or. Çakyamouni en accepta un pour lui, et le pria d'offrir l'autre à Ananda, son disciple.

Le prince s'assit ensuite près de Bouddha, écouta sa prédication et devint un adepte fervent du bouddhisme. Après son départ, Ananda revêtit Bouddha de l'un des habits précieux en tissu d'or ; à peine fut-il disposé sur ses épaules, que tout son corps devint lumineux et d'une beauté ravissante.

« Depuis vingt-cinq ans que je vous sers, dit Ananda, je ne vous vis jamais si beau, si glorieux !—C'est vrai, reprit Bouddha ; dans deux circonstances seulement j'apparus ainsi transfiguré et rayonnant de majesté : ce fut dans la nuit de mon illumination, et aujourd'hui, à l'aurore de mon entrée au nirvana. » Çakyamouni se leva et continua sa route. Bientôt, il se sentit de nouveau très fatigué ; il s'assit sous un arbre pour prendre un peu de repos, puis il dit à Ananda : « J'ai bien soif ; apporte-moi un peu d'eau. » Ananda lui répondit : « Le prince Poukata vient de passer la rivière avec tous ses chars, l'eau est fort bourbeuse. Vous pourriez vous y laver les pieds ; mais attendez un peu avant de boire. » Bouddha renouvela trois fois la même demande. Ananda répliqua : « La rivière *Kiu-suen-ho* 拘 孫 河, Kakoutthâ

(1), est proche ; là vous pourrez vous baigner et boire de l'eau pure à volonté. » Un génie, disciple de Bouddha et habitant les Monts Neigeux, vint lui apporter un bol d'eau très limpide. Ce breuvage lui rendit un peu de force ; il reprit son voyage, gagna la Kakoutthâ, s'y baigna et but de son eau. Avec beaucoup de peine et de fatigue, il finit par arriver à Kusinagara, qui devait être la dernière étape de sa vie mortelle.

On a cru reconnaître les ruines de cette ancienne cité dans la ville actuelle de Kasia, au S.-E de Goruckpour, sur la chota Gaudak (Gaudaki).

Déjà au VII[e] siècle de notre ère, les murs de Kusinagara étaient en ruines, les villages voisins approchaient de la solitude d'un désert. Les fondements en briques de cette ancienne capitale occupaient un circuit d'environ dix lis. À peu près le seul monument resté debout était le stupa élevé par le roi Açoka sur l'emplacement de la maison de Tchunda (2).

Ananda voulut convaincre Bouddha qu'il n'était point de sa dignité de mourir dans une cité sans renom comme Kusinagara.

« Nous sommes, lui disait-il, dans le voisinage de quatre grands royaumes, où vous comptez de nombreux disciples de tout rang, pleins d'amour et de respect pour votre personne ; les rois, les princes, rendraient les plus grands honneurs à vos restes mortels. — Ananda, répliqua Çakyamouni, sache bien que cette ville n'est point un pays obscur et sans gloire. Bien souvent. pendant les siècles passés, j'ai habité cette grande ville, qui fut même ma capitale. Je m'appelais alors Mahâsadarsana ; j'étais un roi illustre par mes richesses et mes conquêtes ; mes palais étaient des merveilles d'art, ma capitale était immense, j'avais à ma disposition les sept trésors : la roue précieuse de la vraie loi, des éléphants, des chevaux, des pierres précieuses, d'innombrables concubines, des gardiens de mes trésors, des officiers et des ministres. Ici je mourus : c'est ici qu'il me faut terminer la

---

(1) Le Badhi, qui se jette dans la chota Gaudak, à huit milles anglais au-dessous de Kasia.

(2) *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. VI: Kusinagara — *Che-kia-fang-tche* 釋迦方誌, p. 94. — *Tch'ang-ngo-han-king* 長阿含經, liv. II, pp. 9-16; liv. III, pp. 11-12.

dernière étape de mes renaissances pour passer dans mon suprême repos (1).»

Intentions de Bouddha au sujet de ses reliques. — Au moment des fortes chaleurs, Bouddha arriva un jour sur les bords de la rivière *Po-t'i* 跋 提, Airâvati, et voulut se baigner. Il déposa ses habits sur la rive, puis descendit dans l'eau. Ce faisant, il disait à Ananda: «Tu vois ce corps si beau, marqué des trente-deux signes de la plus haute destinée: eh bien! trois mois ne seront pas écoulés, qu'il aura cessé de vivre.» Ananda dit au Très Honoré: «Exposez-nous, nous vous en prions, vos intentions sur le culte qui devra être rendu à vos restes après votre mort.—Après la crémation, répondit Bouddha, mon corps sera réduit en petits granicules, gros comme des grains de moutarde. Une partie de ces reliques devra être distribuée aux devas des cieux; les rois-dragons en recevront une autre partie; la troisième partie sera donnée aux yakchas. Les rois-dragons des cieux et le grand roi du ciel, Vaisravana, honoreront mes reliques comme ma propre personne, leur offriront de l'encens et des fleurs.

«Quant à la portion de mes reliques restée sur terre, le grand roi Açoka (2) s'en chargera; il construira 84.000 stupas pour les recevoir, puis tous les autres rois bâtiront aussi des tours, où elles seront exposées à la vénération universelle. Pour ce culte de mes reliques, ils prodigueront les étendards, les fleurs, les parfums, les lanternes, les fêtes et les concerts; par ces moyens, ils acquerront de grands mérites et prépareront leur délivrance. Les bonzes fervents qui s'adonneront à ce culte, se tireront des liens de la métempsycose et parviendront au nirvana. Les restes du corps de Bouddha ont toute la vertu de

(1) *Tch'ang-ngo-han-king* 長 阿 含 經, liv. III, p. 17.

(2) Le Constantin du bouddhisme. Ce fut sous son règne que se réunit, en 244 av. J.-C., la troisième assemblée bouddhique, que les auteurs européens qualifient de «concile». Cf. ci-dessus, p. 320

son corps mystique, aussi ceux qui les vénéreront feront l'acquisition de mérites infinis. »

ARTICLE V.

UN PRODIGE. — LES PATRONS DU BOUDDHISME.

Çakyamouni déplace un rocher. — Les 300.000 habitants de la cité de Kusinagara apprirent que Bouddha allait suivre une dernière fois le chemin qui aboutit à la forêt de sâlas (1), d'où il entrerait au nirvana. Aussitôt, ils commencèrent les travaux d'aplanissement sur la route qu'il devait parcourir. Çakyamouni prit la figure d'un bonze, se dirigea vers les travailleurs et leur dit : « Enfants, que faites-vous là ? » Les ouvriers, mécontents, ripostèrent :

« Pourquoi nous appelez-vous enfants ? » Le bonze repartit : « Vous êtes ici 300.000 (2), et vous ne pouvez pas même déplacer ce rocher planté juste au milieu de la route. N'ai-je pas raison de vous appeler enfants ? — Puisque vous nous donnez le nom d'enfants, pour sûr vous devez être un homme, vous ? » répliquèrent ironiquement les ouvriers. Pour toute réponse, le bonze souleva le rocher avec ses deux orteils. Les travailleurs lui dirent : « Avez-vous la force de déplacer cette masse rocheuse, qui obstrue le passage ? » Sans dire un mot, le bonze saisit le rocher avec la main et le jette en l'air comme une paille. À la vue de cette roche, qui demeurait suspendue dans les airs, au-dessus de leur tête, tous s'enfuirent épouvantés. « Ne craignez rien ! » leur cria le bonze. « Ce rocher restera-t-il ainsi pour toujours suspendu au-dessus de nous ? » reprirent ces gens. Le

---

(1) Ci-dessous, p. 361.

(2) Cette expression, comme ses similaires, 500, 84.000 etc..., désigne un grand nombre, une multitude.

Fig. 40.



Bouddha jette un rocher en l'air. (p. 356)

bonze ne répondit pas; mais il souffla dessus et le rocher tomba en poussière.

Ce prodige les remplit de frayeur; ils avouèrent leurs torts: « Pourquoi sommes-nous si orgueilleux, si suffisants, toujours à la recherche de la volupté et de la richesse, si fiers de nos forces? »

Bouddha connut le sentiment de leur cœur, se manifesta à eux sous sa vraie figure, les instruisit et dissipa les ténèbres de leur intelligence: tous conçurent le désir de la délivrance.

Le récit de ce prodige a été imaginé pour laisser croire au public que Çakyamouni mourut, non par épuisement physique, mais parce qu'il le voulut bien.

Patronage des rois. — Vers les derniers temps de sa prédication, Bouddha avait mis sa loi et son ordre sous la haute protection des souverains terrestres. Un jour, il expliqua le sutra Prajnapâramita devant le roi Prasênadjit et seize autres souverains, réunis sur le Mont des Vautours. Il leur tint ce langage: « Quand les malheurs s'abattront sur vos États, appelez les docteurs de ma loi, faites-les monter sur des estrades élevées, où ils réciteront ce sutra deux fois chaque jour. Dès que les esprits et les génies auront entendu ce récitatif, ils viendront protéger vos royaumes; le bonheur et la paix renaîtront et vous verrez cesser toutes les calamités. »

Bouddha continua, en s'adressant plus directement au roi Prasênadjit: « Après ma mort, on s'acharnera contre ma doctrine. Des gens pervers lui susciteront des persécutions; de grands malheurs s'abattront sur tous les royaumes; les rois qui voudront protéger leur personne, le prince héritier, la reine, leurs concubines, toute leur famille, leurs sujets et leurs États, devront recourir à cette prière, et la paix leur sera rendue. C'est en vous, ô rois, que repose toute mon espérance, plus encore qu'en mes bonzes, mes bonzesses et mes novices des deux sexes, car vous seuls êtes les dépositaires de la majesté et de la puissance, indispensables pour implanter solidement la doctrine que je vous

confie, et pour protéger les Trois Précieux (Bouddha, sa loi, son église enseignante). Quand je ne serai plus, et quand la vraie doctrine, battue en brèche, tendra à disparaître, n'oubliez point que je l'ai mise sous votre sauvegarde et votre protection.

« Après cinq générations, des rois, des princes, des grands ministres, enorgueillis de leur haute situation, se coaliseront pour renverser ma religion et opprimer mes disciples, refuseront à mes bonzes le droit de bâtir des pagodes et de m'élever des statues. À partir de ce jour, protégez efficacement mes moines et mes religieuses ; ne manquez point d'ériger des temples en mon honneur, de bâtir des stupas, de multiplier les livres de prières et les statues (1). »

Patronage d'Indra. — Bouddha pensa qu'il devait parcourir tous les orbes des cieux, pour recommander aux puissants habitants de ces bienheureuses régions, cette religion qu'il venait de fonder au prix de tant de labeurs et de souffrances, depuis plusieurs kalpas. Il monta donc dans les cieux. Indra, le roi du ciel, lui prépara un trône élevé et le pria de s'y asseoir ; tous les devas vinrent lui rendre leurs hommages. Le Très Honore adressa la parole à Indra : « Sachez, lui dit-il, que, bientôt, je vais entrer au nirvana ; je vous confie la tâche de protéger ma doctrine. » Indra, le visage inondé de larmes, répondit : « Pourquoi le Très Honoré renonce-t-il si vite à l'existence ? La lumière du monde va s'éteindre ! C'est mon devoir de protéger et de défendre le bouddhisme ; j'accepte le patronage que vous me confiez. Quand vous descendîtes du ciel Tusita dans le sein de Maya, je vins avec tous les devas de mon ciel, vous former comme une garde du corps ; je vins encore au jour de votre naissance, et c'est moi qui vous reçus dans mes mains. N'est-ce

---

(1) Le lecteur remarquera, dans tout ce passage, que Bouddha ne compte que sur autrui, pour le maintien de sa doctrine après sa mort. Pas même une allusion à sa puissance personnelle : lui mort, tout est fini ; après son entrée au nirvana, il ne s'occupe plus des choses de l'univers, il n'existe plus ! Les alinéas suivants vont encore confirmer cette vérité.

pas moi aussi qui, avec mes célestes phalanges, dispersai les redoutables bataillons de Mara, le roi des démons, qui tentait d'arrêter votre marche vers l'illumination finale? Enfin, vous me revîtes encore avec tous les esprits célestes, le jour où, dans le Parc des Cerfs, tombèrent de vos lèvres ces merveilleuses instructions qui devaient sauver l'universalité des êtres. Je n'ai cessé de vous protéger; pourtant, aujourd'hui, devant votre volonté de mourir, je me trouve désarmé.»

Bouddha fit un magnifique discours pour le consoler et l'encourager dans l'exécution du mandat qu'il venait de lui confier.

Patronage des rois-dragons. — Après avoir constitué Indra le protecteur armé de sa doctrine, Çakyamouni descendit des cieux dans le palais du roi-dragon *Cha-kia-lo* 娑伽羅, Sagara. Celui-ci le pria de s'asseoir sur son trône; là, il reçut les hommages respectueux de tous les dragons, venus par centaines de mille se prosterner devant lui.

«Vous n'ignorez point, dit Bouddha au roi-dragon, qu'avant peu, je dois entrer au repos du nirvana; je viens donc vous constituer le gardien et le protecteur de ma doctrine; faites en sorte qu'elle ne vienne jamais à s'éteindre. Dans le monde, il ne manque point de nagas (dragons) dévoyés et pervers, qui essaient de contrecarrer ma loi; aussi je vous en confie la défense.»

À cette annonce, le roi-dragon versa d'abondantes larmes, et lui répondit: «Très Honoré, moi et tous les miens nous ne sommes que des ignorants et des aveugles, aussi avons-nous repris naissance dans le genre animal (1). Vous disparu, quel vide dans notre sphère! Privés de vos instructions pour nous

(1) Les nagas ou dragons, les garudas, oiseaux aux ailes d'or, constituent des espèces particulières du grand genre de renaissance sous forme animale, dans un état de déchéance et de punition pour les crimes passés. C'est une des hontes du bouddhisme de recourir à de tels protecteurs.

aider à remonter dans l'échelle des êtres, où reprendrons-nous naissance après notre mort? Vous, le docteur de tous les êtres, pourquoi entrez-vous au nirvana? Pourquoi éteindre le flambeau qui éclaire le monde?» Bouddha leur donna des conseils pour leur conduite personnelle, puis mit sa doctrine sous le patronage des rois-dragons Sagara, Nanda, Upananda etc.

Ces rois-dragons et leurs nombreuses familles sont, depuis lors, les défenseurs d'office de la loi bouddhique, et ont pour mission de s'opposer à l'extinction de cette doctrine dans le monde. En Chine, un très grand nombre de pagodes sont dédiées aux rois-dragons, *long-wang* 龍 王.

ARTICLE VI.

ADIEUX À BOUDDHA. – LE DERNIER REPAS.

Les derniers jours de sa vie, Çakyamouni se rendit dans une forêt située à une petite distance de Kusinagara.

À trois ou quatre lis nord-ouest de la ville, on passe la rivière Adjitavatî. Tout près de sa rive occidentale, on arrive à une forêt de sâlas (1), dont l'écorce est d'un blanc verdâtre, et dont les feuilles sont lisses et brillantes. Ce fut entre quatre de ces arbres fort élevés que Bouddha entra au nirvana.

Dans le grand vihâra en briques, on voit une statue de Bouddha couché et mourant. Sa tête est tournée du côté nord. À côté de ce monument, Açoka éleva un stupa dont la hauteur dépasse 200 pieds. En face, une colonne de pierre, avec une inscription, rappelle l'entrée de Bouddha au nirvana ; cependant, elle n'indique pas la date précise de cet événement. Ceci est la description du lieu tel que le virent les bonzes du VII[e] siècle,

(1) *Shorea robusta* (Taranzano, *Dict[re] fr.-ch.—Recherches asiatiques*).

lors de leur voyage dans l'Inde. Là vont se dérouler les dernières scènes de la vie de Çakyamouni.

Adieux des affligés. — Arrivé dans la forêt de sâlas, Bouddha annonça d'une voix forte qu'il touchait aux derniers jours de son existence terrestre, et qu'il entrerait au nirvana le 15 de la IIe lune. En conséquence, tous ceux qui désiraient lui exposer leurs doutes, ou lui faire part de leurs difficultés, devaient se hâter d'accourir à lui.

De son front s'échappèrent des gerbes de lumière nuancée de toutes les couleurs; tous les mondes habités, tous les royaumes des bouddhas furent illuminés; tous les êtres de toutes les catégories qui se trouvèrent dans le champ de ces projections lumineuses, furent déliés de tous leurs péchés et de toutes leurs infortunes.

Tous ceux qui gémissaient, accablés sous l'étreinte de la douleur et de la désolation, se levèrent en pleurant, se frappèrent la poitrine et implorèrent la miséricorde de leur père :

« Que grands sont nos malheurs ! qu'amère est notre tristesse ! s'écriaient-ils ; courons tous vers la ville de Kusinagara et supplions notre père commun, le Très Honoré, de ne pas nous quitter. Lui disparu, que deviendrons-nous ? À qui aurons-nous recours ? »

Bouddha écouta en silence leurs ardentes supplications, mais resta ferme dans son projet.

Adieux des devas et des génies. — Indra et ses compagnons de gloire, tous les devas du ciel Tusita et de tous les orbes célestes, pleurèrent le prochain trépas de Bouddha et se lamentèrent en répétant cette gatha :

Ne quittez pas si tôt la vie: vous êtes le père de tous les êtres;
Comment, vous, si beau et si secourable, pourriez-vous mourir
Et laisser tout l'univers abîmé dans sa douleur ?
Vous, le chef-d'œuvre du monde, pourriez-vous si vite disparaître ?

Tous les asuras et leurs rois, les chefs des yakchas et leurs sujets, les génies des cieux, de la terre et des forêts, le Mahâ-

raja Vajrapani, les esprits gardiens du parc de Lumbini, de la ville de Kapilavastu, de l'arbre de l'illumination, les huit ministres des nagas, tous répétaient d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Bouddha, le père commun de tous les êtres, va donc disparaître ! — Cessez de vous lamenter, leur dit Bouddha ; ne vous laissez point troubler par l'affliction : tout être sujet à la naissance doit payer son tribut à la mort ; ici-bas, tout passe et tout meurt, même les bouddhas ! » Il ajouta ensuite des paroles de consolation, et tous les habitants des cieux, tous les génies, saluèrent Bouddha et s'en retournèrent.

Les adieux de Mara. — Mara Pisuna, avec ses innombrables devas et devis, prépara un banquet et alla inviter Bouddha.

S'étant prosterné devant lui, il dit : « Je prie le Très Honoré d'accepter mon invitation à un festin et le présent que j'ai à vous offrir. Tout mahâyaniste, homme ou femme, qui récitera la formule incantatoire que je vous présente, qu'il croie ou non à son efficacité, sentira les effets de ma protection.

« Cette formule chasse toute crainte et assure la paix, elle donne une grande assurance aux plus timides. Elle assurera la victoire à vos polémistes dans toute les discussions doctrinales. C'est le glaive protecteur de votre ordre. Cette formule écrite ou récitée, est un talisman protecteur contre les bêtes féroces des déserts, contre l'incendie, l'inondation ou les autres fléaux. Veuillez agréer l'hommage de cette incantation et en approuver l'usage pour tous. »

Çakyamouni lui répondit : « Je n'accepte pas ton invitation au festin ; mais, pour le plus grand bien de tous les êtres, je consens à recevoir la formule d'incantation. »

Mahesvara aperçut Bouddha rayonnant de gloire et, de loin, éclairant le monde entier : il s'inclina et le loua.

Mahesvara refuse de présenter ses adieux. – Une note discordante se mêla à tout ce concert de regrets et de louanges, que tous les êtres de l'univers venaient offrir au Très Honoré avant son départ pour le nirvana : Mahesvara (Siva) ne parut point.

Les devas, regardant son absence comme une injure, envoyèrent des magiciens pour l'obliger à se présenter; mais un large fossé rempli d'eau fétide leur barrant le passage, ils ne purent le franchir et furent tués par des incantations magiques. Le grand Mahâraja Vajrapani ne put, lui non plus, vaincre l'obstination du cruel Siva.

Au moment où tous paraissaient péniblement affectés de ces insuccès, Bouddha fit sortir Vajrasattva de son côté gauche et l'envoya au récalcitrant pour lui faire sentir son impertinence. D'un geste de la main il combla le fossé profond qui servait de rempart, puis l'interpella ainsi: «Pourquoi êtes-vous si insensé? *Jou-lai* 如 來 va entrer au nirvana, et vous ne venez pas même lui faire vos adieux!» Siva se rendit à cette sommation et se joignit à la députation commune des dieux.

Vajrasattva, s'adressant à toute l'assemblée des devas, leur dit: «Quiconque, dans l'univers, sera malmené par les mauvais génies ou par les sectaires, n'aura qu'à réciter ma formule magique, et il sera délivré de tout mal. Après le nirvana de Bouddha, cette formule incantatoire sauvera le monde et conservera le bouddhisme. Elle a la vertu de délivrer de tout mal et d'attirer tous les biens (1).»

Le dernier repas. — Un notable de Kusinagara, nommé Tchunda (*Tcheou-na* 周 那 ou *Choen-t'ouo* 純 陀) (2), vint, avec plusieurs autres personnages, inviter Bouddha à prendre chez lui son dernier repas. Ils se prosternèrent en pleurant. Leur cœur était brisé de tristesse. «J'accepte ce dernier repas dans votre demeure, répondit Çakyamouni. Réjouissez-vous, cessez de vous

---

(1) Siva, ou Mahesvara, est la troisième personne de la Trimourti (triade) composée de Brahma, Vichnou, Siva. Les adorateurs de Siva, appelés Sivaïtes ou Siva Baktas, forment une des grandes sectes du brahmanisme.

Les trois alinéas précédents ont pour but d'autoriser de la parole de Bouddha, l'intrusion des pratiques hindoïstes, sivaïtes et tantriques dans la religion bouddhique. Ce sont des adjonctions imaginées par les sectaires.

(2) Ailleurs, il est dit que Tchunda ou Cunda habitait Pava, non loin de la forêt de sâlas.

affliger. Vous, du moins, n'insistez pas pour me retenir plus longtemps en ce monde.

« Tout est caduc ici-bas, tous les êtres sont irrévocablement destinés à la mort ; quelque longue que soit leur existence, elle aura une fin. Toute institution doit se dissoudre, tout être doit s'user et finir. La vieillesse casse le corps, la maladie détruit les forces, après la naissance vient la mort : rien de permanent. Un jour, il faudra abandonner épouse, enfants, éléphants, chevaux, fortune. Parents, amis, relations, tout nous échappera. La naissance, la vieillesse, la douleur, la maladie et la mort, voilà nos chaînes. »

Tchunda pleurait en écoutant ce discours. « Ne vous affligez pas, lui dit Çakyamouni ; soyez calme.—Comment ne serais-je pas triste? reprit Tchunda ; quel vide votre mort va laisser dans le monde !—Je suis plein de commisération pour vous et pour tous les êtres, ajouta Bouddha ; mais, comme tous les bouddhas passés, j'entrerai dans mon repos. »

Plusieurs textes mentionnent que, dans ce dernier repas, Bouddha mangea de la viande de porc et du riz : il eut une indigestion qui le fit beaucoup souffrir et hâta la fin de sa vie.

ARTICLE VII.

DERNIÈRES EXHORTATIONS.—TESTAMENT DE BOUDDHA.

La prophétie. — À l'approche du nirvana, Çakyamouni fit à Ananda la confidence suivante : « Après ma mort, quand la foi dans ma doctrine commencera à se refroidir dans le monde, mes disciples mépriseront mes enseignements ; l'amour du lucre, du confortable, des frivolités en opposition avec ma doctrine, la violation de mes préceptes, les injustices, les médisances, le luxe dans le vêtement et dans l'habitation, viendront battre en brèche

les prescriptions que je vous ai léguées. Il se formera une cabale puissante de moines relâchés, qui persécuteront mes quelques disciples restés fervents : tel était le sujet de tristesse que les rois-dragons des cieux ne purent dissimuler dans leurs derniers adieux. Comme conséquence de cet état de relâchement, les princes et les grands de ce monde ne croiront plus aux Trois Précieux, n'épargneront ni l'insulte, ni la violence pour renverser ma loi. Des ronces et des épines croîtront dans le champ de mon ordre. Ces dissensions intestines, jointes aux mauvais procédés des autorités, feront cruellement souffrir le petit troupeau resté fidèle à mes commandements et dévoué au salut de tous les êtres. Ma religion touchera à sa perte.

« Cependant, après ces temps calamiteux, une réforme s'accentuera ; dans mon ordre on verra peu à peu refleurir l'amour de la sobriété, de la régularité, de la contemplation et de la retraite ; puis la doctrine des Trois Précieux brillera d'un nouvel éclat, pour le plus grand profit de l'humanité. La persécution cessera. Des rois, des ministres et des hommes puissants, des lettrés et des gens du peuple, des deux sexes, se montreront dévoués et généreux pour le maintien de ma doctrine ; ils loueront ma religion, la protégeront et bâtiront des temples. Dans ces temps, surgiront des poussahs puissants, qui se déclareront les zélés protecteurs de ma loi, et tout l'univers en goûtera de nouveau les bienfaits. »

Dernière exhortation à ses bonzes. — « Ne doutez jamais de ma loi, dit Bouddha à ses bonzes. Considérez plutôt ma personne et voyez les fruits qu'elle produit : la parfaite intelligence de nos maux et de leurs quatre causes productrices ; les quatre degrés d'abstraction et de contemplation ; la puissance supranaturelle etc... : tout cet ensemble n'est-il pas la preuve irréfragable de la vérité de ma doctrine ? Jugez de l'arbre par ses fruits. Que les dissensions ne s'élèvent jamais parmi vous : vous êtes les disciples du même maître, nourris du lait de la même doctrine ; que votre règle de foi soit toujours conforme aux douze traités

canoniques (1) que je vous ai recommandés. Bientôt je vais entrer dans mon repos. »

À ces derniers mots, les bonzes se jetèrent à terre, inconsolables. « Ne vous laissez pas abattre par la tristesse, continua Çakyamouni : aux cieux et sur la terre, il n'y a rien d'immortel. Tout être soumis à la loi de la naissance est encore assujetti à celle de la mort. Ne vous ai-je pas souvent répété que les affections doivent être brisées et que toutes les unions ne sont guère durables? La vie de l'homme passe vite; je suis vieux et arrivé au terme de ma carrière, ma tâche est achevée et me voici au bord de la tombe. Vous tous, mes disciples, renouvelez vos résolutions, fortifiez votre cœur et soyez persévérants dans l'observance de ma loi : vous couperez ainsi la racine de tous vos maux. Si vous me demandez pourquoi je vous parle ainsi, c'est que j'ai promis à Mara Pisuna, le roi des démons, que j'allais entrer au nirvana. »

TESTAMENT DE BOUDDHA.

A. SES FUNÉRAILLES.

Ananda demanda à Çakyamouni quels seraient les rites à suivre pour l'incinération de son corps, après le trépas. Bouddha lui répondit qu'on devrait se conformer au rituel à suivre pour les obsèques des rois.

Quand je serai entré dans mon repos définitif, comme tous les autres bouddhas, on attendra sept jours avant de me déposer dans mon cercueil d'or, qu'on aura grand soin de remplir d'aromates et de fermer hermétiquement. Mon cercueil reposera sur un berceau de fleurs et dans un nuage d'encens, entouré de drapeaux et de décors superbes,

(1) Ce sont: *K'i-king* 契經, *K'i-yé-king* 祇夜經, *Cheou-ki-king* 受記經, *Kié-king* 偈經, *Fa-kiu-king* 法句經, *Siang-ing-king* 相應經, *Pen-yuen-king* 本緣經, *Pen-cheng-king* 本生經, *Fang-koang-king* 方廣經, *Wei-tseng-yeou-king* 未曾有經, *P'i-yu-king* 譬喻經, *Ta-kiao-king* 大教經.

Sept jours après cette première sépulture, mon corps sera retiré du cercueil d'or et lavé soigneusement avec des eaux parfumées, après quoi vous le déposerez dans un linceul d'étoffe précieuse, recouvert lui-même d'un second suaire de fine laine blanche. C'est alors qu'il sera couché définitivement dans le cercueil avec une profusion d'aromates. Quand le cercueil aura été bien fermé, il sera placé sur un char funèbre fait de bois de santal et d'autres bois précieux odoriférants ; sur ce char richement décoré, il sera transporté au lieu fixé pour la cérémonie finale, au milieu d'un brillant défilé de drapeaux, de bannières, de parasols d'honneur, dans un nuage d'encens, à travers une pluie de fleurs, au son mélodieux des instruments de musique. Les devas descendront des cieux avec des drapeaux et portant des bois de senteur pour élever mon bûcher crématoire.

La cérémonie terminée, mes reliques seront recueillies dans une urne d'or, puis exposées à la vénération publique dans un stupa artistique, percé de quatre portes. Tous ceux qui vénéreront mes reliques, hommes ou devas, obtiendront une renaissance avantageuse, acquerront de grands mérites, et finiront par se libérer de tous les maux en parvenant à la délivrance ultérieure.

B. LES RECOMMANDATIONS SUPRÊMES.

C'était dans le grand silence de la nuit, au milieu de la forêt de sâlas, près Kusinagara, quelques heures avant d'exhaler son dernier soupir. Bouddha fit ses dernières recommandations à tous ses disciples :

Quand je ne serai plus, estimez et vénérez votre règle, consignée dans le Pratimoksha (1), comme l'aveugle estime la lumière, comme le pauvre estime un trésor; souvenez-vous qu'elle est pour vous un guide au même titre que moi. Il est interdit à tous les bonzes de se livrer à des opérations commerciales, d'acheter des terres et des maisons, d'entretenir des serviteurs, des servantes, de nourrir des animaux domestiques et de cultiver les champs. Fuyez les richesses comme la source de tous les malheurs.

Ne coupez ni bois, ni plantes, ne fouillez point la terre pour trouver des racines médicinales et préparer des décoctions (on s'expose ainsi à détruire des êtres vivants). La divination, le physiognomisme, l'astrologie, l'alchimie et autres vaines supputations, ne doivent point trouver place dans vos occupations. Quant à votre alimentation, prenez le nécessaire pour conserver la vie, mais évitez toute superfluité. Ne fréquentez ni les

(1) Ci-dessous, p. 368.

politiciens, ni les diseurs de bonne aventure, ni les chercheurs d'élixir de longue vie. Ne vous montrez point obséquieux pour les puissants et méprisants pour les pauvres, mais appliquez-vous de tout cœur à sauver tous les êtres. Ne visez jamais à passer pour des hommes extraordinares et des faiseurs de prodiges. — Pour les aumônes que vous recevrez, ne vous montrez point trop exigeants, contentez-vous du nécessaire; ne visez point à accumuler des provisions pour l'avenir.

Votre règle est la vraie racine de la délivrance de tous les maux; c'est de là que vient son nom: *Pouo-lo-t'i-mou-tch'a* 波羅提木叉, Pratimoksha. Telle est la route qui conduit à l'abstraction, à la délivrance des misères de la vie et de la mort, à l'intelligence suprême. Sans l'observation de cette règle, aucune bonne œuvre n'aura la vertu de vous faire atteindre le but de tous mes désirs, c'est-à-dire le salut, la délivrance finale.

Telles sont mes dernières instructions.

Subhadra, le dernier converti. — Le soir qui précéda sa mort, Bouddha donna ordre à Ananda d'avertir les habitants de Kusinagara que sa dernière heure était proche, qu'il quitterait le monde vers le milieu de la nuit. Ananda partit de suite ; un bonze l'accompagna. Leur visage était baigné de larmes. Ils avertirent les habitants de se hâter, s'ils voulaient jouir des dernières exhortations du Très Honoré.

Dans cette ville vivait un maître des brahmes, âgé de cent-vingt ans, jouissant d'un grand renom de science et de sagesse. Ayant appris que Bouddha allait entrer au nirvana, il voulut aller le voir et converser avec lui pour éclaircir certains doutes.

Il partit donc quelque temps après le retour d'Ananda ; arrivé dans la forêt de sâlas, il pria celui-ci de bien vouloir le présenter à Çakyamouni. « Çakyamouni est maintenant très souffrant, reprit Ananda ; ne le fatiguez pas pendant cette crise déjà si pénible. » Le brahme, très désireux d'avoir la solution de ses difficicultés doctrinales, insista par trois fois pour se faire introduire. Toujours Ananda craignait qu'une trop longue conversation ne fatiguât son maître ; il s'excusait d'être dans la nécessité d'éconduire le visiteur. Bouddha s'en aperçut et dit à Ananda de le laisser approcher. « La solution de ses doutes,

ajouta-t-il, ne me causera aucune fatigue.» Subhadra, s'étant assis près de Çakyamouni, lui dit : «Tous ces maitres fameux qui ont étudié tous les secrets de la vraie doctrine et enseignent avec tant d'éclat, seraient-ils inférieurs à vos disciples? — J'ai approfondi toutes leurs opinions», répondit Bouddha. Alors, l'arrêtant doucement dans cette voie des discussions futiles, il l'instruisit de la vraie doctrine. Ses yeux s'ouvrirent à la lumière, il renonça à toutes ses erreurs et se fit aussitôt bonze. Il fut le dernier de tous les convertis.

Çakyamouni l'admit dans son ordre quelques moments avant sa mort ; il profita si bien de ses leçons qu'il obtint de suite la dignité d'arhat. Comprenant dès lors la folie de toutes ses existences antérieures, où il avait roulé d'erreur en erreur, il fut saisi d'un immense regret ; il ne savait comment payer à son libérateur le tribut de sa gratitude. Impuissant à maîtriser son émotion, il demanda à Bouddha de le précéder dans la tombe.

«Je ne me sens pas le courage, dit-il, d'être le témoin inconsolable de votre trépas.» Aussitôt qu'il eut exprimé ce désir, il s'éteignit doucement aux pieds de Bouddha. Celui-ci commanda d'incinérer son corps.

Une fois déjà, au prix de sa propre vie, Çakyamouni avait sauvé Subhadra. Dans une antiquité reculée, ce lieu était couvert d'une vaste forêt, qui fut dévorée par un incendie. Les animaux de ces bois se virent réduits à la dernière extrémité, car la seule voie laissée libre par la flamme envahissante était barrée par un torrent rapide. Çakyamouni, qui menait alors la vie d'un poussah, prit la forme d'un cerf et se dévoua pour sauver les autres animaux, qui fuyaient le tourbillon de feu et se jetaient dans les eaux du torrent.

Il était dejà presque à bout de forces, quand arriva un lièvre boîteux. Le cerf, ému de compassion, brave la fatigue et passe le lièvre sur l'autre bord, mais y arrive si épuisé, qu'il est lui-même entraîné par le courant et se noie dans les eaux du torrent. Ce lièvre boîteux, c'était Subhadra dans l'une de ses

existences antérieures.

Deux stupas élevés à une petite distance du vihâra, dans la forêt de sâlas, rappelaient le lieu du sauvetage et l'endroit où Subhadra entra au nirvana (1).

ARTICLE VIII.

MORT DE BOUDDHA.

Depuis quelque temps déjà, Bouddha était atteint d'une maladie de la moelle épinière. Il avait prié son disciple Ananda de s'adresser à un sien bienfaiteur, et de lui demander de l'huile. Celui-ci lui en avait apporté, et l'onction avait calmé la douleur.

Le mal ne tarda pas à reparaître, et plus violent que jamais. Çakyamouni, touchant sa poitrine avec sa main, dit à ses disciples : « Voyez comme le teint doré de mon corps tourne au violet. Je ressens dans le dos une très vive douleur : bientôt je vais quitter le monde. Je désire entrer au nirvana! Je désire entrer au nirvana! » Ananda, voyant le moment suprême approcher, était désolé, se lamentait et ne pouvait maîtriser ses gémissements. Bouddha le fit venir près de lui, le consola et lui exprima sa profonde gratitude pour le parfait dévouement avec lequel il le servait depuis plus de vingt-cinq ans.

Devant tous les bonzes, il le proposa comme modèle et comme directeur expérimenté, il le constitua maître des novices pour former à la vie religieuse tous ceux qui désireraient quitter le monde. À lui d'admettre les nouvelles recrues ; à lui encore d'instruire les dissidents qui viendront exposer leurs difficultés doctrinales.

Ananda adressa plusieurs questions à son maître, spécialement pour ce qui regarde la conduite à tenir avec les bonzesses :

(1) *Tch'ang-ngo-han-king* 長阿含經, liv. IV, pp. 4-7. — *Che-kia-fang-tche* 釋迦方誌, p. 94.

Fig. 41.



Bouddha mourant. (p. 370)

« Quand, après votre mort, les bonzesses viendront dans nos monastères, comment devrons-nous nous comporter avec elles ? — N'ayez aucune conversation avec elles. — Mais cependant, si elles nous adressent la parole ? — Ne leur répondez pas. — Si toutefois il devenait nécessaire de leur parler ? — Affermissez votre cœur. »

Çakyamouni, détournant la conversation, dit au disciple : « Ananda, tu dis qu'après ma mort mon ordre n'aura plus d'appui : c'est à tort que tu parles ainsi. Tu seras chargé de maintenir ma doctrine et mes règles. » S'adressant ensuite aux bonzes, Bouddha leur dit : « Si quelqu'un d'entre vous a un doute à éclaircir, une question à poser sur quelque point de doctrine, qu'il ne craigne pas de profiter de ces derniers instants pour me demander conseil ; plus tard, il se repentirait de ne pas l'avoir fait. » Tous gardèrent le silence. Ananda assura Çakyamouni que pas un seul d'entre eux ne doutait de la vérité de ses enseignements et des articles de la loi bouddhique. « J'en étais déjà convaicu, reprit Bouddha ; je sais que tous mes disciples ont renoncé aux doctrines erronées. »

Ces paroles achevées, Çakyamouni se coucha sur le côté droit, entre huit sâlas (1), la tête tournée vers le nord, les pieds vers le sud, le visage regardant l'ouest. Après avoir lutté quelque temps entre la vie et la mort, à minuit précis, il exhala le dernier soupir.

Il avait quatre-vingts ans, suivant l'opinion commune ; c'était le 15 de la IIe lune (477 av. J.-C.? ci-dessus, p. 32).

Il est à noter que les statues du « Bouddha couché », appelées vulgairement *wo-fou-siang* 臥 佛 像, qu'on rencontre assez fréquemment dans les pagodes, représentent Çakyamouni à ses derniers moments. Les artistes se sont inspirés des circonstances de sa mort ci-dessus racontées (2).

---

(1) *Shorea robusta*: ci-dessus, art. VI, p. 360.

(2) *Tch'ang-ngo-han-king* 長阿含經, liv. IV, pp 8-10. — *Tsong-men-nien-kou-hoei-tsi* 宗 門 拈 古 彙 集 (*Che-kia-pien* 釋 迦 篇). — *T'ai-p'ing-yu-kien* 太 平 御 覽, liv. DCLIII, p 4. — *P'i-p'ouo-cha-luen* 毗 婆 沙 論. — *Sing-che-mi-pien* 醒世迷編, 上卷, p. 5. — *Soei-chou-king-kié-tche* 隋書經籍志, liv. XXXV, p. 21.

Dès que Çakyamouni eut cessé de vivre, tous les bonzes se jetèrent à terre, éperdus ; on n'entendit plus qu'un bruit confus de gémissements et de lamentations. « Hélas ! Hélas ! *Jou-lai* 如來 est mort, qui nous guidera ? Où trouverons-nous désormais un consolateur dans nos maux ? Qui prêchera au monde la loi bouddhique ? Notre maître, notre roi est mort, l'œil du monde s'est fermé à la lumière. Après avoir coupé la racine du grand arbre, on ne tardera pas à couper les branches ! »

Telles étaient les plaintes qui s'échappaient de la bouche des disciples de Bouddha, impuissants à dominer leur désolation.

Anuruddha dit à Ananda : « Allez avertir les sages de la ville de Kusinagara (1) ; dites-leur que Çakyamouni a rendu le dernier soupir. » Ananda et son compagnon prirent tous deux en pleurant le chemin de la ville. « Pourquoi venez-vous dès l'aube ? leur dit-on. Quelle nouvelle nous annoncez-vous ? — Bien triste est la nouvelle que je vous apporte, reprit Ananda ; cette nuit même, *Jou-lai* 如 來 est entré dans son repos suprême. »

À ces paroles, tous fondirent en larmes et commencèrent à se lamenter. Ananda leur dit quelques mots de consolation :

« La mort est une conséquence nécessaire de la vie. Bouddha lui-même nous l'a souvent répété : tout être vivant doit mourir, toute union amène une séparation, pas d'amitié qui ne se brise, ici-bas c'est le règne de l'impermanence. » Les habitants de Kusinagara se portèrent vers le bois de sâlas pour vénérer les précieux restes du Bouddha (2).

Prodiges à la mort de Bouddha.—À la mort de Bouddha, les huit grands arbres au milieu desquels il mourut, joignirent leurs branches deux à deux et formèrent au-dessus de son corps un dôme de verdure. Peu après, leur feuillage prit une couleur blanche comme le plumage de la grue ; les menues branches, les feuilles, les fleurs, les fruits tombèrent et se desséchèrent en signe de deuil. Tout l'univers, tous les mondes des bouddhas furent

---

1) Les mallas.

2) *Tch'ang-ngo-han-king* 長 阿 含 經, liv. IV, pp. 11-16.

ébranlés par un tremblement de terre; les vagues de la mer se soulevèrent avec furie; les lacs, les fleuves, les rivières se desséchèrent et laissèrent la terre à nu; les ténèbres se répandirent dans tout l'univers, le soleil et la lune se voilèrent; un vent furieux se déchaîna dans les ténèbres, remplit les airs de terre et de poussière, brisant les arbres et renversant les plantes. L'air retentit des cris de douleur poussés par les devas, qui passèrent ensuite devant les restes vénérés en chantant le triomphe final.

Les devas du ciel Tusita répétaient cet hymme de victoire:

Voici le dernier corps de Bouddha,
Voici sa décisive victoire sur la mort;
Plus de pensée de tristesse ou de joie,
Adieu les angoisses de la vieillesse et du trépas!

Les cieux et la terre, ébranlés de tremblements convulsifs, prenaient part au deuil universel, et au final triomphe sur la vie (1).

Lamentations de Vajrapani.—Le grand Mahâraja Vajrapani, *Mi-tsi kin-kang* 密跡金剛, à la nouvelle de cette mort, se lamentait en disant:

Jou-lai 如來 m'a donc abandonné pour entrer dans le repos de l'extinction? À qui aurai-je recours désormais? Me voici sans appui, sans consolateur, sans protecteur! Tous les malheurs à la fois s'abattent sur ma tête; un flèche empoisonnée me perce le cœur. Qui protégerai-je maintenant avec cette massue à tête de diamant? Mieux vaut la jeter! À qui offrirai-je mes services? Où trouverai-je un conseiller bienveillant et compatissant? Qui me donnera de revoir ce visage aimé?

Pendant que Vajrapani et les autres Mahârajas faisaient entendre ces tristes lamentations, Indra, le roi du ciel, leur dit:

Pourquoi oubliez-vous les instructions du Vénérable des mondes? Ne vous disait-il pas que tous les êtres sont éphémères et caducs? Tous sont changeants et voués à la destruction; tout ce qui est élevé tombe, toute union se désagrège, la naissance appelle la mort. Tout être vivant peut

---

(1) Le nirvana est bien plus, en effet, une victoire sur la vie qu'un triomphe sur la mort.

être comparé à un grand arbre planté sur l'extrême bord d'un fleuve, à une goutte de rosée suspendue à la tige d'une plante, à une bulle d'air à la surface des eaux ou à un dessin tracé sur l'eau et dont il ne reste aucun vestige. La vie passe comme une flèche; semblable à la révolution du soleil et de la lune, elle ne dure qu'un jour. La science délivre de cette impermanence. L'accomplissement des préceptes bouddhiques a, seul, la vertu de conduire au nirvana; il n'y pas d'autre voie de salut. Quiconque enseigne cette loi aux hommes ou aux devas, tarira la source de ses douleurs et ne renaîtra jamais dans l'adversité.

Tout bouddha doit accomplir sa tâche et disparaître. Çakyamouni a retiré du cycle des renaissances tous les devas et tous les hommes, tous les êtres de la terre et des cieux pour qui l'heure du salut était arrivée: pourquoi vous attrister (1)?

Près du lieu où Subhadra entra au nirvana, il y a un stupa ; ce fut en ce lieu que le grand roi Vajrapani laissa tomber sa massue de diamant (2).

ARTICLE IX.

BOUDDHA ET SA MÈRE.

Songes de Maya. - La nuit même de la mort de Çakyamouni, sa mère Maya, pendant son sommeil dans les cieux, vit cinq présages funestes et fit cinq rêves néfastes.

a) Les cinq présages. — Il lui sembla que la couronne de

---

(1) *Tch'ang-ngo-han king* 長 阿 含 經, liv. IV, p. 11.

(2) *Che-kia-fang-tche* 釋 迦 方 誌, p. 94. — Très nombreuses sont les représentations de la mort du Bouddha Çakyamouni. Les musées de Calcutta et de Lahore sont particulièrement favorisés à ce sujet. Le British Museum possède un très beau spécimen, provenant de Kâfir-Kot. C'est un « Bouddha couché », ou représentation du Parinirvana. Un ascète nu se tient aux pieds du défunt, à côté de Mahâ Kâsyapa.

Les fig. 284, 285. 286 Foucher) sont des reproductions photographiques des bas-reliefs commémoratifs de l'ensevelissement et de la mise au tombeau.

Les images tibétaines de Hackin, planche XVIII, nous offrent un tableau détaillé de la mort, des cérémonies funèbres et du partage des reliques du Bouddha.

fleurs qui ornait sa tête se fanait, ses aisselles se couvrirent de sueur, son auréole s'éteignit, ses yeux clignèrent et elle se sentit envahie par une grand désolation (1).

b) Les cinq songes. — Ces signes néfastes furent encore corroborés par cinq songes pénibles, qui se succédèrent durant son sommeil :

1° Le mont Suméru s'écroula ; les océans au-delà des monts d'Or se desséchèrent.

2° Les yakchas, sabre en main, se jetèrent sur les vivants pour leur arracher les yeux ; puis un violent coup de vent les rejeta dans les Montagnes Neigeuses.

3° Tous les devas des cieux virent tomber à terre leurs précieuses coiffures, dont les pendentifs furent brisés. Tristes, désolés, privés de leur lumineuse auréole, ils devinrent noirs comme de l'encre.

4° Du haut d'une tour élevée, le roi des précieuses perles *jou-i* 如意, les jetait à profusion à une multitude avide de les saisir ; soudain, quatre dragons horribles, vomissant le feu, renversèrent la tour et dévorè ent les perles merveilleuses, puis furent engloutis dans l'abîme par un vent violent.

5° Cinq lions descendus du haut des airs, mordirent le sein de Maya et pénétrèrent dans son côté gauche ; elle ressentit une blessure au cœur, comme si on l'eût ouvert avec un glaive.

Maya se réveilla effrayée et se dit : « Bien sûr que mon fils *Jou-lai* 如來 est mort. » Sans tarder, elle alla raconter aux devis, ses compagnes, les songes sinistres qui avaient traversé son imagination.

Le message envoyé à Maya.—Le Vénérable Anuruddha monta aux cieux et annonça à Maya en termes symboliques le douloureux événement : « Tout ce que les cieux contiennent de plus parfait, le plus saint de tous les êtres, vient d'être dévoré par

(1) Ce sont les cinq signes de déchéance, qui présagent la fin prochaine du bonheur des devas et des devis.

Kié-mo 竭 摩, le poisson de l'océan de l'impermanence (la mort). C'est dans la forêt de sâlas, près de Kusinagara, que le fait s'est passé. Bientôt le cortège funèbre, honoré de la présence des devas, sortira en grande pompe par la porte de l'est. »

A cette nouvelle, Maya comprit son malheur. Elle tomba à terre, comme foudroyée par la douleur, et ne revint à elle-même que longtemps après. «Hélas ! soupira-t-elle, les sinistres présages de la nuit dernière ne m'annonçaient-ils pas que Bouddha avait quitté le monde ? La présence d'Anuruddha et son message ne me laissent plus de de doute ; quelle poignante nouvelle ! Comment la mort a-t-elle pu ravir la lumière du monde, la source du bonheur des cieux et la terre ! O mort ! O voleuse exécrable ! Comment as-tu osé frapper mon fils l'Illuminé ? »

Alors, devant l'assemblée de toutes ses compagnes, elle exhala sa douleur dans les stances suivantes :

Durant tous les kalpas, vous fûtes toujours uni à votre mère.
Déjà cette union fut rompue au jour de l'illumination ;
Et voici que vous me quittez de nouveau pour entrer au nirvana !
Les oiseaux perchés sur un grand arbre, se séparent au lever du jour,
Puis se rassemblent de nouveau au coucher du soleil ;
Ainsi sur l'arbre de la vie, nous étions réunis, mère et fils ;
Mais désormais vous quittez la vie pour toujours :
Éternelle sera notre séparation.

Maya près du cercueil de Bouddha. — Maya et ses suivantes, en compagnie de toutes les devis de son ciel, descendit auprès du cercueil de son fils et pleura amèrement. « Dans tous les kalpas antérieurs, s'écriait-elle, jamais vous n'abandonnâtes votre mère. Pourquoi me quittez-vous aujourd'hui ? Hélas ! quelle angoisse ! La source de tout bonheur est tarie pour tous les êtres de l'univers. Pourquoi vous éloignez-vous de ce monde aveuglé, au temps même où il a si grand besoin de vos instructions ? »

Tout en se lamentant, elle couvrit le cercueil de Çakyamouni des plus belles fleurs cueillies dans les jardins du ciel, puis elle donna de nouveau libre cours à son affliction : « Aujourd'hui,

Fig. 42.



Bouddha se lève dans son cercueil pour recevoir sa mère. (p. 377)

au pied de ces arbres, on n'entend qu'un bruit confus de gémissements et de sanglots. Les rois-dragons des cieux et tous les génies se pressent ici, les yeux baignés de larmes, le cœur brisé de douleur. O vous, jadis rempli d'une si tendre affection pour votre mère, voici que le vent de la mort nous a séparés à jamais! Alors que tous les êtres ont soif de la rosée si douce de votre doctrine, pourquoi nous abandonnez-vous si vite? Du fond de votre tombeau, me voyez-vous auprès de vous?»

Cette mère éperdue aperçut alors la chape, le bol et le bâton de voyage de Bouddha; elle prit ces objets dans sa main droite, puis de la main gauche elle se frappa le front et tomba sur le sol, suffoquée par la douleur. «Voici, continua-t-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, voici les instruments de salut dont mon fils s'est servi pour le bonheur des génies et des humains. Leur maître a disparu: à quoi peuvent-ils servir maintenant? Hélas! mon affliction est indicible!»

Toutes les devis présentes à cette scène furent remplies de compassion pour Maya et mêlèrent leurs larmes aux siennes.

Bouddha apparaît à sa mère. — Bouddha, par un acte de sa puissance, ouvrit son cercueil, joignit les mains et sortit de sa tombe plein de vigueur, comme le lion royal sort de son antre. De tout son corps et de tous les poils de sa peau s'échappèrent des rayons lumineux, où apparurent des Bouddhas es mains jointes.

D'un air doux et affectueux, il dit à sa mère: «Vous avez daigné venir me visiter, vous êtes descendue du ciel vers cette terre de *Yen-feou-t'i* 閻浮提. Essuyez vos larmes, je vous prie. Bouddha est le plus fortuné de tous les êtres et ma mère est la plus noble de toutes les femmes, parce qu'elle a eu l'honneur insigne de donner au monde les Trois Précieux: Bouddha, sa loi, son ordre enseignant. Voilà pourquoi je me lève de mon cercueil et je joins les mains, pour vous rendre la joie, vous dire toute mon affection et vous remercier du bienfait de la vie. Bouddha quitte ce monde, c'est vrai, mais sa loi et son ordre

restent. Bannissez toute pensée de tristesse et de découragement ; rien de permanent dans ce monde ! »

Ces paroles consolèrent un peu Maya ; son visage s'ouvrit à la joie, comme une fleur de lotus s'ouvre à la lumière.

Bouddha adressa ensuite à sa mère ces paroles d'adieu : « Ma tâche est accomplie, le bouddhisme est établi, le labeur a pris fin ; jamais plus je ne renaîtrai. Vous, ma mère, réjouissez-vous ; que la tristesse n'effleure plus votre cœur. Quand la vie et la mort, sources de toutes les afflictions, sont elle-mêmes anéanties, c'est la joie suprême de l'extinction : croyez que vous y arriverez à votre tour. »

En achevant ces mots, Bouddha rentra dans son cercueil et la terre trembla. Maya fit trois fois le tour de la tombe avec ses compagnes, puis remonta aux cieux.

Un stupa marquait le lieu où Maya vint pleurer sur le cercueil de son fils (1).

ARTICLE X.

LES FUNÉRAILLES.

Le cercueil de Çakyamouni. — Les habitants de la ville de Kusinagara se cotisèrent pour donner un cercueil d'or à Çakyamouni (1) et subvenir aux frais des funérailles. Ils portèrent le cercueil dans la forêt, ensevelirent son corps et voulurent le transporter dans leur ville, comme un gage de bonheur pour la contrée. Quatre hommes robustes essayèrent de soulever le cercueil ; mais ils ne purent pas même le remuer. On doubla

(1) *Che-kia-fang-tche* 釋迦方誌, p. 94.

(1) D'après le *Chen-sien-t'ong-kien* 神仙通鑑, liv. V, art. 2, p. 2, ce fut *Na-kié* 那竭, frère de Bouddha, qui lui procura ce cercueil d'or.

le nombre des porteurs sans plus de succès. Enfin vingt hommes réunis échouèrent dans leur entreprise, et il fallut renoncer au projet. *Leou-teou* 樓 豆, Rodha, leur en donna la raison :

« Quand bien même tous les habitants de Kusinagara entreprendraient de transporter le cercueil de Bouddha dans leur ville, ils n'y arriveraient point, parce que le Très Honoré veut partager entre tous, et d'une façon équitable, le bonheur de posséder ses reliques. »

En présence de toute l'assemblée, le cercueil monta lentement dans les airs, jusqu'à environ sept fois la hauteur des grands arbres voisins, puis il se dirigea vers la ville. Il entra par la porte de l'ouest, sortit par la porte de l'est, gagna ensuite la porte du sud et sortit par celle du nord. Sept fois il fit le tour de la ville ; puis il vint se replacer lui-même sur un catafalque superbe élevé à l'endroit même où devait avoir lieu la cérémonie crématoire.

Les génies des cieux et les quatre grands rois escortaient le cercueil de Bouddha pendant son voyage aérien. Durant sept jours, une immense concours de dévots ne cessa d'affluer dans le bois de sâlas ; tous s'empressaient de rendre au grand défunt les hommages de leur douleur et de leurs regrets.

Impossibilité d'enflammer le bûcher. — Lorsque le cercueil d'or eut été descendu du catafalque, et quand on eut entassé le bois odorant pour l'incinération, il fut impossible d'y mettre le feu. Une respectueuse terreur s'empara de tous les témoins de ce nouveau prodige.

Anuruddha prit la parole et leur fit comprendre qu'ils perdaient leur peine. « En voici le motif, dit-il : le grand Kâsyapa, le disciple choisi par Bouddha pour gouverner son ordre, n'est pas encore venu, il n'est guère qu'à mi-route. Tous les devas connaissent son ardent désir de revoir le corps de son maître bien-aimé : voilà pourquoi ils veulent retarder le temps de la crémation. »

Kâsyapa prêchait dans le royaume de Magadha, quand lui

parvint la nouvelle du trépas de Bouddha. Il partit de suite avec ses 500 disciples.

Sur la route, il rencontra un voyageur qui portait dans sa main une fleur de manguier (1) : « D'où venez-vous »? lui demanda Kâsyapa « Je viens de Kusinagara. — Avez-vous des nouvelles de mon maître, Bouddha? — Votre maître est mort il y a déjà sept jours. »

Kâsyapa parut fort triste, et ses disciples étaient désolés. Dès son arrivée au bois de sâlas, Kâsyapa alla trouver Ananda et lui demanda la faveur de contempler une fois encore le corps de Bouddha. « Impossible, reprit Ananda ; ses restes ont été déposés dans un cercueil d'or, le corps est embaumé et entouré de bandelettes, le cercueil d'or a lui-même été renfermé dans un sarcophage, qui est maintenant cloué ; nous ne pouvons plus le tirer du tombeau. » Mais voici qu'au moment où ils arrivèrent devant le cercueil, le Très Honoré sortit ses deux pieds hors de sa tombe et les montra à Kâsyapa, qui les toucha de la main en sanglotant et en disant : « Tous les êtres passent avec rapidité ; tout être vivant doit payer son tribut à la mort. La vraie joie consiste dans la délivrance de la naissance et de la mort. Bouddha a terminé sa carrière. Je ne le verrai plus, hélas ! Ce siècle souillé n'est pas digne de le posséder plus longtemps. » Kâsyapa et ses disciples tournèrent sept fois autour du défunt et se rangèrent sur les côtés.

Ananda prit le coin du cercueil au nord-ouest, Nanda prit celui du nord-est, les génies célestes soulevèrent l'arrière du cercueil et le portèrent quarante-neuf pas plus loin (2), puis tous préparèrent le bûcher et entassèrent des bois odorants pour brûler le corps. Quatre citoyens de la ville de Kusinagara

(1) Rockhill, *Life of Buddha*, p. 144, dit que ce voyageur était un ajivaka (« cho-ba-can »). D'après Hackin, p. 107, c'était un marchand (« choupa »). Il portait une des fleurs tombées du ciel, au moment de la translation au Mukutabandhana Caitya, le septième jour après les cérémonies funèbres.

(2) Jusqu'au Mukutabandhana Caitya.

Fig. 43.



Bouddha sort ses deux pieds du cercueil. (p. 380)

s'approchèrent avec des torches ardentes pour mettre le feu au bûcher; mais les torches s'éteignirent sans communiquer le feu au bois.

Kâsyapa leur dit: «Vos efforts seront vains; toutes les torches du monde ne brûleraient pas le tombeau du grand Saint.» Malgré ses représentations, on continua, on doubla, tripla, sextupla même le nombre de ces hommes, mais sans résultat. À la fin il y eut jusqu'à trente-six hommes qui s'efforçaient d'enflammer l'amas de combustible, et toujours le feu s'éteignait.

Kâsyapa les interpella de rechef: «Ne vous ai-je pas dit que vos efforts demeureraient infructueux? Les devas eux-mêmes n'arriveraient pas à brûler le corps de *Jou-lai* 如來!»

Les habitants de la ville, hommes et femmes, ravis d'admiration à la vue de ce prodige, vinrent en foule offrir de l'encens et des fleurs, et firent sept fois le tour du tombeau en pleurant et en gémissant (1).

Un feu miraculeux consume le corps de Bouddha. — Depuis sept jours, le cercueil restait exposé sur le bûcher crématoire. Soudain, un feu miraculeux sortit de la poitrine et du cœur de Bouddha, enflamma les bois du bûcher et consuma lentement le cercueil. Les os du défunt furent réduits en granicules gros comme des grains de riz (2).

Les quatre grands rois du ciel vinrent avec des aiguières remplies d'eau parfumée, qu'ils répandirent sur le foyer, pour éteindre le feu et recueillir les reliques, mais le feu resta aussi vif que précédemment. Les Esprits des mers, les rois-dragons, les Esprits des fleuves et des cours d'eau, jetèrent à leur tour des eaux de senteur sur le brasier et n'arrivèrent point à en diminuer l'ardeur; ils furent aussi déçus dans leur espérance de

---

(1) *Tch'ang-ngo-han-king* 長阿含經, liv. IV, pp 16, 17.

(2) La «Crémation de Bouddha», provenant des ruines de Sikri, est une des curiosités du musée de Lahore, nº 2166. Cf. photographie: Foucher, fig. 287.

s'emparer des reliques. Rodha leur dit: «Si vous emportiez les restes précieux du Très Honoré pour les vénérer dans les cieux, ou dans vos palais au fond des eaux, que resterait-il aux hommes dans ce monde?»

Les quatre Mahârajas et les rois-dragons reconnurent leur erreur et se retirèrent.

Partage des reliques. — Huit rois des royaumes voisins convoitaient les reliques de Bouddha; chacun prétendait avoir un droit spécial à les posséder.

Les habitants de Kusinagara estimaient que les restes de Çakyamouni devaient leur appartenir, puisqu'il avait choisi leur ville de préférence à toute autre, pour son entrée au nirvana.

La discussion s'envenima. Tous parlaient déjà de recourir à la force, quand le grand ministre Upakuta proposa une base d'accomodement: «Ne vous disputez pas; gardez-vous bien d'employer la force des armes: ces restes précieux doivent être l'objet d'un culte universel. Il faut les diviser en huit parts égales, afin que chacun de vous puisse les honorer.»

Indra réclama sa part pour les devas des cieux; les rois-dragons voulurent aussi recevoir la leur.

Upakuta, pour contenter tout le monde, fit trois parts: la première fut donnée à Indra, la seconde aux nagas, la troisième aux rois. Pour ne rien perdre de ces précieuses reliques, le ministre les déposa dans une urne et les y mêla avec du miel. Chacun ayant emporté la part qui lui revenait, Upakuta garda l'urne avec les reliques adhérentes aux parois et la déposa dans un stupa qui fut élevé sur le lieu même de la crémation.

Indra, les rois-dragons et les huit rois construisirent aussi des stupas pour recevoir les reliques qui leur étaient échues en partage. Les monastères bouddhiques, au nombre de quarante-neuf, reçurent chacun une part des cendres et de la terre recueillies au lieu de la crémation. Une céleste harmonie se fait entendre jour et nuit autour de ces reliques, qui, souvent,

Fig. 44.



Un feu mystérieux consume le corps de Bouddha. (p. 381)

apparaissent resplendissantes de lumière (1).

Une légende bouddhique raconte que le roi Açoka alla trouver le supérieur du couvent du Mont des Vautours et lui fit part d'un projet qu'il voulait exécuter. Il s'agissait de bâtir dans l'Inde 84.000 (un très grand nombre) stupas. Le supérieur, nommé Yasada, approuva le projet et dit au roi: « Je me charge de donner moi-même le signal. Le jour où je couvrirai le soleil avec ma main (quand paraîtra l'éclipse de soleil), on devra commencer partout les travaux. Donnez des ordres en conséquence. »

Le roi fit déposer les reliques dans un très grand nombre de reliquaires, enfermés eux-mêmes dans des écrins précieux, richement décorés.

Des yakchas reçurent la mission de les porter aux destinataires. Pour avoir le droit d'en posséder un, le centre devait posséder au moins 100.000 habitants.

Açoka fut le propagateur zélé du bouddhisme. Il couvrit le Magadha de stupas, de vihâras et de monuments magnifiques élevés à la gloire de cette doctrine.

En souvenir de cette légende, on représente souvent Yasada étendant un bras démesurément long et cachant le soleil avec sa main.

Les cinq perles.—Le roi de Ceylan envoya cinq perles précieuses à Açoka. Ce souverain en destina quatre aux quatre stupas célèbres, élevés : à Kapilavastu, au lieu de la naissance de Bouddha ; à Gaya, auprès de l'arbre de l'illumination ; à Bénarès, au Parc des Cerfs ; et à Kusinagara, dans la forêt de sâlas (2).

La cinquième perle fut promise à celle de ses femmes que le roi jugerait la plus artistement vêtue.

Dans le harem, ce fut un assaut de recherche et d'élégance. Les reines revêtirent leurs plus somptueux habits. Sugata, sa concubine, se rappelant que Bouddha défend ces atours et ces bijoux, se vêtit d'un simple habit de couleur blanche. Le roi, étonné d'abord, lui en demanda la raison. Elle répondit : « Boud-

(1) *Tch'ang-ngo-han-king* 長阿含經, liv. IV, pp. 22-24.— *Mémoires de Hiuen-tsang* 玄奘, liv. VI : Kusinagara.

Les reliques avaient été mélangées à de la terre pour faciliter le rite de l'« asthi ksepa », ou jet des ossements dans le dernier réceptacle ; ou peut-être, tout simplement, pour augmenter leur volume.

(2) Cf. ci-dessus, p. 344.

dha a enseigné que la pudeur est le plus riche vêtement, que les préceptes bouddhiques sont les plus précieux bijoux. J'observe les prescriptions bouddhiques : voilà pourquoi je suis simplement et modestement vêtue.» Cette réponse plut beaucoup au souverain. «Tu es la mieux vêtue de toutes, lui dit-il ; je te donne la perle.»

Les autres reines, stimulées par le désir de récompenses analogues, voulurent pratiquer les prescriptions bouddhiques (1).

ARTICLE XI.

LA PREMIÈRE ASSEMBLÉE. — LES DEUX PREMIERS PATRIARCHES.

Après la mort de Bouddha, Kâsyapa réunit tous les bonzes célèbres par leur savoir. Radjagriha fut choisie de préférence pour cette assemblée plénière. *Hiuen-tsang* 玄奘 visita une grande maison en pierre, bâtie dans un bois de bambous à cinq ou six lis au sud de l'ancien couvent de la Venouvana (2). Près de cette construction, on pouvait encore voir les ruines de l'édifice grandiose bâti par Adjâtaçatrou, roi du Magadha, pour servir de salle de réunion (3).

999 arhats se trouvèrent réunis. Ananda devait être exclu, parce qu'il n'était pas encore parvenu à la science transcendante

---

(1) Les bas-reliefs antiques précieusement conservés au musée de Lahore, nous font assister à la garde des reliques, à leur partage, à leur transport, à leur dépôt dans les stupas. Cette dernière cérémonie est aussi représentée sur le fragment de Sikri, nº 42, collectionné au musée de Berlin. Le partage des reliques est plus particulièrement figuré sur les deux fragments du musée de Lahore, nºs 611 et 2.037. Foucher, pp. 590-600, reproduit les photographies de ces précieux restes du passé.

(2) Ci-dessus, pp. 180 seq.

(3) D'après d'autres auteurs, cette réunion eut lieu dans la grotte de Sattapanni, ou Çataparna, près de Radjagriha (Eitel, *Sanskrit-Chinese Dict'y*).

des arhats. Très attristé de cette décision, il se retira dans un lieu solitaire et s'appliqua de toutes ses forces à l'obtention des facultés supranaturelles qui lui manquaient. Un soir, en se couchant, il obtint cette science tant désirée.

Il alla frapper à la porte de la salle de réunion et fit valoir ses droits à l'admission. Pour prouver son assertion, il dut pénétrer dans la salle les portes fermées.

Comme il avait assisté Çakyamouni pendant vingt-cinq ans et avait été le confident de ses secrets, il était naturellement tout désigné pour présider à la collection des « Sutras », ou discours de Bouddha. Upali (Anuruddha) présida à la codification des statuts disciplinaires, « Vinaya ». Kâsyapa en personne prit le titre de président du comité pour codifier la troisième partie des écritures, qui composent les « Sastras ». Il fut décidé que la collection comprendrait les ouvrages :

T'ai-hoa-tsang	胎化藏
Tchong-ing-tsang	中陰藏
Mo-ngo-yen-fang-teng-tsang	摩訶衍方等藏
Kiai-liu-tsang	戒律藏
Se-che-tchou-p'ou-sa-tsang	四十住菩薩藏
Tsa-tsang	雜藏
Kin-kang-tsang	金剛藏
Fou-tsang	佛藏

Ces ouvrages furent divisisés en trois séries (三藏 : trois dépôts, trois trésors) :

1.	*P'ou-sa-tsang*	菩薩藏
2.	*Kiai-liu-tsang*	戒律藏
3.	*Cheng-wen-tsang*	聲聞藏

Telle fut la première compilation des écrits bouddhiques, ou la première ébauche des livres canoniques, « Tripitaka » :

1. Sutras : discours de Bouddha pour les séculiers.
2. Vinaya : préceptes moraux et disciplinaires pour l'ordre.
3. Abhidarma (Sastras) : métaphysique bouddhique (1).

(1) *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. IX : Magadha.

Kâsyapa passe le patriarcat à Ananda. — Le premier patriarche, Kâsyapa, sentant sa mort approcher, manda Ananda et lui dit : « Vous savez que le Très Honoré m'a imposé la charge de veiller sur sa loi et de la défendre ; me voici arrivé au terme de la vie et cassé par la vieillesse : je remets entre vos mains la haute fonction qui m'a été confiée. »

Ananda promit de s'en acquitter avec zèle. Sous son gouvernement, le bouddhisme fit de grands progrès. À lui revient le mérite d'avoir recueilli et conservé dans sa puissante mémoire tous les discours de Bouddha (1), comme la mer recueille et conserve l'eau de tous les fleuves.

De plus, les bonnes actions de ses existences précédentes l'avaient préparé de longue date à la dignité du patriarcat :

Au temps du bouddha Dipankara (2), un bonze formait un novice à la récitation des prières et ne lui donnait trève ni jour ni nuit ; pour la plus légère infraction ou omission, il le reprenait sévèrement. Le jeune novice allait-il quêter pour subvenir à l'entretien de son maître, il ne devait pas s'attarder, ni retrancher la plus petite partie de ses prières ordinaires ; sans quoi, il était réprimandé vertement. Il n'eut finalement d'autre ressource que de réciter ses prières tout en demandant l'aumône. Un bourgeois lui demanda un jour pourquoi il récitait toujours ses prières en allant de porte en porte. Le novice lui confia son chagrin et lui donna la raison de cette manière de faire. Ce brave homme consola le jeune bonze et lui dit : « Je me charge de vous nourrir tous deux, votre maître et vous. Employez désormais tout votre temps à la récitation de vos prières. » Ce jeune bonze, c'était Çakyamouni dans une de ses existences antérieures ; le bourgeois charitable, c'était Ananda. L'aumône faite au futur bouddha, lui avait valu l'honneur du patriarcat.

La grotte du « Pied de Coq ». — Kâsyapa voulut laisser un dernier adieu au roi Adjâtaçatrou. Il se rendit donc au palais

---

(1) Les sutras ; ci-dessus, p. 385. (2) Ci-dessus, p 140.

Fig. 45.



Kâsyapa dans sa grotte. (p. 387)

et déclara à l'un des gardes que le Grand Kâsyapa allait quitter ce monde. De là, il partit pour la montagne du « Pied de Coq » (1), située à une centaine de lis à l'est de la rivière Mahi, petit affluent de la Nairanjana. Trois pics escarpés s'élancent dans les airs ; il s'assied sur l'herbe entre les trois pointes de rocher et dit : « Revêtu de la chape de Bouddha et tenant en main mon bol, mon corps demeurera incorruptible jusqu'à l'avènement du bouddha Maitreya, afin que ses disciples puissent me contempler. » A ce moment, la terre trembla. Avant d'entrer dans son repos final, Kâsyapa se dit en lui-même : « Si le roi Adjâtaçatrou et Ananda viennent ici pour me visiter, la montagne s'ouvrira ; à leur départ, elle se refermera sur moi. »

Un deva des cieux vint présenter ses hommages à Kâsyapa ; il lui offrit de l'encens et des fleurs. Puis, les trois rochers se réunirent et enveloppèrent le vénérable patriarche d'une muraille de pierre. *Pi-pouo-lo* 畢 鉢 羅, l'Esprit de la montagne, s'écria :

« La montagne de la loi vient de s'écrouler, le vaisseau de la loi a sombré, l'arbre de la loi s'est brisé, l'océan de la loi s'est desséché. C'est un jour de joie pour tous les démons, et un jour de deuil pour les habitants de la terre et des cieux. »

Le roi Adjâtaçatrou fit un rêve, dans lequel il vit se briser la maîtresse poutre de la voûte des cieux. Il se réveilla terrifié ; ce fut alors que le garde du palais vint l'informer de l'entrée de Kâsyapa au nirvana. Le roi et le second patriarche Ananda allèrent lui présenter leurs devoirs : le rocher s'entr'ouvrit à leur arrivée, puis se referma à leur départ.

Dans cette grotte repose, incorruptible, le corps du Grand Kâsyapa, en attendant l'avènement du futur bouddha Maitreya.

Sur le sommet de cette montagne, dont les trois cimes s'élèvent en dôme, on a construit un stupa (2).

(1) Kukkutapâda.

(2) *Hien-yu-king* 賢 愚 經, liv. X, p. 294. — *Mémoires* de *Hiuen-tsang* 玄奘, liv. IX : Magadba.

Mort d'Ananda. Ses successeurs. — Ananda, cassé de vieillesse, se permit un jour de faire une observation à un moine qui récitait fort mal un texte bouddhique. Sa réprimande fut assez mal accueillie : le moine le traita de vieux radoteur et demeura convaincu que sa façon de réciter était la meilleure.

Ananda se tut et dit en soupirant : « Malgré mon grand âge, je consentirais encore à rester sur terre pour défendre la loi et sauver tous les êtres. Mais les hommes sont arrivés à un tel degré de perversion, qu'il me paraît difficile de procurer leur salut. Ma présence ici-bas devient donc inutile ; conséquemment, j'ai hâte d'entrer au nirvana.

Le roi du Magadha apprit qu'Ananda partait pour Vaisali : aussitôt il se mit à la tête de ses armées et se précipita à sa poursuite, afin de le ramener dans son royaume.

Pendant que les troupes du Magadha étaient campées au sud du Gange, celles du souverain de Vaisali arrivaient sur la rive nord du fleuve. Ananda passait alors le Gange sur une barque. Voyant que les deux monarques allaient en venir aux mains pour se disputer ses reliques, il s'éleva dans les airs et entra dans l'extase finale ; son corps fut consumé par un globe de feu. Ses os se divisèrent en deux parts : l'une tomba sur la rive septentrionale du fleuve et l'autre sur la rive méridionale. Ainsi finit le conflit entre les deux princes rivaux (1).

Deux stupas, l'un au nord, l'autre au sud du Gange, restaient debout au VII[e] siècle comme monuments commémoratifs de la mort d'Ananda.

Les auteurs chinois, en particulier les *Vies* de Bouddha, donnent la liste des 28 patriarches du bouddhisme indien ; le dernier est Bodhidharma. Celui-ci vint en Chine, où il est honoré comme le premier patriarche du bouddhisme chinois, et connu sous le nom populaire de : *Ta-mo ta-che* 達摩大師. Il aborda à Canton

(1) Le n° 2.285 du musée de Lahore, ou le Parinirvana d'Ananda, rappelle le partage de son corps en deux moitiés (B. E. F. E. O. t., V, p. 418).

l'an 520 apr. J.-C. (1). Nous avons déjà donné la liste des patriarches indiens et chinois dans le tome VII des *Recherches*, art. XX. Nous insérons ici seulement les noms des devas protecteurs de la loi bouddhique, d'après le texte de la *Vie de Bouddha.*

Ce sont : 1° Brahma, le roi du Ciel. — 2° Indra, le roi de la Terre. — 3° Vaisravana, le roi du Nord. — 4° Dhritarashtra, le roi de l'Est. — 5° Virûdhaka, le roi du Sud. — 6° Virûpaksha, le roi de l'Ouest. — 7° Vajrapani, le porte-massue. — 8° Mahesvara (Siva). — 9° Les grands maréchaux des démons et les génies des 28 sections. — Les devas conseillers, remplis d'une éminente sagesse. — 11° Les devas auxiliaires, qui exaucent toutes les prières. — 12° Véda (Wei-t'ouo 韋 陀), le deva protecteur du bouddhisme dans le monde. — 13° L'Esprit de la Terre. — 14° L'Esprit de l'arbre de l'Illumination. — 15° Hariti, la mère des rois des démons. — 16° La déesse Maritchi, qui préside au cours du soleil et de la lune, et protectrice contre les guerres. — 17° Les devas du Soleil. — 18° Les devas de la Lune. — 19° Sagara, le grand roi des nagas. — 20° Yama, le roi des Enfers.

Toutes ces divinités protectrices des États et des peuples, protègent également le bouddhisme et ses adhérents, et favorisent la propagande de la Loi.

PRINCIPALES PHASES DU BOUDDHISME.

Après avoir lu le récit chinois des principales actions de Bouddha Çakyamouni, le lecteur aimera avoir sous les yeux le résumé chronologique des faits les plus importants signalés par l'histoire du bouddhisme depuis la mort de son fondateur jusqu'à nos jours. Le voici, d'après les meilleurs auteurs contemporains et les dernières recherches sur ce sujet.

(1) Cf. *Recherches*, t. VII, pp. 246 à 250.

Avant J.-C.

557 Date probable de la naissance de Çakyamouni (sous le règne de Cyrus, 558-529).

514-486 Bimbasara (Srenika), roi du Magadha.

486-461 Adjâtaçatrou (Kûnika), fils de Bimbasara et son successeur sur le trône du Magadha (contemporain de Xerxès, roi de Perse (485-465).

478 Le clan de la famille Çakya est exterminé par Virûdhaka, roi du Kasala.

477 Mort de Çakyamouni.

477 Première assemblée bouddhique, à Radjagriha.

377 Seconde assemblée bouddhique, à Vaisali, la 10e année de Kalasoka. La doctrine de l'Hinâyâna, *Véhicule Inférieur*, se maintient encore malgré le schisme des Conservateurs et des Progressistes.

327 Alexandre pénètre dans l'Inde. Après sa mort (323), son empire est divisé entre ses généraux; ses États de l'Est: Syrie, Perse' Inde, sont donnés à Seleukos Nikator.

315 Seleukos Nikator, menacé dans l'Ouest, cède ses provinces de l'Extrême Est indien à Chadragupta (Sandrakottos), qui fonde la dynastie Maurya, des rois du Magadha. La capitale, Kusagara, fut transférée à Paliputra (Patna) par Açoka.

315-291 Règne de Chandragupta, roi du Magadha.

291-263 Bindusâra, successeur de Chandragupta.

263-221 Açoka, troisième roi de la dynastie Maurya (intronisé en 259), le Constantin du Bouddhisme, qu'il propagea officiellement. Surnommé Açoka le Pieux.

256 Fondation de l'empire gréco-bactrien. — Traité avec Açoka.

242 Troisième assemblée bouddhique à Patna (Pâtaliputra), en langue pâli, sous le haut patronage d'Açoka (on trouve aussi la date de 246). Missionnaires bouddhistes envoyés dans le sud, à Ceylan; au nord-ouest, dans le Gandhâra et au Kashmir; en Birmanie (Suvarnabhumi) et dans les pays himalayens.

220 Tuthydêmos s'empare de la Bactriane et étend le pouvoir des Grecs dans l'Inde.

189 Demetrios conquiert Caboul, le Pandjâh (Pendjab) et le Sindh.

180 Eukratides étend son pouvoir sur la Bactriane (Grecs-bactriens ou Grecs-noirs).

141-129 Les Scythes (Gètes) chassent les Bactriens du Kush; ils s'em-

parent de la Bactriane et fondent le royaume scytho-bactrien.

Menandros, successeur de Heliokles, ayant perdu la Bactriane, recule sa capitale jusqu'à Sâkala, au Pandjâh, et étend ses conquêtes dans le N.-O. de l'Inde. (Menandros est, vraisemblablement, le Melinda des bouddhistes, converti au Bouddhisme. Cf. l'ouvrage pâli *Milindapanha.*)

89 ou 45 Date approximative de la première rédaction du canon pâli, triple collection, Tripitaka (ci-dessus, p. 385). En principe, ce canon fut promulgué à l'assemblée de Patna, 242 ou 246 av. J.-C.; mais, en fait, il fut rédigé longtemps après cette date.

25 Hermaios, le dernier roi grec-bactrien, est dépossédé d'une partie de ses États par le souverain des Kûshan, tribu des Yuen-tchi (Gètes ou Scytho-bactriens).

Apr. J.-C. Les Kûshan envahissent la vallée de l'Indus au début de l'ère chrétienne et fondent l'empire indo-scythe.

25-50 Gudapharas, un des rois des Kûshan, reçoit, d'après la tradition, l'apôtre St Thomas. Il commence la conquête du Pandjâh.

78 Un de ses successeurs, Kanishka, règne en souverain depuis Kaboul jusqu'au Gange (1). De cette période date l'infiltration des idées gréco-romaines dans l'art indien et dans les doctrines religieuses. Kanishka fut le Clovis des bouddhistes.

65-67 Sous Han Ming Ti, les bonzes indiens Mo Teng et Tchou Fa-lan portent en Chine la doctrine et les livres bouddhiques (le Hinâyâna, *Véhicule Inférieur*).

90 à 100 Quatrième assemblée bouddhique, à Jâlandhara, au Pandjâh, sous le roi Kanishka. But double: collectionner les écrits sacrés, tenter un accord entre les écoles dissidentes. Présidé par Vasumitra et Parsvika. La rédaction se fit en langue sanscrite (ou dérivée du sanscrit), et non plus en pâli. De là, scission entre l'École du Nord ou cachemirienne, et l'École du Sud ou École de Ceylan. Les Sudistes n'admirent pas les canons de l'assemblée du Pandjâh, ses idées hétérodoxes et ses écrits influencés par le Brahmanisme. Ils s'attachèrent au canon pâli et à la doctrine plus pure de Çakyamouni.

Les deux dernières assemblées, de Patna (242 ou 246 av. J.-C.) et du Pandjâh, se jugeant supérieures aux traditionalistes du Sud, partisans du *Véhicule Inférieur*, appelèrent leur doctrine *Véhicule Supérieur* ou Mahâyâna (ci-dessus, p. 134).

266 Dharma-raksha (Fa Hou), gète, arrive à Lo-yang; traduit le

(1) La date de son règne est très discutée entre les historiens.

Tcheng-fa-hou-king et introduit ainsi en Chine le culte de Koan-in. Il traduit aussi le *Yu-lan-pen-king*, pour la délivrance des morts. Énorme succès populaire.

319-530 Sous la dynastie des Gupta, le Bouddhisme commence à décroître.

372 Introduction du Bouddhisme en Corée par le bonze Choen-tao (« *Sundo* »), expédié par Fou Kien.

385-412 Kiumarajiva, célèbre bonze indien. Il se fixe en Chine en 401. Sa traduction du *A-mi-t'ouo-king* contribue puissamment au succès de l'Amidisme chinois.

386-396 Époque Kien-hing. Le bonze Tan Mong-tché va à Radjagriha et revient en Chine.

399 Fa-hien, Pao-yun, Tche-yen, Hoei-king, bonzes chinois, visitent les bonzeries de l'Inde et y demeurent 15 ans. Introduisent en Chine les règles monastiques et des livres, qu'ils traduisent à Tch'ang-ngan.

399-416 Époque Hong-che. Le bonze Tche-mong et 15 compagnons, visitent les 500 lo-han et étudient 20 ans dans l'Inde. À son retour au Se-tch'oan, Tche-mong écrivit la relation de son voyage: *Tche-mong-yeou-king-wai-kouo-tchoan.*

417 Mort de Hoei-yuen, fondateur de l'Amidisme chinois.

420 Le bonze Tche-yen, chinois, va au Si-yu, s'initier à la doctrine contemplative.

420-422 Fa-yong va aux Indes, revient à Canton, et fait la relation de son voyage.

vers 452 Les bonzes chinois Tao-yo et Tao-pou vont visiter l'Inde.

518-521 L'ambassadeur Song-yun et le bonze Hoei-cheng vont au Gaudhâra et y résident assez longtemps.

518 Première collection en chinois des écrits indiens, livres sacrés bouddhiques, Tripitaka.

520 Vasubandha et Arya Asanga prêchent au Gaudhâra.

522 Introduction du Bouddhisme de la Corée au Japon.

629 Départ du bonze voyageur Hiuen-tsang. Reste 16 ans dans l'Inde. Il y trouve le Bouddhisme en décadence. Il écrivit le récit de ses voyages: *Si-yu-ki.*

632-640 Le Bouddhisme (Tantrisme) est introduit au Tibet, sous le règne du roi Long-tsan (Strong-tsan), à l'instigation de ses deux femmes, une népalienne et une chinoise, ferventes bouddhistes. Le roi envoya ses ambassadeurs dans l'Inde; ils en rapportèrent un alphabet et des livres bouddhiques.

639 Introduction du Bouddhisme au Siam.

671-695 Le bonze chinois I-tsing visite l'Inde et demeure dix ans dans le

couvent de Nalanda. Écrivit sa relation: *Ta-t'ang-si-yu-k'ieou-fa-kao-seng-tchoan.*

713-756 Sous l'empereur T'ang Hiuen Tsong, Amogha et Vajramati, indiens, et le bonze I-hing, chinois, propagent le Tantrisme en Chine.

747 Padma Sambhaya et Santa Rakshita, indiens, fondent le Lamaïsme au Tibet.

VIIIe s. Vers la fin du VIIe siècle et au VIIIe siècle, le Bouddhisme est persécuté et éteint dans la vallée du Gange. Il se maintint plus longtemps dans les provinces du N.-O.

À partir du Ve siècle, les documents manquent pour l'histoire de la destruction du Bouddhisme dans l'Inde. Deux causes probablement, le fanatisme musulman (1) et la haine des Brahmes, firent disparaître cette secte, divisée alors en de nombreuses écoles ennemies.

1247 Godan, petit-fils de Gengis-khan, est gagné par les lamas du Tibet. Il fait venir à sa Cour le célèbre lama Sakya Gungger-gyaltsan (ou Sakya Pandita), qui introduisit le Bouddhisme chez les Mongols. Cf. Bochinger, pp. 214, 217.

1280 Le fameux lama Pa-se-pa («Phags-pa»), favori de Koubilai-khan, et fondateur des lamas rouges, obtient le gouvernement du Tibet, sous la suzeraineté de la Chine.

vers 1409 Tsongkhaba, réformateur, rétablit le célibat et fonde la secte des lamas jaunes. Fondation de la lamaserie de Lhassa.

---

(1) Les Musulmans parurent sur les bords de l'Indus dès le VIIe siècle. Leur course alors s'arrêta là.

En 1004, un chef turcoman, Aboul-Cassem-Yemin-ed-Daulah Mahmoud, fondateur de la dynastie des Ghaznovides dans l'Afghanistan, franchit le premier l'Indus, envahit le Kachmyr, le Pandjâh, le Sindh, le Guzzerat. Les immenses trésors de l'Inde furent pillés. Cette dynastie se maintint jusqu'en 1152.

En 1152, la dynastie des Ghaznovides fut supplantée par celle des Gaurides.

Puis un Afghan, Koutoub, la renversa et établit sa résidence à Delhi.

En 1204, Gengis-khan s'avança un moment jusqu'à l'Indus et fit trembler le shah de Delhi et tous les rajahs de l'Inde; ils en furent quittes pour la peur: le grand conquérant ne les attaqua pas dans leurs domaines.

En 1398, Timour Lenk ("le Boiteux") ou Tamerlan, passa l'Indus à Attok, battit l'armée de Mahmoud III, s'empara de Delhi, la saccagea, massacra une partie des habitants et se retira chargé de butin, traînant après lui une multitude de prisonniers voués à la mort ou à l'esclavage. Les Indiens l'ont surnommé: "le Prince de la destruction".

Mahmoud, rentré dans sa capitale en ruines, fut impuissant à réparer les désastres de son empire, qui s'affaiblit et finit par se démembrer peu à peu. Environ deux siècles après, l'empire des Gaurides était en pleine décadence.

Eu 1525, Babour ou Baber, un des descendants de Gengis-khan, fut appelé dans l'Inde par le rajah du Lahore. Il accourut à la tête de ses guerriers, soumit à son sceptre toute la presqu'île; tous les rajahs devinrent ses tributaires et il posa dans Delhi les bases d'un puissant empire, qu'illustrèrent ensuite les Akbar, les shahs Djiham, les Aureng-zeyb, les Typpo-sahib.

Le dernier souverain de cette dynastie mongole fut fait prisonnier par les Anglais, après la reprise de la capitale, Delhi, le 21 septembre 1858, à la suite de la grande révolte des Cipayes: ainsi finit la domination musulmane dans l'Inde.

Cf. *La révolte au Bengale en* 1857 *et* 1858, par O' Bern; introduction géographique, descriptive et historique par Arthur Mangin, pp. 73 à 76.

1571 Altan-khan, roi de Mongolie, donne à Sonan le titre de Dalaï (« Vaste Océan »). — En retour, le Dalaï-lama Sonan laisse en Mongolie un grand lama, le premier des Guison Tamba.

Ce fut la renaissance du Lamaïsme mongol, presque éteint depuis 1368, quand les tribus dispersées furent chassées de Chine.

1589 Yondan Gyamtso, le petit-fils du khan mongol, est proclamé Dalaï-lama, et chef des lamas jaunes de Lhassa.

1641 Le Dalaï-lama des lamas jaunes, fait appel à Kou-che-han, chef des Mongols du Koukounor, et Lozang devient le premier Dalaï-lama-roi de la secte des lamas jaunes. Il se pose comme avatar de la divinité Avalokitesvara, théorie acceptée au Tibet.

État actuel. — Le Bouddhisme primitif, la doctrine prêchée par Çakya mouni, a, depuis de longs siècles, cessé d'exister.

La premières scissions entre écoles étaient déjà fort accentuées lors de la troisième assemblée bouddhique; les divergences d'opinion donnèrent matière aux disputes et, finalement, amenèrent la ruine de cette religion dans l'Inde. Sa diffusion dans les pays adjacents: Chine, Tibet, Mongolie, Corée, Japon, lui rendit plus d'adeptes qu'elle n'en avait perdu; mais ce Bouddhisme dégénéré s'est divisé en une multitude de sectes.

Le Lamaïsme domine au Tibet et en Mongolie; l'Amidisme est la religion contemporaine de l'immense majorité du peuple chinois; le Bouddhisme du Sud (Hinâyâna), plus rapproché de la forme primitive, subsiste encore à Ceylan, en Birmanie, à Siam et au Cambodge.

